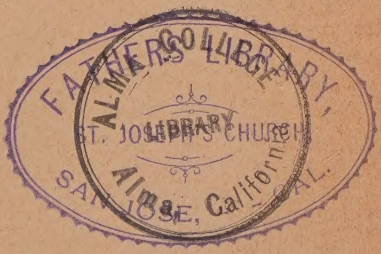
ŒUVRES

SPIRITUELLES

DU P. JUDDE

II



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE).

RETRAITE

SPIRITUELLE

APPELÉE

GRANDE RETRAITE DE TRENTE JOURS

SUIVIE

DES RÈGLES SUR LE DISCERNEMENT DES ESPRITS

DE L'INSTRUCTION SUR L'ART DE SE CONNAITRE SOI-MÊME

DE QUELQUES MÉDITATIONS

SUR LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

ET DE

TABLES DES MÊMES MÉDITATIONS

Que pourront choisir dans la Grande Retraite
ceux qui en voudront une de huit ou dix jours

Par le P. JUDDE, S. J.

De la Compagnie de Jésus

NOUVELLE ÉDITION

TOME SECOND

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
J884
Alma, California

FATHERS' LIBRARY
ST. JOSEPH'S NOVITIATE
LIBRARY
SAN JOSE, California

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1897

6406

RETRAITE

SPIRITUELLE,

APPELÉE

GRANDE RETRAITE DE TRENTE JOURS.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

MÉDITATION

DES DEUX ÉTENDARDS.

Les Méditations de la vie de Jésus-Christ pourraient suffire sans doute à former de bons chrétiens, de vrais religieux : humilité, pauvreté, obéissance, régularité, indifférence pour les emplois et pour les demeures, amour du travail, zèle pour son propre avancement, etc. Mais elles ne suffiraient pas pour former tout-à-fait des hommes apostoliques. Or, les prêtres du Seigneur doivent être l'un et l'autre, c'est-à-dire, des hommes qui, morts au monde et à eux-mêmes, et à toutes les inclinations vicieuses, ne respirent plus que la gloire, et la plus grande gloire de Dieu ; qui soient dans ses mains

comme des instrumens qu'il puisse appliquer à ses plus grands desseins, sans la moindre résistance. Pour nous faire entrer dans cet esprit, on commence par nous proposer la fameuse parabole des deux étendards. La voici :

Deux généraux d'armée assemblent des troupes, chacun de son côté, pour se faire la guerre. L'un arbore son étendard dans les plaines de Babylone, et l'autre aux environs de Jérusalem. L'un est environné d'un tourbillon de flammes mêlées de fumée ; sa figure ferait peur à voir, mais il se masque. L'autre, dans son air et dans ses manières, est tout aimable ; son visage est découvert et ne respire que paix et douceur... Le premier ordonne à ses subalternes de ne parler que de richesses, d'honneurs et de plaisirs ; de promettre plus qu'il ne veut et qu'il ne peut tenir, mais de bien cacher le terme où doivent aboutir ces espérances flatteuses. Le second commande à ceux qu'il envoie de ne rien déguiser, de faire sentir la nécessité indispensable de renoncer à soi-même et à tout ce qui flatte les sens et la cupidité ; mais de montrer toujours aussi l'état heureux et permanent où une vie pénible et mortifiée doit conduire.

L'application de toutes les parties de la parabole est bien aisée à faire, quand on connaît Jésus-Christ et le démon, le caractère, le génie, et les desseins de l'un et de l'autre. Les règles qui sont faites avec tant de sagesse, sur le discernement des esprits, s'y trouvent même exprimées d'une manière qui n'est point trop obscure, comme plusieurs l'ont remarqué avant nous.

Mais sous quel étendard voulons-nous combat-

tre ? A qui voulons-nous former des soldats et des sujets ? Vous vous feriez sans doute un crime de délibérer. Vous vous êtes rangés, il y a long-temps, sous l'étendard de Jésus-Christ ; vous ne sauriez vous en dédire.

A quoi donc servira cette méditation ? A nous faire aimer nos engagemens, nos chaînes ; à nous faire connaître mieux que jamais l'étendue de nos obligations, et nous aider à les bien remplir.

Mais pour rendre ces réflexions utiles à un plus grand nombre de personnes, nous partagerons ce sujet en deux méditations, dont la première regardera plus directement les états du chrétien, du simple fidèle, des personnes religieuses appliquées à leur propre sanctification. L'autre conviendra à ceux qui travaillent en même temps à la sanctification du prochain.

PREMIÈRE MÉDITATION

DES DEUX ÉTENDARDS,

Ou des différentes dispositions où l'on peut être à l'égard de Jésus-Christ et des ennemis de Jésus-Christ.

On remarque trois sortes de dispositions, qui forment trois différentes parties, et qui feront le sujet de cette méditation.

PREMIER POINT.

Le premier parti est de ceux qui abandonnent Jésus-Christ pour se livrer entièrement au démon.

C'est le sort malheureux de la plupart des hommes, et surtout des hommes du siècle. Ils ne pensent guère plus au ciel et à l'éternité, que s'il n'y en avait point. Leurs passions, leurs desseins, leurs affaires, leurs intrigues d'ambition et de plaisirs, les occupent, les possèdent; l'esprit, le cœur, l'application, les forces, tout est là. De frivoles espérances les amusent, ou les délices du bien présent les charment, les enchantent, les tiennent dans une espèce d'ivresse qui les rend comme incapables de réflexions. Qui demanderait à cette multitude de citoyens empressés, qu'on rencontre dans tous les quartiers d'une grande ville, à quoi ils pensent et où ils vont, ce qui les occupe, et pourquoi ils travaillent, en trouverait-il un seul qui pût répondre bien sérieusement : Je cherche Dieu, je pense à mon salut, je travaille pour mon ame, je ne pense qu'à cela? Tel eût été vraisemblablement notre sort, si Dieu, par une grâce spéciale, ne nous eût tirés du milieu de cette malheureuse Babylone. Jamais eussions-nous eu le courage de nous roidir contre le torrent? Eussions-nous pensé, parlé, agi autrement que tant d'autres? L'exemple même de la multitude ne nous eût-il pas rassurés? La crainte de nous distinguer, et de nous attirer des persécutions, ne nous eût-elle pas asservis à des lois qu'intérieurement, peut-être, nous eussions condamnées et détestées? Jugeons de ce que nous eussions été, par ce que nous fûmes avant d'entrer en religion,

si jeunes alors, et peut-être si grands pécheurs. Jugeons-en par ce que nous sommes peut-être encore aujourd'hui, au milieu de tant de secours; vertueux uniquement par l'exemple, par l'occasion, par une heureuse nécessité de l'être, que fussions-nous devenus dans l'état d'une nécessité contraire? Nous avons toutes les faiblesses de notre condition, et peut-être n'avons-nous aucune de ses vertus. Nous sommes ce que sont les moins parfaits, les plus lâches; leur conduite nous sert de modèle et d'excuse. Nous croyons faire assez de n'être pas plus dérangés qu'eux. Grâces donc, et grâces immortelles à celui qui nous a arrachés du siècle perverti: grâces, dis-je, ne fussions-nous pas tout-à-fait ce que nous devons être. Nous sommes vicieux et imparfaits, peu fervens. Là, il n'est point d'excès et d'abîmes où, avec de telles passions, nous ne nous fussions précipités. Dans de mauvais momens on dit quelquefois: J'eusse fait aussi aisément mon salut dans le monde. C'est bien peu se rendre justice. Ici, ce qui nous manque, c'est le courage et la détermination à nous vaincre: en eussions-nous eu davantage ailleurs? Et si nous en eussions eu plus, qui peut empêcher qu'ici, comme là, nous ne nous mettions une bonne fois au-dessus de nos passions et de nos faiblesses? Mille fois renouvelons les engagemens de notre baptême; on ne dit pas les vœux de notre baptême, ce serait mal parler; le vœu est quelque chose de meilleur, à quoi l'on n'est pas obligé de se lier. Etre chrétiens, c'est pour nous une nécessité d'obligation indispensable; mais renouvelons nos engagemens; soyons par choix, par estime, ce que nous fûmes d'abord, sans le savoir. Je

renonce à Satan, au monde, et aux œuvres du péché ; oui, j'y renonce, *abrenuntio* : je m'attache à vous, Jésus-Christ, Sauveur de mon ame, et je m'y attache pour ne m'en séparer jamais. Sans cette protestation, mais sincère et qui parte du cœur, je ne suis chrétien que de nom ; je suis apostat en secret. Renouvelons ensuite nos vœux ; baisons avec tendresse et vénération le saint habit que nous portons ; bénissons l'heure, le jour de notre engagement précieux. Hélas ! qu'eussions-nous trouvé au service du démon, que trahisons et mensonges? Interrogeons la plupart des mondains, s'ils parlent avec sincérité ; écoutons-les lorsqu'ils viennent décharger dans notre sein leurs noirs chagrins. Le démon peut-il donner ce qu'il n'a pas, ce qu'il leur promet ? Est-il maître de ces royaumes dont il fait un si pompeux étalage (1) ? Combien en a-t-il trompés! Combien sont morts sans obtenir ce qu'ils espéraient, ce qu'ils poursuivaient ! Et peut-on en obtenir ce qu'on désire ? Combien de crimes, tant pour l'acquérir que pour le conserver ! Jamais est-on pleinement satisfait ? Cesse-t-on de désirer et de craindre ? Enfin, à quel terme aboutissent les plus heureux, après quelques années ? Au tombeau, à l'enfer. Après cela, regrettons le monde, suivons le démon, abandonnons Jésus-Christ. Quel aveuglement !

(1) *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Matth. 4. 9

SECOND POINT.

Le second parti est de ceux qui se partagent, et veulent être au démon tout ensemble et à Jésus-Christ; combattre sous les deux étendards tout à la fois.

Alliage de mondanité et de dévotion, succession perpétuelle de péchés et de pénitences ; quelque chose à la grâce, tout le reste à la nature ; passions privilégiées, restrictions dangereuses ! C'est le sort de la plupart des vertueux mêmes et des dévots du siècle. N'est-ce point le nôtre, et celui d'un grand nombre de religieux ? Combien en est-il qui veuillent être à Jésus-Christ, sans délai, sans réserve, et sans interruption ? A peine souffre-t-on l'explication de nos devoirs dans leur juste étendue ; on est ingénieux à y trouver des adoucissemens ; on fuit celles qui, à force de raisons, pourraient persuader une perfection à laquelle le cœur se sent trop indéterminé. Etat véritablement dangereux et malheureux, puisque ni Jésus-Christ, ni le monde, ni l'homme lui-même ne peut être content du partage. Le monde ne saurait l'être ; on n'est point assez vicieux pour lui plaire, ni assez vertueux pour mériter au moins son estime et son approbation. Ce sont ces cœurs partagés, qui sont en butte à la satire, et qui attirent des persécutions aux vrais vertueux mêmes avec qui souvent on les confond. La seule passion qu'ils ménagent, les fait soupçonner d'hypocrisie dans tout le reste. On ne leur pardonne rien, on ne leur passe rien. Jésus-Christ ne peut pas être plus satisfait d'eux. Il a tout fait, tout donné, il s'est donné lui-même ; il promet tout, il demande tout,

c'est son droit ; et oserions-nous bien le lui disputer ? Cependant, il se voit traité d'une manière injurieuse ; le démon lui est comparé, préféré. Le démon préféré à Jésus-Christ ! cela se peut-il souffrir? L'homme lui-même, enfin, comment peut-il être tranquille et s'aimer dans cette situation ? Ce qu'il fait pour Jésus - Christ lui coûte infiniment, le secours spécial et la douce consolation de se voir bien avec son Dieu, lui manque ; le joug de la loi lui pèse ; il en est comme accablé ; sans cesse il traîne sa croix, jamais il ne la porte ; ce qu'il refuse à la grâce, se présente continuellement à ses yeux ; toujours des remords, des craintes, des agitations, point de paix durable. Il ne jouit donc ni du plaisir d'être au monde, la loi lui en vient troubler en toute occasion le goût et la douceur ; ni du plaisir d'être à Jésus - Christ ; ce qu'il souffre le rassure moins que ce qu'il néglige ne l'inquiète. Qui donc gagne quelque chose à ce partage ? Le démon seul ; ce qu'on lui donne ne lui appartient pas, et jamais il ne désespère d'obtenir enfin ce qu'on lui refuse. Quel profit y a-t-il à soutenir des procès contre un homme misérable et ruiné ? S'il succombe, il n'a rien à perdre, il est ce qu'il était ; mais s'il gagne, fût-ce peu de chose, il a plus qu'il ne lui était dû, et devient hardi à faire de nouvelles entreprises.

Nulle assurance donc pour le salut, à l'égard même de ceux qui se ménagent, qui se partagent ; la nature trop souvent l'emporte sur la grâce ; on déchoit peu à peu ; d'un camp l'on passe à l'autre. Arrivent les mauvais jours, les grandes tentations ; on ne sait si on n'a pas été vaincu ; on sait qu'on l'a été. Ne l'aurais-je point déjà éprouvé, du moins

au sentiment de mes fautes et de mon trouble ? Ne veux-je point revenir ?

Ah ! la résolution en est prise ; tout sera désormais à Jésus-Christ, rien au démon, rien au monde, rien à mes passions. Jusqu'ici durs et impitoyables envers vous-mêmes, écoutez aujourd'hui le langage et les remords du cœur. *Toujours dire, depuis si long-temps : J'ai tort, Dieu n'est pas content, le monde ne l'est pas, je ne le suis pas moi-même. Je tremble, la mort, le jugement, l'éternité, tout me glace d'effroi ; et, cependant, toujours demeurer dans mon état ! Ah ! c'en est fait, je change, et je change pour ne plus changer.*

TROISIÈME POINT.

Le troisième parti est de ceux qui renoncent absolument au démon, et qui se consacrent à Jésus-Christ, non-seulement pour l'aimer et le servir, mais pour le faire aimer et servir, s'il se peut, de tous les hommes.

Ç'a été la conduite de tous les saints ; et pourquoi ne serait-ce pas la nôtre ? Jésus-Christ était-il autre pour eux que pour nous ? Avait-il plus fait pour mériter leur attachement ? Etaient-ils d'une autre nature que nous ? eurent-ils moins d'obstacles à vaincre ? Avons-nous de moindres secours, de moindres récompenses à espérer, dès le temps présent ? Ont-ils voulu nous tromper dans le récit qu'ils firent des grâces et consolations dont ils étaient comblés ? Nous croyons un mondain qui dit qu'il est heureux, et nous voulons que des saints nous

trompent et se trompent eux-mêmes ; la parole d'un Dieu et son serment ne peuvent nous rassurer ; nous ne voulons risquer rien sur la multitude de ses promesses. C'est que nous sommes tout-à-fait sans expérience de ce que Dieu fait à mesure qu'on travaille.

Mais, allons encore plus avant, s'il se peut; non-seulement soyons tout entiers à Jésus-Christ, mais tâchons de lui en attirer après nous une multitude. Heureux ceux que leur institut ou les ordres de leurs supérieurs appliquent à lui gagner des ames ! ce sont eux, sous Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, qui désarment l'enfer et lui arrachent ses proies.

Où sont ces grands hommes qu'une espérance mondaine engage à tant de travaux pour la gloire de leur prince ? Nous nous glorifions, peut-être, de descendre et d'appartenir à des héros qui sacrifient jusqu'à leur propre vie pour l'honneur de leur roi. Notre souverain, notre roi immortel est dans le mépris ; on ne parle que de lui ôter la couronne ; on n'y réussit que trop : à peine a-t-il quelques sujets qui lui demeurent fidèles ; et nous craignons de sacrifier à son service nos forces, nos peines, notre vie même, s'il le faut ! Le démon a tant d'apôtres zélés pour ses intérêts ; personne ne voudra-t-il aider Jésus-Christ à faire des conquêtes ? Peut-on connaître la douceur et les avantages de son service, et ne pas vouloir en faire part à tous ceux qui en sont capables ? Peut-on avoir de la foi, comprendre ce que c'est qu'une ame perdue pour l'éternité, et ne pas la retirer violemment du précipice ? N'avons-nous jamais été dans le monde, et peut-être en religion même, des apôtres du démon ? N'avons-

nous point débauché à Jésus-Christ quelqu'un de ses soldats ? Conseils pernicieux, exemples séduisans de relâchement et d'irrégularité, raillerie de ceux dont l'exemple nous condamnait, ne sont-ce pas là les moyens dont nous nous sommes servis pour dérober des ames au Sauveur ? Nous l'aimons bien peu, lui donnassions-nous toutes les autres marques d'amour, si nous pouvons être indifférens sur ce qui le regarde, et insensibles pour ceux qu'il a rachetés de tout son sang.

Si nous ne pouvons faire rien de plus, rien de mieux, prions beaucoup ; offrons, à cette fin, toutes nos bonnes œuvres ; faisons-nous victimes pour tous. Sainte Thérèse, sans sortir de sa solitude, eut la consolation de savoir que ses vœux et ses larmes avaient beaucoup aidé les saintes entreprises des hommes apostoliques de son temps. Dieu parle au cœur de qui il lui plaît ; conjurons-le de parler au cœur des pécheurs : nous gagnerons peut-être plus que ceux à qui le monde attribue la gloire des plus belles conversions, et nos prières, fussent-elles inutiles pour les autres, ne seront pas inutiles pour nous.

SECONDE MÉDITATION

DES DEUX ÉTENDARDS.

Pour les ministres de l'Evangile.

Nous considérerons trois choses dans les trois points de cette méditation :

1.° Quels sont les motifs qui doivent nous enga-

ger à combattre pour Jésus-Christ ; et à lui gagner des ames.

2.° Quels sont les moyens uniques, mais assurés, pour réussir dans une si belle et si noble entreprise.

3.° Quelles bénédictions sont attachées ordinairement à ce travail.

PREMIER POINT.

Motifs qui nous engagent à combattre sous l'étendard de Jésus-Christ.

Le premier est la vue de cette multitude infinie d'hommes répandus dans toutes les parties de l'univers, que Jésus-Christ a rachetés de son sang, et qui, séduits par le démon et par ses ministres, ne laissent pas de se précipiter chaque jour en foule dans les enfers. Les prophètes comparent ce nombre à celui des feuilles qui se détachent des arbres, à la fin de l'automne, ou des flocons de neige qui tombent du ciel sur la terre, pendant un hiver froid et nébuleux. Combien de pauvres infidèles qui n'ont qu'à peine quelque idée de la Divinité ! Combien d'idolâtres qui rendent à la creature un culte impie et insensé ! Combien qui, connaissant Dieu, comme les Mahométans et les Juifs, méconnaissent et blasphèment Jésus-Christ, sans qui on ne saurait aller à Dieu ? Et parmi ceux qui connaissent Dieu et Jésus-Christ, combien de schismatiques encore, combien d'hérétiques de toute espèce ; combien de mauvais catholiques. Plusieurs ont prétendu que si l'on partageait en trente parties les hommes qui composent les deux mondes, on en trouverait à peine trois contre vingt-sept qui soient dans la vé-

ritable religion. Maintenant, qui partagerait en trente autres parties ceux qui sont dans la vraie religion, en trouverait-il (de la manière dont on vit aujourd'hui), beaucoup plus de trois sur trente qui donnent des espérances bien fondées de leur salut? Quelle est donc, encore une fois, la multitude effroyable de ceux qui périssent! Mais peut-on voir cet affreux spectacle, y faire une sérieuse attention, et n'en être pas touché, et ne pas courir au secours?

Rappelons-nous ce que nous avons médité de l'enfer. Ses feux éternels ne sont pas moins terribles pour les autres que pour nous. Il faudrait travailler toute la vie, et croire son travail bien employé, à faire qu'il y tombât une seule personne de moins; et combien, par les efforts d'un zèle constant et appliqué, pourrions-nous empêcher de pécheurs d'y tomber!

Ecoutons le Sauveur qui s'écrie : C'est donc en vain que j'ai tant travaillé et tant souffert. Je vous ai laissé en ma place, pour achever l'ouvrage de ma rédemption; vous pouvez en appliquer à tant d'âmes les fruits féconds et salutaires : vous aimez mieux votre repos. Ah! du moins, par reconnaissance de ce que je vous ai délivré vous-même de l'enfer, de ce que j'ai inspiré à d'autres la pensée et la volonté de vous prêter la main pour en sortir, quittez aujourd'hui cette lâche indifférence; paraissez, agissez (1).

Nous aimons bien peu Jésus-Christ, si nous sommes insensibles à la perte de ceux qui lui ont tant

(1) *Memento quòd et ipse servieris in terrâ Ægypti, et liberavit te Dominus Deus tuus.* Deut. 15, 15

coûté! C'est peut-être que nous ne connaissons point assez le prix des ames ; rapportons-nous-en donc à celui qui les a rachetées de tout son sang. Mais Jésus-Christ n'avait qu'une raison de les racheter : il voyait dans elles l'ouvrage et l'image de Dieu. Nous en avons deux, nous autres : l'une est qu'elles ont été faites à la ressemblance de Dieu ; l'autre, qu'elles ont coûté à Jésus-Christ des travaux, des sueurs et des larmes, son sang et sa vie.

Le second motif qui doit exciter notre zèle à combattre pour Jésus-Christ et sous Jésus-Christ, c'est la vue de cette autre multitude de personnes qui combattent sous l'étendard du démon, qui travaillent à le faire régner, ou sans qu'ils y pensent, ou sans qu'ils s'en fassent aucun scrupule. Hélas! combien le prince des ténèbres, combien Lucifer a-t-il d'agens, de substituts, de coadjuteurs, d'apôtres de tous côtés! Sans parler des autres démons, les compagnons de sa rébellion et de son supplice, combien dans le monde, comme s'ils étaient aux gages du démon, comme s'ils étaient ses pensionnaires, font profession de perdre les ames par leurs exemples pernicieux, par leurs sollicitations séduisantes, par leurs conseils damnables, par leurs maximes scandaleuses, par leurs tyranniques persécutions, par les ouvrages abominables de leur plume ou de leur main!

Combien de pasteurs négligens laissent entrer le loup dans la bergerie! Combien de loups, peut-être, sous l'habit du pasteur, déchirent eux-mêmes, égorgent, et dévorent l'innocent troupeau! Notre souverain cependant, notre roi, notre général, ne cesse d'appeler de son côté, et des soldats,

et des capitaines ; mais presque personne ne se présente. La moisson est véritablement abondante ; mais que le nombre des moissonneurs est petit !

Xavier, du fond des Indes, invitait la jeunesse de l'Université de Paris à venir le seconder. Du haut du Ciel, c'est encore à eux et à nous qu'il s'adresse aujourd'hui. N'oubliez point que vous êtes de la même profession dont je me tins honoré d'être. Je n'eus ni d'autre obligation, ni d'autre raison que vous de faire ce que je fis ; vous avez fait les mêmes résolutions que moi ; vous vous êtes enrôlés comme moi sous l'étendard de Jésus-Christ : c'est bien peu, sans doute, de ne faire pour Jésus-Christ que ce que font pour le démon ses émissaires ; et consentiriez-vous à faire moins? Regardez-vous donc comme étant chargés de tous les intérêts du Sauveur ; allez à tout ; suppléez partout. Ah ! si vous saviez ce que Jésus-Christ vous réserve dans sa gloire ; quelles couronnes il prépare à ses fidèles ministres; de quelles consolations il les remplit dans le temps présent !

Que ne fîmes-nous point autrefois, dans le temps d'une jeunesse vive, dissipée, et déréglée ? Tel se souvient encore des mauvais exemples que nous lui avons donnés ; il les a depuis donnés à d'autres ; sans nous, sans nos sollicitations, sans les livres que nous prêtâmes, sans la hardiesse que nous inspirâmes à mal faire, et lui et eux eussent toujours conservé leur innocence. Mais, ce qui serait bien plus affreux, quel mal n'avons-nous point causé, peut-être, dans l'état saint et respectable où nous sommes, par nos railleries, par nos petites révoltes, par notre conduite vicieuse ou imparfaite !

Rendons au Sauveur, désormais, ame pour ame, l'ame de ceux que nous lui avons ravis, ou que nous ne lui avons pas gagnés, y étant obligés, ou d'autres ames en la place de celles que nous avons perdues ou égarées, ou, s'il se peut, les unes et les autres, tout à la fois. Ce n'est plus ici un zèle simplement de charité, de générosité et de reconnaissance; c'est un zèle de la plus exacte justice envers Jésus-Christ et envers le prochain. On ne nous dit plus : Donnez ce que vous pourrez ; on nous dit : Rendez ce que vous devez, et n'attendez avec assurance, que sous cette condition, le pardon et l'oubli entier de vos injustices passées.

Formons encore à Jésus-Christ de saints ministres du Seigneur, qui le servent d'une manière digne de lui, pour le dédommager de tant de négligences qui nous échappent tous les jours à son service. Des saints formés de nos mains demanderont grâce pour nous, prieront pour notre sanctification, et l'obtiendront.

SECOND POINT.

Moyens de gagner beaucoup d'ames à Jésus-Christ.

La Parabole nous l'apprend : prêchez à tous, nous dit-elle, le détachement des biens de la vie présente ; faites-leur craindre les richesses, les plaisirs, les honneurs, à peu près autant que l'enfer même; car ils y conduisent comme infailliblement.

Mais nous écouteront-ils, nous croiront-ils ? et quels moyens de leur persuader une si effrayante doctrine, au milieu d'un monde où presque tous di-

sent et font le contraire de ce que nous prêcherons?

Le moyen, c'est de pratiquer nous-mêmes ce que nous voudrons enseigner ; et, à l'exemple de Jésus-Christ notre chef, de faire toujours beaucoup plus incomparablement, que nous n'enseignerons. Non seulement donc une pauvreté d'affection, mais, s'il se peut, une pauvreté réelle ; non-seulement de la patience, mais de l'amour, pour la croix ; non-seulement du détachement et de l'indifférence, mais de la haine, pour le monde et pour toutes ses maximes. C'est le moyen unique, mais le moyen sûr et infaillible de faire de grands fruits et d'attirer beaucoup d'ames à Jésus-Christ ; pourquoi ? pour trois raisons :

1.° Parce que, par là, nous nous unissons intimement à Jésus-Christ ; possédés de son esprit, et comme transformés en lui, nous nous tenons liés et attachés au principe de grâce ; sa force devient la nôtre : ce n'est plus tant nous qui pensons, qui agissons et qui parlons, que Jésus-Christ qui pense, qui parle, et qui agit dans nous. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte toujours beaucoup de fruits (1). Et qu'est-ce que demeurer en Jésus-Christ? Le disciple bien-aimé nous l'apprend ; c'est se conduire en toutes choses comme s'est conduit Jésus-Christ (2).

2. Parce que le plus grand scandale de la religion, c'est de voir que ceux qui parlent et qui instruisent, vivent mal, ou ne vivent pas tout-à-fait de la manière dont ils instruisent. On interprète leurs

(1) *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum* Joan. 15, 5. — (2) *Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, et ipse ambulare.* Ibid. I. Epist. 2. 6.

paraboles, on les modifie, on les adoucit par leurs actions. On va quelquefois jusqu'à attaquer le fond même de la religion, par la conduite vicieuse ou imparfaite de ceux qui l'annoncent; s'ils croyaient bien ce qu'ils disent (et sans doute qu'avec tant d'étude et de lumière ils le croiraient, s'il était vrai); s'ils croyaient donc tout ce qu'ils disent, ils feraient autrement; s'ils ne font pas autrement, c'est qu'ils ne sont pas tout-à-fait persuadés de ce qu'ils disent; voilà comment on parle. Peut-être que notre vie ne dément pas absolument nos paroles; mais prenons garde à la différence qu'il y a entre le bien et le mal que nous pouvons faire. Le moindre mal suffit pour scandaliser; pour édifier beaucoup, il faut une vertu plus extraordinaire, une vie absolument sans reproche; pas le moindre intérêt, la moindre recherche de soi-même, la moindre faiblesse qui sente encore l'homme.

3.° Enfin, parce que rien ne montre mieux que ce que nous enseignons, non-seulement est possible dans la pratique, mais qu'il est même facile et consolant, que de nous voir porter avec joie et d'un air aisé un joug bien plus pesant encore que celui que nous voulons imposer aux autres. Or, le plus grand secret de l'éloquence chrétienne est de savoir persuader aux ames faibles, qui sont toujours le plus grand nombre, cette douceur et ces dédommagemens de la vertu. Il faut, disent-ils, en nous voyant si chargés et si diligens tout à la fois, il faut que la grâce de la religion soit bien efficace pour faire des anges dans un corps mortel; que ces gens-ci se tiennent bien assurés de leur récompense, et que, dès le temps présent, ils trouvent de quoi ne

guère sentir toutes leurs peines, pour mépriser, pour fouler aux pieds avec tant de hauteur, ce que nous aimons si éperdument! Faisons donc au moins ce qu'ils nous prescrivent; ils feront encore infiniment plus que nous.

C'est quelque chose de bien grand, de bien glorieux, de bien consolant, que d'être associé à Jésus-Christ dans son apostolat; mais il faut aspirer à être ce que furent les premiers qu'il envoya prêcher après lui par tout le monde. Méditons souvent ces belles paroles, qui expriment si bien le caractère et les obligations des hommes vraiment apostoliques.

« L'état dont nous faisons profession, demande que le monde soit comme une croix pour nous, et que nous soyons comme une croix pour le monde; il demande, dis-je, des hommes nouveaux, qui se soient dépouillés d'eux-mêmes et de toutes leurs passions pour se revêtir de Jésus-Christ; qui, morts à l'amour-propre, n'aient plus de vie ni de mouvement que pour la parfaite vertu; qui, comme dit saint Paul, se montrent de dignes ministres du Dieu vivant, par le travail, par les veilles, par l'austérité de la vie, par la chasteté, par la science, par la patience dans les injures, par une douceur toujours égale, par les dons de l'Esprit saint qui les anime, par la charité sincère, par la prédication libre de la vérité; enfin, qui combattent avec les armes de la justice, à droite et à gauche, dans la gloire et dans l'opprobre, dans la bonne et dans la mauvaise réputation, dans l'adversité et dans le succès, et courent à grands pas eux-mêmes à la céleste patrie, et y poussent, y entraînent les autres avec eux, de

toute leur affection et de toute l'étendue de leur pouvoir, sans jamais envisager autre chose que la plus grande gloire de Dieu (1). »

TROISIÈME POINT.

Quels succès nous pouvons espérer de notre zèle et de nos combats.

Tout ce qu'un Dieu infiniment puissant, et qui veut ardemment le salut des ames, peut en donner à des hommes qui ne cherchent que sa gloire, et qui se comptent eux-mêmes pour rien, qui rapportent tout à lui et rien à leur profit, à leur honneur, à leur industrie : il écoute leurs prières, leurs vœux, leurs pénitences ; toute leur personne est comme une voix qui crie miséricorde, et le sang de Jésus-Christ la demande avec eux. Il fait souvent des miracles, au moins de grâce et de clémence, à leur ordre ou en leur faveur. C'est pour eux singulièrement qu'il a été dit : Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles (2).

Quel succès encore ? Tout le succès qu'eurent les

(1) *Homines mundo crucifixos, et quibus mundus ipse crucifixus sit, vitæ nostræ ratio nos esse postulat; homines, inquam, novos, qui suis se affectibus exuerint, ut Christum induerent, sibi mortuos, ut justitiæ viverent; qui, ut divus Paulus ait, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientiâ, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in caritate non fictâ, in verbo veritatis, se Dei Ministros exhibeant; et per arma justitiæ, à dextris et à sinistris, per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, per prospera deniquè et adversa, magnis itineribus ad cœlestem patriam et ipsi contendant, et alios etiam, quâcumque possunt ope studioque, compellant, maximam Dei gloriam semper intuentes.* 2 Cor. c. 6 et 11.

(2) *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi.* Matth. 28. 20

premiers qu'il envoya prêcher par toute la terre. Ils n'étaient que douze, et ils changèrent en peu d'années toute la face de l'univers.

Quel succès? Tout ce qu'en méritèrent, dans la suite des siècles, les prélats et les religieux fondateurs de nouvelles églises dans les divers climats où les apôtres n'avaient point prêché. Combien de fois forcèrent-ils le démon à mettre bas les armes, et à reconnaître, avec des plaintes amères et des cris lamentables, qu'il était vaincu!

Approchons encore plus de nos temps. Quel succès? Tout ce que Dieu en a donné à différentes communautés d'ecclésiastiques ou de religieux, dont les membres, répandus dans les provinces de France et d'Italie, et jusque dans le sein même des pays séparés des églises, y ont produit, par leur zèle, par leur exemple, et par leurs ouvrages de piété, les fruits les plus grands. Ne considérons pas ces grands hommes, tout brillans de gloire, et dans le cours de leurs travaux apostoliques; ils nous éblouiraient. Mais consultons les premiers temps de leurs épreuves: nous trouverons leurs premières signatures dans nos livres anciens; ils ont habité les mêmes appartemens; ils ont fait les mêmes exercices de corps et d'esprit; ils ont été instruits dans le même lieu où actuellement nous voici assemblés: ils furent tout ce que nous sommes; pourquoi ne pourrions-nous pas devenir ce qu'ils ont été?

Mais pourquoi, dira-t-on, une multitude de leurs successeurs ne font-ils pas autant de bien qu'en fit un de ces ouvriers incomparables? Ah! c'est que la multitude, en ramassant tout ce qu'elle a de vertus, de courage, et de confiance en Dieu, n'en a

peut-être pas autant qu'il y en eut dans quelqu'un de ces grands personnages. Cependant, les ministres du démon travaillent plus pour lui, que nous pour le royaume de Jésus-Christ; le verrons-nous, le souffrirons-nous avec tranquillité?

Mais nous n'avons point, dira quelqu'un, *tous les talens qu'avaient nos prédécesseurs?* Les talens de grâces s'acquièrent par la fidélité aux premiers dons, et les talens naturels, par l'exercice et par l'application au travail. Nous avons ordinairement assez des uns et des autres, pour en pouvoir espérer davantage. Mais nous négligeons de faire valoir ce que nous avons reçu de Dieu : commençons dès aujourd'hui, et nous tirerons de nous-mêmes plus que nous ne croyons.

De plus, il y a du travail pour les talens médiocres comme pour les plus grands. N'entreprenons jamais que ce que nos supérieurs nous jugent capables de bien faire ; ils sauront nous employer utilement : mais piquons-nous de bien faire tout ce que l'on confiera à nos soins.

Enfin, s'il était vrai que nous ne fussions pas capables de si grandes choses, et que nous ne nous trompassions point dans l'idée basse que nous avons de nous-mêmes, souvenons-nous que Dieu ne mesure point la récompense au succès, mais aux efforts de la bonne volonté. Saint Jacques ne fut pas moins agréable à Dieu que les autres apôtres, quoiqu'on dise qu'en Espagne il ne convertit que très-peu de personnes. Il eût voulu convertir tout le monde ; il n'omit pour cela rien de sa part ; et ce peu de semence ne laissa pas de fructifier beaucoup après lui.

Soyons de grands saints, et ce que nous ne ferons pas toujours par nos travaux, nous le ferons peut être par nos prières. Sainte Thérèse, sans sortir de sa solitude, eut la consolation d'apprendre de Jésus-Christ même, qu'elle et ses sœurs n'avaient pas été inutiles à la propagation de la foi et à la conversion de beaucoup d'hérétiques et de pécheurs.

MÉDITATION

Des trois classes.

Par la méditation des deux étendards, nous nous sommes offerts de nouveau à combattre sous le drapeau de Jésus-Christ, résolus, à ce qu'il nous semble, de travailler toute notre vie à défendre sa gloire, et à lui faire, si nous pouvons, la conquête de tous les cœurs.

Mais, de crainte que nous ne nous flattions peut-être, et que nous ne nous croyions aussi déterminés qu'il le faut à procurer la gloire du Sauveur, sans l'être en effet, on a soin, immédiatement après la méditation des deux étendards, de nous proposer celle qu'on appelle *des trois classes*. Dans cette méditation on nous représente trois sortes de personnes, qui pensent toutes à vouloir une certaine chose, qui assurent qu'elles la veulent, et dont il n'y a pourtant que les dernières qui la veuillent en effet, autant qu'il faut la vouloir. Voyons aujourd'hui dans quelle classe nous sommes.

PREMIER POINT.

La première classe est de ceux qui semblent vouloir, par exemple, leur salut, la perfection, ou la gloire de Dieu; mais qui ne veulent se servir d'aucun des moyens nécessaires à y parvenir.

On les compare à un malade qui veut guérir, mais qui ne veut ni observer de régime, ni s'abstenir de rien, ni faire aucun remède ; ou bien à un homme qui veut faire fortune, mais qui ne veut ni aller à la cour, ni servir dans les armées, ni s'appliquer aux affaires du barreau, du commerce, des finances ; ou bien encore à un négociant qui veut gagner du bien, mais qui ne veut ni vendre, ni acheter, ni risquer, ni voyager.

Cela s'appelle-t-il vouloir ? Non. Ces gens-là voudraient, mais ils ne veulent point ; c'est-à-dire, que si les choses pouvaient se faire sans efforts, sans application, sans danger, alors ils le voudraient ; mais que tant qu'il y aura à travailler, à souffrir, à risquer, ne voulant point la peine, certainement ils ne veulent pas non plus ce qui ne peut s'acquérir sans peine. C'est une chimère que de vouloir la fin sans les moyens; vouloir faire le tour du monde sans changer de lieu; aplanir les montagnes sans remuer la terre ; faire venir du blé et du vin sans semer et sans planter. Aussi l'enfer est, dit-on, tout rempli de bons désirs, c'est-à-dire, de gens qui eussent voulu se sauver, et qui se sont misérablement damnés.

N'avions-nous pas été, peut-être, jusqu'ici dans

cette illusion à l'égard de notre salut, à l'égard de notre conversion, à l'égard de notre sanctification? Nous voulions nous sauver, et nous ne voulions pas éviter le péché mortel, et nous ne voulions pas éviter le péché véniel qui conduit comme nécessairement au mortel, et nous ne voulions pas éviter l'imperfection volontaire qui mène infailliblement à la tiédeur et au péché véniel. Nous voulions, en venant au tribunal de la pénitence, nous corriger et ne plus retomber; et nous ne voulions pas sortir des occasions du péché, mortifier les passions qui étaient les sources de toutes nos fautes, ni mériter par une grande ferveur les grâces de préservation. Nous voulions devenir parfaits, et nous ne voulions pas nous appliquer à devenir hommes mortifiés, hommes intérieurs, hommes d'oraison.

Mais ce n'est ni de notre salut, ni de notre conversion, ni même de notre perfection propre qu'il s'agit aujourd'hui principalement; il s'agit de procurer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ; le voulons-nous? Nous avons dit que oui; et après nous être consacrés à Dieu dans l'état que nous avons embrassé, nous serions des perfides et des prévaricateurs si nous osions dire le contraire; mais il faut donc en prendre les moyens.

Les moyens, nous ne les ignorons plus. Il faut commencer par nous faire des saints; sans cela, nous ne serons jamais propres à rien dans les mains de Dieu. Il faut ensuite travailler à nous rendre capables des divers emplois de notre état: il y a peu de chose dont un grand travail ne vienne à bout. Du plus au moins, d'un homme qui s'applique à un autre qui se néglige, la distance est infinie.

Demandons pardon à Dieu d'avoir voulu jusqu'ici être dans un état sans vouloir en mieux remplir les devoirs. Humilions-nous d'avoir par là perdu tant de belles occasions de glorifier Dieu, qui ne reviendront jamais; d'avoir peut-être causé beaucoup de mal dans les ames, ayant une obligation si essentielle de les sauver. Ayons honte surtout d'avoir vécu tranquilles, et de nous être applaudis peut-être à nous-mêmes dans une situation si dangereuse; d'avoir su réussir dans le dessein de mener une vie douce et presque sans aucun travail; mais gardons-nous désormais d'une pareille illusion. On ne veut la fin qu'autant qu'on veut les moyens; cent fois redisons-le-nous, et ne l'oublions jamais.

SECOND POINT.

La seconde classe est de ceux qui veulent, disent-ils, leur salut, leur perfection, la gloire de Dieu, et qui prennent quelques moyens; mais ils ne prennent ni les moyens les plus sûrs, ni tous les moyens d'y parvenir.

Ils sont encore semblables à un malade qui veut guérir, mais qui ne veut s'observer que jusqu'à un certain point, ou qui s'obstine à ne prendre que de certains remèdes; ou bien à un homme qui veut faire fortune, mais qui veut faire fortune selon ses idées et de la manière qu'il lui plaira, sans s'accommoder ni au temps, ni aux personnes, ni aux occasions, ni à la nature des affaires. Ceux de cette seconde classe ne sont guère plus sages que ceux de la première, et ce sera bien par hasard, si jamais

ils trouvent la santé ou les avantages de la fortune qu'ils désirent.

Ç'a été jusqu'ici, peut-être, la situation de ceux de nous qui se crurent les plus irréprochables. Oui, les plus fervens mêmes, et ceux qui se sont le mieux conservés, voulurent la gloire de Dieu ; mais rien ne fut plus borné que leurs désirs. Un petit genre de vie réglée, mais toujours avec mille ménagemens, mille restrictions, mille exceptions. Aussi se trouvent-ils, après, tels que dans leurs commencemens ; la seule réserve qu'ils ont faite, n'en eussent-ils fait qu'une, les a plus reculés que tout le reste n'eût pu les avancer. Une seule passion qu'ils ont entretenue, les a mis cent fois en danger de se perdre. Le seul moyen qu'ils ont méprisé, est le seul auquel Dieu avait attaché, et leur perfection, et la perfection de plusieurs autres. Tout ce qu'ils ont fait n'a servi peut-être qu'à les rassurer sur ce qu'ils ne faisaient pas. Il vaudrait mieux qu'ils n'eussent rien fait ; une négligence absolue, une chute d'éclat les eût réveillés.

De même, le fruit de notre méditation de tantôt, n'est-ce point peut-être uniquement de nous avoir fait passer de la première classe dans la seconde? Nous avons promis à Jésus-Christ de travailler à sa gloire ; mais n'avons-nous point sous-entendu, *de la manière qui nous plaira et qui flattera notre vanité, notre ambition, notre délicatesse ; dans un tel lieu, dans un tel emploi, dans un tel genre d'étude ? pourvu que notre santé n'ait rien à souffrir, que notre honneur ne se trouve point en compromis, que les supérieurs aient des égards pour nous, qu'on ne nous confonde pas avec la foule ?*

Jésus - Christ veut pour apôtres des gens indifférens à tout, gens qui attendent leur mission de lui et de ceux qui le représentent, et non point qui se destinent eux - mêmes ou qui se fassent destiner ; gens disposés à tout (1) ; gens qui, comme lui même, ne veulent rien que ce que voudra le Père céleste, mais qui ne refusent rien aussi de ce qu'il voudra, prêts à se tenir cachés à Nazareth, ou à se montrer à Jérusalem, à faire les derniers emplois, les emplois les plus obscurs, et à les bien faire, ou à s'occuper du ministère apostolique ; et dans le ministère même, à instruire le peuple d'une manière simple et familière, ou à conférer avec les pharisiens et les docteurs de la loi.

On pardonne à un malade qui aime mieux mourir que d'endurer une opération rude d'un côté, et douteuse de l'autre. La vie présente ne vaut pas la peine de tant languir ni de tant souffrir. On excuse le négociant qui choisit plutôt de ne pas faire une si grosse fortune que d'aller risquer sa vie sur un fragile vaisseau. La vie vaut mieux que de si grands biens. Mais pardonnera-t-on à un chrétien de craindre quelque chose de plus que la perte de son ame? à un religieux, de ne pas sacrifier tout, sans exception, à la résolution de se rendre parfait? à des ouvriers évangéliques appelés à l'apostolat, de donner des bornes au dessein d'avancer la gloire de Dieu ? Dans toutes ces situations, Dieu ne donne sa grâce qu'avec mesure, et alors on ne fait guère de bien ni pour soi, ni pour personne.

Est-ce ainsi que le démon et ses apôtres travail-

(1) *Ecce ego, mitte me.* Is. 6, 8. *Dico huic, vade, et vadit... veni, et venit.... fac hoc, et facit.* Luc. 7, 8.

lent à nous perdre? Est-il vigilance, violence, artifice, occasion, moyens, qu'ils négligent pour étendre le règne de leur maître? Perdre une ame seule, pensent-ils que ce ne soit rien? ou se contentent-ils d'en damner une, quand ils espèrent d'en pouvoir attirer plusieurs après eux?

Apprenons du père du mensonge combien les ames sont précieuses, et ce qu'on doit faire pour elles. Offrons-nous à Dieu pour tout et pour toujours; missions, confessions, séminaires, retraites, malades, catéchismes, prisons, hôpitaux, villes, campagnes, commençons dès aujourd'hui, continuons toute notre vie; heureux de la perdre bien vite, si c'est dans ces exercices de zèle et de charité! Xavier ne vécut que dix ans dans les Indes; put-il y avoir regret? et n'a-t-il pas les récompenses, et d'une plus longue vie, et d'un grand travail encore, par la disposition de générosité et de préparation à tout où en mourant il se trouvait?

TROISIÈME POINT.

La dernière classe est donc de ceux qui veulent leur salut, leur perfection, la gloire de Jésus-Christ, d'une volonté pleine, parfaite, et absolue (1). *Elle paraît en ce qu'ils ne négligent aucun moyen, quelque difficile qu'il soit, et quoi qu'il leur coûte, pour arriver à leur fin.*

Il ne faut point chercher à qui ceux-là ressemblent; ils ne font qu'imiter la conduite de la plupart des gens du monde, lorsqu'il s'agit de leur vie ou de leur fortune. Le malade se laisse traiter

(1) *Corde magno et animo volenti.* II. Machab. 1, 3.

au gré de son médecin. Faut-il lui appliquer le fer même ou le feu ? il ne veut point qu'on ait d'égard à ses répugnances, à ses remontrances, ni à ses cris ; il prend tout, il s'abstient de tout ; il ne faut que le lui dire. Le courtisan n'épargne ni assiduités, ni services, ni flatteries, ni bassesses mêmes. Le négociant vole au bout du monde, dans l'espérance d'un gros intérêt ; l'homme de guerre, pour la gloire de son maître et pour sa propre gloire, cherche le danger, court au danger, compte pour rien sa santé et sa vie.

Vouloir donc de même son salut, se sanctifier, avancer la gloire de Jésus-Christ, n'y rien épargner, sacrifier plaisirs, amusemens, amis, parens, liaisons trop dangereuses (1) ; si ce n'est point encore assez, qu'on me le marque, *ampliùs*, *ampliùs*. Je ne dirai jamais : C'en est trop.

De tels courages ne trouvent de peine à rien, ou bien leur peine fait leur plaisir et leur consolation. La vue de l'enfer qu'ils évitent, du paradis qu'ils achètent, de Jésus-Christ qu'ils imitent, de Dieu à qui ils sont assurés de plaire, les console, les soutient, les dédommage. Ce qui donne cette détermination, ce sont les réflexions sérieuses sur ce que nous avons médité; c'est de se dire à soi-même : Les ames se damnent, le démon triomphe, j'ai servi si long-temps à ses desseins ; Jésus-Christ est presque seul, je ne me compte pour rien. Répétons-le souvent, car ce doit être là la devise et comme le cri d'un apôtre ; c'est le mot qui doit être sur son

(1) *Per arma justitiæ, à dextris et à sinistris, per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam.* II. Cor. 6, 7, *et* 8

étendard (1) : *Je ne crains rien, et ma vie ne m'est pas plus précieuse que mon salut, pourvu que j'achève ma course, et que j'accomplisse toutes les fonctions du ministère que j'ai reçu du Sauveur Jésus.*

Mais qu'il en est peu de cette sorte ! faut-il s'étonner que Jésus-Christ soit si peu connu, si peu aimé? Soyons du petit nombre, et que cela même (le petit nombre des véritables ouvriers), nous soit une puissante raison pour le devenir. Mourons courageusement pour nos frères, et ne souillons point notre gloire par aucune tache (2).

MÉDITATION

Des trois degrés d'Humilité, ou des trois manières différentes dont on peut s'attacher à Jésus-Christ et combattre sous son étendard.

Par la méditation des trois classes, nous avons dû apprendre que, du nombre de ceux qui suivent l'étendard de Jésus-Christ, plusieurs ne sont point parfaits et n'aspirent pas même à le devenir ; ils n'en prennent pas les moyens. D'autres veulent être parfaits ; ils prennent des moyens efficaces pour le devenir, mais ils donnent des bornes à leur perfection,

(1) *Ego autem libentissimè impendam, et superimpendar ipse.* II. Cor. 12, 15. *Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quàm me, dummodò consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu.* Act. 20, 24.

(2) *Moriamur in virtute propter fratres nostros, et non inferamus crimen gloriæ nostræ.* I. Machab. 9, 10.

et ne sont pas résolus de passer outre. Les derniers, enfin, veulent être parfaits; ils le veulent efficacement, et ils aspirent à toute la perfection dont la grâce les rend capables. Or, c'est à ce troisième degré que doivent aspirer les hommes apostoliques, les soldats généreux de Jésus-Christ.

Les premiers donc, sans vouloir être parfaits, se bornent à l'observation fidèle des préceptes de Jésus-Christ. Il n'y a au monde, ni grandeur, ni richesses, leur offrît-on une couronne, qu'ils ne sacrifiassent dans l'occasion, ni aucune espèce de peine et de travail qu'ils ne fussent disposés à souffrir, jusqu'à la mort, plutôt que de consentir à perdre la grâce un seul moment. Ce degré ne laisse pas d'avoir sa difficulté. Peu de gens dans le monde en sont là, et peut-être que, même parmi les ouvriers évangéliques, il s'en trouve quelques-uns qui ne sont pas dans cette disposition. Cependant, ce degré est essentiel et nécessaire indispensablement au salut. Les méditations de la première partie, la vue des châtimens de Dieu, la mort, le jugement, l'enfer, ont dû nous y mettre, quand l'amour de Dieu ne nous y aurait pas mis.

Les seconds aspirent à quelque sorte de perfection, et à un genre même de perfection assez relevé, et infiniment plus rare que le premier. Les richesses ou la pauvreté, l'ignominie ou l'honneur, la longueur ou la brièveté de la vie, tout leur est indifférent, à moins qu'ils ne voient plus de gloire de Dieu et d'assurance de leur salut d'un côté que de l'autre. De plus, ils seraient prêts à tout perdre et à tout souffrir, plutôt que de commettre un seul péché, même veniel, de propos délibéré. Cette

disposition met la conscience dans une grande tranquillité, et devant Dieu est d'un très-grand mérite; elle est le propre des personnes vraiment religieuses, et c'est la conclusion naturelle des deux premières méditations de la retraite, de la fin de l'homme et de la fin des créatures.

Les derniers, enfin, n'en demeurent pas là; ils sont si attachés à la personne adorable de Jésus-Christ, que, quand la gloire de Dieu se trouverait également dans le mépris et dans l'honneur, dans la pauvreté et dans les richesses, dans le plaisir et dans la croix, cependant, par respect et par amour pour leur divin maître, toute autre considération à part, ils choisiraient plutôt d'être avec lui pauvres et méprisés, insultés, traités de criminels et de fous, que d'être dans un état de gloire, d'abondance, et de plaisir, opposé au sien. Cette disposition est le propre des grands saints et des ouvriers apostoliques.

On la propose et on la recommande :

1.° Comme un degré de perfection infiniment précieux dans la vie spirituelle.

2.° Comme un degré de perfection également désirable à tous ceux qui veulent s'employer utilement au salut du prochain.

3.° Comme un degré de perfection qui n'est pas une simple idée, mais auquel, avec le secours de la grâce et une fidèle coopération à la grâce, il n'est pas impossible d'arriver; et c'est ce qui va faire la matière des trois points de notre méditation.

PREMIER POINT.

Combien ce degré de perfection est précieux et excellent en lui-même.

Il nous attache à Jésus - Christ, par la seule considération de son autorité suréminente, et par le seul respect que nous avons pour sa personne adorable. Rien n'entre ici dans mon motif, que le pur désir d'être plus semblable à lui. Dans les autres rencontres, l'autorité et l'exemple de Jésus-Christ ne me portent pas tellement à pratiquer la vertu, que je ne me trouve soutenu de beaucoup d'autres raisons. Je me fais pauvre, parce que les richesses m'embarrasseraient, me partageraient, me corrompraient peut-être. J'obéis, parce que je me défie de ma propre conduite, et que c'est un grand repos que d'en être déchargé. Je vis dans le célibat, parce qu'il est plus aisé de s'abstenir du plaisir, que d'en user d'une manière modérée. Je me consume au service du prochain, je ne me donne aucun plaisir dans la vie, parce que Dieu en est d'autant plus glorifié. Mais ici, où l'on suppose que je glorifierais Dieu également par le mépris et par l'honneur, je ne préfère le mépris que parce que Jésus-Christ l'a préféré pour lui-même. Il a eu plus d'une raison de le choisir : il voulait nous donner l'exemple ; il voulait s'abaisser au - dessous de Dieu par les voies opposées à celles que nous avons prises pour nous élever au-dessus de lui. Je n'ai point d'autre raison, moi, que la consolation d'être traité comme l'a été mon maître et mon Dieu. Il y a des articles de foi que nous croyons tellement par l'autorité de

Dieu, que la raison y trouve des probabilités et des convenances infinies, comme l'immortalité de l'ame, le monde tiré du néant, le degré immense de toutes les perfections de Dieu, l'éternelle durée du bonheur des prédestinés. Il y en a d'autres que nous ne saurions connaître que par la révélation, ni croire que par la seule autorité de Dieu, comme la Trinité des Personnes divines dans l'unité de nature, la transsubstantiation et la reproduction du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, etc. Pourquoi n'y aurait-il pas, ne pourrait-il pas y avoir, même, des vertus que nous pussions pratiquer par la seule autorité d'un Dieu qui nous en a donné l'exemple?

L'amour d'une misérable et méprisable créature, dont notre cœur se trouve malheureusement épris, peut aller jusqu'à faire aimer ses défauts mêmes et ses caprices. On les copie, on les adore, on s'abaisse, on se fait souffrir simplement pour leur marquer un plus grand amour; nous en savons trop d'exemples. Et l'on ne voudra pas que le chrétien puisse s'aveugler de même, s'enivrer en quelque manière, de l'amour de son Sauveur, et qu'il ne reconnaisse plus d'autre gloire ni d'autre satisfaction que de lui ressembler, et d'être méprisé avec lui! Si ceci paraît donc outré à l'homme du monde, et au religieux qui pense comme l'homme du monde, ah! c'est qu'ils ignorent la sainte folie de la croix, et le prix qu'a donné à l'humiliation l'exemple d'un Dieu. C'est qu'ils ignorent les transports d'une ame passionnée pour Jésus-Christ.

Aussi a-ce été la passion de la plupart des saints et des plus grands serviteurs de Dieu; et les récom-

penses qu'ils reçurent de leur sacrifice, montrent combien il était agréable à Jésus-Christ. Ils l'ont appelé la clef de ses trésors, et le plus court chemin pour entrer bien avant dans son cœur. Là, ils puisaient à la source des consolations et des grâces. Ils s'en rassasiaient, ils en regorgeaient jusqu'à avoir de quoi en remplir une multitude d'autres.

Des saints ont assuré qu'ils étaient déterminés (si la chose leur eût été libre, et que le prochain n'eût pas dû en être scandalisé) à courir dans les rues de manière à s'attirer la risée de tous les passans, et être regardés comme des insensés.

Quelques-uns l'ont fait ; et Dieu, par le don des miracles qu'il leur accorda depuis, justifia une conduite si extraordinaire et la permission que leur en avaient donnée leurs supérieurs. Mais ce sont de ces choses extraordinaires qu'on doit admirer, et qui supposent une révélation particulière, et surtout la permission du supérieur. Tâchons donc de nous mettre dans les dispositions où nous devons être sur cet article. Interrogeons-nous nous-mêmes si nous désirons le mépris. Lorsque nous répondons que non, demandons-nous si au moins nous estimons cette disposition à être méprisés, et si nous voudrions bien l'avoir ; nous aurons de la peine, peut être, à répondre que oui. Mais nous devons être prêts du moins à souffrir que nos supérieurs nous exercent dans toutes sortes d'humiliations ; et c'est ici qu'il faut prier pour obtenir cet esprit d'humilité : tout est promis à la prière.

SECOND POINT.

Combien ce degré de perfection est désirable à tous ceux qui veulent servir utilement le prochain.

1.° Dans cette disposition d'aimer le mépris, on n'est plus touché ni des louanges des hommes, ni de complaisance pour soi-même; et il n'est pas concevable combien Dieu bénit la fidélité de ceux qui lui rapportent tout ce qu'ils peuvent faire de bien, car il est souverainement jaloux de sa gloire. Il cesse de nous aider dès que nous voulons la partager avec lui; et dès que Dieu cesse d'aider, que peut-on faire de bien?

2.° Cette disposition fait, du moins, qu'on reçoit avec joie toutes les humiliations qui arrivent; qu'on ne s'empresse jamais, qu'on ne dispute, qu'on ne conteste plus pour les grands emplois, qu'on est à la main des supérieurs pour tout ce qu'ils voudront exiger. Le jeune philosophe qui s'applaudissait quand son maître lui faisait de mauvais traitemens: J'ai, disait-il, donné de l'argent autrefois pour être corrigé; aujourd'hui vous me chargez d'injures sans qu'il m'en coûte rien, n'ai-je pas un juste sujet de me réjouir? Je remercierais, devons-nous dire, ceux qui me procureraient des humiliations; je prierais Dieu pour eux; n'en recevrai-je pas du moins les occasions avec patience? Cette sainte indifférence fait qu'on ne se trouble de rien, qu'on ne s'inquiète de rien; on n'a ni concurrens, ni jaloux. Il en reste plus de temps pour donner à la prière et aux emplois de charité.

3.° Dans cette bienheureuse disposition, on garde sa liberté pour de saintes et utiles entreprises.

Les autres n'avancent qu'avec timidité. Ils ne commencent rien qu'ils ne soient assurés du succès. Ils appréhendent les railleries et les persécutions du dedans et du dehors, s'ils venaient à commencer quelque bonne œuvre qu'ils ne pussent pas finir glorieusement. La grande consolation de ceux-ci serait de beaucoup entreprendre et de ne réussir à quoi que ce fût, pourvu qu'ils n'eussent rien à se reprocher.

Enfin, dans cette disposition on n'est jamais la dupe de son amour-propre. Il est rare, à la vérité, pour ne pas dire absolument impossible, que la gloire de Dieu puisse se trouver tout-à-fait également dans les emplois qui nous honorent et dans ceux qui nous humilient : cependant, les imparfaits se le persuadent aisément ; ils veulent que Dieu en soit plus glorifié. Ceux-ci, au contraire, ne se laissent jamais surprendre, parce que, dans le cas égal, soit qu'il le soit en effet, ou que simplement il le paraisse, ils préfèrent toujours le mépris ; combien plus quand il s'agit de procurer certainement à Dieu de la gloire par leur propre mépris !

Ce sont là d'assez grandes raisons ; mais, mon Dieu, ce n'est point par la raison qu'on arrive là. Votre grâce donc, et une très-grande grâce ! Je vous la demande encore, au nom même de vos humiliations.

TROISIÈME POINT.

Par quels moyens on peut espérer d'arriver à ce désir de l'humiliation.

Pour arriver à ce degré de perfection, si précieux dans la vie spirituelle, il faut, au sentiment des

saints, que l'étude la plus assidue et la plus attachante d'un fidèle, soit de chercher dans le Seigneur la plus grande abnégation de soi-même, et, autant qu'il se pourra, une continuelle mortification en toutes choses.

Mais comment cette grande abnégation et cette mortification continuelle peuvent-elles conduire au désir du mépris?

1.° Parce qu'elle dispose Dieu à faire part à l'homme de ses plus pures lumières. Autant qu'il est en lui, il se transforme en Jésus-Christ crucifié; pour prix de cette transformation volontaire, Dieu lui fait connaître Jésus-Christ, et lui découvre les trésors de grâces qui sont cachés dans l'imitation de Jésus-Christ. Avec ces idées nouvelles, ce qu'il haïssait commence à lui paraître aimable; ce qu'il craignait, désirable; ce qu'il évitait autant que la mort, digne de ses empressemens et de ses plus ambitieuses recherches.

2.° Ce qu'un homme trouve, avec le temps, de douceurs et de consolations dans la mortification, qui d'abord l'avait tant effrayé, lui fait croire qu'il pourrait bien en être de l'humiliation comme de la mortification même. Il commence à regarder comme des terreurs paniques ce qui l'avait auparavant troublé, déconcerté jusqu'à le faire frémir. Il fait de petits essais; il trouve qu'il ne s'est pas tout-à-fait trompé. Il continue; et plus il fait de progrès, et plus il se détrompe.

Voilà d'effrayantes leçons. Mais n'écoutons point les personnes qui parlent sans avoir éprouvé; croyons les saints. D'où venait à saint Jean de la Croix cette belle prière : *Seigneur, être méprisé*

pour l'amour de vous (1)? Au moins soyons certains que c'est là le grand moyen, le moyen efficace d'attirer les grâces les plus précieuses. Depuis que Jésus-Christ a paru dans le prétoire de Pilate, le visage couvert de crachats, la couronne d'épines sur la tête, le roseau à la main, un vieux manteau déchiré sur le corps; depuis que, d'une commune voix, on lui a préféré Barabbas; depuis qu'on l'a chargé d'injures, et calomnié indignement, et condamné au supplice de la croix, Dieu n'estime plus que ceux qui lui ressemblent. C'est la vue de ce mystère, qui, plus que tout autre, a déterminé les saints à ce degré de perfection et de vertu.

Méditons-le tous les jours de notre vie. Si nous ne gagnons pas tout, nous gagnerons quelque chose; nous gagnerons peut-être beaucoup, et nous serons dignes de marcher sous l'étendard de Jésus-Christ, et d'attirer un grand nombre d'ames aprés lui. Ce doit être désormais toute notre ambition.

MÉDITATION

Sur les règles de l'élection.

Nous considérerons trois choses :

1.° Sur quoi nous devons faire élection.

2.° Comment nous devons la faire.

3.° Comment il faut nous comporter aprés que nous l'avons faite.

(1) *Domine, contemni pro te!*

PREMIER POINT

Sur quoi nous devons faire élection.

Certainement ce ne doit point être sur notre état; nous n'avons plus à choisir là-dessus, nous avons pris notre parti, nous nous sommes consacrés à Dieu ; et si jamais nous nous en étions repentis, ce ne put être que dans ces jours de trouble où l'on n'est pas assez à soi, ou bien dans ces dispositions de relâchement où l'on croyait qu'il valait autant être méchant tout-à-fait, que de l'être à demi et abjurer ses promesses que de les garder si mal.

Nous avons dû bien changer de pensées, depuis notre retraite ; nous sentons l'obligation singulière que nous avons à Dieu, et que toute la sagesse d'un homme formé ne nous aurait pas fait agir autrement que le fit le mouvement de la grâce, lorsqu'étant encore enfant, nous n'avions qu'une raison imparfaite.

Nous n'avons plus à délibérer ni à choisir sur le degré de perfection essentiel à notre état même ; c'est être apostat devant Dieu, que de vouloir demeurer dans l'état religieux, et de se faire un plan de vie où il n'entre rien que ce que feraient des séculiers ou des religieux fort imparfaits, ou qui ne sont point destinés au service des ames. Nous sommes appelés au ministère apostolique; nous sommes soldats de Jésus-Christ, et nous devons combattre pour lui sans nous épargner, ni pour les choses, ni pour la manière ; là-dessus il n'y a encore pas à délibérer. L'élection doit donc se faire, 1.° sur ce que Dieu peut désirer de nous, au delà de l'essentiel de notre état. Un ouvrier apostolique, sans s'écarter des

obligations de son état, peut travailler en France, ou dans les missions étrangères, ou à la ville, ou à la campagne; il peut ou confesser, ou enseigner, ou prêcher, ou diriger.

La disposition d'indifférence à tout est la meilleure; mais nous pouvons et nous devons exposer à nos supérieurs ce que nous croyons que Dieu demanderait de nous, et les en faire les juges. De plus, l'indifférence, c'est-à-dire, la vraie, la bonne indifférence, suppose d'abord un désir des emplois, même les plus pénibles, qu'on ne réprime ensuite que parce qu'on veut être plus assuré des volontés de Dieu, et qu'on se défie de sa ferveur même.

Qui dirait : Je n'irai jamais travailler aux missions, dans des campagnes, ou dans des villes éloignées, ou dans des terres étrangères, qu'on ne m'en fasse un précepte sous peine de damnation, serait dans une très-mauvaise disposition, et bien éloigné de cette sainte indifférence dont nous parlons ici.

Nous pouvons encore pressentir les vues et les inclinations de nos supérieurs sur notre destination, et examiner si, selon Dieu, elles nous conviennent : je crois qu'on me destine à la prédication; mais ne dois-je pas représenter les inconvéniens que je prévois, avec tant de vanité et d'inclination à me répandre, avec si peu de fidélité à mes exercices de religion dès que j'ai quelque travail pressant à faire, avec un médiocre mérite que je me sens capable d'appuyer par des voies obliques, avec la pensée dont je me sens flatté, que j'aurai plus de facilité et de liberté de voir et d'être vu, de

fréquenter le monde, et de prendre quelque part à ses amusemens, etc. ?

L'élection doit se faire, 1.° sur les moyens les plus propres à bien remplir les desseins, et communs, et particuliers, que Dieu a sur nous.

Desseins communs.

Je suis consacré aux travaux apostoliques, et je veux imiter les apôtres. Faisons-nous un plan détaillé de la conduite que nous devons tenir envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Envers Dieu. N'aurais-je pas besoin d'un vœu ou de quelque autre lien, pour ne jamais manquer à mes oraisons et à mes exercices de piété ?

Envers le prochain. Quelle conduite à garder au confessionnal, dans la direction, dans le commerce du monde ?

Envers nous-mêmes. Quelles règles sur la pauvreté, sur la pénitence, sur l'usage du boire et du manger ?... Délibérons sur tout ceci, et arrêtons-nous à quelque chose : qui vit à l'aventure, omet plusieurs choses de conséquence, et ne peut jamais s'assurer s'il a bien fait.

Desseins particuliers.

On m'emploîra dans des prédications, peut-être dans des régences de philosophie ou de théologie, ou à des missions (1). Dessinons-nous, à tête reposée, le portrait d'un vrai missionnaire, d'un bon régent, d'un parfait prédicateur.

Les missions. Que fait-on, que souffre-t-on là ? Quels petits essais en puis-je faire dès maintenant ?

(1) *Sedens computat sumptus qui necessarii sunt.* Luc. 14, 28.

Vivre durement, car on manque souvent de tout ; aimer la retraite, car elle y est très-grande d'ordinaire ; s'accommoder à toutes sortes d'humeurs et de caractères, car les compagnons de ses travaux, on ne les choisit pas à son gré, et les peuples ne sont pas toujours d'un caractère aisé à conduire.

La prédication. Sur quel plan dois-je me former? Dans quel goût prêcher pour me rendre utile à l'Eglise? Quelles pensées pour ne pas m'enfler dans le succès, pour ne point m'abattre, si je réussissais moins que je n'espère? Quels remèdes contre la jalousie ou l'ennui dans mes études ; contre l'esprit d'intérêt ; contre la tentation de ménager trop ma santé et de prendre des dispenses?

La régence. Quelle attention pour porter ses disciples à l'amour de la science et de la vertu, pour ne point s'écarter des sentimens d'une sage philosophie et d'une théologie orthodoxe, et ne point se livrer à l'amour des nouveautés en matière de dogmes ou de morale?

Avec mille autres choses que l'Esprit de Dieu nous suggérera, voilà ce qui doit faire le sujet de nos délibérations et de nos décisions devant Dieu, d'ici à la fin de notre retraite. L'ouvrage est nécessaire, ne le négligeons pas, jamais nous n'y reviendrons.

SECOND POINT.

Comment nous devons faire l'Election.

1.° Nous préparer à recevoir la lumière divine et la grâce, parce qu'il s'agit uniquement de connaître la volonté de Dieu, et que lui seul peut nous la ma-

nifester. Nos vues sont trop courtes pour atteindre jusqu'à lui ; il faut qu'il descende jusqu'à nous. L'amour-propre nous aveugle, nos passions nous séduisent, le mauvais esprit se mêle avec le bon, de sorte qu'on s'y laisse aisément surprendre.

On se prépare à être éclairé par de ferventes prières, par un désir sincère de connaître la volonté de Dieu, par le soin de se rendre assez tranquille pour penser à tout de sang-froid, et pour juger sagement de tout.

Il faut des prières, et les nôtres, et celles d'autrui. Je demanderais volontiers à tous, d'ici à la fin de la retraite, leurs prières à cette intention. On prierait les uns pour les autres, à dessein de bien connaître tout ce que Dieu veut de nous pendant notre vie, et de l'exécuter avec fidélité. Dieu ne résistera pas à une si sainte union.

Il faut encore un désir, mais bien sincère, d'être éclairé, car c'est ce qui mérite l'inspiration. Gardons-nous de tenter Dieu, ni de vouloir le faire parler à notre gré. Achab le voulut ; il voulut des réponses qui flattassent ses passions. Dieu, dans l'assemblée de ses anges, leur demande : Qui ira tromper Achab (1) ? Un de la troupe répond : J'irai, moi (2). Dieu continue : Comment le tromperas-tu (3) ? Il lui dit : Je lui mentirai par la bouche de ses prophètes (4). Dieu conclut : Va donc, et fais ainsi ; oui, il t'écoutera, et tu le tromperas (5).

Il faut enfin toute la disposition d'un esprit et

(1) *Quis decipiet Achab ?* III. Reg. 22, 20.
(2) *Ego decipiam eum.* III. Reg. 22, 20.
(3) *In quo decipies ?* Ibid. —(4) *Ero spiritus mendax in ore prophetarum ejus.* Ibid.
(5) *Egredere, et fac ità ; decipies et prævalebis.* Ibid.

d'un cœur bien tranquilles. Dans la fameuse vision d'Elie, au 3.e livre des Rois, chap. 19, on entendit d'abord un vent violent et impétueux, capable de renverser les montagnes et de briser les rochers; le Seigneur n'était point dans ce vent. Après le vent, suivit un tremblement de terre; le Seigneur n'était point dans ce tremblement. Il s'alluma un feu; le Seigneur n'était point encore dans ce feu. Enfin, après le feu, on ouït le souffle d'un petit vent, et avec ce souffle le prophète entendit la voix du Seigneur (1).

C'est le démon qui habite proche de Babylone, dans le trouble et la confusion, au milieu des flammes et des éclairs, mais toujours mêlés d'une noire fumée. Dieu ne parle que dans le calme et la sérénité. Quand il parlerait dans le trouble, on ne l'entendrait qu'à peine. Au temps de la consolation, je ne dis pas au temps d'une douceur vive et sensible, mais au temps d'une joie pénible et recueillie, qui n'a point de cause naturelle, ce qui se dit au plus profond de l'ame vient de Dieu; et un certain courage de sang-froid en est la preuve comme démonstrative.

Quoique ceci puisse suffire absolument pour connaître la volonté de Dieu et ne pas s'y tromper, il convient néanmoins, en second lieu, d'appliquer à l'inspiration probable, ou même certaine en apparence, les règles de la foi ou de la raison: ces règles sont celles que nous allons exposer.

(1) *Ecce spiritus grandis et fortis, subvertens montes et conterens petras.... Post spiritum, commotio; non in commotione Dominus: post commotionem, ignis; non in igne Dominus: post ignem, sibilus aurœ tenuis: ecce vox Domini.* III. Reg. 19, 11, 12.

1.° Balancer par rapport à la fin que nous nous proposons, les avantages et les désavantages de ce que nous mettons en délibération.

On ne veut pas s'en donner la peine ; cela demande, et un peu d'attention, et un peu de travail, pour mettre par écrit les diverses vues ; mais la chose dont il s'agit ne le mérite-t-elle pas ? Il s'agit de connaître la volonté de Dieu, et de se régler pour toute sa vie.

2.° S'il reste encore de l'incertitude, prendre le parti que Jésus-Christ nous conseillerait ; nous avons, presque sur tout ce que nous devons régler, ses exemples ; et si nous ne les avons pas toujours dans l'espèce, nous savons ses principes et ses maximes. Tout étant égal, le parti de lui ressembler davantage est infaillible, comme nous disions ces jours-ci : Si je suis trompé, c'est vous qui m'avez trompé (1). Voudriez-vous me l'imputer, mon Dieu ?

Le parti que quelques saints, pour qui nous avons une estime particulière, auraient pris, nous déterminerait. Nous avons leurs vies, leurs décisions, leurs exemples.

Le parti que nous voudrions avoir pris à la mort, au jugement, pendant toute l'éternité ; la passion ne parlera plus alors, mais la pure raison éclairée de la foi.

Le parti que voudraient avoir pris ceux de notre état qui se sont perdus, peut-être ; ce qu'ils feraient si Dieu les renvoyait au monde pour faire pénitence, et qu'il leur redonnât le temps dont nous ne profitons pas assez.

(1) *Si deceptus sum, à te deceptus sum.*

Le parti enfin que nous conseillerions nous-mêmes à quelque autre qui nous consulterait, et qui se déchargerait de sa conduite sur notre honneur et sur notre conscience. Car, si l'on n'a pas toujours assez de courage pour bien faire, on a assez de lumières pour bien dire, et assez de droiture et de probité pour ne pas vouloir tromper.

3.° Prendre encore avis, après cela, de quelque personne sage, éclairée, désintéressée, su tout ce que nous aurons pensé et déterminé; si on l'approuve, nous serons doublement assurés. On nous connaît souvent autant et plus que nous ne nous connaissons. Nous sommes trop près de nous-mêmes par l'amour-propre, ou trop loin par la dissipation. Nous ne possédons point, par autant d'expérience que nos guides, les règles du discernement des esprits; notre état ne leur est pas nouveau comme à nous; ils l'ont déjà vu dans beaucoup d'autres; et puis, la ferveur a autant besoin de frein, que la lâcheté a besoin d'aiguillon.

4.° Finir par offrir à Dieu nos résolutions. Seigneur, aidez-nous, par le secours de votre grâce, à exécuter les résolutions que vous nous avez inspirées vous-même (1).

TROISIÈME POINT.

Comment il faut nous comporter après l'Election.

Nous devons nous attendre à de grands combats, à des dégoûts, à des regrets, peut-être, de la démarche que nous aurons faite. Le démon peut-il

(1) *Ut quæ te auctore facienda cognovimus, te operante impleamus. Actiones nostras, quæsumus, Domine*, etc.

vous voir échapper, sans faire effort pour vous retenir ? Il perd une ame, il perd un de ses apôtres, peut-être, qui va devenir l'apôtre de Jésus-Christ; combien d'autres ames gagnera-t-il ! et quelle désolation pour l'enfer ! Des amis imparfaits pourront-ils garder le silence? Ils perdront une partie de leurs plaisirs ; ils perdront de quoi s'autoriser dans leurs désordres : voilà leur maître qui se condamne, et qui les condamne hautement.

Notre inconstance viendra à leur secours ; la nature, mal accoutumée au joug, le portera avec impatience ; c'est David, embarrassé de l'armure de Saül, la première fois qu'on l'en chargea ; mais il en eût pris peut-être l'habitude. 1.° Donc, surmonter avec courage ces premières difficultés et ces pensées : quoi ! ceci et cela ne me sont plus permis (1) ! quarante et cinquante ans, peut-être, à soutenir les combats d'une vie de vigilance et de contrainte. Ne peut-on pas se sauver, se faire un homme de bien, vivre comme les autres, sans tant de subtilités et de raffinemens ? Veulent-ils se perdre, ou ne savent-ils pas la théologie et les cas de conscience aussi bien que ceux qui nous instruisent ?

Nyerax, le supérieur des Grands-Frères, ces moines si fameux dans le cinquième siècle de l'Eglise, répondit au démon qui, pour l'arracher de la solitude, lui représentait qu'il avait au moins cinquante ans à vivre : Je suis bien étonné et affligé d'apprendre de toi, aujourd'hui, que je ne vivrai que cinquante ans, ou un peu plus ; j'avais bien compté d'y être et d'y servir Dieu deux cents ans ; Dieu qui m'a inspiré, m'aidera. Je n'ai pas tant à

(1) *Non licebit hoc et illud.*

vivre, peut-être ; hâtons-nous, le temps presse, j'en ai trop perdu ; les autres l'ont mieux employé, ou bien Dieu ne leur inspire pas ce qu'il m'inspire : chacun y est pour soi ; c'en est fait, si je me néglige, si je me relâche, je désespérerai d'obtenir une pareille grâce ; je croirai inutile de recommencer.

2.° Ne rien changer dans son projet, du moins au temps de la désolation, suivant les règles de la prudence, c'est-à-dire, au temps de l'ennui, de la tentation, de l'agitation, du dégoût ; remettre à expliquer, à interpréter, à une autre retraite, et non point plus tôt. J'ai eu de fortes raisons ; quoique je ne les aie plus présentes, elles subsistent, elles subsisteront toujours. Quand, après huit ou dix jours, ou davantage, de silence et de bonnes méditations, étant bien avec Dieu, ne voulant que le bien, j'aurai cru nécessaire, utile, et raisonnable de prendre un autre parti, je le prendrai.

Chose étrange ! On veut des mois, des années pour se déterminer au bien ; on craint de se trop précipiter, on va lentement ; et l'on ne craindra pas de prendre, en un instant, une résolution imparfaite sur un simple dégoût, sur le conseil de l'amour-propre, sur l'exemple ou la décision d'un ami qu'on a condamné, qu'on a pleuré, qu'on a prié Dieu de changer, qu'on a promis à Dieu plusieurs fois de convertir, et de tâcher de gagner à lui ! On se défie de ses pensées, après qu'on a le plus mûrement délibéré ; on veut encore prendre avis ; et l'on ne se défie de rien quand on conclut à l'aventure ; on ne veut d'avis que de soi-même, et des lumières suspectes de sa précipitation et de sa passion ; est-ce être sage et agir bien conséquemment ?

Cette méditation de l'élection nous convient aujourd'hui plus que jamais, parce que les conséquences en sont plus grandes : il s'agit de l'état de toute notre vie. Mais l'usage et la pratique de l'élection est de tous les temps ; et c'est avec les mêmes préparations et les mêmes règles qu'il faut s'accoutumer à se décider cent fois le jour, sur nos difficultés propres et sur celles d'autrui, qui se présentent ; considérer la fin dans chaque chose, choisir les moyens les plus sûrs et les plus sages pour y arriver ; prier Dieu, se rendre tranquille, se résoudre enfin, sur ce que le Ciel et l'enfer même nous conseilleraient infailliblement.

L'homme du monde, le prudent du siècle, se sert de règles à peu près pareilles, dans ses affaires ; il veut du bien et de l'honneur. Là-dessus il ne délibère pas ; c'est sa fin. Que ferait un tel, pour en acquérir ? Que lisons-nous dans les histoires de ceux qui se sont avancés à la cour, à la guerre, dans les ambassades ? Il conclut à faire de même. Les enfans de ce siècle sont plus prudens, en ce qui regarde leurs affaires, que les enfans de la lumière (1). Enfans d'Adam, enfans pour le salut et pour l'éternité, mais hommes partout ailleurs, sages partout ailleurs, instruisez-vous aujourd'hui, afin que nous puissions, avec le temps, vous instruire, et vous inspirer pour vos vrais et vos solides intérêts, le même zèle et la même conduite.

(1) *Prudentiores filii lucis in generatione suâ sunt.* Luc. 16, 8.

MÉDITATION

Sur le Baptême de Jésus-Christ par saint Jean.

Des préparations prochaines au ministère apostolique.

La première doit être une pureté très-grande, avec un désir toujours nouveau de se purifier davantage.

La seconde, un mérite accompli, s'il est possible, avec des démonstrations sensibles d'une profonde humilité.

La troisième, une vocation invisible, soutenue d'une mission authentique.

PREMIER POINT.

Une pureté très-grande, avec un désir toujours nouveau de se purifier davantage.

Il ne suffit pas, ce semble, à Jésus-Christ, d'être demeuré caché trente ans à Nazareth, occupé toujours, ou de la prière, ou d'un travail corporel qui ne détournait pas l'esprit et le cœur de la prière. Avant que de se montrer au monde, il vient encore au Jourdain, parmi la foule des pécheurs, et veut recevoir le baptême de Jean, fils de Zacharie.

Est-ce qu'il eut besoin de s'exciter à la contrition de quelque péché, par cette cérémonie religieuse, lui qui était la sainteté et l'innocence mêmes? Non; mais il voulait apprendre à des hommes faibles et corrompus comme nous, que nous avons toujours besoin de nous purifier, quelque purs que nous

croyions être, et que nous ne devons négliger, pour nous laver de nos fragilités journalières, aucun moyen de ceux mêmes dont se servent les plus grands pécheurs, selon cette parole : Que celui qui est juste, fasse encore des œuvres de justice, et que celui qui est saint, se sanctifie encore (1).

En effet, outre que le plus juste des hommes tombe au moins sept fois tous les jours, il est comme impossible que, dans le commerce que nos emplois nous obligent d'avoir avec le monde, il ne nous échappe encore une multitude de fautes auxquelles ne sont pas exposés ceux qui vivent dans la solitude. Tant d'intentions obliques, ou tant d'intentions bonnes quand on commence, et qui dégénèrent dans la suite de l'action ; tant de retours d'amour-propre, tant de recherches de vanité, tant d'imperfections, tant d'impatiences avec les personnes ignorantes et grossières ; tant de mollesse avec ceux qu'on a quelque intérêt de ménager, tant de décisions précipitées, tant d'absolutions données comme à l'aventure, tant d'omissions, ici d'une interrogation sage, là d'un bon conseil, ailleurs d'une correction salutaire ! Nous devons espérer que la charité, si elle est bien pure, couvrira la multitude de ces fautes ; mais il faut nous servir des moyens que Dieu a établis dans son Eglise pour les effacer, et mesurer ces moyens sur la connaissance de nos grands besoins.

Au lieu donc que plusieurs se contentent de se confesser une fois tous les huit jours, faisons-nous une loi de nous confesser, nous autres, plus d'une fois chaque semaine.

(1) *Qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc.* Apoc. 22, 11.

Négligeons moins que jamais l'examen général, l'examen particulier, l'examen de simple recueillement ; jamais nous n'en eûmes plus de besoin.

Veillons avec plus d'attention que jamais, au milieu de tant de piéges que dressent le démon et le monde à notre innocence.

Dans les moindres embarras de conscience, éclaircissons-nous. Jamais on ne se sent plus éloigné de la pénitence que quand on en a un plus grand besoin. Prenons-y garde, et que la peine même que nous sentons, dans certains jours, à nous présenter au tribunal, nous soit comme une démonstration qu'il s'est passé quelque chose qui mérite que nous en approchions. Il n'est presque aucun acte de notre ministère qui puisse, sans sacrilége, s'exercer en état de péché mortel : dire la messe, confesser, donner la communion, prêcher même, et expliquer une leçon de théologie, selon plusieurs. Mais qu'il est difficile, quand on n'est pas exact, et même un peu scrupuleux, de ne pas se faire une fausse conscience, et de ne pas s'aveugler sur plus d'un point assez important! Le passé, peut-être, doit nous instruire pour l'avenir ; mais n'oublions pas ce que nous pensons aujourd'hui, et jugeons-nous toute la vie sur les mêmes règles.

SECOND POINT.

Un mérite accompli, s'il est possible, avec des démonstrations même sensibles d'une humilité profonde.

Quel spectacle! Jésus-Christ, le Fils de Dieu, aux pieds de Jean-Baptiste, d'un saint homme, à la vérité, mais toujours un homme! Le fils de Zacha-

rie se défend de le baptiser : « C'est moi qui dois re-
» cevoir le baptême de vous ; je ne donne qu'un
» baptême d'eau ; vous baptisez, vous, par l'Esprit
» de Dieu, et vous le communiquez, cet Esprit.
» Laissez-moi faire maintenant, répond Jésus-Christ;
» *c'est ainsi que nous devons accomplir toutes sor-*
» *tes de devoirs*, » entre autres, celui d'une humilité édifiante, quelque distingué que l'on puisse être.

Le peuple ne comprit point alors ce que le saint précurseur voulait dire ; mais combien dut-il être édifié quand il vit depuis, que celui qui s'était ainsi abaissé, était le maître de la nature, et qu'il disposait de la vie et de la mort à son gré ! combien prévenu en faveur de l'un et de l'autre, quand il aperçut la bonne intelligence qu'ils conservèrent toujours entre eux, les témoignages honorables qu'ils rendaient, en toute occasion, l'un de l'autre. Jamais de débat, qu'à qui céderait et s'humilierait davantage, s'envoyant même leurs disciples l'un à l'autre.

Ce n'est donc pas assez d'avoir de soi-même de bas sentimens, et pour les compagnons du même ministère des sentimens honorables, comme étant tous serviteurs du même maître ; il faut qu'on s'en aperçoive encore à l'extérieur. Cela regarde d'abord le dedans : point de ces petites jalousies envers nos frères. Mais, pour le dehors, parler toujours des évêques, des curés, des prêtres, des religieux, avec estime, avec respect ; les appuyer dans toutes leurs fonctions ; cacher leurs défauts, si nous croyons qu'ils en aient ; ne donner aucun lieu à leurs reproches ni à leurs plaintes ; ne point chercher à primer

et à l'emporter partout ; point de manières méprisantes et impérieuses : ne nous livrons point à cette puérile habitude, et si commune parmi les jeunes gens, de contrefaire ceux d'une autre société, d'une autre communauté, d'un autre institut : leur habit, leur chant, leur style, leur langage. Quelque mérite que nous ayons ou que nous croyions avoir, il est toujours certain que le peuple est très-édifié du soin que les ouvriers évangéliques prennent de se prévenir les uns les autres, de ne point se prévaloir des talens vrais ou prétendus qu'ils ont ou qu'ils croient avoir, et de n'en être que plus polis, plus doux, et plus modestes.

N'a-t-on pas assez de démêlés à soutenir avec les ennemis de la religion, sans qu'il faille se faire encore une multitude de nouveaux adversaires ? On confond ensuite le zèle que nous montrons pour la vérité avec la vengeance de nos propres injures; et n'a-t-on jamais raison?

Le témoignage de Jean-Baptiste, tout inférieur qu'il était à Jésus-Christ, lui servit pourtant beaucoup. Tâchons de mériter ce témoignage de tout le monde, qu'il n'y a point de gens plus honnêtes, plus officieux, plus modestes à parler, plus disposés à louer les autres, que nous ; chacun en particulier, croyons-nous-y d'autant plus obligés, que nous en voyons peut-être plus d'autres qui s'échappent.

Une dame du premier rang, se trouvant un jour dans un cercle où l'on disait beaucoup de choses contre une communauté composée de prêtres auxquels elle avait donné sa confiance, pressée enfin sur ce qu'elle ne répondait rien : Mesdames, dit-

elle, c'est que ces Messieurs ne permettent point à leurs dévotes de parler mal, même de leurs ennemis, et c'est ce qui m'attache tant à eux. Tout le monde se tut : puissent en dire autant de nous tous ceux que nous conduisons et avec qui nous conversons !

TROISIÈME POINT.

Une vocation invisible, soutenue d'une mission authentique.

Il ne faut point s'ingérer dans le ministère sans la vocation de Dieu. Les marques de cette vocation sont des mœurs pures et innocentes, un grand zèle de la gloire de Dieu et du salut des ames, un degré de capacité proportionné aux personnes auprès de qui l'on doit travailler, une voix intérieure par laquelle Dieu semble nous dire : Vous m'êtes agréable, et je vous regarde comme un de mes enfans, avec des yeux de complaisance (1).

Mais cela ne suffit pas, il faut encore une mission authentique ; ce sont nos supérieurs, ce sont les premiers pasteurs de l'Eglise qui la donnent.

Si elle n'était pas nécessaire, qui jamais en aurait eu moins besoin que Jésus-Christ, celui à qui il fut dit : Dans toute l'éternité vous êtes mon Fils ; aujourd'hui je vous ai engendré ; vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech ?

Cependant le Père éternel n'en demeure pas là ; afin que personne ne l'ignore, Jésus-Christ sortant du Jourdain, le Ciel s'ouvre, l'Esprit saint, sous la figure d'une colombe, descend sur lui, et une voix

(1) *Filius dilectus, in quo mihi complacui.* Matth. 3, 17.

se fait entendre : « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui je me plais souverainement. »

Notre mission, pour nous être donnée des hommes immédiatement, n'en vient pas moins de Dieu; ils ont de lui l'autorité de nous envoyer. Respectons leur voix comme celle de Dieu même : tout le bien que nous pouvons faire ne vient que de ce que nous sommes envoyés.

Recevons avec humilité et avec reconnaissance la communication qu'ils veulent bien nous faire de leurs pouvoirs. C'est à eux qu'ils ont été confiés premièrement et principalement. Ceux qu'ils appellent pour les aider dans leur ministère doivent se regarder comme troupes auxiliaires. Ce mot, tout odieux qu'il paraît à quelques-uns, cependant dans sa signification la plus exacte, et dans un certain sens, est très-honorable.

Mais n'y a-t-il pas des priviléges introduits et autorisés dans l'Eglise, et attachés à certains ordres, à certaines communautés? Je réponds qu'en supposant qu'ils soient solidement appuyés (car c'est ce qu'il faut toujours bien examiner), 1.° il est toujours de la sagesse d'en user comme fit autrefois saint François-Xavier, qui remit dans les mains de l'évêque de Goa ses lettres de légat apostolique. 2. S'ils sont certains, n'en usons jamais qu'avec une très-grande discrétion, d'une manière qui ne puisse jamais offenser personne, et qui aille toujours à édifier, et non point à détruire. En un mot, prêtres, ecclésiastiques, religieux, concourons tous à la plus grande gloire de Dieu, au salut et à l'édification du prochain, par une sincère union, par un zèle constant et modéré : songeons que notre auto-

rité vient des prélats, et notre sûreté, de ne travailler que dans les emplois ou dans les lieux où ils nous jugeront capables de glorifier Dieu, et de ne pas nous perdre en voulant sauver les autres.

MÉDITATION

Sur les tentations de Jésus-Christ dans le désert.

A mesure que de jeunes prêtres séculiers ou religieux se disposent au ministère évangélique, ne doutons point que le démon ne se dispose aussi, de son côté, à les troubler et à les tenter. Nous avons une image de ces tentations dans celles de Jésus-Christ même au désert.

La première est un soin excessif du corps et de la santé.

La seconde, une envie précipitée de se montrer, une présomption téméraire de sa vertu et de ses forces.

La troisième, des vues d'ambition et d'intérêt propre. Mais ne nous contentons pas de connaître ces tentations dans la personne du Sauveur ; apprenons de lui encore à les combattre.

PREMIER POINT.

Première tentation ; un soin excessif du corps et de la santé.

On ne croit pas avoir tort ; le prétexte est le plus beau du monde, et le plus raisonnable en apparence. Un homme si utile et même si nécessaire à la gloire de Dieu, au service de l'Église, doit se mé-

nager, se conserver, se mettre en état de durer longtemps. Sur ce principe, on commence à négliger ses pénitences corporelles ; on ne se lève plus si matin ; ce sont mille distinctions qu'on se donne, mille commodités singulières pour le logement, pour le vivre, sinon en public, du moins en particulier ; à la chambre, mille raffinemens de sensualité ; des parties de campagne, des repas recherchés et mendiés. Si les supérieurs de communauté se rendent difficiles à accorder certaines permissions qu'on leur demande, ou bien sans bruit on les prend soi-même ; n'est-il pas, dit-on, du droit naturel contre lequel le droit écrit ne saurait prescrire, de se procurer ses besoins ? (quel principe ! et où ne mènerait-il pas ?) ou bien on emploie le déguisement et l'artifice pour amener la volonté des supérieurs à la sienne, ou enfin on murmure, on se chagrine, on est tenté de se décourager ! Quelle préparation à l'apostolat !

Contre une tentation si grossière d'un côté, et si naturelle de l'autre, considérons la conduite de notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'est pas plus tôt déclaré le maître et le docteur des hommes, que, conduit par le Saint-Esprit, il quitte le monde et se retire dans le désert. C'était un lieu sauvage, sur une haute montagne, exposé à toutes les injures de l'air ; il jeûne ; et quel terrible jeûne ! quarante jours durant, pas même du pain ni de l'eau ; il veille une grande partie des nuits : s'il prend ensuite quelque repos, c'est sur la terre dure. N'était-ce pas nous apprendre notre devoir ? que bien loin de renoncer à la pénitence quand nous sommes appelés au ministère, jamais nous n'en eûmes plus de besoin ;

qu'il faut châtier notre corps, comme dit saint Paul, le reduire en servitude ; et pour apaiser la colère de Dieu sur les pécheurs que nous voulons convertir, faire pour eux ce qu'ils n'ont pas la pensée ni le courage de faire eux-mêmes, et de crainte qu'après avoir prêché aux autres, nous ne devenions nous-mêmes des reprouvés?

Quoiqu'il faille donc toujours avoir de la discrétion, et ne pas se pousser mal à propos et au delà des bornes, comme la règle de la prudence l'ordonne, n'oublier jamais, aussi, que ce soin de la santé doit être très-modéré.

C'est plus aux supérieurs qu'à nous-mêmes à faire attention à nos besoins, selon la mesure de notre travail : ils n'y manquent guère à l'égard de ceux qui ne s'écoutent pas trop ; de nous-mêmes nous devons incliner à la mortification et à la pénitence.

Le démon ne manquera pas de nous porter à nous procurer tout ce que nous pourrons de douceurs. Puisque vous êtes le ministre de Dieu, l'homme de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain (1) ; cela est dû à un grand directeur, à un missionnaire si utile, à un prédicateur fameux ; vous seriez bien simple de n'user pas de vos droits.

A cela, répondre avec Jésus-Christ : l'homme ne vit pas seulement de pain ; une parole de la bouche de Dieu suffit à le faire vivre. J'ai sacrifié au Seigneur ma vie, mes forces, ma santé ; c'est son bien, il en aura soin ; je m'abandonne à sa providence. Avec des herbes insipides et même empoisonnées ;

(1) *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant.* Matth. 4, 3.

que dis-je ? sans aucune nourriture, il peut, quand il lui plaira, soutenir ceux qui lui sont véritablement nécessaires. Il pourvut à la subsistance d'Élie, dans un désert, par un ange ; à celle de saint Paul l'ermite, dans sa caverne, par un corbeau qui, soixante ans durant, lui apporta tous les jours sa nourriture. Des légumes simplement apprêtés, firent toutes les délices de Daniel et des trois jeunes hommes de Babylone, Ananie, Azarie et Misaël ; ils les préférèrent aux viandes immondes des courtisans, et Dieu les conserva dans un merveilleux embonpoint.... Imitons-les par un grand abandon de nous-mêmes, qui vienne non point d'indolence, ni de présomption, mais de mortification et de confiance, et Dieu prendra soin de nous. Eh ! celui qui pourvoit aux besoins des oiseaux et de tant d'hommes qui l'offensent ou qui ne lui sont bons à rien, oubliera-t-il ses apôtres et ses ministres fidèles ? C'est quelque chose de pitoyable et de ridicule tout à la fois, que les attentions minutieuses que font à leur santé quelques-uns de ceux qui se destinent au ministère évangélique, sans s'y être préparés par la mortification et par une grande confiance en Dieu.

Peu accoutumés à se passer des commodités de la vie, on n'est pas étonné qu'ils aient tant de peine, dans certaines occasions, à se passer des choses nécessaires. Aussi, quand il faudra, dans une mission de campagne, être mal logé, mal nourri, mets insipides, cidre mauvais, vin dégoûtant, chambre étroite et mal fermée, glacée par le froid ou brûlée par le soleil, comment feront-ils ? Et s'ils ont apporté avec eux autant de meubles qu'en ont les

femmes du monde, ou des militaires qui se préparent à une première campagne, où les placeront-ils? Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils ne se fussent point consacrés ni l'état ecclésiastique, ni aux fonctions de missionnaire ou de prédicateur, que de s'y montrer avec si peu d'édification? Ces sortes d'ouvriers, grâces à Dieu, sont en très-petit nombre, et le nombre de ceux que nous connaissons dans le clergé et dans l'état religieux, est bien différent. Dans les villes, lorsqu'on est estimé, bien traité, n'abusons point de ce passage cité si souvent par des gens immortifiés : *Mangez ce qu'on vous présentera* (1). La sobriété est une vertu toujours estimée; mais au village, nourriture de paysan, rien de plus.

SECOND POINT.

Une envie précipitée de se montrer, une présomption téméraire de sa vertu et de ses forces. C'est une autre tentation, qui n'est ni moins dangereuse, ni moins ordinaire.

A peine entre-t-on dans le ministère, qu'on se croit capable de tout, qu'on vise à tout, qu'on s'expose à tout, qu'on entreprend beaucoup au delà de sa capacité naturelle, et des forces de sa vertu. Car, quoiqu'on soit véritablement appelé de Dieu au service des ames, on n'a pourtant pas grâce également pour tout. Si Dieu, si les prélats, si les supérieurs veulent simplement que vous fassiez le catéchisme, n'allez pas vous mêler de prêcher; s'ils veulent qu'on prêche dans les petites villes, ne songez pas à monter dans les grandes chaires; vous n'y feriez

(1) *Manducate quæ apponuntur vobis.* Luc. 10, 8.

rien ou peu de chose pour les autres, et vous pourriez vous nuire beaucoup à vous-même.

Souvent on est puni de sa présomption par sa présomption même ; on n'a aucun succès, on est abandonné. Le dedans et le dehors murmurent ; on s'en aperçoit, et l'on sèche de dépit et de chagrin.

Contre cette tentation donc, Jésus-Christ, nommé de Dieu pour la conversion de tout l'univers, et capable d'enseigner et de réussir partout, est arrêté par le Saint-Esprit dans la solitude, et là il attend en patience sa destination particulière.

L'esprit mauvais ne l'y laisse pas en repos ; non-seulement il le presse d'aller à Jérusalem ; mais il le transporte sur le pinacle du temple, pour qu'il se fasse voir à tout le monde, et que, se précipitant de là sans se blesser, un miracle pareil puisse lui donner de la complaisance. Mais Jésus-Christ le trompa bien. Car, selon saint Thomas, après saint Chrysostôme, au lieu que le démon pensait que tout le monde verrait Jésus-Christ, il se rendit invisible, et revint de lui-même à sa chère solitude.

Défions-nous donc de tous ces empressemens vifs à nous montrer, et si vite, et où il ne faut pas. Attendons le jour et l'heure marqués.

Il nous paraît peut-être étonnant qu'on dise de Jésus-Christ : *C'est mon fils bien-aimé, écoutez-le,* et que, cependant, on le conduise dans la solitude; car, qui est celui qui le viendra trouver et écouter là ?

Chaque chose aura son temps. Il sortira de là pour commencer ses prédications, et la gloire de Dieu n'aura rien souffert du temps employé dans sa solitude.

Sur cet exemple de Jésus - Christ, il faut, dans l'exercice de notre ministère, aller par degrés. Ici une profonde solitude, qui ne soit interrompue que par les exercices d'une charité humiliante ; confesser les pauvres, visiter les prisons et les hôpitaux, instruire les enfans et les personnes ignorantes, faire des missions aux faubourgs et à la campagne : les plus excellens ouvriers ont commencé par là.

Quand Dieu demandera quelque chose de plus, allons, obéissons. Toujours timides à nous déterminer de nous-mêmes, mais courageux par une plénitude de confiance en Dieu. Oser tout alors, ce n'est plus tenter Dieu ; car il n'y a que les superbes qui le tentent.

TROISIÈME POINT.

Des vues d'ambition et d'intérêt.

Les fonctions évangéliques donnent assez de moyens, quand on veut, de se faire honorer, et de se procurer une espèce de richesse et d'abondance.

Les gens du monde, et surtout les femmes, et par-dessus tout celles qui sont consacrées à Dieu, adorent un homme de qui elles reçoivent une certaine consolation et de certains secours pour leur conscience ; elles s'arracheraient volontiers le nécessaire pour lui faire quelque plaisir. En santé et en maladie, ce sont des attentions comme pour un père le plus digne d'être aimé, ou pour un fils unique le plus tendrement chéri.

Ne soyons point du nombre de ces hommes vains et immortifiés, qui envisagent de loin, et souvent par des espérances prématurées, les succès de leurs

travaux..... Déjà l'imagination les transporte dans les plus grandes villes, dans les meilleures chaires ; partout recherchés, suivis, applaudis.... Compagnies brillantes, distinctions flatteuses.... Ils goûtent d'avance toutes les douceurs que leur vanité leur annonce. Que de chimères ne se met-on pas quelquefois dans l'esprit, pour dissiper les obstacles qui pourraient s'opposer à ces projets !

Rougissons, mais ne nous décourageons point pour ces humiliantes pensées, si quelquefois nous les avions : le démon osa bien tenter de la sorte Jésus-Christ même.

Du haut d'une montagne élevée, d'un coup d'œil, il lui découvrit tous les royaumes du monde, avec leurs richesses et leur gloire : « Je vous donnerai » tout cela, lui dit-il, si vous voulez vous prosterner devant moi et m'adorer. »

Mais comment répondit Jésus-Christ ? « Retire-» toi, tentateur ; car il est écrit : Vous adorerez le » Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui » seul (1). »

Réponse et conduite admirables ! Ne fléchir le genou que devant Dieu ; ne se laisser flatter de l'image ni des biens, ni des honneurs ; conserver toute sa liberté, et ne vouloir, s'il se peut, avoir d'obligation à personne. Que de bassesses, quelquefois, pour s'attirer certains emplois, pour se faire des auditeurs, pour s'attacher certaines personnes !

Sentimens apostoliques. Pour moi, je me mets peu en peine que vous me jugiez digne de louanges

(1) *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Matth. 4, 10.

ou de mépris (1). Ce ne sont point vos biens, c'est votre ame que je cherche (2). Vous le savez, et vous pouvez m'en rendre témoignage, si j'ai jamais reçu de vous ni or, ni argent, ni rien pour ma propre commodité (3).

Nous savons, sur cela, quelle a été la conduite des hommes vraiment apostoliques; combien ils avaient d'horreur pour toutes ces intrigues: s'insinuer dans la familiarité des grands, se servir de leur crédit, de leurs intercessions, de leur confiance, pour obtenir des places distinguées, ou pour s'y maintenir: quels anathèmes n'ont-ils pas lancés contre ceux qui auraient recours, ouvertement ou secrètement, à de pareils appuis?

Nous n'ignorons pas d'avantage jusqu'où ces grands hommes ont porté le désintéressement. Nulle sorte de salaire ou de récompense par où leurs travaux ou leurs prières parussent être payés. C'est un point des plus capables de faire honneur, dans le monde, aux ministres apostoliques. Mais combien de gens qui l'oublient! Il en est qui prennent de tous côtés, qui osent même demander, qui reçoivent mille choses indécentes. Peut-on dire, avec franchise, à ceux dont on s'est fait esclave, toutes leurs vérités? Peut-on inspirer la perfection aux confidens de tant de faiblesses?

Jésus-Christ résistant à ces diverses tentations, est honoré et servi par les anges, qui viennent de la part de son Père, et lui apportent une nourriture

(1) *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer.* I. Cor. 4, 3.
(2) *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos.* II. Cor. 12, 14.
(3) *Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis.* Act. 20, 33.

céleste. Un don de miracles le met dans la plus haute réputation.

Ainsi Dieu a-t-il coutume d'en user envers ses ministres fidèles. Leur désintéressement même et leur humilité font qu'on les recherche et qu'on prévient leurs besoins. Mais n'aspirons, pour cette vie, qu'à la gloire de servir Dieu, d'être pauvres comme Jésus-Christ.

Comme ces diverses tentations peuvent nous assaillir toute la vie, n'en oublions jamais le remède ; retournons vite à notre solitude et au souvenir des sentimens que Dieu nous aura donnés ici.

MÉDITATION

Sur l'élection et la vocation des Apôtres.

Une des premières choses que fit Jésus-Christ, presque aussitôt après qu'il eut commencé d'annoncer son Evangile, ce fut de choisir douze de ses disciples, qu'il honora du nom d'apôtres.

Nous considérerons,

1.° A quel dessein Jésus-Christ choisit ses apôtres;

2.° Quels étaient les apôtres quand Jésus-Christ les choisit ;

3.° De quelle manière et dans quelles circonstances il les choisit. Rien n'est plus propre à nous faire estimer et aimer notre vocation aux fonctions apostoliques, et à nous donner du courage pour en remplir tous les devoirs.

PREMIER POINT.

A quel dessein Jésus-Christ choisit ses Apôtres.

Il les choisit pour être ses associés dans l'entreprise qui l'avait fait descendre du Ciel, de glorifier son Père, et de procurer le salut de tous les hommes. Pour cela, après leur avoir fait renoncer à tout ce qui pouvait les retenir dans le monde, à leur maison, à leur famille, à leur bien, qui n'était pas fort grand, à leurs désirs, à leurs espérances, qui n'ont pas ordinairement de bornes, il les attacha à sa personne ; il les forma, il les instruisit avec un soin tout particulier ; ils l'accompagnaient partout, à la ville, à la campagne, à la prédication ; il n'eut rien de caché pour eux ; il fit en leur présence presque tous ses miracles.

Quelle prédilection ! être d'un troupeau si petit !.... quelle dignité ! être coopérateur d'un Dieu fait homme, dans la plus importante affaire, dans la seule qui puisse s'appeler l'affaire de Dieu ! c'est à partager ces mêmes grâces et ces mêmes priviléges, que Dieu a appelé les ouvriers évangéliques (1).

Le nom d'apôtre dit quelque chose de si grand, que les premiers qui le portèrent ne se glorifiaient de rien davantage (2). Les autres commençaient ordinairement leurs épîtres de la même manière ;

(1) *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei.* Luc. 8, 10.

(2) *Paulus vocatus Apostolus, segregatus in Evangelium Dei. Paulus Apostolus per voluntatem Dei. Paulus Apostolus non ab hominibus, sed per Jesum Christum. Paulus Apostolus secundùm imperium Dei Salvatoris, et Christi Jesu Dei.* Rom. 1...2. Cor. 1... Ad Eph. 1.. Coloss. 1.

mais, non plus qu'eux, n'oublions jamais à quoi nous oblige cette éminente qualité.

Un apôtre de Jésus-Christ ne doit plus connaître ni la chair, ni le sang (1).

Un apôtre ne doit plus vivre pour lui-même, mais vivre pour Jésus-Christ, et mourir pour lui, s'il le faut (2).

Un apôtre ne doit se glorifier que de la croix et des opprobres de Jésus-Christ (3).

Un apôtre doit faire honneur à celui qui l'envoie (4).

Dans toutes les occasions où nous pourrons nous surprendre coupables de quelque faiblesse, demandons-nous : Pierre, Paul, Jean, Jacques, André, eussent-ils fait ainsi ? Non ; je ne le ferai donc pas ; j'aurais honte de le faire. Plus le bienfait est signalé, plus nous aurons de comptes à rendre, si nous sommes ingrats, ou si nous enfouissons notre talent.

Un de ceux que Jésus-Christ choisit, fut un apôtre et un traître. Sa vocation avait été bonne ; mais il fut infidèle, il la perdit. Parmi ceux qui annoncent votre sainte parole, ô mon Dieu ! n'y en aurait-il point quelqu'un qui dût vous trahir et vous abandonner ; et celui-là, ne serait-ce point moi ? O mon Dieu ! préservez-moi de ce malheur ! je pren-

(1) *Cùm autem placuit ei qui me segregavit ex utero matris meæ, continuò non acquievi carni et sanguini.* Gal. 1, 15, 16.

(2) *Nemo nostrùm sibi vivit, et nemo sibi moritur : sive enim vivimus, Domino vivimus ; sive morimur, Domino morimur.* Rom. 14, 7, 8.

(3) *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Gal. 6, 14.

(4) *Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei Ministros.* II. Cor. 6, 4 ... *Pro Christo ergo legatione fungimur.* Ibid. 5, 20.

drai garde s'il n'y aurait point dans moi quelque passion, comme dans Judas, qui pût m'attirer une si funeste disgrâce, et je vais la corriger ; déjà j'y travaille. Hélas ! je n'ai que trop mérité d'être abandonné de vous ; je me suis égaré, mais rappelez-moi à votre troupeau choisi. Appelez-moi une seconde fois, si ma première vocation était perdue, et si j'ai mal employé tout le temps où j'aurais dû me former à seconder vos grands desseins. Aujourd'hui que je connais l'excellence de ma vocation, je pleure le passé ; et ce nom d'apôtre, que tant d'excellens ouvriers méritèrent partout à si juste titre, et qu'on leur donne comme un surnom de distinction, je tâcherai de le remplir comme eux, selon toute sa signification.

SECOND POINT.

Quels étaient les Apôtres, lorsque Jésus-Christ les choisit.

1.° Pour les qualités naturelles, c'étaient presque tous de pauvres gens, qui vivaient du travail de leurs bras ; gens de la lie du peuple, ignorans, grossiers, méprisés du monde, et méprisables selon le monde.

2.° Pour les qualités morales, la plupart étaient gens simples et sans artifice, gens religieux et craignant Dieu (1), quelques-uns déjà disciples de Jean-Baptiste, à qui Jésus-Christ voulait faire honneur. Cependant il n'exclut pas tout-à-fait les pécheurs : Matthieu et Paul en sont des preuves.

Mais tous étaient appliqués à leur emploi, et ca-

(1) *Israëlita in quo dolus non est.* Joan. 1, 47.

pables au moins par leur courage, de soutenir les travaux apostoliques; mais tous, dès les premières invitations que leur avait faites Jésus-Christ, s'étaient rendus dociles à sa grâce; rien n'avait pu les arrêter; point d'excuses, point de retardement, point de *regards derrière eux, depuis qu'ils eurent mis la main à la charrue.*

Jésus-Christ choisit des pauvres, pour montrer l'estime qu'il fait de la pauvreté, et combien il se plaît à converser avec les simples (1). Des pauvres, afin qu'on ne pût attribuer la propagation de l'Evangile qu'à une force divine et surnaturelle (2). Des pauvres, afin qu'eux-mêmes ne fussent point tentés de vaine gloire, dans les grandes merveilles que Dieu opérait par leur moyen. Les scribes, les pharisiens, si Jésus-Christ eût choisi des apôtres parmi eux, eussent attribué, du moins en partie, leurs succès à leur habileté, à leurs talens naturels ou acquis (3).

Jésus-Christ ne rebuta pas absolument les pécheurs, parce que, dans leurs péchés, ils avaient de quoi contre-balancer l'orgueil, comme les autres l'avaient dans leur insuffisance naturelle Tous avaient toujours été gens laborieux et appliqués, parce que le ministère évangélique demande des hommes actifs et de bonne volonté, que ni peine ni travail ne puissent jamais rebuter.

Tous avaient obéi au premier attrait de la grâce,

(1) *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* Prov. 3, 32.

(2) *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* Ps. 117, 22.

(3) *Non multi potentes, non multi nobiles.... infirma mundi elegit... ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* I. Cor. 1, 26, 27, 29.

parce qu'un apôtre ne doit avoir de mouvement ni de volonté que par l'impression de celui qui l'envoie.

Oublions ce que nous sommes ou ce que nous fûmes dans le monde ; jamais ne parlons, ni de notre famille, ni de nos parens, ni des avantages de fortune auxquels nous avons pu renoncer. Ce n'est pas pour tout cela que Dieu nous a choisis ; ç'aurait pu y être plutôt un obstacle, et c'est faire une sorte de reproche à ceux que Dieu a appelés avec nous, comme s'ils avaient mérité moins que nous. Pour les talens naturels, si nous en avons, cultivons-les, Dieu nous l'ordonne. Aujourd'hui que l'Evangile est établi, c'est par les voies communes que la religion doit se soutenir et se défendre ; mais n'oublions point qu'il faut compter moins sur cela que sur un grand fonds de vertu et sur une grande pureté de zèle. Quand il n'y a que l'homme qui parle il n'y a que l'homme qui agit, et l'action de l'homme, quel qu'il soit, ne saurait aller jusqu'à changer les cœurs. Si nous avons été pécheurs, oublions-le moins encore ; disons, avec saint Paul : Car je suis le moindre des apôtres, et ne suis pas digne du nom d'apôtre, puisque j'ai persécuté l'Eglise de Dieu (1) ; et d'autant plus que nous ne pouvons pas ajouter, comme lui : Dieu m'a fait miséricorde, parce que j'ai péché par ignorance (2).

Mais, qui que nous soyons ou que nous ayons été, rendons-nous souples et dociles aux moindres volontés de celui qui nous a appelés, et des supé-

(1) *Ego enim sum minimus apostolorum, qui non sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei.* I. Cor. 15, 9. — (2) *Misericordiam consecutus sum, quia ignorans feci.* I. Tim. 1, 13.

rieurs qui nous tiennent sa place, nous envoyassent-ils aux extrémités du monde. Un ouvrier apostolique, non plus que les apôtres, n'a point d'autre pays ni d'autre demeure que la terre tout entière qui appartient au Seigneur (1).

Souvenons-nous enfin de ce que nous pouvons de nous-mêmes ; rien, mais véritablement rien. La moindre complaisance de notre industrie anéantirait le fruit des plus grands travaux.

David n'était choisi pour régner sur le peuple de Dieu, que parce que c'était en apparence l'un des plus faibles jeunes hommes de tout Israël (2).

TROISIÈME POINT.

De quelle manière, et avec quelles circonstances Jésus-Christ choisit ses Apôtres.

Il passa la nuit tout entière en oraison, comme pour consulter Dieu ; puis le matin étant venu, il choisit parmi ses disciples qui il voulut (3). Attribuons à cette prière, la grâce qui les accompagna depuis. Un Dieu qui prie est toujours exaucé quand il veut absolument l'être. Mais ne doutons pas que ce ne soit à cette prière même, ou à quelque autre semblable, que nous devons aussi la grâce de notre apostolat ; car Jésus-Christ avait tous les temps à venir aussi présens que le présent même, et l'Eglise ne lui est pas moins chère aujourd'hui qu'autrefois.

(1) *Domini est terra et plenitudo ejus.* Ps. 23. *Ite, incendite mundum universum.*

(2) *Adhuc reliquus est parvulus.... ipse est.* I. Reg. 16, 12.

(3) *Miserebor cujus misereor, et misericordiam præstabo cujus misebor.* Rom. 9, 15.

N'en doutons donc point ; puisque Jésus Christ nous a appelés, ayons une ferme confiance qu'il ne nous abandonnera jamais dans les ministères où il nous aura appliqués.

Je ne sais lequel des deux doit régner davantage dans un imitateur des apôtres, ou la défiance de soi-même, ou la confiance en Dieu ; l'une et l'autre ne sauraient être excessives (1). Pleins de cette confiance, les saints ne croyaient pas qu'on dût refuser plutôt de travailler à la cour qu'à l'hôpital ; et sans blâmer absolument l'humilité de ceux qui refusent, ils jugeaient que, dans certaines circonstances, elle était déplacée.

Ce n'est point ici la confiance téméraire d'un homme qui se produit de lui-même ; c'est la noble élévation d'un cœur qui se sent capable de tout, aidé de son Dieu. Sans cette confiance, saint François-Xavier eût-il pu former de ces vastes desseins, entrer seul dans le Japon, à la suite d'un cavalier ? N'eût-on pas pu lui dire, à peu près comme saint Chrysostôme à saint Pierre, se le représentant sur le chemin de Rome : Où allez-vous, je vous prie, et que prétendez-vous faire ? Annoncer l'Evangile aux Romains. Y pensez-vous ? oubliez-vous qui ils sont et qui vous êtes ?

Mais ces grands saints comptaient beaucoup sur leur vocation, et ne comptaient en rien sur eux-mêmes.

(1) *Non quòd sufficientes simus cogitare, etc Sufficientia nostra ex Deo est, qui et idoneos nos fecit Ministros, etc.* II. Cor. 3, 6. *Omnia possum in eo qui me confortat.* Philipp. 4, 13.

MÉDITATION

Sur la mission des Apôtres.

Notre-Seigneur envoya deux fois en mission ses Apôtres ; l'une au commencement de sa prédication, l'autre après sa résurrection, un peu avant qu'il montât au Ciel. La première ne regardait que la Judée (1) ; la seconde s'étendait à tous les pays du monde, sans exception (2).

Dans les premieres missions, les apôtres travaillèrent sous Jésus-Christ ; il les conduisit à la main et à l'œil, pour ainsi dire : dans les secondes, ils travaillèrent sans lui, et l'Esprit saint leur tenait lieu de tout.

Nous sommes ici pour faire, à leur exemple, les missions de la première espèce, et pour être instruits à les bien faire. Le temps viendra où, après avoir acquis plus d'expérience, chacun travaillera dans les lieux où la Providence l'aura placé : mais comme les unes sont des essais des autres, et que dans les unes comme dans les autres, ainsi que les apôtres, nous devons tenir à peu près la même conduite, dans cette méditation nous considérerons :

1.° Quels pouvoirs ;

2.° Quels secours ;

3.° Quels avis Notre-Seigneur donna à ses apôtres en les envoyant ; et nous apprendrons de là ce que nous pouvons attendre, de quoi nous devons nous

(1) *In viam gentium ne abieritis.... ite ad oves, quæ perierunt, domûs Israel.* Matth. 10, 5, 6.—(2) *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.* Marc. 16, 15.

contenter, et ce qu'il nous faut observer dans nos travaux.

PREMIER POINT.

Quels pouvoirs Notre-Seigneur donna à ses Apôtres.

1.° Le pouvoir de prêcher (1).

2.° Le pouvoir de chasser toute sorte de démons (2).

3.° Le pouvoir de guérir les malades, et même de ressusciter les morts (3).

4.° Le pouvoir de fouler aux pieds les serpens, les scorpions, toute la force de l'ennemi, et de n'en recevoir aucun dommage (4).

Nous avons le pouvoir de prêcher et d'exorciser, nous en convenons ; mais nous n'avons pas le reste, disons-nous. 1.° Plusieurs saints personnages, qui ne sont pas fort éloignés de notre temps, les ont eus, ces pouvoirs extraordinaires que nous n'avons pas ; et quelques-uns les ont encore, surtout le pouvoir de délivrer sans peine du démon et de toutes sortes de maléfices.

2.° Dans le sens moral, nous avons tout ce qu'avaient les apôtres, et l'un est autant ou plus estimable que l'autre. Oui, aux yeux de la foi, c'est une plus grande chose de remettre en grâce un pécheur, que de ressusciter un mort ; de rappeler une ame tiède à la ferveur, que de guérir d'une mala-

(1) *Euntes, prædicate Evangelium.* Marc. 16, 15.

(2) *Potestatem super omnia dæmonia.* Luc. 9, 1.

(3) *Infirmos curate, mortuos suscitate.* Matth. 10, 8.

(4) *Potestatem calcandi super serpentes et scorpiones, et super omnem virtutem inimici, et nihil vobis nocebit.* Luc. 10, 19.

die ; de vivre parmi des hommes corrompus sans se corrompre, que de boire du poison, ou de marcher sur un serpent, sans qu'il nous en arrive du mal. Mais cette foi, nous en faisons très-peu d'usage, ranimons-la ; que ne penserons-nous point, aussitôt, de l'excellence de nos ministères et de la sainteté qu'ils demandent ? Allons-nous au confessionnal ? Je vais ressusciter les morts ; Jésus-Christ seul le peut, mais là je suis Jésus-Christ ; portons-y la pureté de son zèle, et la droiture de ses intentions.

Allons-nous prêcher ? c'est comme exorciser et conjurer des ames possédées. Que les démons n'aient point de reproches à nous faire, comme il est arrivé quelquefois ; qu'ils ne quittent pas le possédé pour se jeter sur les exorcistes. Allons-nous en direction ? Je vais rendre la santé et la force à des personnes qui languissent. Quelle ferveur ne faut-il pas pour en inspirer à d'autres ? ne vais-je pas prononcer ma condamnation, dire beaucoup plus que je ne fais, et peut-être que je ne suis résolu de faire ? Allons-nous dans les compagnies du monde ? Je vais marcher sur des serpens ; je vais respirer un air empoisonné ; gardons-nous de nous corrompre (1). Ayons grande idée de nos pouvoirs, et nous en donnerons bientôt de l'estime aux autres ; mais si nous oublions ce que nous sommes, le monde l'oubliera aussi. Et d'où vient aujourd'hui certain mépris pour le ministère apostolique et pour l'état religieux ? Une vie d'apôtre rappellerait à la grandeur de nos ministères. Quelle différence le

(1) *Fili hominis, increduli et subversores sunt tecum, et cum scorpionibus habitas.* Ezech. 2, 6.

monde ne sait-il pas mettre entre un prêtre et un prêtre, un religieux et un religieux !

SECOND POINT.

Quels secours Jésus-Christ donna à ses Apôtres

Un secours de consolation et de bienséance (1). Deux ensemble, pour s'entretenir et pour s'entregarder : nul autre secours purement naturel ; et ne voulut pas même qu'ils s'en missent en peine (2): ni provision pour se nourrir, ni verge pour se défendre, ni deux habits pour se vêtir. Avec cela, il les assure qu'ils ne manqueront de rien ; l'ouvrier est digne de sa récompense (3) ; et cette récompense n'est autre que sa nourriture (4). Les hommes touchés, édifiés de votre pauvreté, de votre désintéressement dans un besoin si grand, ne vous manqueront point ; et vous manquassent-ils, je ne vous manquerai pas, moi. Aussi, lorsque Jésus-Christ, la veille de sa mort, leur eut demandé si, quand il les avait envoyés, ils avaient manqué de rien, tous répondirent : De rien (5). Mais peut-on compter là-dessus encore aujourd'hui ? N'est-ce pas tenter Dieu ? Les missionnaires dans les Indes, dans le Canada, dans toutes les autres terres étrangères, ne comptent-ils pas sur cette Providence ? Et leur a-t-elle manqué ? Ceux qui, par profession, suivent à la

(1) *Misit illos binos.* Luc. 10, 1.

(2) *Præcepit eis ne quid tollerent in viâ....* Marc. 6, 8. *Non panem, neque in zonâ æs, neque induerentur duabus tunicis.* Marc. 6, 8 et 9.

(3) *Dignus est operarius mercede suâ.* Luc. 10, 7.

(4) *Dignus est operarius cibo suo.* Matth. 10, 10.

(5) *Numquid aliquid defuit vobis ? at illi dixerunt, nihil.* Luc. 22, 35.

lettre les conseils de Jésus-Christ, les religieux de saint François, de saint Dominique, de saint Gaëtan, ont-ils manqué de rien? Ceux qui conservent l'esprit de leur institut dans sa perfection, manquent-ils? J'ai vu des capucins laissés sur le bord d'une rivière, à la descente d'un bateau; en moins de rien on vint les chercher de quatre endroits. Combien de missionnaires, avec de modiques pensions, ont encore de quoi distribuer des remèdes, faire d'assez grandes aumônes aux pauvres et à leurs petites églises! Ceux qui, en France, ont eu quelque rapport avec eux, disaient eux-mêmes qu'ils ne savaient où ils trouvaient de quoi leur envoyer, ni comment ces missionnaires pouvaient subsister avec le peu qu'ils leur envoyaient; il est vrai qu'ils savaient se contenter de peu; mais ils vivaient, ils se portaient bien, et se reprochaient d'être trop bien. Des hommes apostoliques à qui il faudrait à la ville autant de hardes qu'à des séculiers assez bien accommodés; pour le voyage, autant de préparatifs qu'à un homme de guerre ou de mer; cela est-il nécessaire ou édifiant?

Enfin, si nous manquons quelquefois, n'est-ce pas que Dieu, à qui nous ne nous abandonnons point, ne prend plus tant de soin de nous? Pour recevoir à la lettre les promesses de l'Evangile, il faut suivre à la lettre les maximes de l'Evangile: tirons-nous une bonne fois de cette servitude (1). Avoir beaucoup, ne donne souvent que l'envie d'avoir encore davantage, et l'envie d'avoir n'a m

(1) *Multa superflua habemus, si non nisi necessaria quærimus; si quærimus inania, nihil sufficit operi Dei: cupiditas tua non est opus Dei.*

bornes ni discrétion ; c'est une hydropisie (1). C'est la sangsue de l'Ecriture (2).

TROISIÈME POINT.

Quels avis donna Jésus-Christ à ses Apôtres.

Novices encore dans le ministère, ils avaient besoin de plusieurs avis ; il prévit tout, il pourvut à tout ; premier avis contre l'esprit d'intérêt et d'avarice (3). On ne peut trop le répéter aux ouvriers évangéliques : Malheur à quiconque travaillera plus par intérêt que par le motif de la gloire de Dieu (4) !

Second avis contre l'inquiétude d'une trop grande précaution. *L'Esprit saint vous inspirera, sur l'heure même, ce qu'il faudra dire* (5). Ceci n'exclut pas absolument la préparation, mais l'inquiétude de la préparation. L'oraison est-elle moins une préparation de l'étude que l'étude ? D'où vient qu'on la néglige davantage ? Si ce n'est pas toujours à l'heure même qu'il faut parler, que le Saint-Esprit inspire, ce n'est au moins que quand on se prépare, et tranquillement, et aux pieds du crucifix.

Troisième avis contre la vaine ostentation dans des matières trop recherchées (6). Ce que disait un de nos plus grands prédicateurs (7), à quel-

(1) *Quò plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.*

(2) *Affer, affer.* Prov. 30, 15.

(3) *Gratis accepistis, gratis date.* Matth. 10, 8.

(4) *Donum Dei existimasti pecuniâ possideri.* Act. 8, 20.

(5) *Spiritus Sanctus docebit vos in ipsâ horâ quid oporteat vos dicere....* Luc. 12, 12.

(6) *Dicite illis : appropinquavit in vos regnum Dei, et exeuntes prædicabant ut pœnitentiam agerent.* Luc. 10, 9. Marc. 6, 12.

(7) Le P. Bourdaloue

qu'un qui prêchait toujours les grandes matières, est bien remarquable : *Si j'ai quelque scrupule, c'est de ne l'avoir pas toujours assez fait.* Des pauvres, au temps d'une famine, viennent à nos portes ; que diraient-ils si, au lieu de pain, on leur présentait des pastilles ? On se prépare pour les grandes villes, pour les auditoires brillans, pour les gens d'esprit ; pendant ce temps-là, le peuple est négligé, manque d'instruction, ignore l'essentiel du salut. Et l'on se repaît de chimères : quel compte à rendre !

Quatrième avis contre le découragement, les mauvais succès (1). Le mérite de notre travail nous reviendra quoiqu'on n'en profite pas ; et si quelqu'un en profite, fût-il seul, c'est beaucoup d'avoir gagné une ame.

Cinquième avis contre la complaisance et les retours d'orgueil dans les applaudissemens (2). Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel...Mais, parce que cela n'est pas absolument certain, humiliez-vous encore et tremblez (3).

Sixième avis contre l'inconstance, l'inquiétude, et l'envie de courir (4). Missions, bonnes œuvres, quelquefois prétexte ; amour du plaisir, de la liberté : voilà la vraie raison. Aussi, après les fati-

(1) *Si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra, sin autem, ad vos revertetur.* Luc. 10, 6.

(2) *Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis.... Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.... In hoc nolite gaudere, sed quia nomina vestra scripta sunt in Cœlis.* Luc. 10, 17, 18, 20.

(3) *Multi dicent mihi in illâ die : Domine, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, dæmonia.... ejecimus ? Nunquam novi vos ; discedite à me, qui operamini iniquitatem.* Matth. 7, 22, 23.

(4) *Neminem per viam salutaveritis. Nolite transire de domo in domum* Luc. 10, 4 et 7.

gues et les succès de ses travaux, combien a-t-on de peine à rentrer en soi-même et à se recueillir !

Septième avis contre la sécurité trop grande, et la négligence de soi-même et de son intérieur : Soyez prudens comme les serpens, et simples comme les colombes (1). Pour sauver la tête, le serpent expose tout le reste. Laissons tout, oublions tout s'il le faut, pour assurer notre salut. La colombe n'a ni fiel, ni amertume ; elle ne poursuit point comme les autres oiseaux, celui qui lui enlève jusqu'à ses petits : on perd toujours peu, si on ne se perd pas soi-même ; la perte de tout le reste ne vaut pas la peine de s'en troubler jusqu'à exposer son salut.

Huitième avis, enfin, contre la crainte de la persécution. Attendez-vous-y, je vous le prédis ; mais je suis avec vous, j'y serai toujours ; et qu'avez-vous à craindre (2)?

On nous raillera, on nous persécutera? Qu'y a-t-il d'extraordinaire? N'a-t-on pas persécuté Jésus-Christ et les apôtres, les saints et les ouvriers évangéliques? Mais n'attirons point la persécution, et ne cessons pas de mieux faire, de jour en jour, s'il est possible.

(1) *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.* Matth. 10, 16.

(2) *Tradent enim vos ... eritis odio omnibus.... Si patrem familias Beelzebut vocaverunt, quantò magis domesticos ejus?.... Nolite timere eos.... vobiscum sum.* Matth 10, 17, 22, 25, 28. Ibid. 28, 20.

MÉDITATION

Des vertus apostoliques.

Après avoir vu en général ce que furent les apôtres, et ce que furent ceux que Jésus-Christ choisit premièrement en cette qualité, nous ferons désormais diverses méditations sur plusieurs vertus particulières qui entrent dans le caractère de l'homme apostolique, et dont le composé fait un ouvrier apostolique, mais accompli : le zèle des ames, l'affection à l'oraison, la parfaite mortification, l'humilité, le mépris du monde, la confiance en Dieu, la conformité à sa volonté

MÉDITATION

Du zèle des ames, à l'exemple de Jésus-Christ et des Apôtres.

Le zèle, à le définir en général, est une tristesse, une douleur vive de l'injure ou du tort qu'on a fait à quelqu'un que nous aimons, jointe à un vif empressement de le dédommager ou de le venger (1).

Maintenant nous considérerons,

1.° Ce qui doit exciter le zèle d'un homme apostolique ;

2.° Quelle doit être l'étendue de son zèle ;

3. Quelles en doivent être les règles.

(1) *Zelus est ingens tristitia, seu dolor de damno vel injuriâ illatâ personæ amatæ, cum impetu et studio illius ulciscendi vel depellendi.*

PREMIER POINT.

Ce qui doit nous inspirer du zèle.

Outre les motifs dont nous avons déjà parlé dans la méditation des deux Etendards, le malheur de tant de gens qui se damnent, les efforts du démon avec ses apôtres pour nous perdre tous, s'il le pouvait ; enfin, le crime (dont nous sommes peut-être coupables nous-mêmes) d'avoir contribué au péché et à la damnation de plusieurs ; outre ces motifs, dis-je, en voici encore deux autres bien touchans :

Le premier est la vue de ce que toutes les ames, sans exception, ont coûté à Jésus-Christ ; le second est la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ, pour ce que nos propres ames lui ont coûté.

Jésus-Christ a estimé les ames plus que son sang, puisqu'il a donné son sang pour elles : voilà l'estime qu'il en a faite. Nous en jugeons très-mal d'ordinaire, et nous ne les estimons pas, nous autres, ou nous les estimons trop peu ; pourquoi ? Parce que nous ne les voyons pas en elles-mêmes. Mais quel remède ? Nous en rapporter à Jésus-Christ, qui a découvert ce qu'elles sont, et qui ne saurait se tromper. Un homme qui ne se connaît pas en diamans ni en tableaux, consulte un habile homme du métier, et il le croit sur sa parole. Les ames sont les perles précieuses, les images vivantes de Dieu, pour le prix desquelles Jésus-Christ a donné tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait, jusqu'à son sang et sa vie (1). Saint Paul concluait de là que le scandale, ce péché directement opposé au zèle, est un

(1) *Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam.* Matth. 13, 46.

crime énorme. Vous faites mourir votre frère pour qui Jésus-Christ est mort (1). Pour moi, il n'y a rien que je ne fasse et que je ne souffre volontiers, plutôt que de consentir à le voir se perdre, ou à ne le pas sauver : je donnerai volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai encore moi-même pour l'ame de mes frères. Il me suffit de savoir que Jésus-Christ soit mort pour eux (2).

Deuxième motif de zèle, une grande reconnaissance envers Jésus-Christ : il nous a rachetés nous-mêmes, comme il a racheté les autres ; et quel retour attend-il de notre générosité ? Il le dit à saint Pierre (3) : Simon, m'aimez-vous ? mais sincèrement, m'aimez-vous ? Oui. Paissez donc mes brebis, paissez mes agneaux : nulle autre marque de notre amour envers Jésus-Christ n'approche de celle-ci. Il n'a besoin de rien pour lui-même ; mais il a transporté ses droits au prochain ; et dans eux il a besoin de notre amour et de notre zèle. Il disait à Saul : Pourquoi me persécutez-vous ? Il pourrait dire de même, dans cette multitude d'ames qui périssent : Que ne m'instruisez-vous ? Que ne me sauvez-vous ? Que ne faites-vous pour moi ce que j'ai fait pour vous ? Ne lui avons-nous pas assez d'obligations, et voulons-nous mourir sans lui rien rendre dans la personne de ceux qu'il s'est substitués (4) ? C'est uniquement ce que je vous demande.

Une chose, quelquefois, refroidit notre zèle ;

(1) *Et peribit infirmus in tuâ scientiâ frater, pro quo Christus mortuus est.* I. Cor. 8, 11.

(2) *Ego verò libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* II. Cor. 12, 15. — (3) *Simon, amas me ? pasce oves meas, pasce agnos meos.* Joan. 21, 16, 17.

(4) *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos.* Luc. 22, 32

mais est-il certain, disons-nous, que les ames soient si chéries de Dieu, et qu'il veuille bien sincèrement les sauver toutes? Qu'il le voulût, enfin, ne le pourrait-il pas, et sans nous? Pourquoi donc risquer tant de peine et de travail? Si, avec moins de soin, je réussis, à la bonne heure; sinon, j'aurai peu perdu, et je m'en consolerai: inutilement je me donnerais tant de mouvement pour ceux que Dieu n'a pas prédestinés Voilà ce qu'on dit quelquefois; mais,

1.° Il est certain qu'il y a un nombre de prédestinés, et qu'à l'égard de ceux-là notre travail n'est point inutile. Si nous connaissions en particulier ceux pour qui Dieu a cette prédilection, l'assurance du fruit devrait peut-être les privilégier. Mais, ne les démêlant pas d'avec les autres, il faut se donner a tous, de crainte que le seul que nous négligerions, ne fût peut-être l'élu de Dieu, le bien-aimé de Dieu. Il n'y a que les démons, dit saint Augustin, pour qui il ne faille point prier et travailler, parce que leur réprobation est assurée: à l'égard des hommes qui sont encore dans la voie, ayons du zèle pour tous.

2.° Qui peut savoir et qui peut dire si la prédestination dans Dieu est quelque chose de si absolu, qu'il n'ait pas attaché peut-être le bonheur de plusieurs au plus ou moins de zèle qu'on aura de leur salut? Au moins saint Augustin a-t-il dit: Si Etienne n'avait point prié, l'Eglise n'aurait point eu Paul. Le démon n'a pas plus de certitude que nous, de ceux qui sont prédestinés ou réprouvés; il a seulement des conjectures bien plus fortes: voyons-nous cependant qu'il désespère d'en perdre aucun jusqu'à la mort? Avons-nous aucun indice qu'il

fasse ce raisonnement : Si Dieu l'a réprouvé, il ne peut m'échapper ; il est inutile que je le tente ; et si Dieu l'a prédestiné, il ne saurait périr : je perdrais toute ma peine à le tenter ?

3.° Jésus-Christ, qui savait certainement ceux qui étaient élus et ceux qui ne l'étaient pas, n'a pourtant jamais négligé l'instruction de personne : il souffrit Judas même ; il tâcha, jusqu'à la fin, de le gagner ; peut-être même que le plus grand nombre de ceux à qui il a prêché devaient être réprouvés. Cependant il ne quitta point la Judée pour aller éclairer la Gentilité, qui devait être plus docile. Quelles vues avait-il que nous ne puissions avoir ? Sans les connaître, supposons qu'il en a eu de grandes, et imitons le

4.° Nous ne saurions ignorer que c'est le zèle, la bonne volonté et le travail, que Dieu récompense, et non point le succès. N'eussions-nous converti, sanctifié, sauvé personne, il suffit de nous y être employés avec affection.

Enfin, un grand amour de Dieu ne regarde pas si les hommes persévéreront ou non ; il leur suffit qu'ils persévèrent quelque temps de moins dans leurs crimes, et que Dieu soit un peu moins offensé. Ainsi en jugeait celui qui établit à Rome les Repenties (1) : on lui représentait que ces malheureuses ne tarderaient guère à retourner au crime : Je serai content, répondit-il, si elles offensent Dieu une seule fois de moins. N'est-ce point peut-être par un sentiment contraire de haine contre Dieu que le démon ne cesse de tenter ceux mêmes qu'il prévoit qu'il ne pourra pas perdre ? Je l'aurai fait offen-

(1) S. Ignace.

ser Dieu, ce sera toujours beaucoup : je ne saurais trop marquer à Dieu ma fureur. Que le père du mensonge nous apprenne aujourd'hui nos devoirs : ses desseins sont abominables; mais il va à ses fins.

SECOND POINT.

Quelle doit être l'étendue de notre zèle.

La même que dans Jésus-Christ, dans les apôtres, dans les saints; se donner à tout, se donner à tous, se donner sans réserve.

1.° Se donner à tout. Suis-je capable de peu de chose? Tout ce que je suis capable de faire, je le ferai. J'agirai en second, si je ne puis agir en premier. J'exhorterai, je catéchiserai, je confesserai, si je ne puis prêcher. Je servirai les pauvres et les malades, si je ne puis les instruire. Quand je ne pourrai plus rien, je prierai, je me mortifierai pour ceux qui travaillent.

Dans la vie des saints, il est parlé d'un saint religieux qui avait perdu entièrement la vue. Son occupation, plus de cinquante ans durant, fut de se traîner comme il pouvait, tous les jours, de grand matin, au bas de l'église, et de se tenir dans un confessionnal jusqu'à midi, à attendre ceux qui voudraient s'adresser à lui. En peu de temps il s'y fit une grande foule, et c'était là, surtout, que venait la plus grande partie des écoliers de Rome, dont il gagna la confiance, et parmi lesquels il fit de très-grands fruits : était-ce un homme inutile?

2.° Se donner à tous, aux petits et aux grands, aux pauvres et aux riches, aux domestiques et aux maîtres, aux pécheurs et aux justes (1). Je suis à

(1) *Omnium me servum feci.* I. Cor. 8, 19.

vous, je ne suis plus à moi. Un apôtre doit être un homme universel, parce que la rédemption est universelle. Donnez-moi quelqu'un pour qui Jésus-Christ ne soit pas mort, j'excepterai peut-être celui-là; mais, où est-il, et quand le trouverai-je?

3.° Se donner sans ménagement et sans réserve, jusqu'à s'épuiser, jusqu'à perdre le repos et la nourriture, s'il est nécessaire. Le bon pasteur, quand il voit la brebis égarée, n'examine point s'il a déjà couru beaucoup, ni s'il s'est fatigué : c'est une figure; voici la réalité. Il était midi quand la Samaritaine arriva au puits de Jacob : Jésus-Christ était las; il n'avait rien pris de tout le jour, et il ne la quitte point qu'il ne l'ait convertie : la conquête lui tient lieu de nourriture (1). D'autres fois il prêche tout le jour; il n'a de repos que dans la barque, tandis qu'on le transporte ailleurs... *jusqu'à tout souffrir.* Saint Paulin, après avoir donné tout son bien, se fait captif lui-même pour racheter le fils d'une veuve : il regardait apparemment beaucoup plus l'ame que le corps : celui-ci perdrait la patience, peut-être la foi, dans les fers; j'espère que Dieu me conservera l'un et l'autre. .. *jusqu'à mourir.* L'héroïque sacrifice d'un saint religieux (2). Un grand pécheur, sur le milieu du carême, s'adresse à lui. Le trouvant avec de grands besoins, peu disposé à la pénitence, il pria Dieu qu'il lui donnât cette ame, et qu'il fît de lui tout ce qu'il voudrait, pour satisfaire sa justice. *Quoi!* lui dit une voix intérieure, *si je t'envoie tes coliques d'autrefois, tu y consens?* Après avoir un peu hésité : *Oui, Seigneur,* le pé-

(1) *Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis.* Joan. 4, 32.
(2) Le P. Bihennio.

cheur ne tarda pas à se convertir. Mais les coliques dont l'homme de Dieu avait été long-temps tourmenté, et puis guéri comme miraculeusement, un jour, par l'intercession du grand saint Martin, revinrent; et elles durèrent avec tant de violence, pendant trente-six jours, que son ventre s'ouvrit en divers endroits, et qu'il vit tous ses intestins sortir à demi pourris hors de son corps, bien du temps avant de mourir. On remarqua que, dans cet intervalle de douleurs les plus cruelles, il ne fit que bénir Dieu. Quel miracle, et que de courage dans son dévouement, et de grâce dans tant de patience! C'était en 1671.

Enfin, *jusqu'à risquer, en quelque sorte, son salut*, pour procurer à Dieu plus de gloire. C'était la disposition de Moïse, quand il demandait d'être effacé du livre de vie, plutôt que de voir Dieu en colère contre son peuple; de saint Paul, quand il voulait être anathème pour ses frères; de saint Ignace, quand il assurait qu'il aimait mieux rester sur la terre incertain de son salut, mais assuré de se rendre plus utile au salut des autres, que d'aller prendre si vite possession de la gloire que Dieu lui offrirait.

Il nous vient quelquefois des défiances de notre salut, dans l'exercice de notre ministère; on y fait tant de fautes, on est si exposé! Saint Augustin, dans cette crainte, fut tenté de prendre le parti de la vie solitaire: « Effrayé, dit-il, de mes péchés et » du poids de mes misères, j'avais pensé à la re- » traite; mais cette parole m'arrêta: *Jésus-Christ* » *est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne* » *vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui*

» *est mort pour eux.* Je remets donc dans vos
» mains tous mes intérêts : vous savez mon incapa-
» cité et mon infirmité : instruisez-moi, Seigneur,
» et guérissez-moi (1). »

Voilà donc les modèles que nous devons étudier et imiter, et non pas écouter les maximes, ou suivre la conduite de ceux qui manquent de zèle et de courage, et qui se contentent de faire quelques bonnes œuvres, sans vouloir se livrer aux travaux des ouvriers vraiment apostoliques, et de donner deux ou trois heures au confessionnal, les jours de fêtes, et seulement à l'heure que peut y venir un certain monde d'élite. Douze apôtres, dans les premiers temps, convertirent le monde ; combien faudrait-il d'ouvriers semblables à ceux dont nous parlons, pour mettre la réforme dans une grande ville ! Or, quel compte à rendre au tribunal de Jésus-Christ et des saints ! Car enfin, nous n'avons pas de moindres obligations que ceux qu'on nous propose pour modèles.

Mais, dit-on, nous ne voyons plus le même fruit de nos peines ; rien n'anime comme alors !... Jésus-Christ cessa-t-il de prêcher, parce qu'après trois ans il n'avait guère que cent vingt disciples ? N'est-ce faire aucun fruit, que d'entretenir dans le bien la multitude des fidèles ?

Est-on jamais assidu toute une matinée au con-

(1) *Conterritus peccatis meis et mole miseriæ meæ, agitaveram in corde, meditatusque fueram fugam in solitudinem ; sed prohibuisti me et confirmasti me, dicens : Ideo Christus pro omnibus mortuus est, ut et qui vivunt non tam sibi vivant, sed ei qui pro eis mortuus est. Ecce, Domine, jacto in te curam meam ut vivam ; tu scis imperitiam meam et infirmitatem ; doce me et sana me.* Conf. liv. 10. chap. 43 ; et II. Cor. 5, 15.

fessionnal, qu'il n'y vienne quelqu'un à qui notre secours était véritablement nécessaire ? Tenons ferme, nous en aurons l'expérience. Le marchand attend tout le jour ; il est content le soir, quand, parmi bien des petites affaires, il en a fait une ou deux importantes.

On ne se donne point à tout, à tous, sans réserve, qu'on ne glorifie beaucoup Dieu ; le zèle donne de l'invention pour se procurer du travail, et de l'industrie pour s'insinuer dans les cœurs. Mais il faut regarder les ames et ne regarder qu'elles. L'extérieur est, en quelque sorte, à l'égard des ames, ce que sont les vases à l'égard du corps et du sang de Jésus-Christ ; il en faut faire abstraction. Que l'hostie soit dans une coupe d'or, ou dans un calice de plomb, c'est à quoi on ne pense pas, la foi perce plus avant.

TROISIÈME POINT.

Quelles doivent être les règles de notre zèle.

Qu'il soit réglé comme celui de Jésus-Christ, et qu'il soit ferme comme celui de Jésus-Christ. 1.° Réglé. Jésus-Christ s'applique à instruire les apôtres, puis à prêcher le peuple (1). Aux Israélites par profession, aux Gentils seulement par occasion (2). Le soin qu'il donne au public, ne lui fait pas négliger le particulier ; mais c'est après avoir prêché tout le jour (3). Sa prédilection, s'il en a quel-

(1) *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei.* Luc. 8, 10.

(2) *Non sum missus, nisi ad oves quæ perierunt domûs Israel* Matth. 15, 24.

(3) *Venit ad eum Nicodemus, nocte.* Joan. 3, 2.

qu'une, est pour les pauvres, pour les plus abandonnés (1).

Heureux donc qui pourrait tout entreprendre et réussir à tout ! Ne le pouvant pas, réglons-nous ; arrangeons-nous, à l'exemple de notre maître, mais ne laissons quoi que ce soit de ce que nous pouvons; d'abord aux domestiques, ils sont nos frères (2) ; ensuite aux étrangers; entre les étrangers, aux besoins d'obligations, puis aux œuvres de surérogation. Entre les besoins de surérogation, choisir ceux qui flattent le moins la nature, et qui par là sont plus négligés. Prendre pour soi ce que personne ne veut, les pauvres, les gens grossiers et rebutans.

2.° Zèle formé selon l'esprit de Jésus-Christ, esprit de douceur. Point de foudres, ni de tonnerres (3). Le cœur se laisse vaincre par la douceur, rarement par la violence. On craint de faire des fautes, quelque voie que l'on prenne, et il est bien difficile, en effet, qu'on n'en fasse pas ; mais j'aime mieux, disait saint François de Sales, être repris d'un peu d'indulgence, que de trop de sévérité. Si le père de famille, dit saint Jérôme, loue son intendant de lui avoir fait tort à son profit, combien plus Jésus-Christ, qui ne peut souffrir aucun dommage, louera-t-il ses disciples d'avoir été miséricordieux envers ceux qui croiront en lui (4) !

Esprit de prévenance et de recherche. Tel ne viendra point qu'on ne l'invite, qu'on ne le sollici-

(1) *Evangelizare pauperibus misit me.* Luc. 4, 18.

(2) *Ad omnes, maximè ad domesticos fidei.* Gal. 6, 10.

(3) *Nescitis cujus spiritûs estis.* Luc. 9, 55.

(4) *Quantò magis Christus, qui nullum damnum sustinere potest, et pronus est ad clementiam, laudabit discipulos suos, si in eos qui sibi crediturî sunt, misericordes fuerint ?*

te, qu'on ne le presse même fortement (1). C'est l'exemple que Jésus-Christ nous a donné.

On raconte d'un ancien directeur, qu'il n'attendait pas qu'on le demandât au confessionnal. Voyait-il à l'église une servante ou un homme de la campagne? il allait leur demander depuis quand ils s'étaient confessés ; souvent il trouvait que c'était depuis très-long-temps.... Il faut vous confesser tout à l'heure, suivez-moi.—Je ne suis pas préparé. —Je vous préparerai. Quelqu'un en raillait peut-être ; mais le zèle n'écoute que Dieu, et ne se soucie que de son approbation. Adressons à Dieu la prière de l'Eglise (2). Brûlés d'un feu divin, de quoi ne serons-nous pas capables? Madame la chancelière de Pont-Chartrain étant à Vannes, première présidente de Bretagne, disait en parlant d'un fameux missionnaire (3) : *Le grand Saint! l'admirable serviteur de Dieu! Non, il n'est point d'amant qui, pour plaire, ait tant d'esprit ni tant de feu qu'il en a pour Jésus-Christ.* Le bel éloge dans la bouche d'une femme du monde, qui voyait ce que fait faire tous les jours la passion!

(1) *Compelle intrare.... veni, sequere me.... et vocavit eos.... venite post me....* Luc. 14, 23.... Matth. 19 et 4.... Marc. 1.

(2) *Illo nos igne, quæsumus, Domine, Spiritus sanctus inflammet.... quem Dominus noster Jesus Christus misit in terram, et voluit vehementer accendi: ille nos ignis absumat, qui discipulorum Filii tui per Spiritum sanctum corda succendit.*

(3) Le P. Vincent Hubi.

MÉDITATION

Sur l'affection à l'oraison.

Ce n'est point assez pour un ouvrier évangélique de faire de temps en temps l'oraison ; il faut qu'il aime l'oraison, qu'il soit adonné à l'oraison, qu'il vive de l'oraison, pour ainsi dire ; en un mot, qu'il soit homme d'oraison. C'est lui principalement que regarde cette parole de Jésus-Christ : *Il faut prier toujours et jamais ne s'en lasser* (2). *Oportet*, il le faut. Ses emplois fatigans et laborieux, sur lesquels il voudrait quelquefois s'en défendre, sont la raison même qui l'oblige à prier davantage ; pourquoi ? Parce que,

1.° L'oraison est la grande préparation d'un homme apostolique, pour le travail.

2.° L'oraison est toute sa lumière, toute sa force, toute sa consolation dans son travail.

3.° L'oraison est son repos et son délassement à la suite du travail.

Avant son travail, pendant son travail, et après son travail, il doit donc prier, et c'est là toujours prier. Toute autre raison à part, l'exemple de Jésus-Christ, celui des apôtres, et celui des plus saints missionnaires, suffirait pour nous en convaincre.

(1) *Oportet semper orare, et non deficere.* Luc. 18, 1.

PREMIER POINT.

Avant le travail, ce doit être sa grande préparation.

Il a besoin de grâce pour se bien remplir lui-même des grandes vérités qu'il doit annoncer, et besoin de grâce pour les autres qui ne la demandent pas et qui ne songent pas à la demander, et qu'il faut bien remplir de ces mêmes vérités ; besoin de grâce pour trouver les raisons les plus fortes et les plus propres à faire impression sur les esprits, et besoin de grâce encore pour que ces raisons bien développées puissent aller jusqu'à persuader, jusqu'à gagner les cœurs.

Avant de commencer un discours chrétien, il est vrai qu'on demande d'ordinaire le secours du Saint-Esprit, par les intercessions de la Mère de Dieu ; mais il est bien tard, si l'on a différé jusque là. On ne dira plus que ce que l'on a préparé ; et si on l'a préparé sans être inspiré de Dieu, sera-ce la parole de Dieu, ou ne sera-ce pas la parole de l'homme ? Toutes ces grâces donc, où peut-on les obtenir, que dans de longues oraisons ?

Si une heure d'oraison peut suffire à celui qui n'est chargé que de lui-même, deux ou trois heures ne seraient pas trop pour celui qui est chargé d'instruire, de toucher, de convertir les autres. En quel temps de sa vie Jésus-Christ ne pria-t-il pas, quoiqu'il n'eût besoin d'aucune préparation pour lui-même, mais par la seule nécessité de donner l'exemple à ses apôtres et à ceux qui leur succéderaient au ministère, et qui en auraient tant de besoin ? On

peut dire que les trente années qu'il demeura caché à Nazareth, furent trente années de prières pour se disposer aux trois ans de sa prédication. Lorsque le temps en fut proche, il se retira encore au désert pendant quarante jours ; et pourquoi faire, que pour prier ? Très-souvent il est dit qu'il passait les nuits entières sur de hautes montagnes, à prier, comme pour se préparer au travail du lendemain ; c'était surtout à la veille de quelque action importante, comme quand il voulut se choisir des apôtres (1). Il passa toute une nuit, de même, la veille de sa transfiguration (2).

Peut-on douter que les apôtres ne le suivissent souvent, et qu'il ne les obligeât de le suivre dans cet exercice ? Au moins on sait qu'après son ascension ils restèrent dix jours de suite enfermés dans le Cénacle, pour se disposer à recevoir le Saint-Esprit. Après l'avoir reçu, au lieu de supposer qu'ils n'eussent plus besoin de prières, il paraît qu'ils priaient chaque jour, en des temps réglés. Pierre et Jean montaient au temple pour prier, quand ils guérirent ce boiteux (3). Pierre était au haut de la maison, à midi, quand il eut cette vision de la vocation des Gentils (4). Saint Paul prend Dieu à témoin qu'il ne cessait aucun moment de prier pour ceux au salut de qui la Providence l'avait appliqué (5).

Enfin, les saints les plus expérimentés dans la

(1) *Exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei.* Luc. 6, 12.—(2) *Ascendit in montem, ut oraret.* Luc. 9, 28.

(3) Act. 3, 1.—(4) Act. 10, 11.

(5) *Testis mihi est Deus.... quòd sine intermissione memoriam vestri facio semper in orationibus meis.* Rom. 1, 9.

vie spirituelle, conseillent aux ouvriers apostoliques de donner à la prière tout le temps où ils ne sont pas actuellement appliqués à travailler pour le prochain; on ne connaît presque plus pour eux d'autres préparations au ministère, que l'oraison : prier ou travailler, c'est le partage de leur vie.

Je suis si occupé, dit-on, que je ne puis trouver le temps de prier. Missionnaires, prédicateurs, théologiens, ou philosophes, êtes-vous plus occupés qu'un saint Augustin, qu'un saint Chrysostôme, qu'un saint Ambroise, et tant de Pères de l'Eglise, aussi connus par un grand nombre de savans ouvrages, que par leur assiduité à la prière et par leur grande union avec Dieu? L'êtes-vous plus que tant de prédicateurs, tant d'écrivains, tant de missionnaires, tant de gens d'oraison, et dont les noms sont consignés dans l'histoire des différentes communautés séculières ou religieuses? L'êtes-vous plus qu'un saint Thomas, qu'un saint Bonaventure? Ces deux saints docteurs assuraient qu'ils avaient trouvé plus de lumières dans leurs fréquentes prières au pied du crucifix, que dans tous les livres.... L'êtes-vous plus qu'un Bellarmin, qu'un Suarès? Celui-ci, outre le zèle qu'il avait pour aimer mieux, disait-il, perdre le fruit des travaux de trente années, qu'un quart d'heure de l'oraison ordonnée par la règle, fit encore tout le temps de sa vie, par-dessus le temps régié, une demi-heure le matin et l'après-dînée une heure d'oraison extraordinaire. En faisant bien une heure d'oraison, même extraordinaire, on prolongerait, en quelque sorte, sa journée de plusieurs heures. On serait plus aidé de Dieu, on apprendrait là le prix du temps; on don-

nerait aux études nécessaires celui qu'on perd dans des conversations inutiles ou dans des études étrangères. Au sortir de là, plein d'humilité et de zèle, on ne songerait qu'à faire un discours utile et chrétien, au lieu de s'épuiser l'esprit à chercher de belles phrases, qui prennent ordinairement un temps infini. On n'aurait point de ces inquiétudes qui partagent l'attention et qui déchirent le cœur, dans la crainte d'un mauvais succès. Animé de l'esprit des apôtres, on prêcherait comme eux, avec énergie, avec force. On ne persuadera jamais ceci aux ames vaines; mais c'est ici et dans l'oraison qu'il faut apprendre à se guérir de la vanité.

SECOND POINT.

Dans le travail, l'oraison est toute la lumière, toute la force, et toute la consolation.

Outre cette espèce de travail pour le prochain, auquel on peut se préparer à loisir, il en est plus d'un autre pour lequel, sur l'heure même, on a besoin d'être plus éclairé et de bien prendre son parti. Au confessionnal, dans la direction, dans les entretiens avec les personnes qui nous consultent, c'est un conseil, une réponse, une décision qu'il faut donner; c'est un mot de consolation qu'il faut placer à propos; c'est un pécheur endurci, qu'il faut étonner, ébranler, et terrasser, avant qu'il sorte de vos pieds. Le travail actuel, outre cela, a d'assez grands dangers; le corps ne suit pas toujours les chastes désirs du cœur : mille choses qu'on est obligé de lire, de voir, et d'entendre, sont autant de piéges à notre innocence; le démon est jaloux, surtout de

faire tomber les élus de Dieu, qui travaillent à la destruction des puissances infernales (1). Il suscite des apôtres, des occasions pour nous tenter, pour nous séduire, s'il est possible.

Le travail actuel a encore ses ennuis et ses dégoûts; on parle à des gens grossiers, qui n'entendent pas; à des gens attachés au mal, qui ne veulent pas entendre; la nature se lasse par la seule continuité d'un exercice appliquant et rebutant, dont on n'aperçoit pas toujours le fruit. Où trouver la lumière, la force, la consolation nécessaire alors, sinon dans l'oraison?

L'oraison qui précède, influe beaucoup, sans doute, dans tout ceci; vous vous souviendrez, Seigneur, de ce que je vous ai demandé dans la prière, de venir à mon secours, au moment de mon besoin; mais il faut y joindre une espèce d'oraison actuelle; Jésus-Christ nous a donné l'exemple. Il y a peu d'occasions où ses actions, ses discours ne se trouvent entremêlés de prières. Avant de ressusciter le Lazare, il pria (2).

Avant la multiplication des pains, toutes les deux fois il pria (3). Quand on lui présenta des Gentils qui voulaient le connaître, il pria (4). Il pria encore quand ses disciples, au retour de leurs premières missions, vinrent lui en raconter le succès (5).

Les apôtres prièrent de même. Il y a peu de pa-

(1) *Cibus ejus electus.* Habac. 1, 16.

(2) *Pater, gratias ago tibi quia audisti me; ego autem sciebam quia semper me audis.* Joan. 11, 41, 42.

(3) *Cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.* Ibid 6, 11.

(4) *Pater, clarifica nomen tuum.* Ibid. 12, 28.

(5) *Confiteor tibi, Pater Domine cœli, etc.* Luc. 10, 21.

ges dans saint Paul qui ne soient entrecoupées de quelque oraison. Aussi paraît-il partout qu'il parle en homme inspiré.

Faisons-nous donc une loi d'élever notre cœur à Dieu dans tous nos besoins, et d'être toujours unis au principe de grâce, de qui nous recevrons beaucoup plus de secours pour parler de Dieu à propos, que nous n'en pouvons espérer de notre propre industrie (1). C'est une chose étrange, que nous manquions d'aucune sorte de grâce, après les promesses que Jésus-Christ a faites à la prière (2).

Est-ce que nous ne le prions pas au nom de Jésus-Christ (3)? Est-ce que nous ne le faisons pas avec assez de confiance (4)? Est-ce que nous prions pour d'autres qui ne méritent point de grâce? Les prières de Moïse en attirèrent tant sur son peuple rebelle!

Vous direz à cette montagne : Allez dans la mer; et sur l'heure elle ira dans la mer. Seigneur, c'est un homme immobile et dur comme un rocher, que je veux ébranler et mettre en action; je lui commande, et il n'obéit pas; remuez-le vous-même, je vous en conjure.

(1) *Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum, donec misereatur nostri. Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos. Respice in me, et miserere mei; da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, et noli me reprobare à pueris tuis. Ad te, Domine, Domine, oculi mei. Deus, in adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me, festina.* Ps. 122, 24.... Sap. 9... Ps. 140, 59.

(2) *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis.* Marc 11, 24.

(3) *In nomine meo.* Joan. 16, 23.

(4) *Credite quia accipietis.* Marc. 11, 24.

Enfin, c'est parce que nous ne sommes pas toujours exaucés, que nous avons besoin de consolation. Pleurons comme Jésus-Christ même, sur la perte de Jérusalem; que ces larmes sont consolantes et efficaces, quand elles viennent d'un zèle pur! On les verse à l'oraison.

TROISIÈME POINT.

L'oraison est le repos et le délassement à la suite du travail.

L'homme imparfait va se délasser avec les mondains, au sortir du travail; il va raconter ses succès et s'applaudir, il en perd tout le mérite. L'homme apostolique va trouver Dieu; il se repose en Dieu. Si Dieu a béni son travail, il porte sa couronne au pied du trône, il reprend ses forces pour faire mieux encore; s'il n'a pas réussi, il y trouve du courage pour mieux recommencer et ne point se laisser abattre. Il goûte, dans le sein de Dieu, le plaisir de l'avoir glorifié, ou par son travail, ou plus encore par son humiliation. Dieu libéral le récompense de sa peine passée, par des consolations intimes qui se répandent jusque sur son visage.

On le voit infatigable : cette force lui vient comme aux anges, d'une nourriture invisible; car, après le travail, il ne se relâche en rien de son abstinence et de ses mortifications (1).

Jésus-Christ nous a donné cet exemple, d'aller auprès de Dieu nous délasser de nos longues fati-

(1) *Ego cibo invisibili et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor.* Tob. c. 12. v. 19.

gues, après des jours entiers employés à instruire le peuple, à guérir les malades (1).

Pierre et Paul se retiraient de même, et leur grand délassement était la prière. Saint François-Xavier, au retour de ses voyages, se retirait dans un cabinet du jardin de Goa ; c'est de là qu'il sortait embrasé (2) ; il fallait de l'eau pour lui rafraîchir la poitrine. D'autres, après s'être livrés tout le jour au travail, se retiraient sur une terrasse, à regarder les astres, ou s'arrêtaient dans un jardin, à spéculer et admirer un moucheron ou une fleur. Au sortir de là, ce sont de nouvelles ardeurs. Nous avons si peu d'expérience de ce délassement en Dieu, que nous ne le croyons peut-être pas ; mais comment font tant d'autres ? Essayons, avant que de juger : méritons pour essayer, pour éprouver.

MÉDITATION

Sur la vie dure et mortifiée des hommes apostoliques

Nous en avons déjà parlé dans plusieurs occasions, mais il reste toujours quelque chose à dire sur un sujet qu'on ne saurait trop méditer. La vie d'un ouvrier évangélique doit être dure, mortifiée. Pourquoi ?

1.° La nature de son emploi,

2°. L'édification du prochain,

3.° Le besoin de ceux auprès de qui il travaille, le demandent. Voyons-en la pratique, dans Jésus-Christ, dans les apôtres, et dans les saints.

(1) *Secedebat in desertum, et orabat.* Luc. 5, 16. *Dimissâ turbâ, ascendit in montem solus, orare.* Matth. 14, 23.

(2) *Satis est, Domine, satis est!*

PREMIER POINT.

La nature de son emploi le demande.

Cet emploi est comparé à celui des vignerons (1), à celui des pêcheurs (2), à celui des chasseurs (3), à celui des pasteurs (4). Ce sont tous métiers des plus pénibles. Il faut souffrir la chaleur du soleil et le poids du travail, planter, transplanter, arracher sans cesse; il faut jeter les filets, et ne point se lasser d'être des jours et des nuits entières sans rien prendre; il faut suivre la proie au travers des forêts et des buissons; il faut veiller de jour et de nuit, afin que le loup n'emporte aucune brebis; courir après celles qui s'égarent, jusqu'à ce qu'on les ait trouvées, et avec tant de peine, vivre très-frugalement. Mais parlons sans figure.

Si un ouvrier évangélique veut satisfaire pleinement à ses devoirs, il faut, avons-nous dit, qu'il soit *à tout:* prédications, confessions, missions, directions, catéchismes à la ville, à la campagne; il ne doit rien refuser et ne considérer ni ce qui est pénible ou humiliant, ni ce qui ne l'est pas, ni s'inquiéter s'il sera bien ou mal logé, nourri, accommodé, etc. Il faut qu'il soit *à tous :* aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, aux malades, aux moribons, comme à ceux qui sont en santé et qu'il n'y a aucun danger d'approcher; qu'il soit toujours prêt à aller, en hiver com-

(1) *Ite et vos in vineam meam.* Matth. 20, 4, 7.

(2) *Faciam vos fieri piscatores hominum.* Matth. 4, 19.

(3) *Mittam venatores, et venabuntur eos de omni monte.* Jer. 16, 16.

(4) *Pasce oves.* Joan. 21, 17; *pascite gregem.* I. Petr. 5, 2.

me en été, de nuit comme de jour, si on l'appelle, à pied comme à cheval, prêt à quitter les repas et les compagnies, les récréations les plus agréables et les études les plus conformes à son goût. Pour faire cela de bonne grâce, et sans se faire attendre, et sans se faire prier, faut-il quelque chose de moins qu'une très-grande mortification?

Telle fut la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, pendant tout le cours de sa prédication; très-peu dans les villes, plus souvent à la campagne avec de pauvres gens; n'ayant ni maison pour se retirer, ni lit pour se coucher (1), ni rien que de très-commun pour ses repas ordinaires, un peu de pain d'orge et quelques petits poissons. Cette vie était nécessaire, selon les voies ordinaires, et pour donner l'exemple, et pour édifier les peuples, et rendre fructueuses ses missions.

Les apôtres étaient accoutumés à vivre comme lui; quelquefois bien, mais rarement et par hasard; plus souvent très-mal. Plusieurs avaient été élevés durement; mais Matthieu, qui avait dû être accoutumé à une vie plus commode, se fit à la fatigue comme les autres : c'était une nécessité.

La conduite des saints qui se sont consacrés au service des ames, n'a-t-elle pas été formée sur ces grands modèles? Ils étaient contens de loger dans des endroits mal préparés; dans des hôpitaux, parmi les pauvres et les malades, ou même au milieu des barbares, pour y tenir la place de quelque esclave dont ils procuraient par là la liberté. Jamais l'habitude et la douceur d'une vie plus aisée les fit-elle délibérer s'ils partiraient, lorsque le salut d'une

(1) *Filius hominis non habet ubi caput reclinet.* Matth. 8, 20.

ame, d'une seule ame, les appelait quelque part ? La vie d'un imitateur des apôtres ne saurait être trop dure, parce qu'il doit prêcher d'exemple partout où il va (1), ne paraître difficile ni délicat sur tout ce qui peut mortifier son amour-propre ; simple, modeste dans ses habillemens, sobre dans la nourriture, patient dans les fatigues et dans les contradictions ; toujours un air gai, content, ne se plaignant jamais de rien, si ce n'est d'être trop bien. Sans cela, s'il cherche du repos, des lieux commodes, des travaux modérés ; s'il a de la peine à quitter un séjour agréable ; s'il se rend avec peine aux invitations ou aux ordres de ses supérieurs, ecclésiastiques ou religieux, il ne fera que très-peu de fruit ; au lieu que, dans des occupations réglées par l'obéissance et mêlées de travaux mortifians et incommodes, il aurait trouvé plus de consolation, plus de bénédictions, et peut-être d'autant plus d'honneur et d'estime, qu'il en aurait moins cherché. Mais quand on fuit le travail, on trouve mille prétextes pour se ménager : santé faible qu'il faut conserver, conseils de ses amis, gloire de Dieu, etc.; tout paraît raisonnable et sans réplique, jusqu'à ce qu'on ait acquis une véritable mortification, telle que la nature de notre emploi le demande.

SECOND POINT.

L'Edification du prochain.

C'est cette sorte de vie qui attira toutes les villes et les bourgades de la Judée vers Jean-Baptiste dans son désert. Un homme qui ne paraissait jamais

(1) *Cœpit facere et docere.* Act. I, 1.

qu'au pied d'un arbre pour prêcher, qui n'avait pour habit qu'un rude cilice, pour logement qu'une caverne, pour nourriture que des sauterelles et du miel sauvage, donnait de grands préjugés en faveur de la pénitence qu'il annonçait ; aussi la multitude de ceux qui se convertissaient était-elle infinie.

Le peuple, que dis-je ? les honnêtes gens mêmes, ne laissent pas de se prendre par là ; en sorte que les pharisiens, comparant Jésus-Christ à Jean-Baptiste, prétendaient en tirer une preuve contre le Sauveur. C'est un gourmand, disaient-ils, et un homme qui aime le vin (1) ; que ne fait-il jeûner ses disciples, et que ne jeûne-t-il lui-même...? Cependant, et lui et eux ne jeûnaient-ils pas assez, et leur vie pouvait-elle être plus dure ? Pour quelques personnes charitables qui les recevaient une fois en passant, combien d'autres fois étaient-ils obligés, pour se nourrir, d'arracher jusqu'à des épis de blé dans la campagne ?

Il est donc vrai que les hommes sont très-attentifs à la manière dont vivent ceux qui se mêlent de vouloir réformer les autres. C'est ce qui obligea saint Paul, tant de fois, de comparer sa vie à celle des faux apôtres par qui le peuple se laissait séduire. *J'ai plus travaillé qu'eux*, disait-il ; *j'ai plus souffert qu'eux ; j'ai été exposé à plus de dangers ; j'ai vécu dans la fatigue et dans la misère, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans les veilles sans relâche, dans les jeûnes continuels* (2).

Nous avons vu de nos jours un prédicateur très-mortifié dans sa nourriture, et ne buvant que de

(1) *Vorax et potator vini.* Matth. 11, 19.
(2) II. Cor. 11, 27.

l'eau. La vie qu'il mena depuis, montre bien que ce n'était ni par singularité, ni par vanité, mais par mortification, et qu'il se formait dès lors aux travaux d'un vrai missionnaire. Quoi qu'il en soit, toute la ville où il prêchait le sut ; et, avec du mérite d'ailleurs, on ne saurait dire combien il fut suivi, et quelles bénédictions Dieu donna à ses prédications.

Quel tort, au contraire, ne se fait point, et ne fait point à la cause de Dieu et à l'honneur de la religion, un prédicateur intempérant, un homme qui passe pour aimer les bons morceaux et les plaisirs de la table ; qui les recherche; qui, quand il se trouve dans les cercles, est le premier à inspirer une certaine joie et une dissipation mondaine? Il fait beau le voir monter en chaire ensuite, et, comme un autre Jean-Baptiste, prêcher le jeûne et la pénitence ! Que serait-ce si, à la sortie d'un grand repas, après s'y être livré un peu trop, on se trouvait hors d'état de monter en chaire, ou si on y bégayait de manière à faire apercevoir qu'on n'est point à jeun ! Le public a bientôt deviné la véritable cause d'un pareil embarras..... On dira qu'on a été surpris.... On ne l'est jamais quand on est sobre et bien mortifié : un homme qui l'a été une fois ne le doit jamais être une seconde. Qu'il fasse vœu, comme certaines personnes du siècle, que nous avons connues, de ne boire jamais de vin; mais il est aisé de voir par où ont commencé ceux qui se trouvent ainsi surpris, et c'est merveille qu'ils ne le soient pas plus souvent encore.

Cassien dit que celui qui n'est pas maître de sa bouche, ne se rendra jamais maître d'aucun vice,

et que c'était une espèce de principe parmi ces saints habitans du désert. Il en rend la raison : c'est qu'une action tout extérieure, comme de prendre ou de ne prendre pas, est toujours absolument en notre pouvoir ; au lieu qu'il ne dépend pas également de nous de modérer les saillies du cœur et de l'imagination, d'où viennent la plupart des autres vices.

Mais sont-ce là des leçons à faire aux ouvriers évangéliques, aux successeurs des apôtres ? Qu'ils aient un peu de mortification, qu'ils s'accoutument à la plus exacte tempérance dans leurs repas ordinaires ; jamais d'excès, sous quelque prétexte que ce soit ; heure du repas toujours réglée, autant que cela se pourra, et ils n'auront pas besoin de nos leçons ; mais ils auront l'avantage de contribuer en même temps à leur santé et à l'édification du prochain.

TROISIÈME POINT.

Le besoin de ceux auprès de qui il travaille, demande encore souvent une vie dure et mortifiée.

Il y a des pécheurs qu'on ne convertit qu'en faisant pénitence pour eux. Belle preuve de ceci dans l'Evangile : Un père amène son fils, qui était possédé du démon, sourd et muet ; les apôtres firent leurs efforts pour le délivrer d'un si mauvais hôte. On le mène au Sauveur : Seigneur, vos disciples n'ont pu le soulager..... Le Sauveur le guérit. Les apôtres, pleins de confusion, demandèrent ensuite à Jésus-Christ en particulier, pourquoi, ayant reçu de lui le pouvoir de commander à tous les dé-

mons (1), celui-ci ne leur avait pas obéi ; le Seigneur leur répondit que cette espèce de démon ne se chassait que par les prières et par le jeûne (2). Il est plus d'un pécheur dont la conversion est réservée au courage du prédicateur et du confesseur.

On raconte d'un prédicateur (3) que jamais il ne montait en chaire sans avoir pris une longue discipline ; d'un autre (4), que souvent il prêchait revêtu d'un cilice. Aussi faisaient-ils des biens immenses, et par leurs discours, et par leurs livres de piété, et par leur conduite édifiante et mortifiée.

En qualité de religieux, nous sommes comme des victimes publiques, qui devons nous immoler pour le salut de ceux surtout par la charité de qui nous subsistons ; car, comme disait ce Père du désert, quelle honte que nous vivions du travail et des sueurs de l'homme du siècle, et que, par reconnaissance, nous ne nous mettions pas en état de lui faire part de nos bonnes œuvres et de nos pénitences ! N'est-ce pas comme une espèce de contrat ? Nous travaillerons pour vous ; vous prierez, vous prêcherez, vous pleurerez pour nous. Mais, en qualité d'hommes apostoliques, nous le devons beaucoup plus ; il faut et mériter aux pécheurs la grâce de conversion, et prendre sur nous, comme saint François-Xavier, une partie de la satisfaction, quand ils n'auront pas le courage de le faire. Tous ne sont pas capables de ces grandes austérités ; mais tous peuvent plus qu'ils ne font ; mais les mortifi-

(1) *Potestatem super omnia dæmonia.* Luc. 9. 1.

(2) *Hoc genus non ejicitur, nisi per orationem et jejunium.* Matth. 17, 20.

(3) Le P. Tessier. — (4) Le P. Crasset.

cations de privation sont à portée de tout le monde. Nous en avons fait le détail ailleurs, et cela ne laisse pas d'aller loin, quoique beaucoup au-dessous de ce qu'ont souffert Jésus-Christ, les apôtres, et leurs imitateurs.

MÉDITATION

Sur le mépris des hommes apostoliques pour le monde.

Un homme apostolique doit mépriser le monde : pourquoi ?

1.° Parce que Jésus-Christ, les apôtres, et après eux tous les saints l'ont méprisé.

2.° Parce que le monde, réciproquement, a méprisé Jésus-Christ, les apôtres, et les saints.

3.° Parce que ce n'est qu'en méprisant le monde que Jésus-Christ, les apôtres, et les saints, l'ont gagné, et que nous pouvons espérer de le gagner à Dieu.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, les Apôtres et les Saints ont méprisé le monde.

Dans Jésus-Christ, on peut distinguer ou l'état habituel de sa vie, ou ses sentimens actuels ou passagers. Selon les différentes occurences, toujours et partout il a donné des marques d'un mépris souverain pour tout ce que le monde estime, pour les grandeurs du monde, les usages du monde, pour la sagesse même et les vertus du monde. Il voulut

naître pauvre, et jamais il ne cessa de l'être. Il vécut trente ans caché; et les trois années qu'il se montra, rarement parut-il à Jérusalem. Presque toujours on le vit parmi ceux qui méprisaient le monde, et toujours affectant des manières de vivre et de parler simples et populaires. Jamais il ne le méprisa plus qu'au temps de sa passion; il ne daigna pas répondre à Hérode; à peine répondit-il à ses autres juges. On ne saurait dire s'il a plus marqué ce qu'il pensait du monde, ou en méprisant ses mépris, ou en méprisant ses louanges et ses applaudissemens.

On veut le faire roi, il prend la fuite; on le mène à Jérusalem comme en triomphe, il verse des larmes. Quelqu'un s'avise de vouloir le flatter: Maître, qui êtes la bonté même (1)! Il le rebute: Que voulez-vous dire? Il n'y a que Dieu qui soit bon (2). Fait-il des miracles? il défend qu'on en parle (3). Se transfigure-t-il sur le Thabor? il impose le silence à ses apôtres mêmes, jusqu'après sa résurrection (4). Pour tout dire en un mot, cent fois il a chargé le monde de malédictions et d'anathèmes également foudroyans et méprisans (5). Ce qu'il pensait du monde, il l'inspirait en toute occasion à ses disciples: *Mon royaume n'est pas de ce monde; gardez-vous bien de faire quoi que ce soit pour être vu du monde, et pour avoir son approbation.* A ceux qui demandaient les premières places du royaume: *Vous*

(1) *Magister bone!* Matth 19, 16.—(2) *Nemo bonus, nisi solus Deus.* Marc. 10, 18.—(3) *Vide nemini dixeris.* Marc. 1, 44.

(4) *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis à mortuis resurgat.* Matth. 17, 9.

(5) *Væ mundo, væ vobis, divitibus, quia habetis consolationem vestram* Luc. 6, 24.

ne savez ce que vous voulez. A ceux qui disputaient entre eux de la supériorité : Ainsi le font les gens du monde ; *mais parmi vous, le plus petit, le plus humble, sera le plus grand ; ne souffrez pas même que l'on vous traite de maître ni de seigneur.* Les apôtres n'oublièrent jamais ces leçons. Si je voulais plaire au monde, disait saint Paul, je ne serais plus vrai serviteur de Jésus-Christ, mon Seigneur et mon maître, par qui le monde est crucifié à mon égard, c'est-à-dire, par qui le monde est, à mon égard, un sujet d'abomination et d'exécration, comme si je me trouvais vivant attaché au cadavre d'un homme mort sur la croix. Se peut-il rien dire de plus fort et de plus expressif ?

Pour les autres saints, on sait quels furent leurs sentimens. Fidèles à entrer dans l'esprit de Jésus-Christ, on n'ignore pas combien ils s'appliquèrent à suivre parfaitement ces maximes, d'avoir horreur tout-à-fait et non en partie, de *tout ce que le monde estime et embrasse ;* de recevoir et de désirer même avec une espèce de passion et de toutes leurs forces, tout ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur a aimé et embrassé (1). De là, le soin de s'exercer toujours, quelque part qu'ils se trouvassent, dans les emplois les plus bas ; la joie de pouvoir demeurer et vivre parmi des pauvres, dans les hôpitaux ; une sorte d'étude de se rendre méprisables par leur air et par leurs manières, dans une multitude d'occasions ; une vraie crainte de se montrer à la cour et de s'approcher des grands, à moins que des ordres exprès de l'obéissance ne les y obligeassent... On ne s'arrête point à nous faire considérer ici ce que le mon-

(1) *Omninò et non ex parte.*

de a de propre à lui attirer notre mépris. Ah ! qui connaîtrait bien le faible et le caractère de la plupart des personnes du monde ! On raconte leurs grands sentimens, leurs belles paroles ; on dissimule le reste. Mais qui pénétrerait le caractère de leur esprit et le fond de leur cœur, qui les verrait dans leur domestique, qui serait témoin de leurs réflexions puériles, de leurs désirs insensés, de leurs entretiens insipides ! On en sait quelque chose par le récit de ceux qui les approchent ; corrompus la plupart et corrupteurs, doubles et perfides, ne nous voyant, ne nous souffrant que par quelque intérêt. Qu'on les rende raisonnables et humains, avant que de penser à les faire chrétiens.

Cependant, les méprisons-nous ? Nos manières de penser, de parler, d'agir à leur égard, ne nous trahissent-elles pas à tout moment ? Qui sont dans le monde ceux que nous estimons le plus, sinon ceux que le Sauveur a frappés le plus d'anathèmes (1), et dont un peu plus de qualité, d'honneur, ou de fortune, nous fait oublier ce qu'ils sont devant Dieu ? Ils ont appelé heureux ceux qui possèdent tous ces avantages (2). Et qui sont ceux qui ont tenu ce langage ? Des infidèles ? Non, des chrétiens, des religieux, des ouvriers évangéliques ! De là le chagrin, quelquefois, de n'être pas nés comme eux, ou de ne pouvoir entrer en commerce avec eux ; de là le mépris, quelquefois, pour ceux qui ne confessent, qui ne prêchent, qui ne fréquentent que du peuple, etc.

C'est au tribunal de ce monde réprouvé, que

(1) *Væ vobis divitibus, væ qui habetis consolationem vestram...*
(2) *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Ps. 143, 15.

nous appelons du jugement de tous les autres hommes, du jugement des saints et de Jésus-Christ même ! Souvent nous les fortifions dans leur ambition, par des complimens imposteurs sur le succès de leurs intrigues. C'est pour nous accommoder à leur goût dépravé, que nous prêchons à la mode, et sacrifions leur salut à la frivole estime qu'ils peuvent faire de nous. A quelle école avons-nous donc étudié? et sommes-nous disciples d'un Dieu crucifié, humilié par choix et par estime (1)?

Ah ! défaisons-nous de ces enflures mal entendues, et plus encore de ce fonds d'estime pour le monde, qui les produit uniquement. Gardons-nous de la manie de ceux qui ne parlent jamais que de cour, de princes, de grands seigneurs. Les personnes raisonnables le remarquent et en font des railleries; n'ont-elles pas raison? Mais qu'en pense Jésus-Christ? car c'est là uniquement qu'il en faut revenir.

SECOND POINT.

Le monde réciproquement a méprisé Jésus-Christ, les Apôtres et les Saints. C'est une seconde raison de le mépriser.

En effet, qui fut jamais plus estimable, plus vénérable, plus digne de toute sorte de considération que Jésus-Christ, soit qu'on regardât ses qualités personnelles, soit qu'on voulût juger de lui par ses œuvres, par ses discours, par ses miracles? cependant, qui fut jamais plus méprisé du monde, plus maltraité, plus persécuté? On aurait pu pardonner

(1) *Proposito sibi gaudio sustinuit Crucem !* Heb. 12, 2.

au monde de l'exclure de tous les logis de Bethléem, au temps de sa naissance, et de le traiter, pendant toute sa vie cachée, comme le fils d'un artisan. Il n'avait montré jusqu'alors aucune preuve éclatante ni bien publique de ce qu'il était. Mais depuis qu'il eut commencé à prêcher, à faire des miracles, à briller par les maximes de cette haute sagesse, et par les exemples de cette vie sainte et irréprochable, peut-on pardonner à ses propres compatriotes de le chasser de chez eux? aux pharisiens et aux docteurs de la loi, de le traiter de séducteur, de Samaritain, de démoniaque, par la raison même qu'il chassait les démons? aux grands de Jérusalem, de ne pas daigner seulement sortir de chez eux pour aller s'instruire de la vérité de ce qu'ils entendaient dire à Hérode, de le traiter de fou? à Pilate, de reconnaître son innocence et de le crucifier comme un voleur? au peuple juif, témoin oculaire de ses œuvres prodigieuses, chargé de ses bienfaits, plein d'estime et de reconnaissance jusqu'à lui rendre les plus grands honneurs, et six jours après, de demander avec des cris furieux que Barabbas lui soit préféré?

Peut-on pardonner au monde, aujourd'hui éclairé comme il doit l'être, de n'avoir encore que du mépris pour la doctrine, pour les exemples, et peut-être pour la personne de Jésus-Christ?

Et voilà, encore une fois, ce monde que nous ne saurions mépriser, ce monde cependant dont la conduite montre un si mauvais discernement; car il juge encore maintenant comme il jugeait alors. Nous croyons, avec cela, avoir raison; ou, si nous connaissons le monde pour ce qu'il est, nous ne

laissons pas, malgré toutes nos lumières, de nous rendre esclaves de ses maximes, de ses usages, de toute sa conduite, d'ambitionner son estime, sa faveur, sa protection.

Pleins de son iniquité envers Jésus-Christ, les apôtres, les saints avaient pour lui bien d'autres sentimens. Estimés, applaudis du monde, ils eussent dit : Quel changement m'est-il arrivé ? apparemment que je ressemble au monde ; car, si j'étais semblable à Jésus-Christ, on me mépriserait. Au contraire, méprisés du monde, que disaient-ils ? Ah! que je suis heureux ! il faut que je commence à valoir quelque chose ; le monde est trop méchant pour mépriser autre chose que ce qui est bon ; je fais donc gloire de voir qu'il me persécute et qu'il me condamne (1).

De là vient qu'ils allaient jusqu'à chercher les occasions de se faire mépriser. Loin de les redouter, ils eussent voulu pouvoir passer pour insensés ; et si leur figure négligée et mortifiée leur attirait quelques railleries ou quelques insultes, ils demeuraient en place, pour laisser au monde tout le loisir de se moquer d'eux et de rire à leurs dépens.

Dans les prisons où la calomnie et l'envie les firent quelquefois enfermer, à peine pouvaient-ils se résoudre à parler pour leur défense ; il fallait que l'intérêt des vérités qu'ils enseignaient les y obligeât.

On se plaint quelquefois que les ministres de

(1) *Tali auctore damnationis nostræ gloriamur ; qui enim scit mundum, intelligere potest nonnisi aliquod grande bonum posse ab illo damnari.* Tert.

l'Evangile sont exposés à d'injustes traitemens, que Dieu ne prend pas en main leur cause, qui est la sienne et celle de son Eglise. Faut-il s'en étonner? Notre maître nous l'a prédit. Le monde vous hait ; sachez qu'il m'a haï avant vous : le disciple n'est pas plus que le maître ; s'ils m'ont persécuté, il vous persécuteront. Mais n'arrive-t-il jamais qu'on se regarde peut-être un peu plus soi-même, que la cause de Dieu et de son Eglise? De plus, l'injustice du monde ne peut-elle point nous servir à quelque chose, et à force de dire des choses atroces qu'on a trouvées tout-à-fait fausses, ne s'en est-il pas trouvé quelquefois de moindres, dont nous n'étions pas tout-à-fait innocens?

Mais en supposant un vrai zèle dans tous, et une conduite irréprochable, attendons, pour être connus, pour être justifiés du monde, que Jésus-Christ l'ait parfaitement été (1) ; et d'ici là, réjouissons-nous avec les apôtres, d'être parfaitement semblables à notre roi ; c'est notre gloire (2). Un chrétien, un apôtre ne peut, sans injustice et sans oublier ce qu'il est, en demander ou en attendre de plus grande.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est qu'en méprisant le monde que Jésus-Christ, les Apôtres et les Saints l'ont gagné, et que nous pouvons espérer de le gagner à Dieu.

Le mépris qu'en a fait Jésus-Christ, a soumis à son empire tant de têtes couronnées ; celui qu'en

(1) *Christus nondùm vindicatus est.*
(2) *Gloriamur in tribulationibus.* Rom. 5, 3.

firent les apôtres, les fit écouter à Rome, à Athènes, à Corinthe, des peuples les plus vains qui fussent dans l'univers.

On allait visiter Antoine, Hilarion, les autres saints, dans leurs déserts ; les empereurs leur écrivaient des lettres honorables, parce que ces solitaires étaient jaloux de se tenir cachés. Quand les saints fuyaient le plus la cour, c'était alors qu'on s'obstinait à les y appeler, à les y retenir, à leur donner la confiance. Pour gagner le monde il faut mériter son estime, et lui donner de l'estime pour ce que nous voulons lui persuader.

Il ne nous respectera jamais plus que quand il sera bien persuadé que nous le méprisons sincèrement. L'estime même qu'il a de ses avantages, lui fait regarder comme des hommes tout divins, ceux qui n'en font aucun cas. Personne ne révère plus au fond du cœur un homme humble, qu un homme superbe et orgueilleux. Les mondains, par la difficulté d'être humbles eux-mêmes, sont intimement persuadés que l'humilité ne peut être sans une éminente sainteté. Quant aux vérités que nous enseignons, on ne les estime qu'en nous les voyant pratiquer. Si nous avons du mérite d'ailleurs, on se persuade que nous n'agissons qu'avec connaissance de cause ; on s'aveugle d'abord sous le poids de notre autorité ; ensuite on écoute par religion ce qu'on a reçu d'abord par considération pour nous.

Fuyez donc, ouvriers évangéliques, fuyez le monde, et surtout un certain monde, le plus que vous pourrez. Outre le danger de vous y perdre, et dont il n'y a peut-être que trop d'exemples ; ou-

tre qu'en le pratiquant nous nous faisons trop connaître, et qu'on aperçoit que nous sommes hommes comme les autres ; outre ces raisons, dis-je, un certain esprit de contradiction fait quelquefois qu'on recherche ceux qui fuient ; et que l'on fuit ceux qui s'empressent de se montrer.

Toutes ces visites, toutes ces attentions pour se procurer des connaissances et se produire dans le grand monde ; tous ces désirs, ces inquiétudes sur sa réputation, partent rarement d'un bon zèle, et aboutissent souvent à notre confusion.

Quand la nécessité, la bienséance nous forcent à nous produire, qu'on voie qui nous sommes, et ne soyons que ce que nous devons être ; c'est par là que le monde se gagne.

MÉDITATION

De l'humilité, propre des hommes apostoliques.

L'HUMILITÉ ne se prend ici que pour les bas sentimens qu'un homme a de lui-même, et l'on peut distinguer trois degrés dans cette sorte d'humilité.

Le premier est : Je ne suis rien, je ne puis rien, je suis moins que rien ; car j'ai été pécheur, je le suis encore, et je puis le devenir davantage ; je le reconnais, je m'en humilie entre Dieu et moi ; mais je serais fâché que d'autres le sussent, que d'autres le crussent, et qu'ils me traitassent sur ce pied-là.... Ce degré est assez commun, mais il est très-bas, aussi, et très-imparfait.

Voici le second : Je ne suis rien, je ne puis rien : je le sais et je ne suis point fâché que les autres le

sachent, ni qu'ils pensent de moi ce que j'en pense moi-même. Mais je ne serais pas fâché d'être quelque chose ; et si j'étais quelque chose, je voudrais aussi qu'on me rendît honneur... Ce degré est bien moins commun que le premier ; cependant il est encore exposé à de grandes illusions.

Voici donc le troisième : Je parais être quelque chose ; tout le monde me dit que je suis quelque chose ; et moi je vois que je ne suis rien, et je suis bien aise qu'on m'oublie, qu'on me regarde comme rien, et qu'à Dieu seul soit la gloire de tout ce qui paraît de meilleur et de plus excellent en moi. Ce dernier degré est le propre des hommes apostoliques. Nous considérerons, dans les trois points de la méditation,

1.° Combien est juste et raisonnable cette disposition de cœur.

2.° Quelles bénédictions elle attire sur les hommes apostoliques.

3.° De quels dangers elle les préserve.

PREMIER POINT.

Combien cette disposition est juste et raisonnable.

En pouvons-nous douter d'abord, puisque c'a été la disposition de Jésus-Christ, celle des apôtres, et celle des grands saints dans tous les ordres et dans toutes les communautés ?

Celle de Jésus-Christ ; car, à moins de cette persuasion intime, comment aurait-il pu dire : Je ne suis rien de moi-même, et de moi-même je ne fais rien (1) ? Sans cette persuasion encore, comment

(1) *A meipso facio nihil.* Joan. 8, 28. *Pater in me manens, ipse facit opera.* Ibid. 14, 10.

eût-il pu refuser les louanges et les applaudissemens qu'on donnait si justement et si souvent à ses vertus? Pourquoi recommander le secret et prendre la fuite après ses miracles ? pouvait-il craindre quelque chose de la vaine complaisance ? Il craignait donc uniquement qu'on n'attribuât à l'homme visible les grandeurs du Dieu invisible.

Ce fut encore la disposition des apôtres. De nous-mêmes nous ne pouvons rien, disait saint Paul, non pas même rien penser de bon de nous-mêmes ; tout ce que nous pouvons vient de Dieu ; lui seul a pu nous rendre propres au ministère de la nouvelle alliance (1). Saint Pierre et saint Jean, après la guérison de ce boiteux si connu dans Jérusalem, parlaient de même. Pourquoi vous étonnez-vous, ou pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre puissance ou par notre autorité que nous eussions fait marcher cet homme ? C'est le Dieu de nos pères qui a glorifié son fils Jésus (2).

Enfin, ce fut la disposition des hommes apostoliques les plus illustres. Après des conversions innombrables et d'immenses travaux, on les entendait répéter, d'une manière et d'un ton bien propres à marquer qu'ils le croyaient : *Je suis un serviteur inutile*. Hélas ! il s'en faut bien que j'aie fait ce que je dois ; mais je tâcherai de le faire. C'est après

(1) *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis, tanquam ex nobis ; sed sufficientia nostra ex Deo est, qui et idoneos nos fecit ministros Novi Testamenti.* II. Cor. 3, 6.

(2) *Quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini, quasi nostrâ virtute aut potestate fecerimus hunc ambulare ? Deus Abraham... Deus Patrum nostrorum glorificavit filium suum Jesum.* Act. 3, 12, 13.

l'avoir fait, si je suis assez heureux pour cela, que je le dirai encore : Oui, je suis un serviteur inutile.

La raison de ces sentimens, c'est que, comme l'humanité sainte même ne pouvait rien du tout, en effet, qu'en vertu de son union avec la Divinité, de même aussi les hommes apostoliques ne peuvent rien que par leur union avec Jésus-Christ. Je suis la vigne, vous êtes les branches ; les branches ne peuvent porter de fruit qu'autant qu'elles sont attachées à la vigne, ni vous, qu'autant que vous êtes attachés à moi (1).

Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu, concluait saint Paul ; et si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu (2)? Non, ce n'est ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose ; Dieu qui donne l'accroissement, est tout. J'ai planté, il est vrai ; Apollo a arrosé ; mais c'est Dieu qui a fait croître (3). La gloire donc, et toute la gloire lui appartient ; qu'elle lui soit toute rendue ; ce serait un larcin sacrilége que de vouloir la partager.

Nous dirons peut-être : Mais ne suis-je pas fidèle à la grâce de mon ministère, et ne puis-je pas m'applaudir pour avoir été fidèle ? Je puis donc faire, je fais donc quelque chose, enfin, et je puis m'en glorifier.

(1) *Palmes non potest ferre fructum, nisi manserit in vite ; sic nec vos, nisi in me manseritis.... Sine me nihil potestis facere.* Joan. 15, 4.

(2) *Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ?*

(3) *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat, Deus : ego plantavi, Apollo rigavit ; sed Deus incrementum dedit.* I. Cor. 3, 6, 7.

Cela peut avoir un bon sens, au regard des grâces du salut, des grâces de perfection et de sanctification personnelles ; encore, hélas ! qu'est-ce que notre coopération, si on la détache du secours de Dieu, qui commence, qui accompagne, et qui finit ? Mais il s'agit ici des grâces pour le salut des autres, de ces grâces que l'on nomme gratuites (1) ; nous y pouvons cent fois moins encore.

Nous étudions, nous prêchons, nous exhortons; mais croyons-nous que ce soit là ce qui persuade, ce qui parle au cœur, ce qui convertit ?

Interrogeons ceux qui viennent à nous quelquefois ; qu'ils disent ce qui les a touchés. Un sermon, souvent, dont nous n'attendions aucun fruit ; un endroit du sermon qui nous paraissait simple, faible, et que nous avions dessein de réformer ; une saillie hors d'œuvre, peut-être, dans un égarement de mémoire. Saint François de Sales et saint François de Paule l'éprouvèrent, l'un prêchant devant le pape, et l'autre à la cour de France. Le père de Lingendes apprit d'une dame, qu'un assez mauvais proverbe (2) qui lui était échappé en chaire, était ce qui l'avait vivement touchée. Après cela, qu'on s'applaudisse.

Faudra-t-il négliger l'étude et les préparations ? Non ; mais on y comptera beaucoup moins que sur la prière et sur l'union de la cause seconde avec la cause principale. On étudiera avec un cœur droit et humilié ; cent fois en étudiant on élèvera son cœur et ses yeux vers la source des lumières efficaces.

(1) *Gratiæ gratis datæ.*
(2) Tout ce qui reluit n'est pas or

L'étude et les préparations ne sont, tout au plus, à la conversion, que ce qu'est la matière et la forme par rapport à la grâce des sacremens. Dieu a voulu que ce fût la condition à laquelle la grâce fût attachée. La différence est que, par un pacte authentique, par un contrat solennel, il a attaché la grâce aux sacremens, autant de fois que le sujet serait disposé, au lieu qu'il n'a pas attaché de même la conversion et le salut à nos efforts. Aussi, sans de si beaux discours on convertit quelquefois, et plus souvent, avec les plus beaux discours, on ne gagne que de frivoles applaudissemens. On va en conversation, on va au confessionnal sans tant d'apparat; c'est là, néanmoins, que se font les plus grandes conversions de grâce. Disons-le donc cent fois, et que ce soit un principe inébranlable : De moi je ne suis, je ne puis rien; la raison, la justice nous y obligent.

SECOND POINT.

Quelles bénédictions cette disposition attire sur les hommes apostoliques.

Les mêmes, à proportion, que sur Jésus-Christ et sur ses apôtres, l'empire des cœurs et l'empire de la nature, du moins lorsque cela est nécessaire à toucher les cœurs. C'est pour ces hommes véritablement humbles et vides d'eux-mêmes, que Jésus-Christ a dit : Celui qui croit en moi, c'est-à-dire, qui s'appuie sur moi, qui n'a de confiance qu'en moi, mais qui attend tout de moi, fera et tout ce que je fais, et de plus grandes choses encore que je

ne fais (1). Cela ne s'est-il pas accompli ? Quand est-ce que Jésus-Christ, comme Pierre, a converti des trois et des quatre mille hommes à la fois, ou quand est-ce que sa seule ombre a guéri toutes sortes d'infirmités ? Dieu confie volontiers ses plus grands trésors à l'économe fidèle qui ne détourne rien, qui ne se réserve rien dans les moindres maniemens. Mais si l'on a quelque complaisance dans de médiocres succès, si l'on ose penser ou dire : C'est moi qui ai converti ce pécheur, c'est moi qui ai sanctifié ce juste,.... comment espérer une administration plus importante (2)? Quel orgueil produirait la conversion d'un royaume entier, quand on peut s'en faire accroire pour avoir ramené quelques ames égarées ? On s'applaudit d'avoir obtenu, par ses prières, la guérison d'un malade ; quelle tentation serait-ce, si l'on avait guéri un aveugle ou ressuscité un mort ?

Cet empire sur les cœurs et sur la nature, si manifeste dans l'histoire des saints, surtout des hommes apostoliques, des saints Bernard, Antoine de Pade, Gaëtan, Bernardin de Sienne, Vincent-Ferrier, Jean de Capistran, François-Xavier, et de nos jours, Régis, Vincent de Paul, etc. ; cet empire, dis-je, nous ravit en admiration ; nous avons peine à croire ce qu'on en raconte. Mais pourquoi tant d'étonnement? C'étaient des hommes solidement humbles, c'étaient les amis de Dieu ; ils étaient les dépositaires fidèles de son pouvoir, ils étaient grands à ses yeux, et petits à leurs propres yeux. O

(1) *Opera quæ ego facio, et ipse faciet ; et majora horum faciet.* Joan. 14, 12.

(2) *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est.* Luc. 16, 10.

mon Père ! Seigneur du ciel et de la terre, disait Jésus-Christ, je vous bénis de ce que vous avez caché ces grâces aux sages, et que vous les avez révélées aux petits ; oui, mon Père, puisque c'est ainsi que vous en avez ordonné (1).

Il est vrai que la plupart, pour opérer ces merveilles, se servaient d'eau bénite, de crucifix, de médailles, de reliques, de l'huile qui brûlait devant le tabernacle ou au tombeau des saints. Mais c'était dans eux-mêmes une nouvelle marque d'humilité et de mépris de leur propre vertu, qui ne les rendait que plus dignes d'être exaucés, et souvent exaucés en faveur de ceux qui, doutant le plus de leur pouvoir et de ce qui s'en racontait, les avaient, pendant quelque temps, raillés et méprisés. Nous en savons plus d'une histoire.

Qu'on me donne un homme véritablement humble, et qu'on m'en raconte les plus grandes choses; je croirai tout, sans difficulté. Les promesses de Jésus-Christ sont certaines, enfin ; elles sont générales pour quiconque remplira la condition qu'il y a attachée. La condition, c'est la foi d'un homme mort à tous les sentimens d'orgueil (2). Que de miracles, invisibles au moins, manquons-nous de faire, faute d'humilité ! Être humble, n'est rien en apparence ; c'est beaucoup, si ce n'est pas tout en effet.

(1) *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à prudentibus et sapientibus, et revelasti ea parvulis : ita, Pater, quoniam sic fuit placitum antè te.* Matth. 11, 25.

(2 *Qui credit in me, qui manet in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, etc.* Joan. 14, 12.

TROISIÈME POINT.

De quels dangers cette disposition préserve les hommes apostoliques.

1.° Du danger de perdre tous leurs mérites : un simple retour de complaisance suffit pour les anéantir (1). Tant d'études, tant de courses, tant de sueurs et de fatigues, puis à la mort se trouver les mains vides de presque toutes ses bonnes œuvres (2) ! En rapportant à Dieu la gloire de tout, mon dépôt est en des mains sûres (3).

2.° Du danger de s'oublier eux-mêmes dans les honneurs qu'on leur rend. Pleins de cette pensée, *Dieu est tout, je ne suis rien, je ne puis rien*, Paul et Barnabé déchirent leur robe quand on veut leur immoler des victimes; indignés, ils s'écrient : Ah ! mes frères, que prétendez-vous ? nous sommes des hommes faibles, des hommes mortels comme vous.

Par une conduite toute contraire, mais qui naissait pourtant du même principe, saint François de Paule, dans sa noble simplicité, souffrait patiemment qu'on lui donnât des marques de la plus profonde vénération. Croyez-vous, disait-il à quelques-uns qui en paraissaient scandalisés, croyez-vous que je m'y méprenne ou qu'ils s'y méprennent; que je pense que ces honneurs-là me regardent, ou que les peuples, en me les rendant, pensent les ren-

(1) *Amen, dico vobis, receperunt mercedem suam.* Matth. 6, 2, 5.

(2) *In vacuum laboravi sine causâ, et vanè fortitudinem meam consumpsi.* Is. 49, 4.

(3) *Scio cui credidi : potens est depositum meum servare.* II. Tim. 1, 12

dre à quelque autre qu'à Dieu? Laissez-les donc contenter leur piété et leur religion, et dans le ministre de Dieu, tout indigne qu'il est, faire hommage à celui qu'il représente

Gloire et infamie, applaudissemens et persécution, l'homme humble souffre tout et fait profit de tout. Xavier vient au Japon comme un simple valet, à la suite d'un cavalier; peu après il paraît à la cour de Bungo d'une manière triomphante (1): tout cela lui est égal.

3.° Du danger de tomber dans les piéges du démon. Ses plus grands ennemis sont les hommes apostoliques; il tâche de leur rendre guerre pour guerre. Les attaquer à force ouverte, il ne réussirait guère, il use d'artifice; et dans la confiance de leur mérite, il trouve de quoi les tromper, les jouer, les perdre. Ainsi, à ce solitaire qui avait guéri quelques malades, il fait croire qu'il pouvait se jeter dans un précipice, et que les anges le soutiendraient; à cet autre, qui avait vécu chaste jusqu'à soixante-dix ans, il persuada qu'il pouvait retenir une femme chez lui, sans danger. L'un se brisa tout le corps; l'autre perdit, dans une nuit, le fruit de plus d'un demi-siècle d'austérités. L'homme véritablement humble, fît-il des miracles pour autrui, ne compte sur rien pour lui-même; il veille à tout; il se défie de tout; il sait d'où lui vient toute sa force, et cette connaissance intime est sa défense et toute sa sûreté (2).

(1) *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam* II. Cor. 6, 8.

(2) *Deus qui præcinxit me virtute, et posuit immaculatam viam meam.* Ps. 17, 33. *Oculi ejus in pauperem respiciunt.* Ps. 10, 5.

MÉDITATION

Du mélange de la confiance et de l'humilité dans les hommes apostoliques.

Cette méditation-ci n'est guère qu'une répétition de la dernière que nous avons faite. On se fortifie dans le goût des mêmes vérités, par la considération des trois faits particuliers, rapportés dans l'Evangile, et dont les diverses circonstances doivent inspirer de plus en plus les sentimens d'une humilité profonde, mais toujours soutenue d'une parfaite confiance, surtout en trois manières.

PREMIER POINT.

Humilité mêlée de confiance au temps du travail.

Le premier fait est tiré du chapitre cinquième de saint Luc; c'est la fameuse pêche de saint Pierre.

Pierre et ses compagnons avaient travaillé toute la nuit, sans rien prendre (1); à l'ordre de Jésus-Christ, ils jettent le filet (2), et ils prennent une si grande multitude de poissons, que le filet se rompait (3); ils sont obligés d'appeler des pêcheurs d'une autre barque, pour les aider (4); ceux-ci s'approchent, et ayant amené le filet, il s'y trouve de quoi remplir les deux barques, en sorte qu'elles

(1) *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.*
(2) *In verbo tuo laxabo rete.*—(3) *Rumpebatur rete eorum.*
(4) *Annuerunt sociis qui erant in aliâ navi, ut venirent et adjuvarent eos.*

paraissent devoir s'enfoncer (1). Alors Pierre, comme extasié, se jeta aux pieds du Sauveur (2).

Que de vérités instructives et consolantes !

1.° Sans un secours spécial de Dieu, on ne réussit guère, même dans les entreprises les plus naturelles ; on ne pêche rien, quoiqu'on se donne beaucoup de peine (3). Combien plus dans cette pêche mystérieuse où il s'agit d'attirer les cœurs, de gagner les cœurs ! L'homme n'y peut rien ; recourons donc à Dieu, à Dieu seul, souvent à Dieu.

2.° Quand on obéit à l'ordre de Jésus-Christ, qu'on parle, qu'on exhorte avec confiance en Jésus-Christ, la pêche, le succès surpassent ordinairement de beaucoup les espérances. On en est étonné comme les apôtres ; on ne conçoit pas comment cela a pu se faire. On se demande : Stérile en bonnes œuvres, avec si peu de capacité et de talens, d'où me sont venues tant de bénédictions (4) ?

3.° Quand le travail est grand, n'avoir point la folle vanité de vouloir tout faire ; souffrir que d'autres partagent avec nous la gloire et le mérite. Sans secours, le filet se romprait peut-être, et ce que l'on croit le mieux tenir échapperait.

Dieu est ennemi de cette mauvaise émulation qui fait abandonner une partie du bien, et aimer mieux que le bien ne se fasse pas, que de le voir faire par

(1) *Impleverunt ambas naviculas, ita ut penè mergerentur.*

(2) *Exi à me, quia homo peccator sum ; stupor enim circumdederat eum.* Luc. 5, 8.

(3) *Nisi Dominus ædificaverit domum.* Ps. 1, 26.

(4) *Quis genuit mihi istos ?.... Ego sterilis et non pariens.... et istos quis enutrivit ?..... et isti ubi erant ?* Is. 49, 21. ... *Dextera tua, Domine, fecit virtutem* Ps. 117 16.

ceux qui ne sont pas avec nous (1). Xavier invitait aux Indes les jeunes hommes de l'Université de Paris. Quelques-uns, dit saint Paul, ne prêchent que par jalousie contre moi, je le sais; mais que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit connu enfin? je suis content et je le serai toujours (2).

4.° Dans le redoublement du succès, redoublement d'humilité. Aux pieds de Jésus-Christ : Seigneur, je ne suis qu'un pécheur, retirez-vous de moi; il ne se retirera pas; au contraire, parce que vous sentez votre néant, je vous emploîrai davantage (3).

Si nous gagnons si peu, c'est toujours parce que nous manquons par quelqu'un de ces endroits. Faisons-y réflexion; confondons-nous sur le passé, mais réglons-nous pour l'avenir.

SECOND POINT.

Humilité mêlée de confiance, au temps de la contradiction.

Le second fait est tiré du chapitre huitième de saint Luc et de saint Matthieu; c'est une tempête apaisée.

Les apôtres passaient la mer dans une barque; Jésus-Christ était avec eux, mais il dormait. Un orage s'élève; leur travail, leur industrie deviennent inutiles; ils éveillent Jésus-Christ; il dit une

(1) *Utinam omnes prophetent!*

(2) *Quidam propter invidiam et contentionem.... Christum prædicant... Quid enim? dùm omni modo Christus annuntietur? In hoc gaudeo, sed et gaudebo.* Philip. 1, 15, 18.

(3) *Ex hoc jam homines eris capiens.* Luc. 5, 10.

parole et la mer se calme aussitôt : appliquons encore ceci.

1.° La vie de l'homme, en général, est exposée à de rudes combats, à d'affreuses tempêtes (1). Il faut s'y attendre, il faut s'y préparer ; on en est moins étonné, moins frappé (2). Mais la vie des hommes apostoliques a ses contradictions particulières de la part des démons, et de ceux qui (peut-être sans y faire réflexion) sont d'intelligence avec eux. Saint Paul s'en plaint en plus d'un endroit, et souvent la persécution venait d'où il devait moins l'attendre (3). Combien de saints blâmés par d'autres personnages, respectables d'ailleurs, mais prévenus et trompés ! On écrivit plus d'une fois, des Indes à Rome, contre saint François-Xavier ; le bienheureux Régis souffrit beaucoup de ses supérieurs mêmes : le P. Surin a été traité long-temps comme un fanatique. Le particulier souffre du mal qu'on fait à son corps, et le corps, de la mauvaise conduite du particulier. Si nous ne souffrons rien, n'est-ce pas que le monde, le démon nous méprisent, ou qu'ils ne nous craignent guère ? L'enfer ne verrait pas tranquillement qu'on lui enlevât ses conquêtes : l'Eglise, toute gouvernée qu'elle est par le Saint-Esprit, s'est vue mille fois comme près de périr; les cèdres ont été ébranlés. Les saints, frappés, calomniés, emprisonnés, combien de fois durent-ils se croire perdus! Que doivent attendre les moindres arbres, si ce n'est peut-être qu'ils donnent moins de prise ? Enfin, la maxime est générale : tous ceux qui voudront

(1) *Militia est vita hominis super terram.* Job. 7, 1
(2) *Minùs jacula feriunt quæ prævidentur.*
(3) *In falsis fratribus.* II. Cor. 11, 26.

vivre dans la piété, selon l'esprit de Jésus-Christ, souffriront persécution (1). Encore une fois donc, attendons-nous-y ; n'espérons point de privilége.

2.° Dans l'orage, les efforts humains presque toujours sont inutiles ; en se défendant on irrite ses adversaires ; une apologie modérée donne lieu à de plus terribles instances ; on réplique, mais on ne finit jamais. Tout se rassemble contre la partie faible ; ce n'est pas assez que vous passiez pour coupable, on veut encore que vous en conveniez.

3.° On a recours à Jésus-Christ, mais il dort ou il paraît dormir ; on persévère ; enfin il s'éveille, et d'un mot il conjure la tempête. On ne saurait dire comment cela s'est fait, mais on se trouve délivré.

Vous avez vu l'iniquité de mes ennemis, disait Jérémie ; vous avez été témoin de leurs fureurs contre moi, de leurs desseins hypocrites ; vous avez ouï leurs paroles insultantes ; je suis devenu le sujet de leurs chansons ; un déluge d'eau s'est répandu sur ma tête ; j'ai dit : Je suis perdu ; mais j'ai invoqué votre nom du profond de l'abîme, et vous avez entendu ma voix, vous vous êtes approché de moi, vous avez dit : Ne craignez point ; vous avez pris ma défense, Seigneur, vous m'avez rendu la vie (2). Lisons l'histoire ecclésiastique ; de quelles persécutions Dieu n'a-t-il as délivré les chrétiens,

(1) *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* II. Tim. 3, 12.

(2) *Vidisti iniquitatem illorum..... omnem furorem..... universas cogitationes eorum..... Ego sum psalmus eorum..... canticum eorum totâ die..... Inundaverunt aquæ super caput meum ; dixi : periï ; invocavi nomen tuum de lacu novissimo ; vocem meam audisti..... appropinquasti.... et dixisti : ne timeas ; judicasti causam animæ meæ, redemptor vitæ meæ.* Thr 3, 14 55. etc.

en tout temps, en tout lieu? combien de fois furent-ils comme à deux doigts de leur perte! Les princes païens semblaient avoir conjuré leur anéantissement, et ne cessèrent pas de les persécuter assez long-temps; mais enfin tout s'évanouit, et s'il en resta quelque chose, ce ne fut que ce qu'il fallait pour les tenir toujours dans l'humilité et dans le respect; ou si quelquefois les choses allèrent plus loin, combien alors de consolations de la part de Dieu et des hommes, et de ceux mêmes qui, d'ennemis déclarés, devinrent des amis constans! Est-il un seul siècle, un seul saint qui ne puisse servir de témoignage et d'exemple à cette vérité? Au souvenir donc de ces changemens souvent inespérés, qui tinrent du miracle, ce serait être bien ingrat et bien aveugle que de se défier jamais de la protection de Dieu. Les annales ecclésiastiques n'en font mention que comme autrefois celles des Israélites, pour que les enfans apprissent de leurs pères à s'abandonner aux soins plus que maternels de son aimable Providence (1).

Dans cette conduite de Dieu, générale et universelle, reconnaissons les ressorts de la sagesse d'enhaut sur le simple particulier. Ne méritons point la persécution, la contradiction; ne nous l'attirons qu'en faisant bien, qu'en faisant mieux; mais attendons en silence, tant qu'elle dure, le salut qui vient de Dieu (2).

(1) *Quanta mandavit patribus nostris nota facere ea filiis suis, ut cognoscat generatio altera. Filii qui nascentur, et exurgent, et narrabunt filiis suis, ut ponant in Deo spem suam.* Ps. 77.

(2) *Bonus est Dominus sperantibus in eum.... Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei....* Thr. 3, 26. *In silentio et in spe erit fortitudo vestra.* Is. 30, 15.

TROISIÈME POINT.

Humilité mêlée de confiance, au temps du danger.

Le dernier fait est tiré du chapitre quatorzième de saint Matthieu. Pierre voit Jésus-Christ qui marche sur les eaux ; il veut le suivre, il en demande permission et l'obtient. D'abord il avance d'un pas ferme, mais un moment après il enfonce : d'où vient cette différence ?

C'est que d'abord il eut de l'humilité et de la confiance ; n'oser marcher sans ordre, c'est humilité ; avec ordre marcher, c'est confiance. Tant que l'un et l'autre durent, il se sent soutenu, et les flots obéissent à ses désirs.

Mais peu après, conservant l'humilité, il perd la confiance, il craint ; ce peut être humilité ; mais il oublie que Jésus-Christ est là, c'est défiance. Incontinent la mer s'ouvre sous ses pas, et si Jésus-Christ ne lui tendait la main, il serait perdu. Deux grandes règles donc. Jamais ne nous exposer ni à aucun ministère, ni aux dangers d'aucun ministère, de notre propre mouvement ; tout au plus, déclarer les vues de notre zèle, mais attendre que la voix de Dieu nous détermine. La mer la plus formidable n'est pas plus exposée aux naufrages que celle sur laquelle nous avons à voguer ; et combien s'y sont perdus ! Nous ne sommes ni plus pieux que David, ni plus sages que Salomon, ni plus forts que Samson ; ils périrent pour s'être jetés dans le péril. Ne comptons point sur nos dispositions présentes ; un mauvais moment peut les faire changer ; le calme même, la fausse sécurité est comme un pronostic de la prochaine tempête. Mais, exposés

par le commandement de Jésus-Christ, hommes de peu de foi, pourquoi douterions-nous ? Une mer tranquille ne peut pas plus nous soutenir qu'une mer orageuse; il faut des miracles pour l'un et pour l'autre ; mais le second ne coûte pas plus à Dieu que le premier ; s'il a fait l'un, espérons l'autre ; ne pas l'espérer, c'est faire peu d'honneur à sa bonté, à sa puissance : c'est mériter qu'il nous abandonne (1).

Il est vrai que la présomption mérite plus d'abandon qu'un peu de défiance. Pierre enfonce quand il tremble, mais Jésus-Christ vient à son secours (2). Le juste milieu se trouve dans la disposition du Roi prophète, au psaume 90 (3). Faisons-en notre entretien le reste du jour ; recourons-y dans toutes nos défiances, mais pensons bien à qui sont faites les promesses : à celui qui s'établit en Dieu, qui fait sa demeure en Dieu, qui n'en sort jamais que par l'ordre de Dieu même. La terre ni l'enfer, l'artifice ni la violence, la multitude ni la malice de ses ennemis, ne lui pourront jamais nuire.

(1) *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* Matth. 14, 31.
(2) *Extendens manum, apprehendit eum.* Matth. 14, 31.
(3) *Qui habitat in adjutorio Altissimi.* Ps. 90

MÉDITATION

Sur la résignation aux ordres de Dieu, que doivent avoir les ouvriers de l'Evangile, à l'exemple de Jésus-Christ, des Apôtres, et des hommes apostoliques.

RÉSIGNATION, dis-je, aux ordres de Dieu :

1.° Dans le partage inégal des talens naturels ou surnaturels.

2.° Dans la diversité des emplois et des demeures.

3.° Dans l'incertitude des succès heureux ou malheureux.

PREMIER POINT.

Résignation dans l'inégalité des talens.

Se voir mal partagé, ou moins avantageusement que plusieurs autres. Esprit médiocre, capacité bornée, par sa faute ou autrement, peu d'un certain extérieur frappant ou gagnant, c'est une des choses qui déplaît le plus, d'ordinaire : elle occasione toujours des dégoûts, des chagrins, des ennuis, souvent de grandes tentations sur l'état même qu'on a embrassé, et quelquefois, malgré les promesses qu'on a faites à Jésus-Christ, un éloignement scandaleux de toutes les fonctions apostoliques, que nous abandonnons pour nous livrer à l'oisiveté et au repos ; toujours coupables et inexcusables, puisque le principe de ce désordre est un défaut d'humilité et de vertu.

Que se dire à soi-même, pour répondre à ces pensées de découragement ? C'est Dieu, c'est Jésus-Christ qui est maître des talens, et qui les distribue à qui et comme il lui plaît ; il a de grandes raisons de le faire ; mais il le fait, c'est la grande raison de se résigner.

Ainsi saint Paul consolait ceux des fidèles de Corinthe et d'Ephèse, qui eussent voulu être apôtres et prédicateurs : *La grâce a été donnée à chacun de nous selon la mesure du don de Jésus-Christ* (1)... *A l'un, le don de sagesse ; à l'autre, le don de science ; aux uns, le don de foi ; aux autres, le don des guérisons.... Un autre a reçu le discernement des esprits ; un autre, le don des langues... Cependant c'est un seul et même esprit qui opère toutes ces choses*, etc. (2) Et que serait-ce qu'un corps où il n'y aurait que des yeux, des oreilles, ou des mains ?

Hélas ! que savons-nous si plus d'esprit ou de science, et par là plus d'honneurs et de distinctions, n'eût pas été notre perte ? Ceux qui en ont le plus, en font-ils toujours un assez bon usage pour mériter d'être enviés ? Mais, venons à nos modèles, Jésus-Christ, les apôtres, et les saints.

Jésus-Christ avait tous les talens imaginables, et il ne pouvait pas ne les point avoir ; mais quel soin prit-il de les tenir cachés dans les termes simples où son Père avait voulu qu'ils parussent !

Les apôtres, depuis qu'ils eurent été éclairés du Saint-Esprit, furent-ils jaloux les uns des autres ?

(1) Eph. 4, 7.

(2) *Unicuique autem nostrùm data est gratia secundùm mensuram donationis Christi....* Eph. 4, 7 ... *Alii quidem.... datur sermo sapientiæ, alii autem sermo scientiæ, etc.* I. Cor. 12, 8.

Car auparavant ils étaient hommes comme nous ; mais il ne tient qu'à nous de devenir leurs imitateurs. Pierre parut-il chagrin de voir Paul briller, dans un sens, beaucoup plus que lui, soit qu'il écrivît ou qu'il prêchât ; et saint Joseph, surnommé Barsabas, se fâcha-t-il de voir Matthias préféré et uni au collége des apôtres, comme on lit qu'il arriva depuis à Tertullien et à tant d'autres à qui l'on aime mieux ressembler ?

Quel fut encore l'esprit des premiers fondateurs d'ordres et des instituteurs de tant de saintes communautés, et de leurs premiers compagnons ? Ils songeaient à se rendre des hommes accomplis dans leur état ; ils gardaient à la lettre leurs règlemens. Ils n'étaient occupés que du soin de s'y perfectionner, d'y travailler de tout leur pouvoir, et d'y glorifier Dieu.

Concluons donc, avec l'Apôtre (1) : soyons jaloux, non point de ces grâces purement gratuites, qui ne sont données que pour la gloire du ministère, mais de ces autres grâces qui opèrent la sainteté et qui la signifient. Qui n'a qu'un talent, ne rendra pas compte de deux ; mais on rendra un compte rigoureux de cinq, si on les a reçus, et d'un seul, n'en eût-on reçu qu'un.

Mais je ne suis capable ni de prêcher, ni d'enseigner les hautes sciences ? Qu'importe, pourvu que vous fassiez bien ce que vous ferez ? un catéchisme, une instruction, le soin des enfans ou du temporel, dans les communautés où vous en serez chargé ; une mission, quelques prédications à la campagne ? En un mot, représenter un prince, agir de sa part

(1) *Æmulamini charismata meliora.* I. Cor. 12, 31

dans une ambassade brillante, ou dans une négociation secrète et obscure, c'est tout un à ses yeux, pourvu qu'on s'y comporte avec le plus grand soin, et qu'on n'épargne rien pour y réussir.

Attendons le jour du jugement, où Dieu nous découvrira ses desseins ; ou plutôt il les a déjà découverts.... A chacun, des talens selon l'emploi auquel on le destine, selon le degré de vertu dont il a besoin dans son emploi, selon sa capacité (1).

SECOND POINT.

Résignation dans la diversité des emplois et des demeures.

Où irai-je ? que ferai-je ? à quoi me destinerai-je ? autre source de tentation et de trouble, surtout dans le temps d'une retraite, ou dans le séjour d'un séminaire, dans le recueillement de la solitude ; d'où l'on considère quels sont les chemins qu'on peut prendre pour la suite, et les différens termes où l'on peut aboutir.

Avec de la foi, nous devons croire qu'en obéissant, nous irons toujours où Dieu voudra, et que toujours nous serons contens ; mais il faut s'abandonner, et ne pas mettre la main au gouvernail.

Jésus-Christ fut occupé du travail des mains, ou à la prédication, selon que son Père le voulut ; il prêcha où son Père voulut, toujours dans la Judée, et non pas ailleurs. Une si petite province suffisait-elle au zèle du Fils de Dieu ? Dans les endroits où l'on voulut l'arrêter, il répondit : *Il faut que je*

(1) *Unicuique secundùm propriam virtutem.* Matth. 25, 15.

prêche l'Evangile dans les autres villes, parce que j'ai été envoyé pour cela (1).

Les apôtres se transportèrent où le Saint-Esprit et où l'Eglise les avaient destinés ; mais dans l'étendue même de leurs missions, Philippe attend, pour partir, qu'un ange lui dise : Allez vers le midi, sur le chemin de Jérusalem, à Gaze. A-t-il converti l'eunuque d'Ethiopie ? C'est l'Esprit du Seigneur qui le transporte à Azot. Saint Paul ne se croit pas libre d'aller à Jérusalem, ou de n'y aller pas, quand l'Esprit de Dieu ne l'y envoie pas : la vision menaçante de ce qui doit lui arriver là, ne le retarde point (2); en écrivant aux Corinthiens (3), j'irai vers vous ; mais il faut que Dieu le permette. L'histoire ecclésiastique, les histoires même les plus récentes, les relations étrangères, et tout ce que nous avons vu quelquefois de nos propres yeux, tout est plein de ces exemples d'une sainte indifférence. Combien de saints prêtres, de saints religieux, destinés d'abord à un endroit par les pasteurs de l'Eglise, ou par les supérieurs de leurs communautés, et marqués ensuite pour un autre lieu ! L'un devait aller aux Indes, il reste en Europe ; un autre devait passer en Allemagne, on l'arrête en France. Une mission est arrangée pour une grande ville ; des ecclésiastiques zélés se préparent ; un besoin plus pressant les appelle à la campagne. Avoir paru dans les grands emplois, dans les occupations éclatantes, dans les

(1) *Et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei ; quia ideò missus sum.* Luc. 4, 43.

(2) *Ecce alligatus ego Spiritu, vado in Jerusalem, quæ in ea ventura sint mihi, ignorans ; nisi quod Spiritus mihi protestatur, dicens, quoniam vincula et tribulationes Jerosolymis me manent.* Act. 20, 22.—(3) *Si Deus permiserit.* I. Cor. 16 7.

chaires les plus estimées, s'y être fait une grande réputation, et ensuite, pour répondre au zèle d'un supérieur et au besoin du public, prendre un emploi obscur, humiliant, dans une paroisse, dans un séminaire, dans une communauté : voilà l'épreuve du zèle et de cette résignation propres des hommes vraiment dévoués à la gloire de Dieu, au salut du prochain, et à leur propre sanctification.

TROISIÈME POINT.

Résignation dans les succès heureux ou malheureux.

On ne peut, dans un sens, en avoir guère moins que Jésus-Christ. Avec tant de miracles, tant d'instructions en public et en particulier, qui l'écouta ? qui le suivit ? Des gens du peuple, et de ce peuple qui oublia bientôt ses instructions. Se lassa-t-il jamais de recommencer, comme s'il eût fait tous les plus grands fruits ? Un tel maître, en trois ans de prédication, n'avoir fait que très-peu de disciples, cela se conçoit-il ?

Qui le consolait ? Je n'ai rien rejeté de ce que mon Père m'a donné, ni rebuté ceux qui sont venus à moi (1).

Les apôtres eurent tous du succès ; mais il ne fut pas égal ; il s'en faut bien. Outre ce que nous avons rapporté de saint Jacques, qui ne convertit dans toute l'Espagne que sept personnes, à ce qu'on dit, et à qui ce fut une partie du calice que Jésus-Christ lui avait promis (2), il est certain que saint Pierre,

(1) *Omne quod dat mihi Pater, ad me veniet, et eum qui venit ad me, non ejiciam foràs.* Joan. 6, 37.

(2) *Calicem quidem meum bibetis.* Matth. 20, 23.

saint Paul, et saint Jean, furent seuls fondateurs de l'Eglise dans tous les pays civilisés. Xavier eut assez de succès pour être plus que satisfait; sa résignation fut de les laisser imparfaits, à l'âge de quarante-sept ans seulement, et de mourir content aux portes de la Chine.

Pour entrer dans des dispositions si saintes et si religieuses, méditons ces paroles de saint Bernard au pape Eugène: *Vous n'êtes point obligé de guérir, mais de ne rien épargner pour la guérison. J'ai plus travaillé qu'eux tous, dit saint Paul; il ne dit pas: J'ai fait plus de fruit. Ainsi, faites ce qui est de votre devoir; Dieu fera ce qu'il doit faire, sans qu'il soit nécessaire que vous soyez si inquiet. Plantez, arrosez, donnez tous vos soins, faites tous vos efforts; vous aurez par là rempli tous vos devoirs* (1).

Le succès est réservé à plusieurs, après la mort: ce fut après son ascension que Jésus-Christ, du haut du Ciel, vit s'établir son Eglise; et peut-on douter que les apôtres n'aient mérité aux premiers missionnaires, et ceux-ci à leurs successeurs, leur entrée dans des pays où ces premiers prédicateurs n'avaient point pénétré, et dont le mérite et la résignation fut de mourir au milieu de leurs succès, laissant à d'autres l'avantage d'achever ou de continuer l'ouvrage commencé?

(1) *Curam exigeris, non curationem: plus omnibus laboravi, ait Paulus, etc.*

MÉDITATION

Sur l'institution de l'Eucharistie, par rapport aux hommes apostoliques.

L'Eucharistie était infiniment utile, ou même nécessaire à tous les chrétiens, et c'est pour tous que Jésus-Christ l'a instituée ; mais comme elle était plus nécessaire encore aux apôtres et à leurs successeurs qu'au reste des fidèles, on peut dire aussi qu'il les a eus principalement en vue en l'instituant. Aussi, les apôtres furent-ils les seuls en présence de qui il l'institua, et les seuls à qui il fut dit, en parlant à leurs personnes : *Buvez et mangez tous ; ceci est mon corps, ceci est mon sang,* comme s'ils eussent dû être les seuls à y participer.

Leur ministère demande, avons-nous dit souvent :

1.° Un amour tendre et généreux pour le Sauveur ;

2.° Une force de courage inaltérable dans le travail ;

3.° Une patience invincible dans les souffrances.

L'eucharistie, qui s'appelle tout à la fois, sacrement d'amour, nourriture des forts, et mémorial de la passion, est la source féconde de toutes ces excellentes vertus (1).

(1) *Sacramentum amoris, cibus fortium, et memoriale Passionis.*

PREMIER POINT.

Eucharistie, sacrement d'amour.

Sans amour pour Jésus-Christ, comment aura-t-on du zèle pour le salut des ames? C'est l'amour qu'il a eu pour elles, qui nous rend singulièrement estimables et aimables; et c'est l'amour que nous avons pour lui, qui nous inspire de l'affection pour ceux qu'il a tant estimés et aimés. Or, cet amour pour Jésus-Christ, où peut-on mieux le puiser que dans l'Eucharistie?

On l'appelle sacrement d'amour, parce qu'il est, à notre égard, et le signe le plus marqué de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et la cause la plus efficace de son amour en nous, comme les sacremens en général sont, tout ensemble, et des signes, et des causes de la grâce.

Où Jésus-Christ nous a-t-il mieux exprimé les excès de sa charité? *In finem dilexit eos* (1). Cela ne veut pas dire seulement qu'il nous a aimés jusqu'à la fin de sa vie, mais aimés jusqu'aux derniers termes où peut s'étendre l'amour le plus fort. S'être fait homme, être mort pour nous, il a cru, en quelque sorte, que c'était trop peu, tant qu'il était possible de faire quelque chose qu'il n'avait pas encore fait. Qui se serait avisé d'une invention pareille? Le seul amour.

L'eucharistie n'est pas seulement le signe de son amour pour nous, c'est encore la cause la plus efficace de son amour en nous. La grâce propre et particulière de ce sacrement, à l'exclusion de tous les autres, c'est de nous transformer en Jésus-Christ,

(1) Joan. 13, 1.

pour n'être plus qu'une même chose avec lui (1), et que nous ne soyons plus avec Jésus-Christ qu'un cœur, qu'un corps, qu'une ame.

Quelle étrange chose donc, que ces froideurs où nous sommes pour Jésus-Christ, en approchant si souvent de cette fournaise d'amour! Cela peut arriver par une espèce de miracle dont le démon seul peut être l'auteur (2). Cela ne doit-il pas nous faire craindre pour cette multitude de communions, qu'elles ne soient sacriléges? (car, pour être inutiles, notre état habituel ne le montre que trop). Craindre, dis-je, qu'il n'y ait quelque obstacle volontaire en nous, qui empêche l'effet naturel et comme nécessaire de cette union de Jésus-Christ avec nous, de cet amour pour lui, aussi tendre que généreux?

Mais si véritablement nous aimons Jésus-Christ, et si nous sentons en nous les impressions de cet amour, comment le lui marquer mieux qu'en faisant pour les autres, par amour pour lui, quelque chose de semblable à ce qu'il fait pour nous dans l'eucharistie?

C'est ici plus qu'ailleurs, qu'il fait l'office de bon pasteur; il nous nourrit de sa propre chair, il nous nourrit de sa parole intérieure, il nous supporte avec bonté, il nous exhorte avec patience, il nous corrige sans se rebuter, il nous appelle à lui, il est toujours prêt à venir à nous; pourvu qu'il nous gagne, il est content.

Il n'a pas besoin, en lui-même, de rien de sem-

(1) *In me manet, et ego in illo.* Joan. 6, 57.... *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* Ibid. 17, 21.

(2) *Tot congestis carbonibus, miraculo diabolicæ artis adhuc expescimus* Richard de Saint-Victor.

plable, mais il en a besoin dans l'ame de nos frères; il lui faut, dans eux, et pour eux, un bon pasteur (1); que ce soit toujours un des points principaux de nos actions de grâces : que puis-je faire aujourd'hui pour le salut des ames? Je le dois faire, je le ferai.

Jésus-Christ peut bien peu de chose, si une communion ne suffit pas pour soutenir notre zèle jusqu'à l'autre, c'est-à-dire, pendant l'espace de vingt-quatre heures. Disons souvent, dans le cours du jour : J'ai été, aujourd'hui même, tant aimé de Jésus-Christ, et je lui refuserais dans mon frère telle ou telle marque de mon amour !

SECOND POINT.

Eucharistie, le pain des forts.

Dans le travail de notre ministère, nous avons besoin de force et de courage; Jésus-Christ dans l'eucharistie est le pain des forts.

Un homme qui a un exercice de corps dur et pénible à soutenir journellement, succombe bien vite s'il ne prend une nourriture solide, et qui puisse réparer ses forces.

Les aigles et les lions ne se nourrissent point de vermisseaux (2); il leur faut une proie qui réponde à leur voracité (3).

Mais Jésus-Christ pouvait-il, à cet égard, mieux pourvoir à nos besoins divers (4)? Que cherchons-

(1) *Pasce oves, pasce agnos.* Joan. 21.

(2) *Non pascitur leo vermibus.*

(3) *Ubicumquè fuerit corpus, illùc congregabuntur et aquilæ.* Luc. 17, 37.

(4) *Scit Pater vester quia his omnibus indigetis.* Matth. 6, 32.

nous pour nous soutenir ? si, dans cet auguste sacrement, nous ne pouvons pas le trouver, qui nous donnera de sa chair pour nous nourrir (1)? Job parlait ainsi, pour exprimer l'amour tendre qu'avaient pour lui ses domestiques ; chacun eût voulu, pour ainsi dire, s'incorporer son maître dans lui-même, le changer en sa propre substance. La passion emploie les mêmes termes quelquefois, pour signifier ses emportemens brutaux.

L'homme apostolique doit le dire de Jésus-Christ, mais dans un autre sens : Que ne puis-je plus encore qu'une fois tous les jours me nourrir de Jésus-Christ, pour en avoir plus de force à le servir! Au moins disons tous les jours la sainte messe, soit que nous prêchions, ou que nous soyons en mission ; retranchons plutôt de notre repos. L'eucharistie, nourriture non-seulement forte, mais délicieuse (2), et ceci est un nouveau remède au dégoût du ministère.

Les hommes apostoliques, inondés de consolations après la communion, volaient aux emplois les plus rebutans ; ils ne goûtaient plus rien sur la terre (3).

Sortons de cette table comme des lions rugissans, et qui ne respirent plus que guerre et combats contre les ennemis de Jésus-Christ (4).

(1) *Dixerunt viri tabernaculi mei, quis det de carnibus ejus et saturemur ?* Job. 31, 31.

(2) *Panem de cœlo.... omne delectamentum in se habentem.* Sap. 16, 20 ... *Cibus ejus electus.* Habac. 1, 16.... *Pinguis panis ejus, et præbebit delicias regibus.* Genes. 49, 20.

(3) *Da mihi animas, cætera tolle tibi.*

(4) *Tanquam leones ignem spirantes, ab illâ mensâ recedamus, facti diabolo terribiles.*

TROISIÈME POINT.

Eucharistie, image journalière de la Passion.

Il faut encore aux hommes apostoliques une patience invincible dans les souffrances, et Jésus-Christ dans l'eucharistie leur a donné une image journalière de sa passion, la chose du monde la plus propre à faire aimer la souffrance (1). Tout est fait, dans ce sacrifice, pour nous en rappeler la mémoire : l'état du corps et du sang du Sauveur séparé, et consumé par une mort mystique, les ornemens chargés de croix de tous côtés, et toutes les bénédictions à l'autel, nous rappellent sans cesse à cette pensée.

La patience de Jésus-Christ dans l'eucharistie, ne nous la prêche pas moins. Il y souffre le baiser de Judas, les insultes des mauvais chrétiens, semblables à celles des Juifs, et il garde sur tout cela un profond silence, comme aux tribunaux.

C'est cette image toujours présente de la passion, qui doit nous animer à la patience, et plus encore l'homme de douleurs que nous recevons. Les martyrs, après la communion, allaient triomphans au supplice. Qu'avons-nous à souffrir de semblable ? Et nous manquons de patience et de courage avec un tel secours !

Voici un autre genre de force. Un jeune religieux ayant un jour servi la messe à un prêtre, celui-ci, au retour de l'autel, se trouva mal, et rejeta tout ce qu'il venait de prendre à la messe. Celui qui lui avait servi la messe, part, et va consulter son supé-

(1) *Memoriale Passionis.*

rieur, lui demande une permission, que la seule connaissance de sa haute vertu lui fit accorder. Il vient donc, et se jetant respectueusement par terre, il avale, avec les restes du corps et du sang de Jésus-Christ, toute l'ordure qui les environnait, sans révolte et sans aucune suite. Il s'était dit, apparemment : Jésus-Christ n'a pas horreur de descendre chaque jour dans mon estomac, aurai-je horreur de lui partout où je pourrais le démêler ! Quel exemple de vertu dans un jeune novice de nos jours ! Et nous, disant la messe chaque jour, nous serions rebutés des pauvres, ou de l'ordure d'une prison et d'un hôpital ?

RETRAITE DE TRENTE JOURS.

TROISIÈME PARTIE.

Méditation fondamentale de la Passion de Jésus-Christ.

Les méditations de la seconde partie, que nous venons de faire, tendent à former, les unes un chrétien et un religieux, sur les exemples de Jésus-Christ dans sa vie cachée ; les autres, un homme apostolique sur les exemples de Jésus-Christ dans sa vie publique ; mais cette troisième partie regarde le simple chrétien, et le religieux, et l'homme apostolique, presque également, et convient à tout le monde, parce que la passion de Jésus-Christ, qui en fait le sujet, donne à tous, sans exception, de très-pressantes instructions dans la nécessité où nous nous trou-

vons si souvent de souffrir beaucoup en cette vie : elle présuppose, comme les deux parties précédentes, quelques vérités fondamentales, sans lesquelles tout ce que nous méditerions n'aurait que peu ou point d'effet. Car, premièrement, si nous regardions Jésus-Christ comme un homme ordinaire, nous pourrions croire que s'il souffre beaucoup, c'est par un effet de son mauvais sort, et qu'il n'est pas maître de ne point souffrir.

2.° Si nous croyions qu'il souffrît sans aucun rapport à nous, nous regarderions ses souffrances comme celles de tant d'autres personnes qui nous sont indifférentes, comme ce que nous lisons dans l'histoire d'un pays qui nous est tout-à-fait étranger.

3.° Enfin, si nous ne savions toutes les différentes raisons qui l'ont déterminé à vouloir ainsi souffrir, tout au plus nous aurions de la compassion pour lui, et peut-être quelque espèce de reconnaissance; mais nous n'irions pas jusqu'à vouloir absolument l'imiter.

Il est donc de la dernière importance, dans cette méditation préliminaire, de nous bien remplir de ces trois considérations : Quel est celui qui souffre, pour qui il souffre, et pourquoi il souffre, et de ne nous occuper d'aucun des mystères particuliers de la passion, que nous ne nous en soyons bien pénétrés auparavant.

Ces trois circonstances nous sont exprimées dans ces mots de la première épître de saint Pierre, chapitre 2 : Jésus-Christ a souffert pour nous, à dessein que nous marchions sur ses traces (1). Jésus-

(1) *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.*

Christ a souffert ; c'est la première. Il a souffert pour nous ; c'est la seconde. A dessein que nous marchions sur ses traces ; c'est la troisième.

PREMIER POINT.

Première circonstance. Christus passus est, *Jésus-Christ a souffert.*

C'est Jésus-Christ qui souffre. Jésus-Christ ; c'est-à-dire, premièrement, le Fils unique de Dieu, le Dieu de la gloire ; le repos, les délices, toutes sortes de respects, d'honneurs, et de vénération lui sont dus ; il les mérite par sa nature et dans le souverain degré.

Jésus-Christ, c'est-à-dire, 2.° l'homme le plus innocent, le plus saint, le plus irréprochable qui fut jamais, et même qui puisse être. Il n'a fait de mal à personne, il a fait du bien à tous (1). N'eût-il pas été Dieu, il devait attendre toute sorte de reconnaissance et de bons traitemens de ceux qu'il avait prévenus en tant de manières.

Jésus-Christ, c'est-à-dire, 3.° un Homme-Dieu et un Dieu homme tout à la fois, au pouvoir de qui il était de ne souffrir pas. Il le montre bien, puisque tant de fois il a prédit lui-même ses souffrances ; qu'il est allé au-devant d'un pas assuré, et que ses ennemis, renversés par terre à son premier aspect, ne purent se relever ni le prendre qu'après qu'il leur en eut donné la permission.

Jésus-Christ souffre donc ; vous le voyez, mon Dieu ! et vous le voyez tranquillement, et vous le permettez, et vous l'ordonnez. Il souffre, et vous,

(1) *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos à diabolo.* Act. 10, 38.

ministres de ses ordres, anges du Ciel, vous versez des larmes amères (1); mais vous ne vous mettez point en devoir de le venir défendre.

Maintenant donc qui suis-je, moi, qui refuse de souffrir, qui me plains de souffrir, qui murmure comme si on me faisait injustice en m'ordonnant de souffrir, qui blasphème, peut-être, quand on ne vient point assez tôt à mon secours? Qui suis-je? Un ver de terre plutôt qu'un homme (2); un vase d'argile dans les mains du potier qui l'a fait, et qui peut le briser à son gré; un homme plus dépendant de Dieu, que ne l'est de moi un vil insecte sur qui je me donne un empire arbitraire de vie et de mort, que j'écrase simplement pour mon plaisir, par fantaisie, par caprice, ou pour faire usage de ma force et de ma liberté. Qui suis-je? Un malheureux pécheur par le vice de mon origine; un pécheur méchant et criminel par la multitude de mes propres fautes; une victime cent fois échappée de l'enfer, digne, dès mon premier crime, du sort de Lucifer et de ses anges rebelles.

Qui suis-je encore? Un homme défectueux, dur, insupportable, peut-être, aux autres hommes, par sa fierté et ses hauteurs mal entendues; de qui mille gens maltraités, haïs, persécutés, ont droit de demander justice au maître commun de tous.

Quand je serais quelque chose, quand je serais innocent, quand je serais un saint, suis-je rien, comparé à Jésus-Christ, mon créateur, mon rédempteur, mon roi, mon maître? et puis-je attendre ou demander d'autres traitemens que lui?

(1) *Angeli pacis amarè flebant.* Is. 33, 7.
(2) *Vermis, et non homo.* Ps. 21, 7.

Après cela donc, que Dieu et les hommes me traitent, s'il est possible, comme Jésus-Christ a été traité. Au dehors, une pauvreté extrême, des mépris, des injures, des blasphèmes atroces, d'horribles calomnies, l'abandon, la fuite de mes amis, le triomphe insultant de mes ennemis, l'injustice, la faiblesse de ceux à qui je demanderai justice, des douleurs sensibles dans toutes les parties de mon corps, complication des maladies les plus incommodes, les plus douloureuses, les plus humiliantes, les plus désespérantes : au dedans, craintes, anxiétés, scrupules, agonies cruelles, doutes désolans sur mon salut. Dès que je me serai dit : Jésus Christ a souffert, aurai-je rien à répliquer? Dieu me traite comme il a traité son Fils. Sans examiner encore les raisons qu'il peut avoir d'ailleurs, n'en est-ce pas assez pour me soumettre? N'est-il pas le maître? Sa volonté n'est-elle pas la règle de toute justice (1)?

Mais en sommes-nous là, et que souffrons-nous? Qu'avons-nous souffert jusqu'ici? Ce que nous ont attiré nos déréglemens, nos passions; et hors de là, presque rien. Et combien d'adoucissemens de la part de Dieu même, tandis que son Fils paraît abandonné! Quoi que je souffre donc, souffrir avec résignation et avec courage, c'est mon devoir; que ce soit ma résolution.

(1) *Multiplicabit vulnera mea, etiam sine causâ.* Job. 9, 17. *Quis dicere potest : cur ita facis?* Ibid 9, 12.

SECOND POINT.

Seconde circonstance. Passus est pro nobis ; *il a souffert pour nous.*

C'est pour nous, c'est pour moi en particulier, que Jésus-Christ souffre, qu'il est accablé d'une tristesse mortelle, qu'il est chargé d'opprobres, déchiré de coups (1).

Pour me racheter de l'enfer ; je ne pouvais ni m'en retirer moi-même, ni espérer qu'aucun autre que lui m'en retirât.

Pour me mériter le Ciel et m'apprendre ce qu'il vaut, par le prix qu'il en a bien voulu donner.

Jésus-Christ souffre pour moi, dont les péchés contribuèrent à sa Passion, comme cause unique ou principale ;

Pour moi qui lui étais alors étranger, qui étais même son ennemi ;

Pour moi dont il prévoyait l'oubli injurieux, l'ingratitude, l'obstination, l'endurcissement dans l'imperfection ou le crime.

Hélas ! quelles circonstances de toutes celles-ci peuvent se trouver dans mes souffrances ?

Je souffre, mais c'est pour moi-même que je souffre ; tout le fruit m'en revient. Je remplis, en m'appliquant le fruit de ses souffrances, la seule chose qui puisse manquer à sa rédemption, et je deviens le coopérateur de mon salut.

Je souffre, et, par un jour de souffrances, je rachète plusieurs mois de souffrances de l'autre vie : et quelles souffrances que celles-là ?

(1) *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Ad Gal. 2, 20.

Je souffre, et en souffrant je me perfectionne dans la pratique des plus sublimes vertus : patience, résignation, mépris de moi-même et du monde, qui se fait connaître en me faisant souffrir.

Je souffre, et c'est pour m'incorporer et m'unir de plus près à Jésus-Christ : on ne lui ressemble qu'autant qu'on souffre ; et toute la gloire, et tout le mérite de l'homme consiste à lui ressembler.

Ah ! du moins, que je ne rende pas inutiles mes souffrances. C'est à moi qu'il parle : Ne pleurez pas tant sur moi, que vous veniez à vous oublier vous-même (1). Ma plus grande souffrance, c'est que vous en profitiez si peu. Je vous demande votre cœur; trouvez quelque autre qui ait autant fait pour vous que moi, et aimez-le, j'y consens. Je mériterais bien que, par amour, vous souffrissiez pour moi uniquement ; je ne le demande pas encore, souffrez pour vous ; mais ne me réduisez pas à vous condamner comme vous le méritez, en souffrant mal, ou en ne voulant rien souffrir.

TROISIÈME POINT.

Troisième circonstance. Relinquens exemplum, ut sequamini, *à dessein que nous marchions sur ses traces.*

Pourquoi, et par quel principe Jésus-Christ souffre-t-il ? Pour nous apprendre ce que mérite le péché, comment s'apaise un Dieu contre qui il a été commis, et comment il faut que nous l'apaisions, à son exemple. Pût-il être satisfait par un de nos soupirs, c'en serait assez pour sa justice, mais ce

(1) *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Luc. 23, 28

n en serait pas assez pour ses bontés ; elles méritent tout ce qu'un homme, fût-il Dieu, est capable d'endurer ; combien plus ce qu'est capable de souffrir un homme simplement homme !

De plus, Jésus-Christ souffre pour nous apprendre la grandeur de son amour envers nous. Il voulait non-seulement nous sauver, mais nous faciliter le salut, nous piquer de générosité, confondre notre lâcheté et tous nos mauvais prétextes (1). Jusqu'ici, il est vrai, peut-être n'avons-nous que trop souffert ; mais par quel principe ?

Par force, par nécessité, parce que nous ne pouvions faire autrement. De là que nous osâmes dire, peut-être, en voilà trop ; de là que nous exagérâmes nos peines, que nous les vantâmes comme un grand sacrifice de patience, que nous craignîmes d'en trop faire, et que nous tâchâmes de nous dédommager par la recherche de mille satisfactions inutiles, dangereuses, et peut-être même criminelles.

Combien les saints furent-ils différens ! Ah c'est moi, disaient-ils, c'est moi qui suis le pécheur et le coupable : cet innocent agneau, qu'a-t-il fait (2) ? Pour moi, je le sais, je ne reçois que ce que j'ai trop mérité ; mais pour Jésus-Christ, où est son crime, et que peut-on lui reprocher (3) ? Les saints estimèrent et aimèrent tant Jésus-Christ, qu'on eût dit qu'il ne leur était pas libre de ne pas vouloir l'imiter. Les souffrances, disaient-ils, ont été honorées, canonisées, divinisées dans la personne

(1) *Ecce quomodò amabat.* Joan. 11, 36.

(2) *Ego sum qui peccavi ; ego iniquè egi.* II. Reg. 24, 17.

(3) *Nos quidem.... digna factis recipimus ; hic verò nihil mali gessit.* Luc. 23, 41.

de notre maître. A Dieu ne plaise que nous nous glorifiions désormais de quelque autre chose. *O précieuse croix !* s'écriait l'un d'entre eux, *croix précieuse, depuis que tu fus honorée et consacrée en soutenant le corps adorable de mon Sauveur ! O bonne croix ! que j'ai si long-temps désirée, si ardemment aimée, si continuellement recherchée, et que je trouve enfin préparée à mes vœux empressés* (1) *!*

Est-ce un amant qui parle à l'objet de sa passion? Est-ce un disciple de Jésus-Christ prêt à mourir sur la croix ? Il continue : *Je viens à toi, pénétré de joie et d'assurance ; tire-moi de ce monde malheureux, et rends-moi à mon cher maître Jésus-Christ; qu'il me reçoive de tes bras, comme c'est par toi qu'il m'a racheté* (2). Quelle tranquillité ! quelle force invincible !

Enfin, comme on voulut le détacher de la croix, au bout de deux jours qu'il y vivait encore, il s'écria : *Ne souffrez pas, Seigneur, qu'on puisse me détacher d'ici, ni que j'aie l'humiliation de mourir ailleurs que sur votre croix* (3).

Ces sentimens ne sont pas surprenans dans saint André ; il connaissait Jésus-Christ, et l'aimait ; il ne voyait de gloire qu'à lui ressembler dans la vie

(1) *O Crux pretiosa ! quæ decorem de membris Domini mei suscepisti ! Bona Crux, diù desiderata, sollicitè amata, sine intermissione quæsita, et aliquandò jam concupiscenti animo præparata !*

(2) *Securus et gaudens ad te venio. Suscipe me ab hominibus, et redde me magistro meo, ut per te me recipiat, qui per te me redemit.*

(3) *Ne permittas, Domine Jesu Christe, famulum tuum solvi, et ab homine corruptibili humiliari.*

et à la mort. Aimons-le comme les saints ; demandons-lui la grâce de l'aimer, et nous penserons bientôt comme eux.

MÉDITATION PARTICULIÈRE

Sur les divers sacrifices que Jésus-Christ fit à Dieu son Père, dans le cours de sa Passion.

Il ne faut pas nous tromper ni nous flatter ; on ne saurait remplir parfaitement ses devoirs envers Dieu ni envers le prochain, sans beaucoup souffrir, et sans avoir souvent de grands sacrifices à faire : sacrifice de sa tranquillité et de ses consolations intérieures, sacrifice de sa liberté, sacrifice de ses amis, sacrifice de sa réputation, sacrifice de son honneur, sacrifice de son corps, sacrifice de sa vie même.

Jésus-Christ les a faits dans sa Passion, tous ces sacrifices, de la manière la plus excellente. Nous verrons, dans les méditations suivantes, comment et en quoi nous devons l'imiter.

PREMIÈRE MÉDITATION

Du sacrifice que Jésus-Christ fit au Jardin des Olives ; de ses consolations intérieures.

Au premier point, nous considérerons combien ses peines intérieures furent excessives.

Au second point, où il chercha du soulagement.

Au troisième point, quel soulagement il trouva.

PREMIER POINT.

Combien les peines intérieures de Jésus-Christ furent excessives.

En voici quelques conjectures :

1.° Il est triste, il s'ennuie, il tremble ; et c'est la première fois de sa vie qu'on ait vu en lui rien de semblable (1).

2.° Il se plaint, lui qu'on n'avait jamais entendu se plaindre. Et dans quels termes se plaint-il ? De la manière la plus vive, lui qui aimait tant à souffrir. Mon ame, dit-il, est triste jusqu'à la mort; il faut que la Divinité me soutienne pour que je ne succombe pas.

3.° Il ne peut ni s'arrêter en place, ni se fixer à rien. Il prie, et ses prières, ses réflexions ne sauraient le soulager ni le calmer. Il va rejoindre ses disciples, et il les quitte un instant après. Plus il avance, plus ses combats augmentent, jusqu'à lui faire suer du sang ; et cette sueur est si abandante, qu'elle tombe de toutes les parties de son corps, et coule jusqu'à terre (2).

A juger maintenant de l'effet par les causes, ses peines ne durent-elles pas être extrêmes ?

1.° Il se voyait chargé des péchés de tous les hommes, et il se les appropriait : paraître en cet état aux yeux de son Père !

2.° Il prévoyait distinctement tout ce qui allait lui arriver. Déjà il était sans disciples, sans amis,

(1) *Cæpit pavere et tædere.* Marc. 14, 33.

(2) *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis in terram.* Luc. 22, 44.

sans défense, traité indignement, couvert d'opprobres, fouetté impitoyablement, cruellement crucifié.

3.° Il voyait l'inutilité de ses travaux pour la plus grande partie des hommes ; une multitude infinie brûler déjà dans les enfers, quoique d'avance on leur eût appliqué les fruits de sa mort ; une autre multitude infinie qui, dans le christianisme même, avec tant de grâces, ne laisserait pas de se perdre encore.

4.° Parmi les gens de bien et les plus fidèles de ses disciples, il voyait qu'à peine s'en trouverait-il d'assez généreux pour l'imiter ; qu'on le servirait en esclaves ; qu'après tant de marques d'amour, on ne voudrait faire que ce qu'il faut, et par la simple crainte de se damner. Peut-être ne fut-ce pas là une de ses moindres peines.

Jamais il n'arrivera que nous ayons d'aussi justes sujets de nous affliger, ni que nous éprouvions des suites de nos afflictions et de nos combats aussi rudes pour la nature. Au moins jusqu'ici n'avons-nous pas encore souffert jusqu'à suer du sang (1).

Mais, chrétiens, religieux, hommes apostoliques, tous ont quelque chose à souffrir ; personne n'est sans quelque peine intérieure. L'un est tourmenté de perplexités, de scrupules ; il ne saurait croire que Dieu soit content de lui ; il voit toujours l'enfer comme ouvert sous ses pas ; il doute qu'il y ait pour lui quelque miséricorde. Ce n'est qu'un travail d'imagination ; mais le mal n'en est pas moins réel. Il languit, il sèche, il meurt tout vivant.

L'autre, que Dieu a éclairé sur ses fautes passées

(1) *Nondùm usque ad sanguinem restitistis.* Heb. 12, 4.

ne se regarde plus que comme un objet d'abomination. Il ne peut se souffrir environné d'iniquités, comme dans une profonde mer ; ses pensées, ses réflexions ne servent qu'à lui rendre la vie odieuse.

Celui-ci sent tout le poids de la vie régulière qu'il a embrassée pour l'amour de Dieu. Les exercices de piété lui sont devenus odieux ; il ne fait rien qu'avec dégoût. La prière est pour lui comme un supplice ; il voit avec des yeux d'envie l'état plus libre des gens du siècle et des religieux imparfaits ; à peine peut-il résister à la tentation.

Celui-là, plein de zèle pour l'amour de Dieu et pour le salut des ames, se désole de le voir tant offensé. Ses travaux lui paraissent inutiles ; on ne l'écoute point comme il voudrait (1).

Plusieurs souffrent par la seule prévoyance de l'avenir. Que deviendront-ils ? Quel parti prendront-ils ? Ils ont des ennemis puissans ; ils n'ont ni talens, ni appui, ni crédit, ni bien, ni ressources. Quelques-uns, attaqués d'une maladie habituelle, d'une pesante et noire langueur, craignent presque également de vivre et de mourir. Vivre inutile, à charge à soi-même et aux autres, mourir sans avoir fait pénitence ! eût-on fait pénitence, mourir sans savoir certainement ce qu'on deviendra !

Dans tous ces états divers, à tant de maux différens, voici un remède universel :

Jésus-Christ, abattu de tristesse, épuisé de forces, étendu dans son sang, agonisant enfin, et tout près de succomber. Regardez-le, ô homme ! qui que vous soyez, quelque malheureux, quelque affligé que vous soyez ! et quoi encore ? Rien de plus.

(1) *Petivit animæ ut moreretur.* III. Reg. 19, 4.

Regardez-le, et ne vous lassez point de le regarder. Un coup d'œil en a fortifié, soutenu, consolé mille autres. Ne perdez point de vue cet objet, que vous ne vous sentiez affermi.

C'est là mon Dieu, je le crois ; et je le vois autant ou plus peiné que moi. C'est le bien-aimé de Dieu. Dieu ne me hait donc pas ; tout n'est donc pas perdu, quoique je sois dans le trouble et dans la peine. C'est le bras de Dieu, la force de Dieu. L'hysope peut être ébranlé où le cèdre a paru avoir de la peine à se soutenir. Mais c'est pour me revêtir de sa force que le Fils de Dieu s'est réduit à mes faiblesses. Ce sang qui coule de toutes les parties de son corps, est le remède à toutes mes fragilités.

A Dieu ne plaise donc que je me désespère. C'est pour mériter les grâces propres de mon état que le Sauveur s'est réduit à un état pareil : attaché à lui, plus ferme que la montagne de Sion, je ne serai jamais ébranlé.

SECOND POINT.

Où Jésus-Christ va chercher du soulagement dans peines intérieures.

Dans Dieu, auprès de Dieu, et nulle part ailleurs.

1.° Il laisse la multitude de ses disciples à l'entrée du jardin. A quoi bon tant de témoins et tant de confidens de nos peines ? C'est les fatiguer, les incommoder ; ils ont leurs croix comme nous ; si ce n'est aujourd'hui, c'est une autre fois ; ce n'est pas là nous soulager. Après quelques momens de suspension et d'épanchement avec eux, on revient à soi-

même, peiné comme auparavant, et chargé des remords de plusieurs fautes nouvelles.

2.° Jésus-Christ mène avec lui trois disciples ; dans ses peines intérieures, on peut aller à quelque ami d'élite : Donnez-moi conseil et priez pour moi, je vous conjure. Ce n'est là que chercher Dieu dans l'homme ; mais c'est chercher le monde que d'aller à des amis imparfaits. Pourquoi aussi en faites-vous tant ? vous diront-ils ; quittez cette grande exactitude ; vous ne pourrez jamais soutenir ce genre de vie si bizarre et si outré. Tel est leur langage ; c'est tout ce qu'on peut attendre de leur imperfection.

3.° Au bout d'un moment, Jésus-Christ les quitte, ces trois amis mêmes.

La consolation prise d'abord d'ans la vue de Dieu, pourrait devenir naturelle, si elle durait trop longtemps ; revenons donc vite à Dieu.

4.° Mais sa prière, quelle était-elle ? Prosterné contre terre, ou pour marquer mieux son profond respect, ou parce qu'il n'avait plus la force de se soutenir : Mon Père, disait-il, si cela se peut, que ce calice soit loin de moi ; cependant que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.

Le beau sentiment ! qu'il est digne du Fils de Dieu, et des imitateurs du Fils de Dieu ! Non, rien n'est plus divin que tant de répugnances à souffrir, avec tant de résignation. Si Jésus-Christ eût paru avoir moins de peine à se soumettre, nous eussions dit : Je ne puis l'imiter. Maintenant, gémissons, répandons notre cœur devant Dieu ; ce n'est point un crime ; mais écoutons bien ce qu'il nous dira, et soyons fidèles à l'exécuter..... Sa prière fut une prière courte. Quelque affligés que nous soyons,

eussions-nous l'ame sur le bord des lèvres, nous en pouvons dire autant. Prière répétée aussi long-temps que dure la peine. On n'obtient rien que par la persévérance.

Prière tendre. *Mon Père ;* ah ! il est notre père, quoiqu'il nous afflige. Qu'il agisse donc en liberté; je ne crains que les coups d'un juge irrité.

Prière conditionnelle. Délivrez-moi, si cela se peut, si vous le jugez à propos. S'il parlait à un autre qu'à un père, il dirait absolument : Délivrez-moi de la mort. Mon Père voit tout, il peut tout, et il m'aime (1).

Tous tant que nous sommes, ah ! combien souvent, dans la suite de la vie, aurons-nous besoin de pratiquer ces importantes leçons !

Allons à Dieu, on y trouve tout ; mais, encore une fois, n'allons qu'à Dieu, ou à des hommes de Dieu.

TROISIÈME POINT.

Quel soulagement Jésus-Christ trouva dans ses peines intérieures.

Beaucoup de la part de Dieu à qui il avait eu recours ; nul soulagement de la part des hommes ; mais aussi il n'avait pas mis son espérance en eux.

Son Père lui envoie donc un ange : est-ce qu'il sera délivré de la mort ? Non ; mais il passera par tous les tourmens, et il mourra sans se plaindre et sans donner la moindre marque d'impatience. Souffrir ainsi, n'est-ce pas plus que mourir ?

Vérité de foi. A de ferventes prières, toujours est

(1) *Sæviat quantùm vult ; Pater est.*

accordé ou ce que l'on demande, ou quelque chose de meilleur. Cela est vrai, ou Dieu n'aurait pas exaucé son propre Fils. Mais le Fils s'est cru exaucé, et il ne lui reste plus, en effet, ni crainte, ni agitation, ni tristesse (1).

Les disciples cependant, ses trois chers disciples, où étaient-ils? Assez près de là. Ils dormaient; d'abord ils avaient veillé; mais ils s'étaient lassés bientôt. Il n'y a que Dieu qui soit assez tendre pour soutenir long-temps la présence et les plaintes d'un malheureux, et qui, sans se fatiguer, puisse nous consoler long-temps, et nous tenir long-temps compagnie.

Quand on est humilié, disgracié, malade, languissant, tout fuit; les amis de plaisir et d'intérêt, c'est-à-dire, presque tous les amis, disparaissent, par la raison même que ce sont des amis d'intérêt et de plaisir.

Belle image de leur conduite, exprimée par le Prophète (2). Ma vie se consume dans la tristesse, et mes années dans les gémissemens. Mon affliction a abattu toute ma force : je suis en horreur à mes ennemis et à mes voisins, un sujet de crainte à tous ceux qui me connaissent. Ceux qui m'ont vu se sont enfuis de devant moi. Les hommes m'ont oublié, et m'ont effacé de leur mémoire comme ils en effacent les morts. On ne fait non plus d'état de moi que d'un vase brisé. J'ai ouï les injures que plusieurs me disaient, etc.

Si quelquefois le contraire arrive, s'il est quelque

(1) *Surgite, eamus.* Matth. 26, 46..... *Quem quæritis?* Joan. 18, 4.

(2) *In te, Domine, speravi.* Ps. 30, 12.

ami qui persévère, c'est encore Dieu qui l'envoie, comme il envoya l'ange à son Fils ; c'est l'espérance d'être récompensé de Dieu pour sa charité, qui le rend constant à nous consoler. C'est donc toujours proprement à Dieu seul que nous sommes obligés.

Renonçons donc à toute consolation humaine ; rien que Dieu, ou par rapport à Dieu. Mais n'attendons pas, pour nous attacher à lui, que nous soyons dans la peine ; nous mériterions alors qu'il nous abandonnât, qu'il nous renvoyât à ceux en qui nous aurions espéré. Attachez-vous donc à Jésus, pendant la vie et à la mort. Aimez et prenez pour votre unique ami, celui qui ne vous quittera point lorsque tout le monde vous quittera, et qui ne vous laissera jamais périr (1).

Cherchons Jésus-Christ où il est le plus abandonné, dans les églises, dans les pauvres. Tenons-lui fidèle compagnie, afin qu'à son tour il ne nous quitte point ; nous en serons réduits là, au moment que nous n'y penserons pas (2).

(1) *Teneas te apud Jesum, vivens et moriens. Illum dilige, et amicum tibi retine, qui omnibus recedentibus, te non relinquet, nec patientur in fine perire.* Imit. Christi. l. 2, c. 7.

(2) *Ab omnibus oportet te aliquandò separari, sive velis, sive nolis, etc.* Ibid.

MÉDITATION

Sur le sacrifice de sa liberté, que fit Jésus-Christ dans sa passion.

Ce fut, 1.° un sacrifice de son choix et parfaitement volontaire ;

2.° Un sacrifice public et tout-à-fait ignominieux ;

3.° Un sacrifice sans regret et qui dura jusqu'à la mort.

PREMIER POINT.

Un sacrifice tout-à-fait volontaire.

Premièrement, si, après la Cène, il se retire au Jardin des Olives, ce n'est pas qu'il ignore que c'est le rendez-vous assigné pour le prendre ; car, d'où viendrait, sans cela, cette tristesse dont il était comme accablé? ou comment, avant qu'il n'aperçût encore personne, aurait-il dit : *Levez-vous, allons ; voici tout près celui qui doit me livrer* (1)?

2.° Il se présente de lui-même à ses ennemis : *Qui cherchez-vous?* Sa première parole les ayant terrassés, une autre parole n'eût-elle pas pu les empêcher de se relever?

3.° Les disciples ayant voulu le défendre, il les arrête ; il guérit un des serviteurs du grand-prêtre, que Pierre, plus vif que les autres, avait déjà mutilé. Et qu'ai-je affaire de votre secours, ajouta-t-il; *ne puis-je pas prier mon père, qui m'enverrait bientôt plus de douze légions d'anges?* c'est-à-dire,

(1) Matth. 26, 46.

plus de soixante-dix mille de ces puissances célestes dont un seul défit, dans l'armée de Sennachérib, près de deux cent mille hommes en une nuit.

4.° Il défend qu'on touche à aucun de ceux de sa suite, et c'en est assez pour être obéi. Qu'il eût défendu que personne ne l'approchât, n'eût-il pas été obéi de même? Ne pouvait-il pas encore se rendre invisible, comme il l'avait fait une fois à Nazareth, et quelques autres fois à Jérusalem, quand on avait voulu l'arrêter avant le temps qu'il avait marqué? Si donc il perd sa liberté, si nous le voyons au pouvoir de ses ennemis, une puissance plus forte que celle du prince des ténèbres, le retient. Ce ne sont point les liens dont on l'attache, qui l'empêchent de s'échapper ; mais les liens de nos péchés, mais notre fausse liberté, pour lesquels il est résolu de satisfaire; mais les liens de cette immense charité qui le fait esclave de nos besoins (1).

Maintenant donc, après avoir adoré, remercié mille fois Jésus-Christ, et baisé les liens qui l'attachent pour l'amour de nous, que nous faut-il faire? Souhaiterons-nous d'être chargés de chaînes, quelque jour, pour l'amour de notre Maître? Que nous serions heureux!

Quelle consolation était-ce aux apôtres, de se voir emprisonnés pour avoir prêché l'Evangile? pour Xavier, de penser qu'en entrant en Chine, il serait peut-être d'abord mis aux fers, et qu'il y périrait? pour plusieurs autres prédicateurs de l'Evangile, de se voir arrêtés presque partout pour avoir tantôt converti des libertins, tantôt enseigné une doctrine pure et exacte, tantôt arraché des

(1) *Formam servi accipiens.* Phil. 2, 7.

mains de leurs séducteurs, une jeunesse simple et facile? Un imitateur des apôtres doit être prêt à tout souffrir.

Mais méritons ces grandes grâces par un autre sacrifice de notre liberté, qui est plus en notre pouvoir, et qui ne coûte pas moins à un naturel léger et ennemi de la constance.

C'est cette fausse liberté qui, jusqu'ici, a occasioné nos plus grandes fautes. On veut se gouverner soi-même, on ne veut dépendre de personne, on se révolte contre toute autorité qui veille de trop près. S'il arrive quelquefois qu'on se lie, il faut que ce soit toujours avec un plein pouvoir de se remettre en liberté quand on voudra; les chaînes même les plus sacrées qui nous tiennent attachés à Jésus-Christ, ne sont pas ensuite plus respectées que la règle et les ordres des supérieurs (1).

Aujourd'hui donc baisons nos chaînes, serrons-les plus que jamais. Un Dieu dans les fers pour l'amour de nous, nous attire à l'imiter; refuserions-nous de le suivre (2)?

Moins nous avons d'habitude à porter le joug, plus il nous en coûtera; mais il le faut, nous l'avons promis; sans un sacrilége nous ne saurions nous en dédire.

Il fut volontaire, notre sacrifice, à l'exemple de celui de Jésus-Christ; qu'il ne devienne pas un sacrifice forcé. Non, nous ne profiterons, nous ne persévérerons jamais qu'en nous faisant de continuelles violences (3).

(1) *Rupisti vincula mea et dixisti : non serviam.* Jer. 2, 20.
(2) *In funiculis Adam.... In vinculis charitatis.* Oseæ. 11, 4.
(3) *Tantùm proficies, quantùm tibi ipsi vim intuleris.* Imit. l. 1, c. 25.

Jésus-Christ enchaîné est l'image d'un religieux assujetti par sa règle, ou d'un chrétien qui s'est enchaîné volontairement par les liens d'une vie dévote et régulière; ils ne vont plus où ils veulent, mais c'est l'Esprit de Dieu qui les mène (1). Non mon Dieu, ce sera toujours où je voudrai, parce que je voudrai désormais tout ce que vous voudrez.

SECOND POINT.

Sacrifice de sa liberté, public et ignominieux pour Jésus-Christ

1.° Il est vrai que c'est de nuit qu'on le mène depuis le jardin jusque chez Anne; mais, outre que de grands cris annonçaient à tout le monde sa venue, ce fut en plein jour qu'il fut conduit d'Anne chez Caïphe, de Caïphe chez Pilate, de Pilate chez Hérode, d'Hérode une seconde fois chez Pilate, enfin au Calvaire, toujours chargé de liens comme un criminel. Quoi de plus honteux?

2.° Il est encore vrai qu'il s'était livré de lui-même au pouvoir de ses ennemis; mais les prêtres ne le disaient pas, le peuple ne le savait pas, et l'on confondait ses miracles passés, avec les prestiges de ces misérables enchanteurs qui ne peuvent plus rien dès qu'ils sont dans les mains de la justice. Quelle ignominie! Dès lors on commençait à dire: Il a pu sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même (2).

(1) *Cùm esses junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas; cùm autem senueris,.... alius te cinget, et ducet te quò tu non vis.* Joan. 21, 18.

(2) *Omnes videntes me, deriserunt me: locuti sunt labiis, et*

C'est cet état également public et ignominieux de Jésus-Christ, qui rendit aux hommes apostoliques les liens qu'ils portaient pour le Sauveur, non-seulement supportables, mais glorieux; ils se faisaient même honneur de les porter.

Saint Paul, au temps de sa captivité à Rome, ne séparait jamais ces deux titres, à la tête de toutes ses lettres (1). Il regarde cela comme un droit de demander et d'obtenir tout ce qu'il voudra, tant il croyait que les fidèles auraient de respect pour un captif du Sauveur du monde.

Dans un apôtre, cela est moins surprenant. Un grand roi, l'incomparable saint Louis, ne souscrivait point autrement les lettres, de sa prison de Damiette : *Louis, prisonnier pour Jésus-Christ ;* ce lui était plus que d'être maître d'un grand empire. Eh ! les hommes font gloire d'être esclaves des princes de la terre : y en a-t-il moins de l'être du roi du ciel, et après le roi du ciel?

Nos chaînes sont honorables, faisons-en donc gloire aussi ; qu'il n'y ait personne, surtout de ceux qui ont pu être témoins de notre fausse liberté, à qui nous ne fassions savoir notre bienheureux changement, et qu'enfin nous nous sommes rendus esclaves de la grâce (2).

Quel nouveau bonheur, si notre déclaration pou-

moverunt caput. Ps. 21.... *Alios salvos fecit, seipsum salvum faciat.* Luc 23, 35.

(1) *Paulus Apostolus Jesu Christi.* Tim. 1, 1... *Paulus vinctus Jesu Christi.* Phil. 1.

Obsecro vos, ego vinctus in Domino : et ailleurs, *Obsecro te, ut Paulus senex, nunc autem et vinctus Christi Jesu.* Eph. 3, 4, v. 1.

(2) *Ego vinctus pro Christo ; captivus Christi Jesu.*

vait nous attirer quelques reproches et quelque sorte de mépris ; qu'on voulût soupçonner que des raisons humaines sont entrées dans notre changement ; que nous sommes esclaves sans trop le vouloir, mais parce qu'il le faut pour ne point nous attirer quelque autre persécution, ou pour arriver à des fins de vanité ou d'ambition ! Laissons penser les hommes ; pourvu que Dieu voie la droiture de notre cœur, cela nous suffit.

Mais non, ce que nous faisons aujourd'hui, on l'attendait il y a long-temps ; on espérait qu'après nous être donnés à Dieu de si bonne grâce, nous reviendrions au bon parti. *Glorifiez le Seigneur avec moi* (1). *A présent, je reconnais véritablement que Dieu a envoyé son ange et qu'il m'a délivré* (2). Jusqu'ici, je craignais que ce fût peut-être un songe ; je commence à croire que c'est une réalité, et que cela durera ; je ne désire, je ne demande rien autre chose.

TROISIÈME POINT.

Sacrifice sans regret, et qui durera jusqu'à la mort.

Jésus-Christ ne se repentit point de son sacrifice ; il le soutint jusqu'au dernier soupir. Ne pouvait-il pas être tenté de rentrer en liberté, quand il vit l'abus que ses ennemis faisaient du pouvoir qu'il leur avait donné ? Mais non, l'amour l'avait engagé ; l'amour l'arrêta jusqu'à ce qu'il cessât de vivre. Loin d'échapper à la fureur de ses persécuteurs, il

(1) *Magnificate Dominum mecum.* Ps. 33, 3.

(2) *Nunc scio verè quia misit Dominus Angelum suum, et liberavit me.* Act 12, 11.

se laissa attacher à la croix, de quatre grands clous ; il présenta ses bras et ses pieds, sans attendre qu'on lui fît violence. En vain le sollicita-t-on plusieurs fois d'en descendre ; en vain promit-on qu'à ce miracle la nation se convertirait : nous eussions cru peut-être, qu'il se repentait de nous avoir trop aimés ; et, pour quelques-uns qui se fussent convertis, peut-être mille autres auraient pensé qu'il manquait quelque chose à leur parfaite rédemption.

C'est cet assujettissement long et durable qui nous effraie plus que tout le reste. Vivre en croix et y mourir ! Nous osons bien penser, peut-être, que Jésus-Christ ne perdit sa liberté que pendant vingt-quatre heures, sans songer que toute sa vie il perdit la liberté de cette autre manière que (pour maintenant) on demande uniquement de nous.

Mettons-nous donc pour toujours dans les chaînes de la sagesse, et ne nous lassons jamais de les porter (1).

Et comment pourrai-je me détacher de la croix? j'y suis attaché avec Jésus-Christ (2). Qu'il commence à en descendre, et je le suivrai. Enfin, c'est cet assujettissement durable qui nous met dans la parfaite et tranquille liberté. On fait toujours tout ce qu'on veut, quand on est assez maître de soi-même pour ne vouloir jamais faire ce qu'il faut.

Nous serons esclaves de nos passions, si nous ne voulons pas l'être du devoir. Ne l'avons-nous pas éprouvé? n'allions-nous pas, comme malgré nous, où nous entraînait la dominante cupidité? Mille reproches de notre conscience et de notre raison n'a-

(1) *Injice pedem tuum in compedes illius*, etc. Eccli. 6, 25.
(2) *Christo confixus sum Cruci.* Gal. 2, 19.

vaient pas la force de nous retenir ; nous disions : Je me rends malheureux, je me perds ; mais je ne puis faire autrement : quelle fureur !

Rendons grâces à Dieu ; bénissons Dieu d'avoir eu des chaînes qui nous retinrent dans de certaines saillies ; sans notre engagement solennel, hélas ! que n'eussions-nous point fait, peut-être ?

Si la durée de notre esclavage nous gêne et nous fatigue, craignons ces chaînes éternelles et redoutables dont la justice de Dieu sait bien fixer toute la vivacité des réprouvés (1).

Non, ce n'est pas trop de menacer de ces éternelles prisons, les ames lâches que la vue d'un Dieu enchaîné comme un criminel, ne peut retenir dans les liens de la charité. Leur ingratitude le mérite, et leur funeste liberté les y conduira : cette liberté mène à tout.

Ne soyons jaloux que de la liberté des enfans de Dieu ; elle commence dès cette vie, et elle ne finit jamais.

MÉDITATION

Du sacrifice que fit Jésus-Christ, au sujet de ses amis.

Jésus-Christ, à ne le regarder que comme homme, étant aussi aimable et aussi capable d'amitié qu'il l'était, ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'amis. Tout le monde, sans exception, l'aurait

(1) *Vinculis æternis sub caligine reservavit.* Judæ. 1, 6... *Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores ; ibi erit fletus et stridor dentium.* Matth. 22, 13.

aimé, si son mérite même et ses grandes qualités n'eussent fait ombrage à plusieurs, et excité leur jalousie et leur envie.

De ce nombre d'amis et de disciples qu'il avait, un le trahit avec la plus noire méchanceté; presque tous les autres le méconnurent et l'abandonnèrent lâchement; quelques-uns le suivirent ou se rapprochèrent avant sa mort. Que n'eut-il pas à souffrir à l'occasion de ces trois espèces d'amis?

Amis perfides,

Amis faibles et inconstans,

Amis fidèles et généreux.

Mais il en fit le sacrifice avec le plus grand courage. Voyons et imitons.

PREMIER POINT.

Ce que Jésus-Christ souffrit de ses amis perfides.

Un des apôtres, c'est-à-dire, un des meilleurs amis de Jésus-Christ (au moins devait-il l'être, et sans doute qu'il l'avait été pendant quelque temps), Judas fut celui qui le vendit et qui le livra au pouvoir de ses ennemis. Compagnon de sa table, confident de tous ses secrets, témoin de ses grands miracles, honoré de la confiance de son maître, jusqu'à être le dépositaire de tout ce qu'on lui présentait, rien ne put retenir le perfide.

La chose serait-elle croyable et concevable, si nous-mêmes, avec tant de lumières et après tant de faveurs, nous n'étions quelquefois assez ingrats et assez méchans pour imiter ce traître, et porter à Jésus-Christ des coups mortels en lui donnant le baiser de paix; ou si l'histoire du monde ne nous

offrait tous les jours de ces affreux exemples d'un ami comblé de bienfaits, et qui devient l'accusateur, le délateur, et l'instrument de la perte de son ami?

Mais combien Jésus-Christ dut-il être sensible à cet outrage?

Il le déclare par la bouche de son prophète, au psaume 54. Si c'était, dit-il, un ennemi qui m'eût calomnié, je ne m'en plaindrais pas; ou s'il m'avait fait une guerre ouverte et déclarée, j'eusse pu me dérober à ses coups; mais que ce soit vous, vous qui paraissiez dans mes intérêts, vous un des ministres de mon Eglise, vous qui demeuriez sous le même toit et qui mangiez tous les jours avec moi; ah! c'est ce qui me perce le cœur, et ce qui est véritablement accablant et insupportable.

D'ailleurs, rien n'était si flatteur pour les Juifs, que de voir non-seulement Jésus-Christ dans leurs mains, mais de l'y voir par le ministère d'un de ses apôtres: c'était de quoi le faire passer pour un mauvais maître, pour un imposteur, de qui ses propres disciples, ayant reconnu l'artifice, étaient les premiers à demander justice. Combien Jésus-Christ devait-il sentir cet affront!

Cependant, trahi de la sorte, et avant que le perfide accomplît son mauvais dessein, et ne pouvant pas l'ignorer, comment Jésus-Christ se comporte-t-il à son égard?

1.° Entre lui et ses autres disciples, il ne mit aucune distinction capable de le déshonorer. Il le reçut à sa table, peu d'heures avant que le traître dût le livrer; il lui lava les pieds; il lui donna

son corps et son sang en nourriture, comme aux autres.

2.° Il lui fit comprendre qu'il était instruit de tout ce qui se tramait; et, afin que Judas ne crût point qu'on le soupçonnât sur de légères conjectures, Jésus-Christ lui dit ouvertement : Oui, c'est vous qui voulez me trahir.

3.° Au temps même qu'il lui donnait le baiser de traître, Jésus-Christ ne le reçut point avec dureté ; il le traita même d'ami, pour lui faire reconnaître sa faute. *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici* (1)?

4.° Il le fit tomber à la renverse, comme les soldats et les valets qui venaient pour le prendre comme pour voir encore si la crainte, peut-être, ne ferait rien de plus que l'amour et la reconnaissance.

Instruisons-nous sur cet exemple, et à l'égard de Jésus-Christ, et par rapport à nos amis.

Pour Jésus-Christ, épargnons-lui la nouvelle peine de voir en nous des traîtres et des perfides ; défions-nous de toutes les passions qui pourraient nous conduire à ces noires extrémités. Il n'en est point de si faible en sa naissance, qui, dans un mauvais jour, ne puisse nous mener jusque là : une bonne vocation d'abord, et une grande attache à Jésus-Christ pendant quelque temps, n'y font souvent rien.

Assez malheureux pour avoir contre Jésus-Christ des desseins de guerre, n'ajoutons jamais l'audace, le sacrilége, et l'impiété, à l'état du crime. Le démon entre avec le corps de Jésus-Christ dans l'a-

(1) *Amice, ad quid venisti?* Matth. 26, 50.

me de celui qui communie indignement (1). Possédé de ce mauvais esprit, on n'a plus d'égard à rien

Par rapport à nos amis.

1.° Ne comptons jamais trop sur aucun. L'homme est traître et méchant; on n'est haï de personne plus que de ceux de qui l'on a été quelquefois le plus tendrement aimé. La passion même, qui ne garde aucune mesure dans l'amitié, n'en sait pas garder davantage dans les haines. Ne leur confions rien que nous puissions jamais nous repentir de leur avoir confié.

Vivons avec eux comme s'ils devaient un jour devenir nos plus grands ennemis. Cela ne veut pas dire soyons soupçonneux, cachons-nous, usons de feinte et de déguisement avec eux; cela veut dire, tâchons d'avoir un cœur si droit, des sentimens si purs, une conduite si édifiante, que nous ne craignions point de nous faire connaître tels que nous sommes. Judas, tout enragé qu'il était, n'eut rien à témoigner contre Jésus-Christ : au contraire, revenu de sa passion, il fut le premier à reconnaître qu'il était un homme juste et sans reproche, et que c'était par pure avarice qu'il l'avait livré.

2.° Ne soyons jamais surpris de nous voir traversés et trahis par ceux qui devraient le plus nous aider ; cela fut de tout temps : saint Paul s'en plaignit plus d'une fois : entre les autres dangers où il fut exposé, il marque celui-ci : *Dangers de la part des faux frères* (2).

Enfin, dans ces occasions, traitons nos amis, de-

(1) *Introïvit in eum Satanas.* Joan. 13, 27.
(2) *Periculis in falsis fratribus.* Cor. 11, 26.

venus nos ennemis, de la manière la plus propre à les rappeler, s'ils sont capables de retour. Tous ne sont pas, peut-être, aussi endurcis que Judas; ne les abandonnons que quand Dieu les aura abandonnés. Jamais de notre part rien qui ressente la colère ni la vengeance; tout au plus des reproches d'amitié. *Quoi! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser* (1)*!*

SECOND POINT.

Ce que Jésus-Christ souffrit de ses amis faibles et inconstans.

1.° A peine fut-il au pouvoir des Juifs, que tous ses apôtres prirent la fuite. Sont-ce là ces hommes qui, un moment auparavant, juraient qu'ils ne l'abandonneraient point, fallût-il mourir avec lui? Si quelques-uns le suivirent depuis, ce ne fut guère que par la curiosité de voir ce que tout cela deviendrait (2).

2.° Celui qui avait fait les plus grands sermens de lui être fidèle, Pierre, fut celui qui ne se contenta pas de le méconnaître, mais qui assura jusqu'à trois fois qu'il n'avait jamais eu de liaison avec lui, et qu'il ne prenait aucune part à ce qui le regardait. Hélas! notre attachement pour Jésus-Christ est-il beaucoup plus constant? Faut-il le danger de la prison et des mauvais traitemens pour nous éloigner de lui?

Depuis quelques jours, nous lui protestons une fidélité inviolable; combien cela durera-t-il? Celui qui promet le plus, n'est-il pas celui qui tiendra le

(1) *Juda, osculo Filium hominis tradis!* Luc. 22, 48.
(2) *Ut videret finem.* Matth. 26, 58.

moins ? Quelqu'un viendra nous surprendre ; on nous demandera pourquoi cette grande réforme, et nous n'oserons pas avouer qu'en effet nous sommes tout à Jésus-Christ, ou que nous voulons y être. Ce sera auprès du feu, dans une conversation oisive, dans une promenade enjouée, que nous commencerons à nous relâcher. Il faudra peut-être soutenir une première avance, par des renoncemens formels à nos promesses faites à Jésus-Christ.

Combien le Sauveur dut sentir ce délaissement et celui de ses premiers disciples ! Nous en pouvons juger par ce que nous sentons dans de pareilles circonstances, quand l'intérêt, la crainte, fait changer ceux qui nous avaient paru les plus affectionnés (1).

1.° Que notre propre inconstance envers Dieu nous apprenne donc, du moins, ce que nous devons attendre nous-mêmes de tous ces beaux sermens qu'on nous fait d'un dévouement éternel. Il est peut-être peu d'amis perfides et traîtres ; il en est moins encore qui ne soient pas changeans. Un nouveau venu les attache; un léger mécontentement les refroidit ; il faut tenir pour eux, envers et contre tous, et souvent contre la justice et le devoir, pour qu'ils nous croient de leurs amis.

2.° N'aimer donc personne, ne s'attacher à personne que pour Dieu et selon Dieu. La douceur d'un commerce de pure amitié n'a guère que des retours amers.

Mais par rapport à Dieu et aux intérêts de Dieu, faire tout ce qui dépend de nous pour conserver ou pour rappeler nos amis ; ne pas craindre de faire

(1) *Amici mei et proximi mei... et qui juxtà me erant, de longè steterunt.* Ps. 37 11. 12.

les premières démarches (1). Quand ils reviendront, soyons toujours prêts à les bien recevoir, comme s'il ne s'était rien passé. Nous ne voyons pas que Jésus-Christ, après sa résurrection, ait fait aucun reproche à ses disciples, de leur lâcheté. Si nos amis en Jésus-Christ s'oublient quelquefois, plaignons-nous de ce qu'ils sont hommes, et ne nous plaignons pas de ce qu'ils sont légers et inconstans; honorons-les comme auparavant. Pierre, qui avait plus offensé Jésus-Christ, n'en devint pas moins le premier pasteur de son Eglise (2). Mettons bien de la différence entre un ami perfide et un ami lâche et timide. Jésus-Christ ne nous reçoit-il pas autant de fois que nous revenons bien touchés? Mais, encore une fois, n'aimons que pour Dieu et selon Dieu, des gens qui d'eux-mêmes ne sont guère aimables avec si peu de constance et de fidélité.

TROISIÈME POINT.

Ce que Jésus-Christ souffrit de ses amis constans, ou de ceux qui revinrent à lui avant sa mort.

Nous parlons ici de sa sainte mère et de ces vertueuses dames qui l'avaient accompagné pendant le cours de sa prédication, et qui le suivirent dans les rues de Jérusalem et jusque sur le Calvaire. Nous parlons du disciple bien-aimé, qui s'étant un peu rassuré, se trouva au pied de la croix.

Jésus-Christ eut sans doute bien de la consolation de leur courage, et de voir que l'état où il était réduit, ne fût pas pour eux un sujet de scandale. Mais quelle douleur n'eut-il pas de la désolation où il les

(1) *Dominus respexit Petrum.* Luc. 22, 61.
(2) *Pasce agnos, pasce oves.* Joan. 21, 15.

laissait, sans qu'il fût en son pouvoir de leur accorder ce qu'ils eussent désiré, de descendre de la croix, et de ne point mourir ! Dans cet état donc, que fit-il ? Il s'oublia lui-même pour penser à eux ; il donna sa mère à saint Jean, et saint Jean à sa mère. Il consola les autres par ses apparitions après sa résurrection. Mais il tint ferme à ne rien accorder à leurs vœux, contre la volonté de son Père.

De même, plaignons des amis qui souffrent à notre occasion, leur générosité le mérite ; sachons-leur gré de l'intérêt qu'ils prennent à nos chagrins, à nos disgrâces. Ils pouvaient faire comme tant d'autres, nous laisser à nous-mêmes, et ne s'occuper que de leurs propres maux.

Mais que jamais ni la prétendue reconnaissance, ni une compassion mal entendue, ne nous fasse oublier en rien ce que nous devons à Dieu, à notre ame, et aux besoins du prochain.

De vrais amis, des amis constans sont souvent une tentation plus dangereuse que des amis perfides ou légers. Ceux-ci nous apprennent, par leur conduite, à mépriser le monde ; ceux-là nous y attachent et nous le rendent aimable par leurs bonnes qualités : un conseil imparfait de leur part est bien difficile à ne pas suivre.

Ce sont de tels amis dont un saint religieux (1) fit le sacrifice à Dieu. Mais, mes amis, disait-il, ils m'aiment, je les aime ; vous le voyez, Seigneur, et je le sens. Mon Dieu, seul bon, seul aimable, faut-il vous les sacrifier ? Oui, puisque vous me voulez tout à vous, je le ferai ce sacrifice, qui me coûtera plus cher que le premier que je vous fis en quittant

(1) Le P. de la Colombière.

le monde. Je le fais donc ce sacrifice, et je le fais de bon cœur. Agréez-le, mon Sauveur ; mais en échange soyez leur ami. Comme vous voulez me tenir leur place, soyez leur ami à ma place. Je vous ferai ressouvenir d'eux, tous les jours de ma vie, et de ce que vous leur devez pour leur tenir lieu de moi. Heureux s'ils profitent de cet avantage! Je vous importunerai tant, que je vous engagerai à leur faire connaître et estimer ce qu'ils gagnent dans vous, ce qu'ils y trouvent en me perdant.

Si nous avons peine à aller jusque là, plus d'amis, au moins, qui ne soient amis de Jésus-Christ. Constance Chlore, père du grand Constantin, ne voulut garder parmi ses officiers, qui que ce fût qu'il crût capable de renoncer à Jésus-Christ et à sa religion. N'ayons point pour amis, ceux qui ne se font point scrupule d'être infidèles à Dieu ; ils nous traiteraient bientôt de même ; ou plutôt, ne les ayons point pour amis, parce que bientôt ils nous rendraient semblables à eux. Amis de Jésus-Christ, de dessus sa croix il pensera à nous : du trône de sa justice, il nous traitera en amis. C'est assez de quoi nous dédommager de tous les autres. Le petit mot de sainte Thérèse qu'on ne peut trop répéter : *Je ne crains pas de mourir ; j'aurai pour juge celui que j'ai uniquement aimé.*

MÉDITATION

Du sacrifice que fit Jésus-Christ de sa reputation.

On ne saurait imaginer,

1.° Une réputation plus complète qu'était la sienne, ni perdue plus entièrement.

2.° Une réputation plus répandue, ni détruite plus universellement.

3.° Une réputation mieux fondée, ni flétrie d'une manière plus imposante.

PREMIER POINT.

Réputation complète et entièrement perdue.

Jésus-Christ était renommé et recommandable en tout genre.

1.° Renommé par sa sagesse. Dans tous les temps de sa vie, elle lui avait attiré mille applaudissemens, mais elle éclata surtout dans les trois années de sa prédication. Outre ses discours inimitables dans leur simplicité, combien de fois, par ses réponses pleines de solidité et de subtilité, obligea-t-il à se retirer confus, ceux qui eussent voulu le surprendre dans ses paroles !

Dans sa Passion, on l'accuse, et il ne répond presque jamais rien. On conclut de là que c'est un stupide, ou qui ne sait pas se défendre, ou qui n'est pas capable d'en concevoir la conséquence (1).

2.° Renommé par sa puissance. *Quel est celui-ci à qui la mer et les vents,* on aurait pu ajouter, à

(1) *Nihil respondes ?... Jesus autem tacebat.* Matth. 26, 62, 63.

qui la vie et la mort, *obéissent ?.... Certainement cet homme était le Fils de Dieu* (1). *Nous avons vu aujourd'hui des merveilles* (2). Dans sa passion, livré à ses ennemis, on ne vit rien qui ne le confondît avec les criminels ordinaires. On put penser que devant des gens éclairés, il n'osait pas tenter ce qui lui avait réussi devant le peuple ; que ce n'avait été qu'illusion et prestiges.

3.° Renommé par sa pénétration, jusqu'à découvrir le secret des cœurs et des pensées avant qu'on l'interrogeât. *Seigneur, je le vois bien, vous êtes un prophète.... Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait* (3).

Dans sa passion on le traita comme s'il n'eût connu rien de plus que les autres hommes, et que tout ce qu'on avait dit ne fût qu'un conte. Il le laissa croire. *Devine quel est celui qui t'a frappé* (4)?

4.° Renommé par sa probité, et par son équité inflexible. C'est sur cela qu'on s'adressait à lui, pour le faire arbitre des différens, comme firent ces deux frères qui étaient en dispute sur leur partage ;.... pour avoir son jugement sur ce qui méritait d'être puni ou pardonné, comme à l'occasion de la femme adultère ;.... sur l'obligation qu'avaient les Juifs, qui se croyaient libres de payer ou de ne payer pas le tribut à César. Il est vrai qu'on cherchait alors quelquefois à le surprendre ; mais cela supposait que d'autres souvent l'interrogeaient, le consul-

(1) *Verè hic homo Filius Dei erat.* Marc. 15, 39.

(2) *Vidimus mirabilia hodiè.* Luc. 5, 26.

(3) *Domine, video quia Propheta es tu.... Videte hominem qui mihi dixit omnia quæcumque feci.* Joan. 4, 19, 29.

(4) *Prophetiza, quis est qui te percussit?* Luc. 22, 64.

taient, et qu'ils en revenaient satisfaits. *Maître, nous savons que vous êtes un homme véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu en vérité* (1).

Dans sa Passion c'est un esprit brouillon, c'est un homme ennemi de la paix et de la tranquillité publique, qui ne cherche qu'à soulever le peuple, etc.

5.° Renommé par son innocence. *Qui de vous me convaincra de péché* (2)? Quel défi, quand on l'ose faire à des ennemis tels qu'étaient les pharisiens! Ils l'accusaient d'être un démoniaque, un samaritain : mais jamais rien sur ses mœurs, hormis qu'il rendait visite quelquefois à des pécheurs, et qu'il mangeait avec eux.

Dans sa Passion, on le croit digne de la mort même, et de la mort entre deux voleurs. Il n'y eut point dans la Synagogue deux avis là-dessus : *tous prononcèrent qu'il était digne de mort* (3). *Il a été mis au rang des malfaiteurs* (4).

6.° Renommé par sa piété et sa sainteté. Une morale qu'il pratiquait, et qui n'allait toute qu'à détacher l'homme de ses passions, et à former à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité.

Dans sa Passion, ce fut un blasphémateur, un impie, qui osait se faire passer pour Dieu (5).

Et voilà l'estime que notre Dieu a faite de sa ré-

(1) *Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces.* Matth. 22, 16.

(2) *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Joan. 8, 46.

(3) *Omnes condemnaverunt eum esse reum mortis.* Marc. 14, 64.

(4) *Et cum iniquis reputatus est.* Ibid. 15, 28.. Is. 53, 12.

(5) *Quid adhuc egemus testibus? Ecce nunc audistis blasphemiam.* Matth. 26, 65.

putation, et l'estime qu'il a voulu nous apprendre à faire de la nôtre.

Les saints l'ont tous méprisée.

1.° Ils savaient que cet entêtement de réputation n'est, dans la vie, qu'un grand tourment, qui ne laisse la liberté de penser à nulle autre chose; qui trouble l'esprit, qui dessèche la dévotion, qui ôte absolument le goût des choses éternelles, et qui tarit la source de toutes les grâces.

2.° Que rien n'est plus bizarre que les jugemens des hommes; qu'aujourd'hui ils estiment ce qu'ils mépriseront demain, sans autre raison que leur passion et leur inconstance.

3.° Qu'il est ridicule d'ambitionner l'estime de ceux que souvent soi-même on n'estime pas, ou dont on méprise le jugement, comme cela arrive certainement quand on voit qu'ils donnent leur approbation et leurs applaudissemens à d'autres que soi-même l'on méprise.

4.° Que ce qui la donne, cette réputation, c'est souvent la brigue, la faveur; qu'il faut mille intrigues, mille bassesses, pour l'acquérir; qu'on en fait une espèce de commerce dans le monde, et de trafic honteux: je dirai du bien de vous et de vos amis; vous en direz de moi pareillement.

5.° Qu'elle vient quelquefois d'un heureux assemblage de circonstances où le mérite a la moindre part, et que tel brilla dans son temps, qui serait oublié et méprisé s'il revenait dans le nôtre.

Ils surent tout cela; mais l'amour-propre ne se rend pas à de semblables raisons; ils en revinrent uniquement à l'exemple de Jésus-Christ, et cela faisait mourir tous leurs préjugés. Ils croyaient indi-

gne qu'un chrétien estimât ce que son Dieu avait méprisé pour lui-même.

De là ces saintes ardeurs, que jamais ne goûtera la nature, d'être bien aises même d'être réputés fous et criminels, sans y donner pourtant occasion, non plus que Jésus-Christ.

Dieu secondait leurs pieux désirs, et il en est peu qui n'aient éprouvé quelque horrible calomnie. Ils attendaient que Dieu, s'il le jugeait à propos, détrompât le monde, et les justifiât, pendant qu'eux, à l'exemple de Jésus-Christ, ils se taisaient.

Nous n'aurons point le courage, peut-être, d'aller jamais jusque là.

Travaillons donc, mais que ce ne soit jamais à dessein de nous faire de la réputation. Que ce désir au moins ne nous fasse jamais oublier aucun de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, et envers nous-mêmes. Que peut-on penser, par exemple, d'un jeune prêtre, ecclésiastique ou religieux, qui, se disposant à la prédication, préfère le style brillant ou poli et agréable, au solide et à l'utile ? Et qu'on prenne garde de bonne heure combien cette sorte de faute est ordinairement irréparable. Avec un peu plus d'âge et de piété, on peut condamner sa conduite passée et s'en repentir devant Dieu ; mais quand le travail est fini, est-on en état de le recommencer ? En a-t-on le temps ou le courage ? On dit donc toute la vie ce que l'on a composé quand on travaillait pour la vanité ! Sur qui tombent ces malédictions du prophète Ezéchiel : *Malheur à ces prophètes insensés qui ne prêchent à mon peuple que des choses vaines et frivoles, et qui le trompent par des prophéties remplies de menson-*

ges ! J'appesantirai ma main sur ces faux prophètes et je les écraserai (1). Foudroyantes paroles ! Méditons-les bien, et ne les oublions jamais.

Nous convenons tous qu'un homme qui fait profession de guérir les malades, est obligé non-seulement de donner des remèdes probables, mais de donner même les remèdes qu'il croit les plus sûrs et les meilleurs. Et pourquoi le prédicateur ne sera-t-il pas obligé de dire non-seulement ce qu'il connaît d'utile, mais ce qu'il connaît de plus utile et de plus propre à instruire, à toucher, à convertir, dût-il prêcher avec moins d'éclat? On répondra, peut-être, que celui qui n'est point pasteur ni prédicateur d'office, n'est pas obligé à tant de précautions. Mais puisque, dans cet exercice, il tient la place de ceux qui sont pasteurs d'office, des évêques, des curés, n'entre-t-il pas dans toutes leurs obligations, et ne s'en reposent-ils pas sur lui? Comment donc ce qui serait une faute dans eux, peut-il être justifié dans lui?

Quelle prévarication serait-ce, encore, de ceux qui enseignent les hautes sciences dans des séminaires ou dans des écoles publiques, s'ils travaillaient à se faire la réputation de gens d'esprit, au lieu de songer principalement à former de bons ecclésiastiques et de bons ouvriers pour la ville et pour la campagne, qui, bien instruits de la vraie science de la religion, la pussent ensuite enseigner au plus simple peuple ! Leur apprendre donc des choses de nul usage et au-dessus de leur état, ou peut-être leur donner le goût de la nouveauté, quel compte à rendre!

(1) *Væ Prophetis insipientibus ! etc.* Ezech. 13, 3.

Concluons. Jamais donc de réputation que par les voies légitimes, honnêtes et religieuses. S'il plaît à Dieu de nous humilier, recevons avec action de grâces un remède amer, mais souverainement nécessaire pour nous faire mépriser le monde et nous mépriser nous-mêmes.

Prions-le même de ne nous donner de réputation que ce qu'il nous juge capables d'en soutenir. Une grande réputation est, pour le moins, un grand fardeau, et toujours un grand piége. Les plus belles années de la vie se passent à l'acquérir. Est-elle acquise? On veut la soutenir jusqu'à la fin. Si l'on réussit constamment, on oublie quelquefois les bienséances de son état; on veut se distinguer en tout, comme on l'est par son mérite.

Ne jugeons personne; mais est-il beaucoup de ces hommes à grandes réputations dont l'état, à la mort, doive paraître bien digne d'envie? Un homme de bien étant allé voir un très-grand prédicateur, au temps de ses plus grands succès, au lieu des complimens qu'on lui faisait de toutes parts, lui dit: Mon cher confrère, si Dieu veut vous sauver, attendez-vous un jour à de grandes humiliations; car, jusqu'ici je vois en vous peu de marques de prédestination.

SECOND POINT.

On ne saurait imaginer une réputation plus répandue que celle de Jésus-Christ, ni perdue ensuite plus universellement.

Où n'était-il pas connu, estimé, admiré, révéré avant sa passion?

A Jérusalem, où l'on avait vu marcher le para-

lytique de trente-huit ans, l'aveugle-né éclairé subitement, Lazare ressuscité après avoir été quatre jours dans le sépulcre, sans que les artifices de ses ennemis eussent pu obscurcir ces éclatans miracles.

Dans la Judée, dont tous les bourgs, les villages, et les grands chemins étaient marqués, pour ainsi dire, par quelques-uns de ses miracles.

Dans la Galilée, où il avait ressuscité le jeune homme de Naïm, apaisé plusieurs fois les tempêtes, fait des pêches miraculeuses, nourri quatre à cinq mille hommes avec cinq ou sept pains multipliés.

Dans la Samarie, où, après avoir cru en lui, sur la parole d'une femme, on disait ensuite : Nous croyons en lui maintenant, parce que nous l'avons vu et entendu nous-mêmes.

Dans les provinces de Tyr et de Sidon, d'où les malades venaient en foule chercher des remèdes à leurs maux divers, et s'en retournaient guéris (1).

Jusque dans la Syrie, où le roi Agabare, au rapport d'Eusèbe, sur les anciennes traditions, fit venir son image.

De là ces cris d'applaudissement partout où il arrivait ; de là que plus d'une fois on voulut le faire roi. De là cette entrée solennelle qu'on lui prépara sur le chemin de Béthanie à Jérusalem, après la résurrection de Lazare.

Sa condamnation et sa mort arrivée à Jérusalem même, durant la Pâque et la veille du Sabbat de Pâque, jour le plus solennel de l'année, dans un temps où, comme à la Pentecôte, se trouvaient ras-

(1) *Multitudo plebis.... Tyri et Sidonis.* Luc. 6 17.

semblés des Juifs naturels et prosélytes de toutes les nations ; sa mort, dis-je, dut lui ôter en un seul jour, dans l'esprit de tous les peuples ou ces gens-là retournèrent, sa réputation précédente. Je m imagine, à leur arrivée chez eux, les entendre dire à ceux qui avaient cru : Ce Jésus de Nazareth, ce grand homme que vous adoriez, a été reconnu enfin pour un séducteur ; nous l'avons vu mourir en croix : nous jugions bien de ce qu'il pouvait être, quoi que vous voulussiez dire au contraire.

De là ce mot du disciple qui, parlant à Jésus-Christ, croyait parler à quelque étranger (1).

Quoi de plus? Les apôtres mêmes et les disciples en furent si scandalisés, que n'osant plus attendre la suite de ses promesses, quelques-uns disaient : Nous espérions qu'il racheterait Israël. — Vous l'espériez, vous ne l'espérez donc plus? Les autres songeaient à embaumer son corps de parfums nouveaux, pour le conserver plus long-temps mort dans le sépulcre. Ils doutaient donc qu'il ressuscitât selon ses promesses.

Les autres ne voulaient pas croire qu'il fût vraiment ressuscité qu'ils ne le vissent, qu'ils ne missent leurs doigts et leurs mains dans ses plaies (2).

La première réputation ne dura que trois ans, la seconde dure encore partout ou il y a des infidèles, des juifs, des mahométans, dans bien des endroits où il y a des chrétiens incrédules ; et que le nombre en est grand ! Ce ne sera qu'aux derniers jours du

(1) *Tu solus peregrinus es in Jerusalem, et nescis quæ in ea facta sunt?* Luc. 24, 18.

(2) *Nisi videro.... non credam.* Joan. 20, 25.

monde que sa première réputation lui sera rendue (1).

Où sont donc ces prétextes pour conserver si précieusement la nôtre?

Dieu en sera plus glorifié, disons-nous. Ne le serait-il pas davantage si tout le monde adorait Jésus-Christ? ou qu'est-ce que nous pouvons tant lui procurer de gloire?

Le sage recommande qu'on en ait soin, ajoute-t-on. Oui, mais avec modération; et Jésus-Christ nous donne l'exemple du sacrifice que nous devons savoir en faire au besoin.

Voici tout ce qu'on nous permet, et c'est saint Pierre : Que nul d'entre vous ne souffre comme homicide, ou voleur, ou médisant, ou comme un homme qui en veut aux biens de son prochain; mais si c'est comme chrétien, qu'il n'en rougisse point, mais plutôt qu'il en glorifie Dieu (2).

Méritons la réputation de saints, de personnes mortes au monde et véritablement humbles; celle-là seule glorifiera plus Dieu, et nous rendra plus vénérables aux hommes, que toutes les autres; mais c'est celle d'ordinaire dont nous sommes le moins jaloux. nous ambitionnons celle de gens d'esprit, d'honnêtes gens au jugement du monde, et c'est ce qui nous rend méprisables.

(1) *Christus nondùm vindicatus est.*

(2) *Nemo vestrùm patiatur ut homicida, aut fur, aut maledicus, aut alienorum appetitor; si autem ut christianus, non erubescat; glorificet autem Deum in isto nomine.* I. Petr. 4, 15, 16.

TROISIEME POINT.

On ne peut voir, enfin, une réputation mieux fondée, ni perdue d'une manière plus séduisante.

Mieux fondée. C'étaient presque tous gens qui croyaient pour avoir vu et entendu. L'un se montrait lui-même ; il m'a guéri. L'autre montrait un enfant qu'il lui avait ressuscité. Celui-ci disait : J'ai mangé de ce pain multiplié. Celui-là : sur mer il m'a délivré du naufrage.

C'étaient des gens qui disaient du bien, n'ayant jamais vu de mal, ni rien entendu dire de désavantageux qu'à ceux dont il combattait les vices, ou dont il mettait les intérêts en danger. En effet, qu'il n'y eût eu que les pharisiens et les prêtres à le persécuter, sa réputation en aurait peu souffert ; c'est qu'il les condamnait.

Mais, outre ces tribunaux, il fut condamné encore à celui d'Hérode, où l'on pouvait croire que des gens d'esprit et de discernement ne s'étaient pas laissé surprendre en le traitant de fou, d'insensé.

A celui de Pilate, qui avait, pouvait-on dire, tâché diverses fois de l'absoudre, mais qui en était pourtant revenu à l'avis commun.

A celui de la multitude, qui semblait se dédire des applaudissemens qu'elle avait donnés jusqu'alors à sa vie et à ses miracles (1).

A celui, en quelque sorte, de ses propres disciples ; l'un le trahissant, l'autre le reniant ; tous prenant la fuite.

A celui de ses amis, ou qui ne parurent point au

(1) *Crucifige, crucifige.* Luc. 23, 21.

conseil, quoiqu'ils fussent à Jérusalem, ou qui n'osèrent entreprendre de le défendre.

Qu'il fallait être éclairé et exempt de passion, pour ne pas se laisser entraîner à la foule de tant de témoins de toute espèce, qui l'avaient jugé digne de mort !

Nous ne condamnons pas Jesus-Christ ; tout ce que l'on dirait pour nous séduire, ne nous ferait pas perdre la foi, ni l'estime que nous avons de sa personne, il faut le supposer.

Mais pour sa doctrine et ses exemples, cependant, quelle estime en faisons-nous? Nous les réduisons à rien, à presque rien. Nous interprétons au gré de l'amour-propre. Nous trouvons toujours des exceptions et des prescriptions contre ce qui nous gêne trop. S'il est toujours Dieu dans notre esprit, l'est-il dans notre cœur (1)? Ah ! s'il l'était, sur le mépris même de la réputation, dont nous méditons ici les maximes, aurions-nous tant de peine à prendre bien notre parti?

Il était Dieu dans le cœur des apôtres, quand ils disaient : On nous maudit, et nous bénissons (2) ; on nous persécute, et nous l'endurons ; on nous charge d'imprécations, et nous n'y répondons que par des prières.

Et que nous importe ce que les hommes pensent de nous, pourvu qu'au Ciel et au jugement des anges nous ayons une réputation saine et entière? On ne juge là haut que ce qui est. Le jour des manifestations arrivera; que deviendront toutes ces réputations d'ici-bas, si ménagées? *Seigneur, ceux qui*

(1) *Dixit in corde suo, non est Deus.* Ps. 13.
(2) *Maledicimur, et benedicimus.* I. Cor. 4, 12

me louent tandis que vous me blâmez, me sauveront-ils du feu de l'enfer, quand vous m'y condamnerez (1)?

MÉDITATION

Du sacrifice que fit Jésus-Christ de son honneur dans sa passion.

La perte de l'honneur suit naturellement celle de la réputation; mais on méprise positivement celui qui, après avoir eu une grande réputation, a mérité, ou que l'on suppose avoir mérité de la perdre.

On eut tort, sans doute, à l'égard de Jésus-Christ; mais enfin, il est certain que jamais personne ne fut traité d'une manière plus humiliante, plus méprisante, plus ignominieuse, et plus indigne.

1.° Il était le Roi des rois (2); il fut traité comme le dernier des hommes.

2.° Il était le Sage des sages, pour ainsi parler; disons mieux, il était la sagesse même (3); il fut traité comme un insensé, comme un fou déclaré.

3.° Il était le Saint des saints (4); il fut traité comme un voleur infâme.

PREMIER POINT.

Le Roi des rois traité comme un vil esclave Ce fut chez Caïphe.

Souvenons-nous de cette nuit, plus épaisse encore par les ténèbres qui enveloppaient les Juifs, que

(1) *Qui me laudant vituperante te, numquid me salvabunt condemnante te?* S. Aug.

(2) *Rex regum.* Apoc. 17, 14. — (3) *Ego Sapientia.* Prov. 8, 12.

(4) *Sanctus sanctorum.* Dan. 9, 24.

par ses propres obscurités. Longue et triste nuit, où Jésus-Christ traîné au tribunal du grand-prêtre Caïphe, reçut d'abord un soufflet pour une réponse pleine de respect et de sagesse ; où à la seule déclaration qu'il fit qu'il était le Fils de Dieu, tout d'une voix il fut jugé digne de mort, sans qu'on eût égard aux preuves que ses grands et continuels miracles en avaient données ?

Aussitôt une troupe insolente de valets et de soldats, croyant faire plaisir à leurs maîtres, et rendre gloire à Dieu, commencèrent à le traiter de la manière la plus insultante et la plus cruelle.

Les uns lui crachèrent au visage, les autres lui bandèrent les yeux. Ceux-ci lui donnèrent des coups de poing, ceux-là des soufflets. Quelques-uns, ajoutant l'insulte aux coups, lui disaient par dérision : Christ, Prophète, devine maintenant qui t'a frappé.

Imaginons-nous un roi qu'on aurait fait prisonnier dans une bataille, et qu'un tyran victorieux abandonnerait à la populace, dans la plus grande place de sa capitale : *Faites-lui tout ce que vous voudrez, mais ne lui ôtez pas la vie ; je le réserve à un grand supplice ;* comment serait-il traité ? Comme le fut Jésus-Christ ; ou plutôt, Jésus-Christ fut traité comme ce malheureux prince le serait.

Prosternés humblement aux pieds de Jésus-Christ, adorons-le cependant, et réparons l'injustice qu'on lui fait de douter qu'il soit le Fils unique et éternel de Dieu ; mais interrogeons-le et écoutons-le.

Qui vous a pu réduire en cet état, ô le plus beau des enfans des hommes ! objet unique de la ten-

dresse du Père céleste? Est-ce là ce visage adorable qui fait la béatitude des anges du Ciel? Ne voyez-vous plus ce qui se passe, depuis que l'on vous a fermé les yeux? N'avez-vous plus d'oreilles pour entendre ces exécrables blasphèmes? Votre puissance est-elle liée, comme le sont vos mains sacrées?

Homme, vous-même sans connaissance et sans jugement, c'est vous, autant ou plus que les Juifs, qui m'avez mis en cet état.

Vous avez osé dire : Je puis pécher en assurance, et le Seigneur ne me regarde pas. Il a les mains liées; il ne peut me faire de mal, quand il le voudrait; sa miséricorde l'en empêche. J'ai entendu tous les blasphèmes qui se sont formés dans votre cœur, vous m'avez traité de Dieu faible et impuissant, vous avez été hardi jusqu'à m'insulter.

Je suis ici à réparer les injures que vous avez faites à Dieu mon Père, en défigurant indignement son image. En quel état avez-vous réduit votre ame? Vous n'avez plus aucun trait qui lui ressemble. Tout défiguré que je suis, il me reconnaît mieux encore qu'il ne vous reconnaît.

Apprenez du moins aujourd'hui, par mon exemple, ce qu'il faut devenir pour réparer cette faute. Plus d'ambition, plus de vaines espérances, plus de ressentimens. Laissez les hommes vous insulter; ne vous en plaignez pas; vous ne l'avez que trop mérité; ne les en accusez pas : c'est moi qui me rends justice et qui vous la rends. Je cesserai de souffrir, dès que vous aimerez l'humiliation et la souffrance. Hors de là, je souffrirai plus de votre incrédulité que du mauvais traitement des Juifs. S'il-

me connaissaient, ils ne me traiteraient pas de la sorte. Vous me connaissez, mais ce n'est que dans l'état de ma gloire; mes humiliations vous offensent et vous scandalisent.—Je m'en souviendrai, ô mon Dieu! je ne l'oublierai jamais, et mon ame, pénétrée de douleur et de reconnaissance, se desséchera au dedans d'elle-même (1).

Mais, gravez vous-même votre image dans mon cœur, et que rien ne puisse jamais l'en effacer; pourrais-je me livrer à la vaine joie, ayant dans l'esprit un spectacle si douloureux?

SECOND POINT.

La Sagesse même, le Sage des sages traité comme un fou et un insensé. Ce fut chez Hérode.

Hérode était roi de la Galilée; on lui envoya Jésus, comme étant de sa juridiction. Il pouvait mieux juger qu'aucun autre, si véritablement Jésus avait soulevé les peuples de sa province.

Quelle joie pour un prince curieux, de voir cet homme si renommé, qui faisait tant de miracles; de pouvoir l'interroger à son aise, d'apprendre de lui les secrets mystérieux de son pouvoir, pour mériter sa délivrance! Jésus ne dit pas la moindre parole, et ne fait aucun miracle. C'est donc un insensé, un fou. Le prince et ses courtisans l'ont prononcé. On le couvre, par dérision, d'une robe blanche, et, dans cet état, on le renvoie à ses premiers juges.

(1) *Memoriâ memor ero, et tabescet in me anima mea.* Thr. 3,20.

Puisque j'ai commencé, je parlerai encore une fois à mon Seigneur et à mon Dieu.

Pourquoi, mon Sauveur, gardez-vous le silence? Pourquoi ne pas justifier tous vos autres miracles, par un ou deux que vous pourriez faire ici ? Reconnu d'Hérode pour un vrai prophète, qui osera contredire le sentiment de toute sa cour ? Vos ennemis sortiront confus, le peuple reprendra son ancienne estime. Hérode écoutait Jean-Baptiste, et il faisait beaucoup de choses par ses conseils. Il s'est repenti de l'avoir fait mourir ; s'il peut vous connaître, pourra-t-il vous refuser rien ?

Apprenez de moi que la sagesse du monde n'est que folie devant Dieu, et que, pour être vraiment sage à ses yeux, il faut être réputé fou de la plus grande partie du monde, et surtout des gens distingués selon le siècle.

Ils sont curieux, et il ne faut s'informer de rien ; ils sont grands parleurs, et il faut se taire ; ils interrogent pour disputer, pour se fortifier dans leurs doutes, et il ne faut interroger ni vouloir apprendre, que pour bien faire et pour devenir meilleur. C'est ma gloire d'être méprisé d'eux, et ce doit être la vôtre. Vous deviendriez ce qu'ils sont, si vous veniez à vous entêter de leur estime. Cela n'est que trop vrai, ô mon Dieu ! Le commerce des sages du monde (et il y a des sages du monde en religion comme ailleurs), leur commerce a pensé me perdre ; j'ai été jaloux de leurs louanges et de leur approbation. Je ne leur ai point inspiré votre esprit ; ils m'ont inspiré le leur. J'ai appris leur langage ; je me suis conduit par leurs maximes, je suis devenu insensé en voulant paraître sage.

Je cherchais la sagesse ; j'ai dit : Où est-elle (1) ? Le monde se vante de l'avoir ; il se trompe : elle ne e trouve point dans les terres de ceux qui vivent élicieusement (2). Ceux qui se perdent dans leurs ropres pensées, et qui, ignorant ce qui se passe utour d'eux, veulent entendre ce qui est au-dessus, ne la trouvent pas davantage. Elle est cachée sous cette robe blanche, par laquelle on croit vous déshonorer. C'est sous ce voile mystérieux qu'il faut se cacher pour devenir sage. Je m'y cacherai avec vous, Sagesse éternelle ; j'y prendrai des leçons de vous. Heureux les pauvres d'esprit ! heureux ceux que le monde méprise !

TROISIEME POINT.

Le Saint des saints traité comme un voleur infâme. Ce fut chez Pilate.

Jésus-Christ étant revenu à son premier juge, Pilate, pour tâcher de le délivrer,

1.° Le met en parallele avec Barabbas : c'était un insigne voleur et un séditieux, coupable d'un meurtre. N'importe, on n'hésite point ; tout d'une voix ce méchant homme est préféré à Jésus-Christ (3).

2.° Ne pouvant apaiser le peuple, Pilate ordonne que Jésus-Christ soit crucifié entre deux voleurs; le Saint des saints entre deux scélérats, comme le plus coupable des trois (4) !

J'en suis indigné, ô mon Dieu ! Mais, hélas ! cette

(1) *Sapientia ubi invenitur ?* Job. 28, 12.
(2) *Nec invenitur in terrâ suaviter viventium.* Ibid. 28, 13.
(3) *Non hunc, sed Barabbam.* Joan.. 18, 40.
(4) *Et cum sceleratis reputatus est.* Isaiæ. 53, 12.

préférence injuste, tant de fois je l'ai donnée à mes passions, à vos mortels ennemis! Où sont ces jours malheureux où, dans la vivacité d'une jeunesse aveugle et emportée, je craignais si peu de vous perdre pour me satisfaire ? D'autres fois, je me suis partagé; je vous ai placé dans moi-même, entre plusieurs désirs coupables.

Puissiez-vous les avoir oubliés, et puissé-je ne les oublier jamais !

Je vous vois aujourd'hui où je devrais être, sur une croix, au milieu de deux voleurs : que je serais heureux de m'y trouver innocent, en votre compagnie ! Qu'on me connaît mal, quand on me loue de quelques dehors de vertu qui éblouissent ! On se trompe, comme quand on vous traite en voleur et en scélérat. Le monde appelle mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal ; je me rendrai plus de justice.

Finissons en réunissant les trois traits de ce tableau en un seul. Le Roi des rois traité en esclave, le Sage des sages traité en fou, le Saint des saints traité de scélérat ! C'est mon Dieu, c'est mon rédempteur, c'est mon maître, c'est mon juge, et je suis encore jaloux de mon honneur !

Paraphrasons les premiers versets du Ps. 130. *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil; et je n'ai point eu de vues trop élevées.* Je ne me suis point entretenu dans des idées de grandeur et de pensées au-dessus de mon état (1). Si j'avais d'au-

(1) *Domine, non est exaltatum cor meum; neque elati sunt oculi mei; neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.* Ps. 130.

tres sentimens désormais, que serviraient vos humiliations, qu'à me condamner ?

Ce n'est ici qu'une espèce de contemplation ; on regarde, on écoute, on répond.

MÉDITATION

Du sacrifice de son corps que fit Jésus-Christ dans sa Passion.

C'est encore ici une méditation comme les précédentes, qui doit se faire par l'application des sens extérieurs ; voir ce qui se passe, entendre ce qui se dit, exprimer dans soi-même un sentiment vif des douleurs de l'Homme-Dieu, s'exercer dans tous les actes d'une sainte reconnaissance pour Jésus-Christ, d'une douleur pénétrante de ses propres péchés, d'une résolution sincère de ne pas rendre inutiles les plaies du Sauveur et de ne pas en renouveler la cause; d'une généreuse détermination à souffrir, de notre côté, toutes choses, soit qu'elles nous viennent de la malice des hommes ou des ordres de la Providence.

Nous contemplerons donc Jésus-Christ Notre-Seigneur,

1.° Dans sa flagellation,

2.° Dans son couronnement d'épines,

3.° Dans son crucifiement.

Cela s'appelle le sacrifice de son corps, parce qu'il n'y a dans son corps aucune partie qui soit épargnée (1).

(1) *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* Is. 1, 6.

PREMIER POINT.

La Flagellation.

Nous ne parlons point de l'infamie de ce supplice. L'innocence et la pudeur même, exposée aux yeux et aux insolentes réflexions d'une populace licencieuse.

Je ne sais si le Sauveur fut plus sensible à aucun autre tourment ; un cœur chaste détourne les yeux et frémit. Pour la rigueur de la flagellation, si l'on n'en sait rien de particulier, elle est du moins facile à conjecturer.

1.° Pilate, en faisant flageller Jésus-Christ, espérait apaiser la fureur du peuple (1). Une médiocre punition ne suffisait pas pour cela.

2.° Les ennemis de Jésus-Christ étaient ardens à animer ceux qui pouvaient lui faire du mal ; le peuple, à demander sa mort ; les soldats, à ne l'épargner qu'autant qu'il fallait pour qu'il ne mourût pas dans ce premier tourment.

3.° Le nombre des coups ne fut pas fixé à trente-neuf, selon la loi juive ; ce fut le magistrat romain qui fit flageller Jésus-Christ. Or, la loi romaine abandonnait le nombre des coups à la discrétion du magistrat ; et l'histoire sacrée et profane rapporte que plusieurs mouraient dans ce genre de supplice.

4.° L'Eglise applique à Jésus-Christ, dans ce mystère, la parole du Prophète, et on ne peut l'appliquer qu'à lui seul.

Nous l'avons vu et nous n'avons pu le reconnaître. Il nous a paru comme un lépreux à qui les chairs

(1) *Volens populo satisfacere.* Marc. 15. 15.

tombent par pièces ; tout son corps n'était qu'une grande plaie (1).

5°. Les saints qui prétendaient être éclairés de Jésus-Christ même, font monter plus loin qu'on n'oserait le dire, le nombre des coups qu'il reçut.

C'étaient des saints, et leurs lumières valent bien, pour le moins, les conjectures des incrédules et de ceux qui craignent d'avoir trop d'obligation à Jésus-Christ. Approchons en esprit de cette colonne fatale, devenue sacrée par le supplice de notre maître ; voyons nous-mêmes si nous pourrons le reconnaître. Son visage est défiguré ; il n'y reste aucune marque de son ancienne beauté ; nous l'avons vu, cet homme de douleurs, frappé de la main de Dieu, et accablé sous le poids de la plus humiliante ignominie; nous l'avons vu, et nous n'avons pu le reconnaître (2).

Si les coups nous permettent de l'entendre, écoutons-le ; mais il garde le silence (3). Il n'y a que son cœur qui parle (4). Frappez, mon Père, frappez ; contentez-vous et ne m'épargnez pas ; mais pardonnez aux hommes. Hommes mes frères, et les enfans de ma douleur, aimez-moi, et ne m'offensez plus.

Recueillons les ruisseaux de son sang précieux ; offrons-les à Dieu pour nos iniquités ; appliquons-les à toutes nos maladies, à tous nos différens be-

(1) Is. 53, 4.

(2) *Non est species ei, neque decor, et vidimus eum .. et desideravimus eum.... virum dolorum et scientem infirmitatem.... percussum à Deo, et humiliatum.* Is. 53, 2, 3, 4.

(3) *Oblatus est..... et non aperuit os suum.* Is. 53, 7.

(4) *Ego in flagella paratus sum.* Ps. 37, 18.

soins ; c'est un remède universel (1). Soulageons-le, par une vive contrition, d'une partie du poids de nos péchés, ce sont là les fouets qui le déchirent (2).

Mêlons nos larmes aux siennes, et notre sang au sien, si nous en avons le courage. Nous ne sentirons jamais mieux les supplices de Jésus-Christ, et l'obligation que nous lui avons, que quand il nous arrivera de souffrir pour lui quelque chose de semblable (3).

En effet, à ce spectacle les saints ne voulaient plus que souffrir ou mourir (4). Ils ne voulaient pas même encore mourir ; ils voulaient long-temps souffrir (5). Ils ne croyaient pas que la passion de Jésus-Christ fût parfaite, qu'auparavant ils ne lui ressemblassent (6). Et quelle étrange disposition ; ne vivre plus que pour souffrir ! Disposition de reconnaissance, disposition de justice contre le véritable coupable : c'est moi qui ai péché, mais celui-ci est innocent (7). Disposition de conformité parfaite sous le poids de l'autorité d'un Dieu qui nous a donné l'exemple. Maître, je vous suivrai partout où vous irez (8). Au moins, une vie toute de mortification et de croix ; si nous nous épargnons d'un côté, que ce ne soit que pour nous ménager moins de l'autre.

(1) *Livore ejus sanati sumus.* Is. 53, 5.

(2) *Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* Is. 53, 4.

(3) *Nemo ità cordialiter sentit Passionem Christi, sicut is cui contigerit similia pati.* Imit. l. 2, c. 12.

(4) *Aut pati, aut mori.*—(5) *Non mori, sed pati.*

(6) *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne meâ.* Coloss. 1, 24.

(7) *Ego peccavi; innocens iste quid meruit ?*

(8) *Magister, sequar te quòcumque ieris.* Matth. 8, 19.

Privation de toutes les vaines délicatesses, de tous les plaisirs, de tous les amusemens; travail dur et assidu; régularité et circonspection perpétuelle; de façon ou d'autre, souffrons et représentons en nous-mêmes la vie souffrante de Jésus-Christ; triomphons de toutes ces choses, à cause de celui qui nous a aimés (1).

SECOND POINT.

Le Couronnement d'épines.

C'est une nouvelle preuve que, dans les supplices du Sauveur, on ne gardait aucune mesure ni aucune formalité; car, si on en eût gardé, qui des soldats eût osé, de son autorité, imaginer ce genre de supplice inouï et sans exemple?

D'une poignée d'épines on forme une espèce de couronne qu'on met sur la tête de Jésus-Christ; sa tête avait été épargnée jusqu'ici; il lui fallait son supplice. Pour achever la scène, on jette sur ses épaules déchirées, un vieux manteau d'écarlate; on lui met un roseau à la main, en forme de sceptre, qu'on lui arrache de temps en temps, pour l'en frapper sur la tête, et y faire entrer les épines plus avant. C'est dans cet état également douloureux et ignominieux, qu'on le présente devant le peuple.

Filles de Sion, ames qui lui êtes véritablement dévouées, paraissez, et venez reconnaître votre roi sous ce bandeau royal dont l'a couronné la syna-

(1) *Mortificationem Domini Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* Cor. 4, 10. *Sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.* Rom. 8, 37.

gogue, sa marâtre, au jour qu'il vous épousa, au jour de la plus grande joie de son cœur (1).

Une épouse ne doit avoir rien qui ne lui soit commun avec son époux ; vous serez couronnée de gloire quand il le sera ; aujourd'hui, couronnez-vous d'opprobre avec lui ; c'est le jour de son triomphe ; il l'a désiré avec empressement (2).

Déjà il voit nos sœurs qui, enivrées de son amour, ne respirent que la confusion et la douleur, Catherine de Sienne qui, de deux couronnes qu'il lui présenta, l'une d'or et l'autre d'épines, se jette sur celle d'épines, et se l'enfonce dans la tête, aussi avant qu'elle peut. N'écoutez point ce que peuvent dire ses aveugles ennemis : Voilà votre roi (3) ; ils le disent par dérision : prenez-le à la lettre ; il l'est véritablement, et il doit l'être. Mais l'épouse, encore une fois, est une infidèle, si elle prétend être mieux traitée que son époux.

Ecce homo (4). Voilà l'homme, mais c'est en même temps le Dieu des hommes ; et qui n'aura pas voulu l'avoir pour Sauveur, trouvera en lui un juge inexorable, et un sévère vengeur du crime.

Qu'on le crucifie, qu'on le crucifie! autrefois vous le dites, peut-être ; aujourd'hui vous avouez qu'il n'y a point de sujet (5). Prenez donc sa défense, peuple ingrat ! car, que vous a-t-il fait ? répondez :

(1) *Egredimini et videte, Filiæ Sion, Regem in diademate quo coronavit illum mater sua, in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus.* Cant. 3, 11.

(2) *Desiderio desideravi.* Luc 22, 15. *Donec perficiatur.* Luc. 12, 50.—(3) *Ecce Rex vester.* Joan. 19, 14.

(4) Joan. 19, 5.

(5) *Quid enim mali fecit.* Matth. 27, 23... *Nullam invenio in eo causam.* Joan. 18, 38

il vous a appris les voies du salut ; il vous a guéri dans vos maladies, nourri dans votre disette, et, ce que vous ne voulez pas comprendre, racheté de la fureur du démon (1) ! Je suis innocent de votre sang, ô mon Dieu (2) ! Non, je n'ose le dire ; mais j'en serais innocent, si la chose était aujourd'hui en mon pouvoir. Qu'il tombe sur nous à grands flots, ce sang adorable, sur nous et sur ceux qui nous appartiennent. Lavez-moi de plus en plus dans ce bain précieux (3). Je renonce à toutes sortes d'honneurs et de délices ; c'est parce que je me suis couronné de roses, parce que j'ai voulu porter la couronne d'orgueil, et que je roulais sans cesse dans ma tête des desseins d'ambition et de vanité, que vous êtes couronné d'épines.

Désormais, je fléchirai le cœur encore plus que les genoux, devant le Roi des juifs et des chrétiens (4). Mon parti est pris, Seigneur ; soyez ma force, mon appui, et que je tienne à vous, comme à une colonne immobile.

TROISIÈME POINT.

Le Crucifiement.

Ceci manquerait au sacrifice parfait du corps de Jésus-Christ ; il faut encore que ses pieds et ses mains aient leur supplice ; que dis-je, ses pieds et ses mains ? Les yeux, les oreilles, la langue, tout va

(1) *Quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi ? responde mihi.* Mich. 6, 3.—(2) *Innocens ego sum à sanguine justi hujus.* Matth. 17, 24.

(3) *Super nos, et super filios nostros.* Ibid. v. 25. *Amplius lava me.* Ps. 50.

(4) *Ave, Rex Judæorum.* Matth. 27, 29.

souffrir : il boira le fiel et le vinaigre ; il entendra les blasphèmes de ses ennemis ; il verra deux voleurs souffrir à ses côtés, ses habits être partagés sous ses yeux, ses amis pleurer sa perte. Un holocauste doit consumer toute la victime.

Epuisé donc de forces, et après avoir succombé plus d'une fois sous le poids énorme de sa croix, il arrive au Calvaire. Là, on le dépouille, on l'étend sur l'instrument de son supplice ; quatre soldats lui percent avec de gros clous, les pieds et les mains ; on élève la croix avec rudesse ; les prophéties achèvent de s'accomplir : Ils m'ont percé les pieds et les mains ; ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et du vinaigre pour étancher ma soif (1). L'horrible situation pour un homme vivant ! S'il fait un effort pour se soutenir, tout porte sur les plaies des pieds; tout sur celle des mains, s'il s'abandonne à son propre poids. S'il lève la tête, les épines s'y enfoncen plus avant ; s'il la laisse aller, le corps en devient plus pesant.

Voilà donc, entre le ciel et la terre, le médiateur de Dieu, l'Homme-Dieu ; voilà le grand-prêtre attendu depuis tant de siècles, qui, dans le jour de la colère, s'est fait notre réconciliation. *Voilà celui qui, dans le temps de sa chair mortelle, ayant offert ses vœux et ses supplications accompagnés de grands cris et de larmes, à celui qui pouvait le sauver de la mort, fut exaucé pour le respect qui lui est dû* (2)

Mon amour est donc attaché à la croix (3) ; vou-

(1) *Foderunt manus meas et pedes meos ; dinumeraverunt omnia ossa mea.* Ps. 21, 18.... *Dederunt in escam meam fel, et in siti meâ potaverunt me aceto.* Ps. 68, 22.

(2) Heb. 5, 7.—(3) *Amor meus crucifixus est.*

drais-je porter mes vœux ailleurs, voudrais-je descendre de la croix, et le pourrais-je, tandis qu'il y demeurera (1)?

Liens sacrés de la religion, qui me tenez attaché; règles, vœux, assujettissement, que je vous respecte et que je vous chéris! vous avez le pouvoir de me rendre semblable à mon maître sur la croix.

Comme lui, je serai insensible à tout ce qui me dirait de me relâcher. A ma persévérance, le ciel et la terre connaîtront que je suis véritablement enfant de Dieu.

Soleil, cachez votre lumière; je me condamne à ne plus rien voir sur la terre, pourvu que je ne cesse jamais de voir Jésus-Christ. Mais, mon Dieu, que de résolutions inutiles, si je ne suis soutenu de votre grâce! Ma confiance est dans votre promesse; ce n'est plus une simple prière que je vous fais, c'est votre parole dont je vous somme; vous l'avez dit: Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi (2). Suis-je plus immobile que les pierres que vous ébranlez? plus mort que les morts que vous ressuscitez? plus dur que les Juifs que vous convertissez?

Que je meure avec vous, Seigneur, ou que tout meure pour moi, hormis vous! que je vive, s'il le faut, mais non plus moi-même; que ce soit vous qui viviez en moi (3).

(1) *Christo confixus sum Cruci.* Gal. 2, 19.

(2) *Si exaltatus fuero à terra, omnia trahàm ad meipsum.* Joan. 12, 32.

(3) *Vivam ego, jam non ego; vivat verò in me Christus.*

MÉDITATION

Du sacrifice de sa vie, que Jésus-Christ fit sur la croix.

Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour nous apprendre à bien vivre ; il est venu encore pour nous apprendre à bien mourir. Le sacrifice de sa vie, qu'il fait sur le Calvaire, est le modèle du sacrifice que nous devrons faire de la nôtre, quand le temps en sera venu, et de celui que nous devons commencer à faire chaque jour, en attendant que vienne le moment de notre entière consommation.

Jésus-Christ mourant est donc le modèle d'une mort sainte et précieuse,

1.° Par son détachement dans les plus rudes séparations ;

2.° Par sa confiance dans les plus vives douleurs ;

3.° Par sa confiance en Dieu dans les plus terribles épreuves.

PREMIER POINT.

Détachement de Jésus-Christ dans les plus rudes séparations.

La mort est une séparation générale de toutes choses. Mourir, c'est tout quitter ; quitter la vie, quitter les biens de la vie, quitter les personnes qu'on aimait dans la vie : il faut être bien détaché pour savoir perdre tout cela sans regret.

Mais voyons Jésus-Christ.

1.° Il quitte la vie, et c'est à trente-trois ans qu'il la quitte, n'ayant encore paru que trois ans dans le monde, dans un temps où il pouvait espérer de recueillir une riche moisson de ses travaux. Ses disciples n'étaient plus si grossiers; on commençait à les connaître : non-seulement le peuple, mais plusieurs des grands de Jérusalem revenaient des fausses impressions qu'on leur avait données de lui.

Il pouvait vivre encore quarante ou cinquante autres années, sans rien forcer dans l'ordre de la nature. Et quels fruits n'auraient pas dû faire ses exemples, ses prédications, ses miracles?

Il quitte la vie, et c'est une mort affreuse qui la lui enlève, dans l'espace de moins de vingt-quatre heures : vingt-quatre heures auparavant ses apôtres ne pouvaient se persuader qu'il dût mourir.

Il quitte la vie, et c'est sur une croix qu'il meurt, au milieu de deux voleurs, comme le chef et le plus méchant des trois.

Or, le détachement du Sauveur paraît en ce que, dans tout le cours de sa Passion, il ne se plaignit pas une seule fois de mourir de si bonne heure, de mourir en si peu de temps, de mourir d'une manière si infâme.

Un chrétien donc, et plus encore une personne religieuse, ne doit jamais trop s'inquiéter du temps, du lieu, des autres circonstances de sa mort.

Le vrai temps, le temps le plus propre pour mourir, c'est quand Dieu voudra. L'âge avancé ne sert guère, quelquefois, à mourir mieux, ni plus volon-

tiers ; assez souvent on a accumulé ses dettes, et c'est presque tout

Nous voulons vivre, disons-nous, pour faire pénitence. La meilleure pénitence et la plus agréable à Dieu, pour le mauvais usage de notre vie passée, c'est de lui sacrifier de bon cœur la passion que nous avons de vivre pour devenir plus parfaits. Celui qui désire de vivre pour devenir plus parfait, qu'il désire de mourir, et déjà il est parfait, dit saint Augustin (1). Nous voulons vivre pour glorifier Dieu ; mais Dieu n'a pas besoin de nous pour procurer sa gloire.

Il est mort des saints à toutes sortes d'âge ; il en est mort de mort subite et affreuse. Un des saints Stylites fut frappé de la foudre sur sa colonne.

Conservez-moi dans votre grâce, ô mon Dieu ! ou remettez-moi dans votre grâce, si j'étais assez malheureux pour l'avoir perdue ; c'est tout ce que vous m'ordonnez de vous demander, c'est tout ce que je vous demande ; je vous abandonne le reste.

2.° Jésus-Christ quitte les biens de la vie. Il n'avait presque rien ; mais combien de gens, de religieux et de religieuses, tiennent autant au peu qu'ils ont, à un petit emploi, à de petits meubles, à une demeure, à un logement agréable, à leurs papiers, à leurs petits ouvrages, que si c'était quelque chose de bien considérable !

Du haut de la croix où était attaché Jésus-Christ, il eut la douleur de voir tirer au sort et partager les seuls habits qui lui restaient (2). On le regarde déjà

(1) *Qui vult vivere ut perfectus fiat, velit mori, et perfectus est.* S. Aug.

(2) *Diviserunt sibi vestimenta mea.* Ps. 21, 19.

comme un homme qui n'est plus du monde ; on fait comme s'il n'y était déjà plus ; il voit tout cela et ne se plaint de rien.

Où sont ceux qui souffrent avec tant d'impatience qu'on parle, durant leur vie, de ce qu'on fera d'eux après leur mort? Il serait à souhaiter qu'on se dît souvent à soi-même, à la vue de tout ce qui attache le cœur : Un tel aura ma chambre, un tel mon emploi, un tel mes livres et mes meubles, ou bien, je ne sais qui les aura ; mais je n'y serai plus, bientôt, et je ne les aurai plus.... Ces pensées détachent de tout.

3.° Jésus-Christ quitte les personnes qu'il avait le plus tendrement aimées. Sa sainte mère, Marie-Magdeleine, son disciple chéri, ses autres apôtres ; voilà ce qui pouvait lui coûter davantage ; on dirait qu'il ne lui en coûte rien : Femme, dit-il à sa très-sainte mère, voilà votre fils. Un homme sensible se servirait d'une autre expression ; mais il voulut s'épargner à lui-même, et épargner à sa sainte mère, l'émotion que le tendre nom de mère aurait pu exciter alors. Il ne dit rien à beaucoup d'autres qui étaient là. Un homme mourant a besoin de toute son application et de toute son affection pour Dieu. Un ami lui arracherait des soupirs et des larmes dont le sacrifice doit être pour Dieu seul.

Mais d'où pensons-nous que put venir à Jésus-Christ, cette disposition de détachement qui le rendait comme insensible? car il ne faut pas recourir au miracle. Depuis qu'il se fut livré à ses ennemis, il laissa agir la nature, et il sentit tout ce que nous sentons.

Or, on quitte sans regret une vie traversée par

tant de maux ; on quitte aisément ce qu'on possédait, quand on n'a rien de superflu, et que souvent on a manqué même du nécessaire.

On quitte sans douleur ses plus tendres amis, quand on n'a jamais aimé que pour Dieu et selon Dieu, et qu'on regarde comme une chose assurée, de les voir tous réunis avec soi dans l'éternité. Pour mourir détaché, il faut donc marcher sur les traces du Sauveur. La mort n'est pas supportable à qui n'a que du plaisir ici-bas. Un prisonnier pourrait tellement agrandir ou embellir sa prison, et s'y faire une société si amusante, si agréable, qu'il craindrait même d'en sortir. Les saints, lorsqu'ils ne trouvaient point assez de peines dans la vie, se la rendaient longue, amère, et difficile, par de grandes austérités.

La mort est affreuse, quand on tient aux biens du monde (1), et si le seul souvenir en est si affligeant, que sera la chose même ? Les personnes religieuses se résignent plus aisément que les séculiers ; et entre les religieuses encore, celles qui sont véritablement pauvres.

Enfin, la mort est douloureuse quand on a des liaisons, des amitiés que la mort doit nécessairement rompre et terminer, ou qui ne dureront après la mort, que pour être un nouveau supplice dans l'enfer. Quand on s'est assez entr'aimé pour se perdre, on s'entre-hait assez pour se tourmenter et se déchirer pendant toute l'éternité. Le juste, à la mort, peut dire comme Jésus-Christ à ses amis : *Chers amis, je vous laisse, mais je vous attends ; je*

(1) *O mors ! quàm amara est memoria tua, pacem habenti in substantiis suis !* Eccli. 41, 1.

vais préparer la place : nous nous rejoindrons encore pour ne nous séparer jamais (1).

Ce détachement, ce divorce volontaire n'est pas l'ouvrage d'un jour ; mais chaque jour doit nous détacher de quelque chose pour nous trouver, à la mort, sans aucune attache (2) ; une attache alors se rompt avec douleur et sans aucun mérite.

SECOND POINT.

Constance de Jésus-Christ dans les plus vives douleurs.

Elle paraît en ce que, malgré les maux qui l'accablent, il ne se plaint nullement de ce qu'il souffre, et qu'il pense à toutes choses, qu'il ordonne de toutes choses, comme s'il ne souffrait rien du tout.

1.° Il ne se plaint ni du perfide apôtre qui l'a trahi, ni des lâches disciples qui l'ont abandonné, ni des juges qui l'ont condamné injustement, ni des bourreaux exécuteurs de leurs ordres, qui le tourmentent avec tant de cruauté.

Il ne se plaint pas même de la croix où il est attaché, ni des clous et des épines qui le percent, ni du vinaigre et du fiel qu'on lui donne pour soulager sa soif.

Il n'a que le cœur et les yeux de libres ; il les tourne continuellement vers le ciel.

Il est le modèle et la consolation des prédestinés, dans les affreuses maladies dont Dieu quelquefois

(1) *Modicum, et non videbitis me ; et iterùm modicum, et videbitis me, quia vado ad Patrem.* Joan. 16, 16.

(2) *Quotidiè morior.* I. Cor. 15 31.

exerce leur patience avant que de les appeler à lui. Il n'est point de lit si dur que la croix de mon Sauveur, point de douleur de tête plus vive que la sienne, point de convulsion si violente que celle d'un homme à qui quatre gros clous ont déchiré tous les nerfs. Les remèdes, souvent, sont plus insupportables que le mal même : il a bu le fiel et le vinaigre.

D'autres, en leur place, s'impatienteraient, s'emporteraient, blasphémeraient peut-être, comme ce voleur crucifié : un coup d'œil vers le crucifix calme ceux-ci et les console. On imite sa douceur, sa patience et son silence (1) : ou moins de souffrance, mon Dieu, ou plus de patience. Ici, de la force, s'il vous plaît, et dans l'autre vie, votre miséricorde (2), disait saint Fulgence.

2.° Jésus-Christ, malgré son état douloureux, pense à tout ; il est vrai qu'il n'avait plus guère à quoi penser, il avait déjà mis ordre à tout.

Il pense donc à ses ennemis pour leur pardonner, à sa mère pour lui donner un asile, à son Père pour lui remettre son esprit ; mais, pour tout cela, il ne lui faut que trois paroles.

S'il se fût réservé de grandes affaires à régler, de longues instructions à donner, l'aurait-il pu sans miracle?

C'est donc compter sur un miracle, que de remettre à la mort rien de bien sérieux, des revues générales à faire, des doutes embarrassans à éclaircir, de grandes questions à proposer.

Un véritable chrétien, qui souhaite d'avoir une

(1) *Quasi agnus .. Non aperiet os suum.* Is. 53, 7.
(2) *Hic patientiam, illic misericordiam.*

mort paisible, ne doit avoir rien à faire alors, que d'assurer qu'il a fait tout ce qu'il faut. Que cela est édifiant et consolant pour ceux qui prennent intérêt à son salut et à son repos !

Plusieurs ne remettent pas jusque là les affaires de grande conséquence; mais il est peu de gens qui n'y remettent quelque chose. De là vient qu'on craint tant la mort subite. Est-on sage de vivre dans un état où l'on ne veut pas mourir?

A l'égard des actions de religion que fit alors Jésus-Christ, s'y accoutumer pendant la vie; quelque accablé de mal qu'on puisse être, on le sera encore bien plus. Il faudra pourtant les faire, ou risquer peut-être son ame, ou perdre du moins de très-grands mérites.

Le Sauveur n'a point de peine à songer à Dieu sur la croix, parce que, dans les plus grandes fatigues de sa mission, il passait la plupart des nuits en prières.

TROISIÈME POINT.

Confiance de Jésus-Christ dans les plus rudes épreuves.

Quelque saints que nous puissions être, à la mort nous aurons toujours grand besoin des miséricordes de Dieu; mais, à quelque épreuve que nous mette sa justice ou sa miséricorde, nous ne devons pas nous désoler, nous désespérer.

Seront-elles plus grandes, ces épreuves, que celles où le Sauveur se trouva? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (1)? Cet état ne

(1) *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Matth. 27, 46.

l'empêcha pas de remettre son esprit dans les mains de son Père, et de mourir tranquille (1).

Deux choses soutenaient sa confiance : le souvenir de ce qu'il avait fait pour glorifier Dieu et obéir à Dieu (2), et le souvenir de ses bontés paternelles, *Pater* : ce sont là les sujets de confiance qui doivent consoler un chrétien, une ame religieuse.

J'ai gardé vos commandemens, j'ai obéi à vos conseils (3). Les ames que vous aviez confiées à mes soins, ne m'ont point été indifférentes ; j'ai tâché de les instruire par mes discours, ou de les édifier par mes exemples. Je vous craignis, mais je vous aimai davantage. *Pater*, mon juge et mon père ! puis-je tomber en de meilleures mains ? Que ceux-là tremblent, qui ne vous regardent jamais que comme un maître avec qui l'on traite à la manière des esclaves.

Mais je n'ai point été ce que j'eusse dû être. Ne désespérez pas encore ; vous avez un sujet d'espérer dans Jésus-Christ même ; ses mérites obtiennent miséricorde au voleur repentant ; vous avez d'ailleurs un précepte d'espérer : Ah ! combien celui-là veut-il que nous espérions, qui menace de nous damner si nous n'espérons pas !

La mort de Jésus-Christ est trop éloignée pour faire peut-être de si vives impressions sur nous. Allons donc voir mourir les saints ; ils meurent, à l'exemple de Jésus-Christ, détachés, patiens, et pleins de confiance.

(1) *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum ; et hæc dicens, expiravit.* Luc. 23, 46.

(2) *Consummatum est.* Joan. 19, 30.

(3) *Opus consummavi quod dedisti mihi.* Joan. 17, 4.

Allons en voir mourir d'autres; il y a autant à profiter des fautes des moribonds, que de leurs saintes dispositions. Dieu me préserve (dit-on en soi-même) d'une telle surprise, et d'une mort si équivoque!

Rendons service volontiers à nos frères, à nos parens, à nos amis, aux étrangers même qui se trouvent dans ces derniers instans: en avoir aidé plusieurs à bien mourir, c'est encore une raison d'espérer beaucoup.

Adressons-nous souvent à Jésus-Christ agonisant (1), à la sainte Vierge agonisante auprès de son Fils, sans qu'elle puisse mourir (2). Ces pratiques sont gênantes, si elles doivent durer long-temps; mais songeons qu'il s'agit d'une sainte mort, c'est-à-dire, de passer à une gloire éternelle.

MÉDITATION

Sur l'état de Jésus-Christ mort et mis dans le tombeau.

Non-seulement pendant sa vie et à sa mort, mais après sa mort même et sans attendre sa résurrection, Jésus-Christ peut et doit nous servir encore de modèle: il nous parle, tout mort et tout enseveli qu'il est; il est pour nous, dans le tombeau, l'image de la vie la plus parfaite,

1.° Par son extrême solitude;

2.° Par sa dépendance absolue des volontés d'autrui;

3.° Par son union inséparable avec la Divinité.

(1) *Per sanctam agoniam tuam.*—(2) *Stabat Mater dolorosa, etc.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ dans le tombeau, image de la vie parfaite, par son extrême solitude.

Suivons en esprit le corps du Sauveur, dans le lieu de sa sépulture ; entrons-y, renfermons-nous-y, demeurons quelque temps seuls avec lui.

Quelle obscurité ! quel silence ! quelle effrayante retraite ! Recueillement profond, inaltérable repos, oubli actif et passif, nul usage des sens, aveugle, sourd, et muet. Il n'est plus de ce monde ; sa demeure est dans l'obscurité du tombeau (1).

Image, selon saint Paul, de ce que devraient être tous les chrétiens. Car nous avons été ensevelis avec lui, quand nous avons été baptisés en sa mort (2). De là vient que, dans les premiers temps, on les baptisait en les plongeant trois fois sous les eaux, pour mieux exprimer les trois jours de la sépulture du Sauveur : image surtout de ce que doivent être les religieux, après s'être retirés du monde pour mieux remplir les obligations de leur baptême. *Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ* (3). Ils sont morts, voilà leur vocation.

C'est pour exprimer cette mort volontaire que, dans presque tous les ordres religieux, les constitutions ont imaginé de certains symboles ou de certaines cérémonies lugubres qui accompagnent leur engagement, et qui, sans cela, paraîtraient assez bizarres.

(1) *Collocavit me in obscuris, sicut mortuos seculi.* Ps. 142, 3.

(2) *Consepulti enim sumus cum illo, per baptismum in mortem.* Rom. 6, 4.

(3) *Mortui enim estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Col. 3, 3.

Dans les uns, on les fait étendre sous un drap mortuaire, et on les y laisse pendant un temps assez long.

Dans quelques autres, où la profession se fait en dehors, on les conduit dans la maison, comme au tombeau, au chant des prières que fait l'Eglise lorsque l'on conduit un mort à la sépulture.

Les ordres de vierges chrétiennes, aussi différens par la couleur et par la figure de leurs habits, qu'ils le sont par la fin de leur institution et par les vertus dans lesquelles chacun doit se distinguer et que leur habit signifie, ont tous cela de commun, que le voile qui leur couvre la tête est noir. Toutes sont mortes.

C'est à la profession des religieux, comme à leurs funérailles, qu'est invité ce grand nombre de parens et d'amis. Depuis ce jour-là, on ne les compte plus dans la société civile; ils n'ont plus d'action sur les biens de ce monde; et, si quelqu'un s'avisait de redemander les héritages qu'il a quittés, on lui dirait: Qui êtes-vous, et d'où venez-vous? Vous fûtes enseveli un tel jour, et voici les registres authentiques qui en font foi. Vous n'êtes plus de ce monde.

Nous sommes donc morts, ne l'oublions jamais (1). N'était-ce pas un vrai sépulcre, que cette caverne où se tint enfermé le premier ermite saint Paul, pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il vécut depuis sa sortie du siècle? Car il y entra à vingt-trois ans, et il ne mourut qu'à cent treize. Il ne recevait le jour que par la fente d'un rocher; il ne savait pas s'il y avait encore des hommes au monde,

(1) *Mortui estis.* Ibid.

et ce qu'ils faisaient. *Bâtit-on à l'ordinaire? Fait-on la guerre comme autrefois? Qui sont ceux qui gouvernent aujourd'hui? Reste-t-il encore des idolâtres?* Ce sont les questions qu'il fit à saint Antoine, trois ou quatre jours avant que de mourir. Que le monde vive donc comme il voudra ; encore une fois, nous n'en sommes plus.

Nul commerce donc avec le monde, que de pure nécessité. Un religieux qui fait profession d'être à Dieu, et qui cherche à se produire, à se montrer, devrait être regardé comme un fantôme qui apparaît : il devrait avoir peur de lui-même, si les autres n'en ont pas peur.

Aussi, les gens répandus dans le monde, quand ils rencontrent ces sortes de personnes où elles ne devraient pas être, dans des intrigues, à certains spectacles, dans des cercles et dans des assemblées profanes, ne manquent guère de dire : Où va cet homme dévot? Cette religieuse? Ce religieux? Que vient-il faire ici, et de quoi se mêle-t-il ?

Ils sont édifiés, au contraire, quand nous nous plaignons qu'ils viennent trop souvent interrompre notre solitude, inquiéter nos cendres, comme dit l'ombre de Samuel à Saül, pourquoi venez-vous troubler le repos des morts (1) ? Le lieu de notre demeure est notre sépulcre ; loin de l'élargir, étrécissons-le encore, s'il est possible ; que jamais on ne nous voie hors de nos chambres, quand nous pouvons y demeurer.

Cette idée de mort et de tombeau est affreuse à la nature ; mais qu'elle a d'avantages aussi, et de combien de dangers nous délivre-t-elle !

(1) *Quare inquietasti me?* I. Reg. 28, 15.

1.° Pour les dangers, rien de plus judicieux ni de plus touchant que ce que dit là-dessus le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, livre 1, chapitre 20 : Gardez bien votre demeure ; ailleurs vous ne trouverez ni plus de paix, ni plus de repos. On s'y plaît toujours, quand on s'accoutume à y demeurer ; on ne s'en dégoûte que quand on prend l'habitude d'en sortir souvent. Si, dès le commencement de votre conversion, vous pouvez apprendre à la souffrir, bientôt elle vous deviendra aimable ; vous vous y trouverez content ; vous n'en sortirez plus qu'à regret. Jamais je n'en suis sorti, disait saint Bernard, que je n'y sois revenu moins parfait, moins dévot, moins religieux, moins homme. Nous pouvons le dire beaucoup plus justement que lui.

2.° Pour les avantages que procure cet état de solitude parfaite, David nous l'exprime, au psaume 87, lorsque faisant parler Jésus-Christ dans le tombeau : *On m'a*, dit-il, *caché sous la terre au rang des morts. On me regarde comme un homme sans secours et sans ressource* (1) ; mais j'ai trouvé la liberté parfaite (2). Je suis oublié, mais j'oublie. Je ne désire rien, mais aussi je ne crains rien. Il faut que la terre tremble, et que le monde soit renversé, avant que je m'en aperçoive. La gloire du parfait chrétien, de l'excellent religieux, est de se tenir caché ; les grands du monde couraient au désert pour voir les Antoine ; ils eussent méprisé, évité des solitaires qui auraient recherché leur compagnie. L'obscurité du tombeau fera sa gloire (3).

(1) *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum ; factus sum sicut homo sine adjutorio.* Ps. 87, 5.—(2) *Inter mortuos liber.* Ib.
(3) *Erit sepulcrum ejus gloriosum.* Is. 11, 10.

Allons souvent au lieu où nous devons reposer après notre mort ; pénétrons en esprit dans les tombeaux de ceux qui nous ont précédés. Appelons-les: qu'ils parlent. Que nous diront-ils ? Heureux qui, de bonne heure, s'accoutume à mourir ! Rien n'est nouveau dans notre monde, quand on s'est accoutumé à mourir dans celui où vous vivez encore. Qu'on me laisse donc à Dieu et à moi-même ; que je ne puisse occuper de place, ni dans l'esprit, ni dans le cœur de personne, j'y consens ; je suis libre, tout enchaîné que je parais être (1).

SECOND POINT.

Jésus-Christ dans le tombeau, image de la vie parfaite par la dépendance absolue des volontés d'autrui.

Jésus-Christ, dans son tombeau, n'a plus, de lui-même, ni mouvement, ni volonté. Le chrétien, le religieux mort, doit encore en ceci l'imiter (2).

Il attend qu'on le déplace et qu'on le remue (3).

Vous m'appellerez, alors je répondrai ; mais non pas plus tôt. Il le dit à Dieu, pour qui tout est vivant, même les morts (4).

Il le dit même aux hommes, par son immobilité et par son silence. C'est comme un cadavre qui se laisse mouvoir comme l'on veut : habillez-le, dépouillez-le, couvrez-le de terre ou de fleurs, d'ossemens, de pourriture, ou de riches ornemens ; de-

(1) *Inter mortuos liber.*
(2) *Expecto donec veniat immutatio mea.* Job. 14, 14.
(3) *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* Job, 14, 15.
(4) *Omnes enim vivunt ei.* Luc. 20, 38.

chirez sa mémoire ou faites son oraison funèbre, il souffre tout, le plus ou le moins, l'honneur et l'ignominie ; il souffre tout, mais il n'agit plus.

De même, soyons aussi indifférens, aussi immobiles, aussi insensibles à tout ; qu'on nous aime ou qu'on nous oublie, qu'on nous estime ou qu'on nous méprise, qu'on nous élève ou qu'on nous abaisse, tout cela doit nous être égal ; seulement, souples et dociles à la voix de Dieu, soyons prompts à obéir à ses inspirations intérieures (1).

De jour, de nuit, toujours prêts à partir, à quitter le lieu de notre repos, pour nous rendre aux inclinations raisonnables et aux divers besoins du prochain.

A ces voix diverses, mon repos n'est plus une mort, ce n'est qu'un sommeil. Comme cette Irène, qui, de son tombeau, répondit à l'ordre que lui donna le saint évêque Spiridion, son père, de dire ce qu'elle avait fait d'un certain dépôt (2).

Disposez tous de moi, à votre gré ; je suis à tout le monde, je ne suis plus à moi-même ; c'est là être chrétien, c'est là être religieux, parce que c'est être véritablement mort. Le suis-je ? Quand le serai-je ? Ne veux-je point devenir, par vertu, ce que peut-être il faudra être par force et par nécessité ?

(1) *Statim prodiit qui fuerat mortuus.* Joan. 11, 44.
(2) *Non est mortua puella, sed dormit.* Luc. 8, 52.

TROISIÈME POINT.

Jésus-Christ dans le tombeau, image de la vie parfaite, par son union inséparable avec la Divinité.

Le corps de Jésus-Christ, quoique séparé de son ame, ne cessera jamais d'être uni au Verbe (1). Ainsi il était mort, et vivait en même temps d'une vie surnaturelle. Ce doit être encore ici notre modèle.

Vous êtes morts, dit saint Paul, et cependant il ajoute : *Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.* On est donc mort et vivant tout à la fois, mort au monde, et vivant de la vie de Dieu. C'est cette vie surnaturelle, à laquelle on n'arrive que par la mort des sens et de l'homme charnel; mais on y arrive presque infailliblement, quand on ne s'épargne point, et qu'on ne fait plus de réserve. Alors, présence de Dieu continuelle; on ne le perd plus de vue : oraison sublime; plus de milieu entre Dieu et la créature. Qu'on regrette peu la vie des sens, les plaisirs du monde, quand on en est venu là!

On peut dire, avec Jésus-Christ, par la bouche du Roi prophète, au psaume 15 : *Je reposerai dans l'espérance, ô mon Dieu! Vous ne laisserez point mon ame* dans les horreurs du tombeau, *et vous ne souffrirez pas que votre saint demeure sujet à la corruption :* voilà l'innocence parfaite, et cette heureuse apathie qui est le fruit de l'abnégation. *Préservé de toute souillure et délivré des frayeurs de*

(1) *Quod semel assumpsit, nunquàm dimisit.*

la damnation, j'ai appris de vous les véritables sources de la vie. Voilà ces grandes lumières, le grand jour de la grâce, la manifestation des secrets de Dieu et des règles de la vie intérieure. Vous me remplirez de joie *par l'éclat de votre visage* : voilà les consolations intimes, ces joies délicieuses qui pénètrent l'ame jusqu'au centre ; les autres ne vont qu'à la superficie ; le cœur reste toujours peiné. C'est cet état si désirable qui rendait les nuits si courtes aux Antoine. Soleil, pourquoi viens-tu troubler mon repos? L'ennui impossible aux Hilarion, aux Arsène, à ces anges du désert ; la mortification délectable aux Stylites. Ils auraient pu changer de condition ; plusieurs ne faisaient point de vœux ; rien ne les arrêtait ; ils ne l'auraient pas voulu ; ils recevaient les opérations de Dieu dans un état passif (1). C'est alors qu'ils pouvaient dire : Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir. La terre est sans douceur et sans goût à ceux qui ont ainsi commencé leur béatitude ; goûtez et voyez. Que mon ame puisse donc mourir de la mort des justes! et qu'au moins, avant le dernier de mes jours, je puisse éprouver quelque chose de semblable ! La mort naturelle n'est plus alors qu'un passage de Dieu à Dieu, d'un *paradis à un paradis.*

(1) *Divina patiebantur.*

RETRAITE DE TRENTE JOURS.

QUATRIÈME PARTIE.

Méditation sur l'état glorieux de Jésus-Christ après sa résurrection.

Ce n'est que pour nous instruire de plus en plus, qu'au lieu de passer du tombeau directement et immédiatement au Ciel, Jésus-Christ voulut rester encore quarante jours sur la terre. Ce qu'il fit, durant cet intervalle, nous apprend,

1.° Quelle est la vie chrétienne et religieuse que nous devons mener désormais, comme des pénitens sincères et vraiment convertis.

2.° Quelle est la vie apostolique à laquelle doivent se former de véritables ministres de Jésus-Christ.

3.° Quelle est la vie glorieuse que nous devons tous attendre, comme de fidèles imitateurs du Sauveur.

PREMIER POINT.

Quelle est la vie chrétienne et religieuse que doivent mener des pénitens vraiment convertis.

Elle nous est exprimée dans celle de Jésus-Christ; il est véritablement ressuscité et il ne mourra plus (1). 1.° *Surrexit verè :* point donc de feintes, de dé-

(1) *Surrexit verè et apparuit....* Luc. 24, 34. *Jam non moritur.* Rom. 6. 9.

guisemens. Ne nous flattons pas, ne nous trompons pas nous-mêmes ; nous ne tromperons pas Dieu. C'est à ses yeux et à son jugement, qu'il faut être ressuscité ; ne sommes-nous plus ce que nous étions ? Le cœur ne tient-il plus à rien contre les lois de Dieu et contre les desseins de sa grâce ? N'y a-t-il pas quelque restriction à notre sacrifice, qui doive nous rendre suspectes toutes nos autres résolutions ?

Samuel dans les Ecritures est ressuscité, et il ne l'est pas ; à quoi le connaître ? A peine quitte-t-il son sépulcre, il parle encore le langage des morts : Demain, dit-il à Saül, vous et vos enfans serez avec moi dans le tombeau (1). Un homme véritablement ressuscité n'a plus rien de commun avec les morts. on ne le trouve plus parmi les morts ; il vit, il parle, il agit comme les hommes vivans, et il se plaît dans leur compagnie ; mais pourquoi chercher parmi les morts celui qui est vivant ? il n'est point ici (2). Aimer à être avec les saints, se plaire dans leur conversation, penser, agir, parler comme eux, ou plutôt comme Jésus-Christ, c'est une marque de résurrection ; c'en est une autre que d'éprouver dans son ame quelque chose qui paraît dans un corps ressuscité ; plus de facilité, plus d'agilité au service de Dieu, plus de courage à surmonter ce qui s'oppose à la perfection ; moins de sensibilité aux peines qui accompagnent la vertu. On peut, avec bien des répugnances et bien des restes de ses anciennes habitudes, être véritablement changé ; mais le change-

(1) *Cras, tu et filii tui mecum eritis.* I. Reg. 28, 19.

(2) *Quid quæritis viventem cum mortuis ? non est hic.* Luc. 24. 5, 6.

ment n'est bien assuré qu'à mesure qu'on souffre avec moins d'indétermination et de pesanteur qu'auparavant, du moins dans la partie supérieure.

Seconde marque de résurrection, *apparuit*. Paraître ce que l'on est, si véritablement l'on est ce que l'on doit être ; pouvoir se mettre, comme Jésus-Christ, à toutes sortes d'épreuves (1) ; qu'en nous approchant, qu'en nous observant de si près qu'on voudra, on ne voie rien dans nous qui se démente. Il est un certain air de recueillement et de réserve qui parle et qui dit ce qui se passe dans le cœur ; mais il ne dit pas tout également. Le monde défiant et malin ne doutera que trop de notre résurrection, sans que nous lui donnions de véritable occasion. Ainsi, comme Dieu a été déshonoré publiquement par notre désordre, nous lui devons une amende honorable, haute et publique. On a pleuré nos égaremens, qu'on se réjouisse de notre retour ; on a été témoin de notre mort, qu'on le soit de notre résurrection. Craignons-nous qu'on ne dise de nous comme du prodigue : Il était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé (2) ? C'est se défier soi-même de son état ; c'est craindre de se mettre dans l'heureuse nécessité de persévérer. Or, qui craint de persévérer, ou qui craint trop de ne persévérer pas, est-il véritablement ressuscité ?

Non, je ne me cache plus : venez, vous tous qui craignez le Seigneur, et je vous dirai tout ce qui m'a rappelé à lui (3). J'ai vu la grièveté de mes

(1) *Palpate et videte.* Luc. 24, 39.

(2) *Mortuus erat et revixit ; perierat et inventus est.* Luc. 15. 32.

(3) *Venite, et narrabo vobis, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* Ps. 65. 16.

fautes, la vanité de mes attachemens, la perte de tant de belles années. J'ai frémi de crainte; je me suis indigné contre moi-même, j'ai dit : Ah! je me lèverai, je retournerai à mon père (1). Que cette démarche m'a coûté ! Que j'ai eu de peine à m'y résoudre! Dieu m'a rappelé comme malgré moi. J'étais venu sans aucun dessein, avec un dessein de ne rien faire ici. La grâce a été plus forte que la nature, que la honte, que l'habitude mauvaise ; mais que j'ai trouvé dans Dieu de bonté et de facilité à me recevoir ! Aujourd'hui mon unique regret est d'avoir tant différé. Je vous ai aimé trop tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle (2). La droite du Seigneur a montré sa force; non je ne mourrai pas, mais je vivrai pour publier partout les ouvrages du Seigneur (3).... Réjouissez-vous avec moi, j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue (4).

Troisième marque de résurrection, ne mourir plus (5). Dans l'ordre naturel, on peut être ressuscité, et mourir encore. La fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, ressuscités par Jésus-Christ même, et ceux qui ressuscitèrent après la mort de Jésus-Christ, qui se montrèrent dans la cité sainte, rentrèrent dans le tombeau. Mais, dans l'ordre de la grâce, pour ressusciter comme Jésus-Christ, et pouvoir s'assurer de sa résurrection, il faut ne mourir plus; au moins ne faut-il plus, à beaucoup près, se trouver tel qu'on était avant sa résurrection; plus

(1) *Surgam et ibo ad Patrem.* Luc. 15, 18.
(2) *Serò te amavi, etc.* Saint Aug.
(3) *Dextera Domini fecit virtutem... Non moriar, etc.* Ps. 117.
(4) *Congratulamini mihi, etc.* Luc. 15, 9.
(5) *Jam non moritur.* Rom. 6, 9.

aucun crime, et peu de faiblesses, ni de fautes volontaires, s'il se peut. Demandons à Jésus-Christ notre Seigneur la grâce de cette stabilité dans le bien ; et pour la mériter, fuyons désormais avec soin toutes les occasions qui pourraient nous porter au mal. Capables de retomber et de redevenir ce que nous avons été, évitons le monde, défionsnous du monde et de ceux qui en ont l'esprit. Nos ennemis nous cherchent, et ils ne désespèrent pas de nous perdre ; ils ont trop d'exemples de l'inconstance et de la fragilité des meilleures résolutions. Une vertu qui commence, a besoin des plus grands ménagemens ; prière, solitude, occupations saintes, et devoir, il les faut absolument pour ne plus mourir.

SECOND POINT.

Quelle est la vie apostolique à laquelle doivent se former de véritables ministres de Jésus-Christ.

La vie apostolique à laquelle on doit se former, nous est encore figurée dans celle de Jésus-Christ ressuscité. On ne peut voir ici plus d'activité pour aller où l'appelle le salut de son troupeau désespéré, ni plus de promptitude à retourner à Dieu, dès que sa présence n'est plus nécessaire à ses disciples ébranlés.

1.° Son activité est surprenante. En un même jour, on le voit proche du sépulcre, au bourg d'Emmaüs, dans le cénacle de Jérusalem ; nul obstacle ne l'arrête ; tout cède à son activité. Il a un corps comme s'il n'en avait point ; il vit, il parle d'une manière toute céleste : c'est la figure, voici la réalité.

L'homme apostolique doit être tout et partout à la fois; il suffit que sa présence soit nécessaire quelque part pour qu'il y vole : rien ne l'arrête, rien ne lui semble difficile, quand il s'agit de sauver les ames, ne fût-ce qu'une ame de plus; il oublie son corps, son repos, sa santé; il faut que d'autres y pensent pour lui; mais Dieu y pourvoit, à mesure qu'on le néglige ou qu'il la néglige lui-même; car, pour lui, il ne pense qu'à Dieu, il ne parle que de Dieu et du salut du prochain, pour la plus grande gloire de Dieu; il ne saurait parler d'autre chose, son cœur en est rempli.

2.° Jésus-Christ n'est pas moins prompt à retourner à Dieu qu'à se prêter aux hommes. Il ne fait que des apparitions courtes; on aperçoit aisément que son inclination le rappelle ailleurs ; et où le rappelle-t-elle? à Dieu, à la solitude dans Dieu. Je suis sorti de mon Père, et je suis venu au monde ; maintenant je laisse le monde, et je vais à mon Père (1). L'homme apostolique, suivant ce modèle, est comparé, dans Isaïe, à des nuages qui portent la pluie dans différentes régions, et à des colombes qui retournent dans les trous de leurs rochers (2). Les nuages tirent leur origine de la mer et des rivières, et, après une circulation plus ou moins grande, ils y retournent. Les colombes sortent de leurs demeures, et, après quelques incursions, elles s'y rendent de nouveau.

Il le fit toute sa vie, et le fit surtout depuis sa

(1) *Exivi à Patre, et veni in mundum; iterùm relinquo mundum et vado ad Patrem.* Joan. 16, 28.

(2) *Qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas.* Is 60, 8.

résurrection. Imitons-le donc ; ayons plus d'empressement encore à revenir qu'à partir ; n'allons au prochain que dans son besoin ; notre propre besoin nous rappelle, revenons vers Dieu pour nous reposer et prendre de nouvelles forces ; pour le prochain même elles nous sont nécessaires ; au sortir de l'oraison, elles lui seront plus utiles, et nous pourrons travailler à sa conversion avec moins de risque : c'est cependant à quoi l'on ne manque, hélas! que trop souvent.

TROISIÈME POINT.

Quelle est la vie glorieuse que nous devons attendre comme de fidèles serviteurs et imitateurs des vertus de Jésus-Christ?

La vie glorieuse que nous espérons, nous est représentée dans celle de Jésus-Christ, après sa résurrection. Quel homme ne serait effrayé, à la vue de tant de devoirs pénibles qu'il peut envisager dans l'avenir, s'il n'était soutenu de cette espérance?

Mais, 1.° les peines ne sauraient durer long-temps. Jésus-Christ n'a été que *trente-trois ans* sur la terre, quinze ou seize heures dans les tourmens de sa Passion, trois heures sur la croix, quarante heures au plus dans le sépulcre ; il est ressuscité, et c'est pour toujours. Il y a déjà plus de dix-huit cents ans qu'il se repose ; pensons-y, méditons-le, et, eussions-nous cinquante ans à travailler sans relâche, cinquante ans comparés à une éternité de repos devraient-ils nous effrayer?

2.° Nous ne faisons rien pour Dieu et pour le sa-

lut des ames, qui ne doive nous être rendu, et rendu au centuple. Jésus-Christ, dans sa résurrection, retrouve ce qu'il avait sacrifié, et plus encore; plus de consolations intérieures, plus de liberté, plus d'amis, plus de réputation, plus d'honneur et un corps plus parfait que le premier (1). Nous semons aujourd'hui, le grain paraît perdu; mais il se retrouvera, et de beaucoup multiplié. Il n'y aurait que des insensés qui croiraient ne pas gagner à perdre de la sorte. *Qui perdra son ame pour l'amour de moi, la retrouvera* (2)..... Si le grain de froment ne meurt, après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (3).

3.° Notre corps mortel, principe ordinaire de toutes les pesanteurs de l'ame, aura autant de part qu'elle, à la gloire et à la récompense : c'est pour lui qu'il est dit: Il faut que ce corps sujet à la corruption, soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité (4).

Terre, terre, soutiens-toi; souffre les violences que tu te fais, ou qu'on est obligé de te faire; ta caducité même te répond de ta courte durée. Mais les sermens d'un Dieu te sont caution de ton changement inaltérable dans l'éternité. Il réformera ce

(1) *Resurrectionis gloria sepelivit morientis injuriam; ruptis vinculis mortis, infirmitas in virtutem, mortalitas in æternitatem, contumelia transivit in gloriam ejus; sicut tenebræ, ita et lumen ejus.*

(2) *Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam.* Matth. 10, 39.

(3) *Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.* Joan. 12, 24, 25.

(4) *Oportet enim corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem.* I. Cor. 15, 53.

corps vil et humilié, et le rendra semblable à son corps brillant et immortel (1).

Enfin, la disjonctive est nécessaire ; il faut, ou que nous ressuscitions glorieux comme Jésus-Christ, ou que nous ressuscitions malheureux, et pour toujours. Ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu ; ce que chacun de nous aura semé, il le recueillera (2).

C'est un oracle qui s'accomplira. Représentons-nous l'instant fatal où la trompette appellera les morts, et les fera sortir de leurs sépulcres ; à la rencontre des apôtres et des autres saints, tout brillans de lumières, que pensera un homme qui, de même profession, se trouvera enveloppé de ténèbres ? Que de reproches alors ! quelle honte ! que de regrets ! mais sera-t-il temps ? pressons-nous (3).

MÉDITATION

Des apparitions de Jésus-Christ, après sa Résurrection.

Déja nous sommes entrés dans la quatrième semaine des Exercices. Après nous être purifiés de nos vices et de nos affections mauvaises, dans la première ; nous être formés par les exemples de Jésus-Christ, aux vertus chrétiennes, religieuses,

(1) *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* Philip. 3, 21.

(2) *Nolite errare, Deus non irridetur ; quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* Gal. 6, 7, 8.

(3) *Hora est jam nos de somno surgere.... Induamur arma lucis.* Rom. 13, 11 *et* 12.

et apostoliques, dans la seconde et dans la troisième ; continuons ce que nous avons déjà commencé dans celle-ci, à nous approcher de plus en plus de la vie parfaite de Jésus-Christ, et à tâcher de nous unir à lui par amour.

Il nous prévient pour cela, lui-même, dans des visites secrètes, où il se communique familièrement avec l'ame, et il est de la dernière importance que nous connaissions la nature, le temps, et les fruits de ces visites intérieures, pour en profiter, et pour ne pas nous en rendre indignes. Elles nous sont figurées dans les apparitions diverses que Jésus-Christ fit aux siens, après sa résurrection.

Nous considérerons donc, dans cette méditation-ci :

1.° A qui il apparaît.

2.° Comment il apparaît.

3.° Pourquoi il apparaît.

Ce sont autant de règles pour la vie spirituelle et unitive, si Dieu daigne nous y donner quelque entrée. Toutes sont tirées de l'Ecriture même, ou du plus sage maître de la solide spiritualité, l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

PREMIER POINT.

A qui Jésus-Christ apparaît.

D'abord à de simples femmes. Il se montre en particulier à Marie-Magdeleine, qui se désolait de ne pas le trouver dans le sépulcre : Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai (1). Puis, en commun, à Marie-Mag-

(1) *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi.... et ego eum tollam.* Joan. 20, 15.

deleine et aux autres saintes dames qui l'avaient accompagné sur le Calvaire, jusqu'à la mort, et qui venaient encore à son tombeau, à dessein de l'embaumer une seconde fois ; il vint à leur rencontre, et leur dit : Je vous salue (1).

Ensuite il apparut aux apôtres et à quelques disciples chancelans, mais qui ne manquaient pourtant pas d'amour et d'affection. La crainte les avait fait fuir ; elle les tenait encore enfermés ; mais ils pleuraient, avec de grands gémissemens, leur infidélité et la perte qu'ils avaient faite (2).

Enfin, il apparaît encore à des incrédules ; mais c'est par le ministère d'un ange, et sa vue n'a rien que d'effrayant et de terrible pour eux (3).

Telle est la conduite que Jésus-Christ garde encore ordinairement, à l'égard des visites intérieures, et quelquefois même des manifestations sensibles de sa présence.

1.° Plus souvent il se communique à des ames simples et sans étude, mais dévotes et ferventes (4). La raison, c'est qu'elles sont mieux disposées à croire, à recevoir la lumière divine et à se laisser conduire. Les hommes, et surtout les hommes savans, présument trop d'eux-mêmes ; et, au récit des choses extraordinaires, c'est beaucoup s'ils ne disent pas comme les apôtres, dans les commencemens, que ce sont là des extravagances et des rêveries (5).

(1) *Occurrit illis dicens : Avete.* Matth. 28, 9.—(2) *Lugentibus et flentibus.... undecim apparuit.* Marc. 16, 10, 14. — (3) *Exterriti sunt custodes et facti sunt velut mortui.* Matth 28, 4.

(4) *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* Prov. 3, 32.

(5) *Visa sunt antè illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt illis.* Luc. 24, 11

2.° Dieu ne laisse pas, quelquefois, de faire sentir sa présence aussi à des personnes éclairées; il le faut, pour qu'on ne dise pas qu'il n'y a que de petits génies, des têtes faibles, qui connaissent tous les secrets de la vie intérieure : mais ce n'est qu'après qu'ils ont déjà beaucoup rabaissé de leur suffisance, et qu'ils sont allés plus d'une fois chercher Jésus-Christ, comme les plus simples : *Pierre et Jean couraient ensemble et arrivèrent en même temps au tombeau de Jésus-Christ* (1). Alors ils commencent à dire, comme les saintes femmes : Nous avons vu le Seigneur, et ce qu'on nous en disait se trouve véritable (2). Mais on rit d'eux, à leur tour; toujours il reste des incrédules parmi les gens de bien mêmes, qui disent avec Thomas : Si je ne vois, je ne croirai pas (3).

Heureuses cependant les ames d'élite qui entendent le Seigneur au dedans d'elles-mêmes, et qui reçoivent de sa bouche la parole de la consolation céleste (4). Heureuses les oreilles fermées à tout le tumulte de ce bas-monde, pour n'être ouvertes qu'au doux murmure de ces mots mystérieux du dedans (5)!

Mais n'est-ce pas un grand art, un art au-dessus de l'homme, de savoir ainsi attirer Jésus, converser avec Jésus, retenir Jésus (6) ?

(1) *Petrus et ille alius.... currebant duo simul.... et venerunt ad monumentum.* Joan. 20, 3, 4.—(2) *Vidi Dominum, et hæc dixit mihi.* Joan. 20, 18. *Vidimus Dominum.* Ibid. v. 25.

(3) *Nisi videro, non credam.* Joan. 20, 25.

(4) *Beata anima quæ Dominum in se loquentem audit, et de ore ejus consolationis verbum accipit!* Imit. l. 3, c. 1.

(5) *Beatæ aures quæ venas divini susurri suscipiunt!* Ibid.

(6) *Magna ars est, scire cum Jesu conversari; et scire Jesum tenere, magna prudentia.* Ibid. l. 2, c. 8.

Tout l'art, tout le secret, le voici : Soyez humble et pacifique, et Jésus sera avec vous. Soyez dévot et tranquille, et Jésus demeurera avec vous (1)

Pourquoi voit-on aujourd'hui si peu de personnes que Dieu élève à la contemplation ? Sommes-nous si loin des temps de sainte Thérèse, et de tant d'autres, ou bien est ce que toute la terre, toute l'Eglise s'est trompée à leur sujet ? L'Imitation de Jésus-Christ répond : « Il y a peu d'ames favorisées » des communications célestes, parce que peu de » gens ont le courage de renoncer absolument et » pleinement aux choses périssables et créées (2). » On en trouve assez qui désirent la contemplation ; mais ils ne s'étudient point aux exercices » qui y disposent. Le grand obstacle, c'est qu'on » a peu de mortification (3). » Et ailleurs : « Si » vous saviez détacher parfaitement votre cœur » de ses affections basses et inutiles, vous pourriez » faire quelque essai de la douceur céleste. Retenez une parole courte, mais d'un grand sens : » Quittez tout, et vous trouverez tout ; mais qui » dit tout, n'excepte rien (4). »

Tous les efforts de l'homme ne sauraient donc

(1) *Esto humilis et pacificus, et erit tecum Jesus ; sis devotus et quietus, et manebit tecum Jesus.* Imit. l. 2, c. 8.

(2) *Ideò pauci inveniuntur contemplativi, quia pauci sciunt se à perituris et creaturis ad plenum sequestrare.* Ibid. l. 3, c. 31.

(3) *Plures reperiuntur contemplationem desiderare ; sed quæ ad eam requiruntur, non student exercere. Est magnum impedimentum, quia... parùm de perfectâ mortificatione habetur.* Imit. l. 3, c. 31.

(4) *Si scires ab omni creaturâ te evacuare, etc.* Imit. l. 2, 7. *Tene breve et consummatum verbum : dimitte omnia et invenies omnia.* Ibid. l. 3, c. 33.

mériter ce don précieux; mais Dieu est si bon, qu'il l'accorde ordinairement à de grands et de constans efforts. N'y arrivât-on jamais, il reste toujours, pour l'autre vie, le mérite infini d'une parfaite abnégation. « Fais donc à ceci une attention » sérieuse, ô mon ame! et ferme tous tes sens, afin » que tu puisses mieux entendre ton Dieu qui par- » le, et qui ne veut qu'être écouté (1). »

SECOND POINT.

Comment Jésus-Christ apparaît.

Quelquefois, dans sa figure propre et naturelle, on reconnaît son visage, sa voix, ses manières; on voit jusqu'aux cicatrices de ses plaies sacrées (2).

D'autres fois, sous des traits empruntés, sous la forme d'un jardinier, comme à Marie-Magdeleine; sous celle d'un voyageur, comme aux disciples d'Emmaüs. On ne tarde pas à le connaître : un geste, une action, qui semble lui échapper, dit que c'est lui (3); un mot qu'il prononce, et dont le cœur se sent touché, blessé, percé, fait éclater en des transports d'amour dont lui seul peut être l'auteur (4). Ah! c'est vous, cher maître, cher époux! mon cœur me le dit (5).

Si sa présence n'est pas toujours si certaine, on la discerne néanmoins à ces deux circonstances :

1.° Ses visites n'effraient point; elles apportent

(1) *Animadverte hæc, anima mea, et claude sensualitatis tuæ ostia, ut possis audire quid in te loquatur Dominus Deus tuus.* Imit. l. 3, c. 1.

(2) *Palpate, et videte....* Luc. 24, 39. *Affer manum, et mitte in latus meum.* Joan. 20, 27.

(3) *Cognoverunt eum in fractione panis.* Luc. 24, 35.

(4) *Maria!* Joan. 20, 16.—(5) *Rabboni!* Ibid.

le calme et la sérénité : *La paix soit avec vous* (1).

2.° Ses visites, quoique courtes et passagères, laissent l'ame dans la joie et dans la consolation(2).

L'esprit qui n'est point Dieu, ou qui ne vient point de Dieu, n'inspire que de noires pensées, des sentimens de trouble, d'abattement ; et c'est à cela surtout qu'on peut le reconnaître. Un des amis de Job semble avoir voulu décrire son arrivée : Dans l'horreur d'une vision ténébreuse, je fus, dit-il, saisi de crainte ; la frayeur pénétra jusqu'au fond de mes os, et, l'esprit se présentant à moi, mes cheveux se dressèrent sur ma tête (3).

O l'heureux moment ! quand Dieu appelle subitement de la tristesse à la joie de l'esprit (4). Mais qu'il est rare et court, ce moment, pour une ame qui voudrait être déjà unie inséparablement avec Dieu (5) ! « Il naît dans le cœur un rayon de lumiè-» re, un écoulement de douceur ; personne ne le » connaît que celui qui le sent, et celui qui le sent » ne le connaît qu'à peine lui-même, parce qu'aus-» sitôt tout ce qu'il sent lui échappe (6). » Joseph ne parle encore à ses frères que par interprète ; il ne se fait point connaître pour ce qu'il est (7).

(1) *Pax vobis ; et iterùm pax vobis.* Joan. 20, 21, 26.

(2) *Gavisi sunt Discipuli, viso Domino.* Joan. 20, 20. *Et ipse evanuit ex oculis eorum.* Luc. 24, 51.

(3) *In horrore visionis nocturnæ.... pavor tenuit me.... et omnia ossa mea, etc.* Job. 4, 13, 14.

(4) *Felix hora, quandò Jesus vocat de lacrymis ad gaudium spiritûs !* Imit. l. 2, 8.

(5) *Felix hora, brevis mora.* Saint Bernard.

(6) *Nascitur in corde jubilus mellifluus, quem nemo scit, nisi qui sentit ; nec etiam ipse qui sentit, quia citò pertransit.* Id.

(7) *Adhuc loquitur Joseph per interpretem fratribus suis.* Id.

Triste parole, au contraire, quand on voudrait embrasser, retenir Jésus-Christ ainsi connu, et qu'on s'entend dire : Ne m'approchez pas davantage : vous n'êtes point encore où il faut être pour jouir de ma présence et de mes bontés (1). Attendez, pour me posséder, que je sois entré dans ma gloire, ou plutôt que vous y soyez avec moi ; il vous reste beaucoup à travailler, à souffrir d'ici là ; vous pouvez me perdre encore, et ne me retrouver jamais.

Au moins, ne nous rendons pas indignes de ses précieuses visites : s'il n'en fait qu'une, sa plus courte durée n'empêche point que l'impression n'en puisse rester toute la vie. Mais si Dieu en accorde quelques-unes à nos ardens désirs, n'oublions jamais cet avertissement encore (2) : Vous pouvez bien promptement mettre Jésus en fuite, et perdre la grâce de la dévotion ; il ne faut que vous détourner vers les choses extérieures, par négligence, par connivence ; Dieu est jaloux, et il ne peut souffrir de partage.

TROISIÈME POINT.

Pourquoi Jésus-Christ apparaît.

1.° Pour affermir la foi chancelante de ses disciples, et pour effacer dans leurs cœurs le scandale de la croix

On devrait peu estimer les visites célestes, si elles laissaient après elles des fruits moins solides de ver-

(1) *Noli me tangere ; nondùm ascendi ad Patrem.* Joan. 20, 17.

(2) *Potes citò fugare Jesum, et gratiam ejus perdere, si volueris ad exteriora declinare.* Imit. l. 2, c. 8.

tu ; mais leur effet est une démonstration sensible de leur principe.

L'incrédule saint Thomas, et ceux qui l'avaient imité, deviennent de parfaits fidèles, *mon Seigneur et mon Dieu* (1). Ils crurent non-seulement ce qu'ils voyaient, mais tout ce que Jésus-Christ voulut leur apprendre depuis, sans qu'ils le vissent. L'apôtre qui avait le plus douté, fut un de ceux qui donnèrent le plus de marques d'une foi vive ; nul autre n'eut plus de zèle à prêcher, ni plus loin, ni à des peuples plus barbares : il pénétra jusque dans les Indes ; il y souffrit le martyre.

Quelle différence aperçoit-on, pour l'ordinaire, entre l'ouvrier évangélique qui est homme d'oraison, et celui qui ne l'est pas ? L'un parle avec timidité, en homme qui raisonne ; l'autre parle avec confiance, en homme qui voit ou qui a vu. Les saints, au sortir de ces divines consolations, n'avaient plus besoin de livres. La théologie eût-elle été perdue pour les autres, ils disaient que rien n'eût été perdu pour eux. La patience, l'humilité, l'amour de la croix, toutes les vertus répondaient aux degrés de leur foi.

2.° Jésus-Christ apparaît à ses disciples, pour les préparer à une longue séparation. Je vais à mon Père et à votre Père, mon Dieu et votre Dieu (2), et vous ne me verrez plus. Il est assez ordinaire que Dieu se montre à ceux qu'il a dessein ensuite d'éprouver. La lumière prépare aux ténèbres, sa présence, à son absence. Nous le voyons dans la vie de presque tous les saints : aussi ne craint-on quel-

(1) *Dominus meus et Deus meus !* Joan. 20, 28.

(2) *Ascendo ad Patrem meum, et Patrem vestrum.* Joan. 20, 17.

quefois d'avoir part aux grâces particulières, que par l'appréhension des peines et des travaux qui ont coutume de les suivre Mais que gagne-t-on? Pour n'avoir pas été précédée de consolation, la désolation en vient-elle moins? N'est-elle pas souvent une punition de la lâcheté et de l'infidélité à mériter la consolation même? La différence, c'est que Dieu soutient davantage dans la désolation d'épreuve; au lieu que, dans celle qui vient de châtiment, l'homme se trouve plus vis-à-vis de sa propre faiblesse; il ne souffre pas moins, et souffre souvent sans mérite, toujours avec danger.

Le souvenir de la consolation même est une grâce au temps de la désolation. Il soutint Magdeleine dans sa douleur; l'éloignement de Jésus-Christ, tout pénible qu'il était, ne l'accabla pas. Elle versait des torrens de larmes (1); mais ces larmes étaient pleines de résignation et de douceur: elle désirait avec ardeur, mais elle attendait avec tranquillité.

3.° Jésus-Christ se fait voir à ses disciples, afin de les animer à tout entreprendre pour sa gloire. C'est la principale raison qu'il a aussi de se manifester aux hommes apostoliques. Ils mériteraient de ne le jamais voir, si sa vue leur faisait trop aimer le repos de la contemplation, et qu'ils cessassent d'être toujours prêts à quitter Dieu pour Dieu. Mais non, c'est dans l'oraison qu'ils forment les plus grands projets de leurs entreprises héroïques; c'est par les forces prises à l'oraison qu'ils les exécutent; c'est dans l'oraison qu'ils viennent se dé-

(1) *Maria autem stabat ad monumentum foris plorans.* Joan. 20, 11.

lasser. On le vit dans saint Dominique, saint François-Xavier, saint Antoine de Padoue, etc. Saint Vincent Ferrier était un jour en contemplation, quand on vint l'appeler pour confesser; il délibéra s'il quitterait Jésus-Christ, qui se faisait voir à lui d'une manière sensible; il entendit ces paroles sortir de la bouche de son crucifix : Allez, vous me retrouverez encore à votre retour; je vous attendrai (1).

Ne soyons donc pas surpris qu'on nous parle si souvent de la vie intérieure, et des grâces de la vie intérieure. On aurait hésité dans quelque autre temps; nous n'en étions peut-être pas capables (2). La contemplation et l'action conviennent à tous les états; mais leur union n'est aussi nécessaire à personne qu'aux ouvriers évangéliques. Faisons donc une grande estime des faveurs spéciales; jugeons-nous indignes de les recevoir : n'osons les demander, à la bonne heure; mais ne souffrons rien dans nous-mêmes, et ne faisons rien qui puisse obliger Dieu à nous en priver. S'il daigne nous en faire part, estimons plus l'auteur des dons que les dons mêmes. Soyons prêts à lui en faire le sacrifice quand il l'ordonnera, ou que le service des ames nous obligera à nous en priver. Ce sont autant de règles sûres : les saints, en les suivant, ont profité beaucoup, et jamais ne se sont égarés.

(1) *Vade, adhuc expectabo te.*

(2) *Lac vobis potum dedi, non escam.* I. Cor. 3 *a*.

MÉDITATION

De la vie bienheureuse de Jésus-Christ dans le Ciel.

Tous les ministères sont accomplis : enfin, le voici de retour, ce géant glorieux, du long et pénible voyage qu'il était allé faire pour la gloire de son Père et pour l'amour de nous (1). Voulez-vous savoir les pas énormes qu'il a faits dans sa course, demande saint Grégoire? Du haut du Ciel, du sein de son Père dans celui de la Vierge ; du sein de Marie dans la crèche de Bethléem ; de Bethléem en Egypte; d'Egypte à Nazareth ; de Nazareth dans les divers quartiers de la Judée ; de là, sur la croix; de la croix dans le sépulcre ; du sépulcre sur la montagne des Oliviers ; de cette montagne, accompagné d'une multitude de captifs qui attendaient sa venue, il est monté au plus haut des cieux, d'où il était parti (2) Désormais il repose ; il est assis, revêtu de son humanité sainte, à la droite de Dieu son Père (3), et son règne n'aura point de fin (4).

Le Ciel est notre origine ; si nous marchons sur les traces de Jésus-Christ, nous arriverons infailliblement au même terme : son état au Ciel est l'image de la béatitude chrétienne. Mais en quoi ? En trois choses, qui feront les trois points de cette méditation.

(1) *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* Ps. 18, 6.

(2) *A summo cœlo egressio ejus ; et occursus ejus usque ad summum ejus.* Ps. 18, 7.

(3) *Sedet à dextris Dei.* Marc. 16, 19.

(4) *Et regni ejus non erit finis.* Luc. 1, 33.

1.° Jésus-Christ au Ciel n'a plus aucun mal à souffrir ; il repose. *Sedet.*

2.° Jésus-Christ n'a plus aucun bien à désirer ; il jouit des embrassemens de Dieu. *A dextris Dei.*

3.° Jésus-Christ n'a plus aucun changement à craindre ; il régnera éternellement. *Regni ejus non erit finis.*

PREMIER POINT.

Plus de mal à souffrir (1).

Plus donc de pauvreté, plus de travail, plus de sueurs, plus de larmes, plus d'épines, plus de croix, plus de mort. Les premiers temps ont passé, et celui qui est assis sur le trône, a dit : Voici que je fais des choses toutes nouvelles (2).

La béatitude chrétienne est de même un affranchissement de toutes sortes de maux et de misères.

Rappelons-nous le souvenir de tout ce qui nous trouble, de tout ce qui nous afflige ici-bas ; corps infirme et languissant, dégoûts, pesanteurs, ennui de nous-mêmes, tentations, angoisses intérieures, épreuves diverses, variété des saisons, maladies, sociétés importunes, défaut de biens et de commodités, ennemis puissans, amis légers ou perfides ; passions difficiles à réduire et à dompter, etc.

Dieu lui-même essuiera nos larmes, et la source en sera tarie pour jamais (3). Nous reposerons dans le sein de la consolation (4) : nous attendons

(1) *Non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Ps. 90.—(2) *Et dixit qui sedebat in throno : ecce nova facio omnia.* Apoc. 21, 5.

(3) *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* Apoc. 7, 17.—(4) *Et mors ultrà non erit ; neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà, quia prima abierunt....* Ibid. 21, 4.... *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui re-*

le Sauveur Jésus, dit l'Apôtre, qui reformera d'une meilleure trempe, ce corps d'humiliation et de péché que nous traînons. Nous savons que si cette maison de boue tombe en ruine, nous en aurons une que Dieu bâtira lui-même ; maison qui n'étant point faite de main d'homme, subsistera éternellement dans le Ciel (1).

Alors on ne dira plus (2) : Eh ! qui me délivrera de ce corps de mort ? On ne s'écriera plus : Eh ! malheur à moi ; faut-il que mon exil et mon travail soient si long-temps prolongés ? La mort, et tout ce qui la précède, et tout ce qui l'accompagne, aura été englouti dans la victoire. O mort ! où est ta victoire ? O mort ! ou est ton aiguillon (3) ?

Qu'il sera doux, alors, de voir de loin ces jours où l'on aura été enseveli, humilié, persécuté, et où l'on se sera enseveli, humilié, persécuté soi-même.

Dans le sein de son repos, le Sauveur conserve encore précieusement les cicatrices de ses plaies glorieuses ; il les regarde avec complaisance. Laurent et les autres martyrs aperçoivent encore l'affreux appareil de leur supplice ; les missionnaires et les solitaires, les vastes déserts, témoins de leur zèle et de leur pénitence. C'est une partie de leur récompense (4).

Formabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. Philip. 3, 20, 21.

(1) *Scimus quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quòd ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in Cœlis.* II. Cor. 5, 1.

(2) Imit. l. 3, c. 47. Rom. 7.

(3) *Absorpta est mors in victoriâ. Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus ?* I. Cor. 15, 54, 55.

(4) *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.* Ps. 89, 15.

Au temps de la peine, rappelons-nous donc aussi sans cesse le souvenir de ce qui doit en être le prix. Jésus-Christ, la veille de sa mort, se consolait par l'approche du Ciel. Il était bon juge, et de ce qu'il allait souffrir, et de ce qu'il devait attendre ; quoique proche des tourmens excessifs qu'on lui préparait, il ne voulait pas qu'on le plaignît.

Disons tous, et répétons souvent : Oui, si l'on m'aimait et si je m'aimais moi-même, on se réjouirait, et je me réjouirais aussi, quand je souffre (1); quand, pour le salut d'une ame, comme le bon pasteur, je cours, je sue, je parais près de succomber (2). Il n'y a que des infidèles qui puissent penser d'une autre manière, et moi je suis fidèle, par la miséricorde de Dieu.

« *Faites donc bien tout ce que vous faites*, conclut l'auteur de l'Imitation (3) ; travaillez avec soin. Ecrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le silence, priez, supportez patiemment les adversités ; la gloire éternelle mérite d'être achetée par de pareils combats, et par de plus grands encore. Il viendra, ce jour que le Seigneur connaît, jour de paix et de récompense. O ! si vous eussiez vu la gloire dont mes saints sont couronnés dans le Ciel !.... Si vous aviez le bonheur de goûter ces vérités, et qu'elles fissent sur votre cœur une forte impression !.... Je règne dans le Ciel, au milieu de mes saints, qui ont soutenu tant de combats pendant leur vie. Ils jouissent

(1) *Si diligeretis me, gauderetis utiquè, quia vado ad Patrem.* Joan. 14, 28.

(2) *Vadit ad illam, donec inveniat eam.* Luc. 15, 4.

(3) Liv. 3, ch. 47.

» maintenant d'une joie pure, d'une douce conso-
» lation, d'une sécurité inaltérable, d'un repos
» éternel (1). »

Ainsi donc, conclut encore saint Paul, *mes très-chers frères, soyez toujours fermes et inébranlables dans le service du Seigneur, sachant qu'il sera lui-même votre récompense* (2).

SECOND POINT.

Jésus-Christ dans le Ciel n'a plus aucun bien à désirer.

Ce qu'il demandait à Dieu son Père, est accompli : *Et maintenant, mon Père, glorifiez-moi auprès de vous de cette même gloire que j'avais avant que le monde fût créé* (3).

Le voile qui empêchait les splendeurs de son ame de se répandre sur son corps passible, est déchiré pour jamais (4). Tout entier il possède Dieu, et il en est possédé ; il en est aimé, et il l'aime.

La béatitude chrétienne est un assemblage de tous les biens, un rassasiement de toutes les facultés de l'homme spirituel et corporel.

Est-ce à dire qu'on trouve dans le Ciel tous les biens qui excitent et qui contentent notre cupidité ici-bas ? Non ; ce serait le paradis d'Epicure et de Mahomet. L'œil ne saurait voir, ni l'oreille enten-

(1) *Age quod agis ; fideliter labora.... Scribe, lege, canta.... O si vidisses Sanctorum in Cœlo coronas ! etc.* l. 3, c. 47.

(2) *Itaquè fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles.* I. Cor. 15, 58.

(3) *Et nunc clarifica me, tu, Pater.* Joan. 17, 5.

(4) *Conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitiâ* Ps. 29, 12.

dre, ni les autres sens goûter ce que Dieu a préparé à ses élus. Mais il se trouve au Ciel un bien supérieur à tous les biens, et qui les renferme tous d'une manière suréminente : c'est la vue et la possession de Dieu même, qui est la source de tout bien. Si ces apparitions que nous avons méditées, ces doux momens, cet état de vive lumière et d'affection tendre où Dieu se fait quelquefois sentir aux ames fidèles, dans leurs prières, duraient toujours, ne serait-ce pas une espèce de paradis ? On se trouve baigné de larmes ; on sent une plaie qu'il semble que la mort seule pourra guérir ; on dit avec sainte Thérèse, quand sortirai-je de captivité ? Je languis et je meurs de ne pouvoir assez tôt mourir.

Ils dureront dans le Ciel, ces momens aujourd'hui passagers ; mais ce ne sont, ici-bas, que de faibles étincelles du feu dont nous serons embrasés, dévorés, consumés. Jamais nous ne soutiendrions le poids immense de cette gloire, ces transports et défaillances d'amour, si Dieu, élevant notre faible nature, ne nous transformait, pour ainsi dire, en lui-même, et qu'il ne nous fît rassasier, et comme enivrer à la source de tous les biens ; faibles expressions, images figurées de la gloire des saints ! C'est ce bonheur que personne ne connaît, sinon celui qui le goûte ; et celui qui le goûte, ne le connaît plus assez lui-même, et n'a point d'expressions pour pouvoir en parler : il est perdu, abîmé en Dieu.

Après un entretien que saint Augustin eut avec sa mère, sainte Monique, à Ostie, sur la béatitude des saints dans le Ciel, quoiqu'ils n'en eussent raisonné que sur de faibles conjectures, il dit que le monde ne leur paraissait plus que comme un pur

néant (1) ; qu'ils furent long-temps à se regarder l'un l'autre, comme extasiés, et que sa mère mourante et comme déjà aux portes du paradis : Que fais-je donc encore ici, lui dit-elle ; et qu'est-ce qui peut m'arrêter ? Je vous vois converti, mon fils ; je vous vois homme de bien : je vous vois plein des espérances de l'autre vie (2). Nous ne pensons point assez au Ciel ; notre trésor est sur la terre, et notre cœur est où est notre trésor.

Ailleurs, parlant d'un ami qu'il avait perdu : Nébride (dit-il, pour se consoler), est vivant dans le sein d'Abraham. Oui, quoi que ce puisse être, que ce sein d'Abraham, Nébride, mon cher ami, est là ; car, où serait ailleurs une ame si belle et si chrétienne ? Il est dans ce lieu de gloire et de repos, sur lequel il me faisait tant de questions. Il a non plus l'oreille attachée à ma bouche, mais la bouche attachée à cette source d'eau vive, qui n'est autre que vous, ô mon Dieu ! Heureux pour toujours, il se rassasie de votre sagesse selon toute sa capacité, et selon toute l'étendue de sa soif (3).

Ainsi se consolaient les saints, dans l'attente de leur béatitude. Voilà l'idée qu'ils en avaient. Ecrions-nous donc souvent, avec l'auteur de l'Imitation : *O jour serein de l'éternité, qui n'as jamais de nuit, parce que c'est la souveraine Vérité qui t'éclaire ; ô quand viendras-tu luire pour moi* (4) !

(1) *Mundus iste nobis vilueral cum omnibus delectationibus suis.*

(2) *Quid hìc facio, et cur ibi sim, nescio.*

(3) *Ibi Nebridius meus vivit, et bibit quantùm potest sapientiam pro aviditate suâ, sine fine felix.*

(4) *O dies æternitatis clarissima, quam nox non obscurat, sed summa veritas semper irradiat ! O utinam dies illa illuxisset !* Imit l. 3, 48.

Mais méritons, par notre détachement et par notre fidélité, de faire quelqu'un de ces petits essais de la gloire que Dieu laisse entrevoir de temps en temps à ses fidèles amis. Rien ne fortifie davantage la foi et l'espérance ; c'est comme une démonstration sensible de l'héritage qui nous est réservé ; on voit de loin sa patrie ; on la salue ; on se regarde comme étranger sur la terre, on ne peut songer à s'y faire d'établissement (1).

TROISIÈME POINT.

Jésus-Christ n'a plus aucun changement à éprouver.

Toujours heureux, et toujours jouissant du même degré de bonheur et de gloire (2), s'il quitte le Ciel, ce ne sera plus qu'un seul jour, pour venir juger sur la terre (3).

La béatitude chrétienne est l'assurance d'une félicité immuable ; plus de vicissitudes, ni de crainte de vicissitudes. Dieu l'a promis, et son serment sera irrévocable (4). Ils viendront sur des trônes juger le monde coupable ; mais ils ne quitteront pas Jésus-Christ. (5). Et ici-bas je cherche, et je ne trouve point : je cours après des biens qui me fuient, et je n'embrasse qu'une ombre ; ou bien je les tiens, et je ne puis les arrêter. On se dégoûte, on s'en-

(1) *A longè aspicientes, et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram.* Ad. Heb. 11, 13.

(2) *Regni ejus non erit finis.* Luc. 1, 33.

(3) *Sic veniet quemadmodùm vidistis eum euntem in Cœlum.* Act. 1, 11.

(4) *Justi autem in perpetuum vivent.* Sap. 5, 16. .. *Judicabunt nationes.* Ibid. 3, 8.

(5) *Semper cum Domino erimus.* I. Thess. 4, 16.

nuie. Je suis à Dieu, ou du moins il me semble que je suis à Dieu ; je veux le bien, ou je crois le vouloir ; mais le voudrai-je toujours ? Demain, que serai-je ? et qui me tirera de cet état affreux et douloureux d'incertitude ? Le jour de l'éternité, l'entrée dans la gloire.

Alors je posséderai Dieu, et il ne pourra m'échapper (1). Je ne crains point l'ennui, dans la durée de ces extases ineffables. On converse des jours entiers avec une personne de mérite et de beaucoup d'esprit, et (s'il y a de la passion) des années entières ; en un quart d'heure on s'ennuierait, on souffrirait avec quelque autre. Mais, dans un objet infiniment parfait, infiniment aimable, infiniment aimé, il y a toujours à connaître et à apprendre, et toujours un goût nouveau, capable de nous attacher. Tourne-toi donc, ô mon ame ! vers le centre de ton repos, et oublie cette vallée de larmes et de misère (2). Le Seigneur te prépare ses éternelles miséricordes ; lui-même il veut être ta récompense (3) ! Ah qu'elle est grande ! qu'elle est désirable ! Saint Thomas d'Aquin n'en demanda pas d'autre à Jésus-Christ, qui lui donnait la liberté de choisir (4). Trop avare est celui à qui Dieu ne suffit pas ; il te délivrera de la mort et de la crainte de mourir. Il essuiera tes pleurs, il en ôtera la cause ; tu ne l'offenseras plus (5) ; pénétrée de ce

(1) *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam.* Cant. 3, 4.

(2) *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* Ps. 114, 7.

(3) *Ego merces tua magna nimis.* Gen. 15, 1.

(4) *Quam mercedem accipies ? Nullam aliam præter te, Domine !*

(5) *Eripuit animam meam de morte, oculos meos à lacrymis, pe-*

qu'il mérite, tu ne pourras pas même l'offenser. Tu lui plairas, et il te plaira dans cette région des vivans. Mais, d'ici là, quels doivent être tes espérances, tes désirs, tes vœux (1)? D'ici là, quelle doit être ton occupation? Plaire à Dieu dans la région des morts, ne vouloir plaire qu'à Dieu, et n'avoir qu'un commerce de pure nécessité avec les hommes. C'est un paradis anticipé, et la voie infaillible qui conduit à l'autre. Attache-toi à Dieu, fixe-toi constamment au service de Dieu : ce sont des services constans et généreux que Dieu aime à couronner d'une gloire éternelle.

MÉDITATION

OU

Contemplation pour s'exciter à l'amour de Dieu.

Nous ferons cette méditation-ci sur l'amour de Dieu. Cet exercice n'est, à proprement parler, qu'une répétition de celui par où nous avons commencé la retraite, et que nous avons appelé le fondement de la retraite, où en considérant quelle est la fin de l'homme et la fin de toutes les créatures, on forme la résolution d'aimer Dieu en toutes les créatures et de n'aimer toutes les créatures qu'en Dieu selon sa très-sainte et très-juste volonté.

Ainsi, les exercices finissent par où ils ont commencé ; ils ne sont proprement qu'un progrès de Dieu à Dieu, mais un progrès de Dieu moins connu,

des meos à lapsu : placebo Domino in regione vivorum. Ps. 114, 8, 9.

(1) *Et nunc quæ est expectatio mea, nonne Dominus?* Ps. 38, 8

à Dieu plus connu, à Dieu connu autant que nous le pouvons connaître; à Dieu plus connu, dis-je, par la considération, et des grands maux dont il nous a préservés dans nos égaremens, et des grâces immenses qu'il nous a faites, surtout en nous donnant son Fils pour sauveur et pour modèle. Il n'y a donc pas de doute que cette méditation, quoique la même, à peu près, ne doive beaucoup plus nous toucher aujourd'hui, qu'elle ne put le faire il y a quelque temps.

Pour m'exciter à aimer Dieu d'un amour pur et spirituel, je dois considérer,

1.° Ce que Dieu a fait, et ce qu'il continue de faire pour moi, par lui-même immédiatement.

2.° Ce que Dieu a fait, et ce qu'il continue de faire pour moi, par le ministère des créatures.

3.° Ce qu'il a fait, et ce qu'il continue de faire, en général, dans l'univers, et sans aucun rapport à moi, ou du moins sans autre raison que de se faire mieux connaître et aimer de moi.

La première et la seconde considération doivent m'inspirer un amour de reconnaissance et de justice; la troisième, un amour de complaisance et d'estime.

On appelle cet exercice, une contemplation parce qu'il s'agit moins de raisonner que d'envisager, par un regard fixe, ce que Dieu est, et ce qu'il nous est.

PREMIER POINT.

Ce que Dieu a fait, et ce qu'il continue de faire pour moi, immédiatement par lui-même.

Je n'étais rien, et Dieu m'a tiré du néant. Ce bienfait m'est commun avec beaucoup d'autres ; mais d'autres, en beaucoup plus grand nombre, pouvaient le recevoir, et ne l'ont pas reçu. Des milliers d'hommes pourraient être et ne seront jamais.

Il vaudrait mieux pour moi n'avoir jamais été créé, que de l'être pour me damner ; mais ce n'est point la faute de Dieu si je me damne, et il a eu bien d'autres vues en me créant. Il m'a donné abondamment, et ne cesse de me donner ce qui est nécessaire pour me faire éviter ma damnation éternelle.

Qu'il m'ait créé sain de corps et d'esprit, avec un naturel heureux et de bonnes inclinations; dans une famille qui m'a élevé avec soin et avec attention, dans le sein de laquelle j'ai trouvé tant de secours et d'amitié, tant d'instructions et d'exemples pour m'apprendre à bien vivre; cela m'est plus particulier qu'à une infinité d'autres.

Je ne serais rien, si Dieu ne m'avait conservé : me conserver, c'est comme me créer à toute heure; je retomberais dans le néant, s'il ne me soutenait. Il m'a conservé encore d'une autre manière, en me préservant, dans le sein de ma mère, d'une infinité d'accidens qui pouvaient m'y arriver, et me causer, ou la mort, ou la perte de quelqu'un de mes sens, ou de mes membres. Depuis mon entrée dans le monde, il m'a préservé de l'eau, du feu, d'une multitude d'autres dangers que je connais, sans ceux

que je ne connais point, et qui sont en bien plus grand nombre.

Si cela me semble peu, voici d'autres bienfaits plus importans (1).

Il m'a racheté, non-seulement en me donnant tout son sang, mais en me faisant une application efficace et abondante de son sang. Je suis né de parens chrétiens, catholiques, et non point hérétiques ou infidèles; depuis Jésus-Christ, et non avant lui, lorsque les secours du salut étaient encore faibles et plus rares; j'ai été baptisé; j'ai appris à le connaître et à le servir; j'ai été souvent nourri de son corps et de son sang; il n'a tenu qu'à moi de l'être davantage. Que de lumières, que de pieux désirs, et de saints mouvemens pour le bien! le nombre en est presque infini. Il n'est point venu me surprendre dans l'état du péché, j'aurais été damné : il m'a appelé à la pénitence; il m'a reçu favorablement; il m'a pardonné mes crimes, m'a rendu ses grâces, sa première amitié; il me prépare son paradis : après tant d'avances, un peu d'attention sur moi-même, et j'ai tout lieu d'attendre avec une grande confiance, mon bonheur éternel. Je ne parle point des bienfaits cachés et personnels, de ces marques sensibles d'une Providence spéciale. Je les connais, il les connaît, c'en est assez; d'autres ne le sentiraient pas comme moi. Préservé, dans la jeunesse, des mauvaises compagnies, appelé dès l'enfance à un état si saint et si sanctifiant, comblé de ses faveurs et de ses bontés, mon ingratitude ne l'a point lassé. S'il m'a puni, humilié quelquefois, je

(1) *Et si parva sunt ista, adjiciam tibi multò majora.* II. Reg. XII 8.

vois aujourd'hui ses secrètes intentions et les desseins de son aimable Providence. J'allais me perdre, il voulait me sauver ; il m'a inspiré le désir de la vertu, de la régularité ; il m'a conduit dans cette sainte solitude. Et combien de grâces, depuis que j'y suis ! combien d'avantages n'en puis-je pas retirer toute ma vie, si je suis fidèle !

Or, que demande-t-il maintenant de moi, et que peut-il moins demander que de la reconnaissance et de l'amour ? Je crois devoir beaucoup à mes parens, à mes patrons, à ceux qui me protégent, qui me défendent. Dieu sera-t-il le seul pour qui je croirai pouvoir être ingrat ? Si j'avais plus d'un cœur, la création en demanderait un ; la conservation, un autre ; la rédemption, un troisième ; l'éducation dans le christianisme ou dans l'état religieux, un quatrième. Je n'en ai qu'un, puis-je le lui refuser ? Puis-je vouloir le partager ? Si j'avais des siècles à vivre, seraient-ils trop longs pour reconnaître un amour si durable, un amour éternel ? Puis-je lui refuser un seul moment du peu de séjour que je dois faire sur la terre ? Que ne devrais-je point à celui qui me rendrait les yeux, les bras, les mains, les oreilles, si je les avais perdus ? à celui qui me donnerait un peu de bien, si je n'en avais pas ? à celui qui me guérirait d'une maladie mortelle ? à celui qui m'enlèverait des bras de mon ennemi ? à celui qui me retirerait de captivité, se faisant mon répondant ? à celui qui m'aurait arraché du tombeau ou de l'enfer ? Dieu m'est tout cela, Dieu a fait pour moi tout cela, et davantage. Ses bienfaits n'en sont pas moins grands, parce que je n'y pense point ; j'y dois penser, j'y penserai donc, et il ne me sera plus

possible de ne pas l'aimer de tout mon cœur, de toutes mes forces, sans relâche, sans interruption de temps ni de ferveur.

Recevez donc, Seigneur ; recevez, Dieu aimable, tout ce que je suis et tout ce que j'ai : mémoire, esprit, cœur, corps, vous m'avez tout donné ; je ne suis riche que de vos présens : ce sont vos biens que je vous présente, que je vous rends, et je me livre désormais à vos volontés et à votre conduite. Je vous demande votre amour seulement et votre grâce, et je serai trop riche, et je ne veux rien de plus (1).

SECOND POINT.

Ce que Dieu a fait et ce qu'il continue de faire pour moi, par le ministère des créatures.

Elles sont toutes par lui, il est dans toutes, et nulle, non plus que moi, n'existerait, nulle ne durerait, s'il ne l'avait créée, et s'il ne la conservait. Mais, celles qui me sont utiles, c'est lui qui me les rend utiles. Il m'éclaire avec le soleil, il m'échauffe avec le feu, il me soutient avec la terre, il me nourrit avec les alimens, il me rafraîchit avec l'air. Il conserve, il grossit, il fait mûrir le blé et les fruits qui sont destinés pour moi. Il les connaît chacun en particulier ; il leur donne le suc qui peut m'être agréable, et non pas m'enpoisonner. Il embellit la terre de plantes et de fleurs pour me divertir la vue et l'imagination, et pour les rendre utiles à ma conservation et à ma santé. Il travaille avec le laboureur, avec une infinité d'autres ouvriers, pour mes

(1) *Suscipe, Domine, universam libertatem meam, etc. Amorem tui solùm cum gratiâ mihi dones, et dives sum satis.* Ign.

nécessités, pour mes commodités, pour me procurer des plaisirs honnêtes. Il a réduit d'autres hommes à la nécessité de me servir, et m'a donné de quoi les faire subsister. Il inspire de la charité à ceux qui me supportent, du zèle à ceux qui m'instruisent. Il fait trouver dans moi de bonnes qualités à ceux qui me préviennent de leur amitié. Il aurait mille manières d'empêcher tous ces bons offices que me rendent les créatures : le soleil m'aveuglerait au lieu de m'éclairer, si Dieu me rendait la vue un peu plus faible ; la nourriture me rebuterait, me révolterait, s'il lui ôtait la saveur, ou qu'il me fît perdre le goût ou l'appétit ; mes amis deviendraient mes ennemis, s'il les laissait m'envisager par de certains endroits.

Je dois donc l'aimer, encore une fois, et je veux l'aimer, puisqu'il est dans toutes les créatures qui me font du bien ; c'est lui que j'aimerai uniquement ou principalement dans elles. Je le regarderai partout comme mon bienfaiteur, puisqu'il y est en effet, pensant à moi et travaillant pour moi. Je travaillerai pour lui jusque dans les actions les plus indifférentes. Toutes peuvent lui être rapportées, puisque je puis ne les faire que par ses ordres.

Jamais je ne prendrai de ses bienfaits plus qu'il ne convient pour être en état de le louer et de le servir. Je lui paierai le tribut des créatures qui me sont véritablement nécessaires, par le sacrifice de toutes celles qui pourraient me partager et m'amuser, et me détacher de lui. Enfin, comme il les rapporte toutes à moi, je lui en rendrai grâces, et les rapporterai toutes à lui. Les forces qui me viendront d'elles seront toutes consumées à son service.

La seule raison m'apprend, qu'en toutes choses c'est Dieu, au moins, et la créature qui me font du bien. Pourquoi toujours regarder la créature, et jamais le Créateur, ou n'y regarder, comme le mondain, que la créature seule? Ne devrais-je pas, avec bien plus de raison, n'y regarder uniquement que le Créateur?

TROISIÈME POINT.

Ce que Dieu fait dans l'univers, sans rapport à moi, ou précisément afin de se faire mieux connaître et plus aimer de moi.

Si je pouvais monter jusqu'au Ciel, et y voir, et y connaître Dieu par lui-même, je trouverais mille autres raisons autant ou plus fortes de l'aimer. Mais le voir tel qu'il est, ce sera ma récompense. Cependant, considérons-le dans ses ouvrages d'ici-bas : sa puissance, dans la manière dont il conserve le monde et dont il le ressuscite tous les ans ; sa sagesse, dans la subordination des parties du ciel et de la terre, dans le cours réglé des astres et des saisons ; sa justice, dans les coups éclatans dont il punit quelquefois l'impie ; sa clémence et sa douceur, dans la patience avec laquelle il le souffre. Tout ce que nous admirons ici-bas n'est qu'un écoulement léger de ce qui doit nous le rendre aimable ; les beautés mortelles sont des crayons imparfaits de son incomparable beauté ; les palais superbes, ces chefs-d'œuvre de l'art, de faibles images de sa magnificence, et des inventions de l'esprit de l'homme, qui n'est qu'une étincelle de cet esprit fécond, infini et universel ; l'autorité des princes de la terre, une participation de son pouvoir suprême, si ce

n'est qu'ils en abusent quelquefois, et que Dieu commande avec bien plus de compassion et de bonté ; la sagesse des grands politiques, les desseins de Dieu dans le gouvernement de l'univers, excepté qu'il n'y entre de sa part ni fourberie, ni violence, ni passion; les grandes révolutions des princes et de leurs Etats, des preuves de l'éternité de son empire, qui ne passe point et qui voit tout passer ; la vertu et la sainteté sont des expressions de sa pureté et de sa droiture immense, des productions de sa grâce, des inspirations de son divin Esprit.

Dieu est donc tout ce qu'il y a de grand, de beau, de bon, de durable, de saint ici-bas. Si nous y voyons quelques désordres, sa providence est de les souffrir et de les rapporter à ses projets. Il exerce les justes par les pécheurs, et il punit les pécheurs par la malice et par la main les uns des autres. Le monde entier, la terre comme le ciel, publie combien est grand celui par qui tout a été fait d'une seule parole, et qui d'une seule parole a su faire de si belles et de si grandes choses.

Elevons-nous donc au-dessus de la créature et de toutes choses; remontons à Dieu; ne nous laissons point éblouir, enchanter par l'éclat séduisant de tant de dons et de beautés passagères; un plus ravissant spectacle nous rappelle là-haut : c'est la source d'où dérive tout ce qui nous frappe sur la terre. Aimons l'auteur, et laissons ses images et ses portraits. Si ce que Dieu est hors de nous, nous touche moins que ce qu'il est dans nous et pour nous, apprenons de ses grandeurs infinies, hors de nous, combien aisément il se passerait de nous, et estimons en davantage les biens qu'il nous fait

certainement sans intérêt. Aimons-le plus que ses dons, et disons : Qu'est-ce qu'un homme par rapport à l'univers ? Mais qu'est-ce qu'un homme par rapport à Dieu, que Dieu veuille bien l'aimer et lui demander son cœur ? Mais que serait-ce qu'un homme qui rebuterait Dieu, et qui lui refuserait la plénitude de son amour? L'insensé ! le monstre !

MÉDITATION

De la persévérance dans le bien.

CONCLUSION DE LA RETRAITE.

A quoi serviraient cette Retraite, tant de grâces que nous avons reçues, tant de saintes réflexions que nous avons faites, tant de bonnes résolutions que nous avons formées, qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu, si nous ne persévérions pas dans le bien que nous avons embrassé? Cherchons donc des raisons de persévérer.

Nous les trouverons dans Dieu même, à qui nous devons faire effort de nous unir maintenant d'une manière indissoluble.

Nous avons considéré les attributs de Dieu, qui nous obligeaient à le servir par amour... Sa sagesse, sa puissance, sa bonté, sa providence.

Dans cette dernière méditation, nous considérerons en Dieu trois raisons qui doivent nous déterminer à l'aimer et à le servir avec constance, et sans jamais nous démentir.

La première est son immutabilité ;

La seconde, sa longue patience à nous souffrir et à nous attendre ;

La troisième, son éternité.

PREMIER POINT.

L'immutabilité de Dieu nous oblige à la persévérance.

Dieu est toujours le même; il ne change jamais : toujours il est également grand, également aimable, également digne de nos services (1).

Jésus-Christ est toujours notre Sauveur, notre chef, notre roi, notre modèle, notre maître, notre juge (2).

Les paroles de Dieu sont infaillibles; ses promesses, ses menaces, ne changent pas plus que lui (3).

Je pourrai donc changer, mais il n'y aura que moi qui changerai : les pensées de Dieu, ses commandemens, ses arrêts, ses oracles, seront immuables comme lui.

Si j'avais donc le malheur, dans la suite, de me relâcher dans le service de Dieu, voici des réflexions que je dois faire pour attirer sur moi les miséricordes du Seigneur, et la grâce de persévérer. Si ce qui m'a touché, dirai-je alors, si ce qui m'a effrayé, ne fait plus tant d'impression sur moi, en est-il moins touchant et moins effrayant? Les surprises de la mort ne seront-elles pas aussi redoutables; les jugemens de Dieu, aussi rigoureux; l'enfer, aussi terrible; l'éternité, aussi longue que quand j'y pensai avec plus de recueillement?

A la mort, certainement je verrai les choses telles qu'elles m'ont paru en solitude, et non pas telles

(1) *Ego Dominus, et non mutor.* Malach. 3, 6.

(2) *Christus heri et hodiè, ipse et in sæcula.* Heb. 13, 8.

(3) *Verba mea non transibunt.* Luc. 21, 33. *In generationem et generationem veritas tua.* Ps. 118. Lamed.

que je les vois aujourd'hui ; car, de bonne foi, n'ai-je pas plus sujet de me défier de mes lumières présentes que de mes lumières passées? En retraite, j'étais tranquille, sans passion, sans autre intérêt que celui de mon salut, sans autre dessein que d'être à Dieu et de me sanctifier ; je m'en souviens. Je ne fus remué que par de fortes raisons ; je n'y pus répliquer, sinon : J'ai eu tort, il faut changer. Je ne me rendis point sur de vains préjugés ; au contraire, je me rendis malgré mes préjugés, et contre mes propres inclinations, et même, oserai-je l'avouer? contre la résolution que j'avais presque formée de ne pas me rendre.

Aujourd'hui, je suis dans le trouble, dans la tentation, incapable d'aucune réflexion tranquille, d'aucune délibération avec connaissance de cause.

Or, nulle part un homme prudent n'en demande davantage pour tenir ferme dans un parti qu'il a embrassé.

On demeure chrétien, quoiqu'on n'ait pas toujours présens à l'esprit les motifs qui ont déterminé, ou à demeurer chrétien, ou à le devenir. On sait seulement les impressions qu'ils firent lorsqu'on étudia la matière, ou qu'on en entendit parler par des gens véritablement éclairés.

On reste dans l'état religieux de même, quoiqu'on ne sente plus actuellement ces goûts ni ces attraits puissans qui déterminèrent à quitter le monde et ce qu'on y avait de plus cher. On se souvient seulement des impressions qu'ils firent lorsqu'on étudia la matière, ou lorsqu'on l'entendit traiter par des gens vertueux, éclairés, et qu'il fut comme im pos-

sible de résister au charme doux et efficace qui entraînait.

De même encore, dans les affaires de la vie, poursuit-on un procès, par exemple ? on n'a pas dans l'esprit, nettement ni distinctement, les raisons qui l'ont fait entreprendre. Ce qu'on n'oublie point, c'est qu'on a consulté les gens les plus habiles dans la science des lois et des coutumes; qu'ils ont jugé l'affaire bonne ; qu'ils ont tout discuté, tout pesé, et qu'on a, dans ses mémoires, de quoi répondre à tout. On agit cependant, on sollicite de tous côtés, on fait de grandes avances ; à peine voudrait-on entendre parler d'accommodement.

Quand donc, devons-nous dire aussi, quand je retournerai en retraite, quand je serai plus tranquille, plus recueilli, plus à moi-même que je ne le suis, alors je délibérerai, alors j'examinerai si j'ai trop entrepris ou trop promis; si je me suis trompé autrefois, ou si c'est maintenant que je me trompe. La folle conduite, si j'allais changer en un instant ce que j'ai voulu, ce que j'ai conclu et résolu après tant de délibérations sérieuses et avec tant de maturité !

Je me flatte peut-être de revenir à Dieu une autre fois, si je m'égare. Mais,

1.° Ai-je encore une retraite à faire? Quand je l'aurais, une de ces occasions sera la dernière enfin; et serai-je alors plus touché, plus convaincu que je ne le suis ? Quand on vieillit, on ne croit pas peut-être avoir vingt ans à vivre. Mais est-on jamais si vieux ou si languissant, qu'on n'ose se répondre et se flatter qu'il reste encore au moins un ou deux ans ?

2.° Dans une autre occasion, supposé que Dieu me l'accorde, voudra-t-il encore me recevoir? Ne sera-t-il point rebuté de mes rechutes? Dès à présent, n'en ai-je pas eu peur? La peur ne sera-t-elle pas mieux fondée, après une si grande miséricorde payée d'une telle ingratitude? La crainte de ne pas persévérer d'avantage, ne me fera-t-elle pas regarder mes efforts comme inutiles? Je semble compter sans Dieu; Dieu ne comptera-t-il point sans moi? et la triste chose de me trouver à la mort, dans six mois d'ici, peut-être, après être redevenu ce que j'étais, ou pire que je n'étais?

3.° Dieu voulût-il me recevoir, ai-je oublié ce qu'il en coûte pour revenir? La peine d'un examen embarrassant, et de débrouiller une conscience qui n'est qu'un affreux chaos, la peine d'une confession humiliante et honteuse, la peine de changer de cœur, et de trouver de quoi haïr le péché dans des considérations qui n'auront pu m'empêcher de le commettre; la peine de ne savoir comment satisfaire à la justice de Dieu, pour des dettes toujours nouvelles, sans presque rien qui les puisse contrebalancer?

4.° Ne crains-je plus l'inquiétude d'être encore mal avec Dieu? Ma persévérance m'assurerait, en quelque sorte, de ma réconciliation; la persévérance dans le bien est comme une conversion qui dure, de même que la conversion des êtres créés est une continuité de leur création. On ne persévère dans le bien qu'en conservation dans les bons sentimens, et dans l'usage des moyens qui l'ont fait embrasser. Vivre dans le doute de son état devant Dieu! Peut-on avoir de la foi, et y consentir?

SECOND POINT.

La longue patience de Dieu, second motif de notre persévérance.

Dieu nous a soufferts, il nous a rappelés pendant un temps infini; il ne s'est point rebuté jusqu'ici; nous l'offensions, et cependant, à son silence, à sa tranquillité, on aurait pu croire qu'il ne s'en apercevait pas, qu'il ne s'en souciait pas.

Si donc nous trouvons aussi du dégoût, de l'ennui, des difficultés à son service; si nous l'appelons, à notre tour, et qu'assez long-temps il ne paraisse pas nous écouter ni nous répondre, faut-il nous rebuter, faut-il tout quitter?

Il nous punit de nos délais, c'est justice; il met son bienfait, ses grâces à haut prix, afin que nous les estimions davantage, que nous les conservions plus soigneusement; n'est-ce pas même miséricorde? S'il revenait toujours si aisément et si vite, nous retomberions, dans l'espérance de le retrouver toujours au moment que nous voudrions, et la mort nous surprendrait dans quelqu'un de ces mauvais intervalles.

Mais considérons bien deux choses dans la patience de Dieu; car c'est en cela singulièrement que nous devons en faire notre modèle.

Toute la patience de Dieu n'empêche point qu'avant le péché, il ne nous menace d'une manière terrible; mais, après le péché, toutes ses menaces précédentes n'empêchent point qu'il ne nous rappelle souvent encore, et qu'il ne revienne au-devant de nous.

Pour nous fixer donc dans le bien, pour y persévérer, tenons une conduite semblable. Craignons, effrayons-nous nous-mêmes ; menaçons-nous avant les moindres fautes ; mais, après les plus grandes fautes mêmes, s'il en arrivait quelqu'une, ne perdons point courage ; relevons-nous, revenons sans perdre un moment. En un mot, ne négligeons rien, et ne nous étonnons de rien.

1.° Ne négligeons rien avant les fautes. N'en commettons aucune, s'il se peut, de propos délibéré, quelque légère qu'elle nous paraisse. Il n'en est point qui ne puisse occasioner les plus grands relâchemens.

Quand on commence, on ne voit jamais jusqu'où l'on ira ; aujourd'hui, c'est une bonne résolution qu'on oublie, demain une autre : en peu de temps on redevient tel qu'on était.

Mais ce n'est qu'une bagatelle ; Dieu est-il si jaloux ; faut-il être si scrupuleux? Je le serais moins, doit-on se répondre à soi-même, si je pouvais oublier ce qui m'est arrivé déjà tant de fois, pour ne l'avoir point été assez ; je ne m'y laisserai plus surprendre ; le passé doit me rendre sage et circonspect pour l'avenir.

2.° Ne s'étonner de rien. La faute est-elle faite ? quelque grande qu'elle soit, dire sur l'heure : J'ai eu tort et grand tort ; pardon, mon Dieu, je m'en accuse ; je vais m'en confesser, s'il est nécessaire, ou possible ; ensuite, se remettre à servir Dieu comme s'il n'était rien arrivé : beaucoup de douleur et de confusion, mais point de trouble ni de retours.

En suivant une autre conduite, on se dépite, on

se désole, on quitte tout, on se désespère ; on dit : *Je ne persévérerai jamais, cela m'est impossible, deux jours sont à peine écoulés, et voilà déjà de nouvelles fautes.* En tout ceci, il se mêle beaucoup d'orgueil ; on voudrait être d'abord impeccable.

Apprenons à nous mieux connaître, et nous nous étonnerons, non pas de tomber quelquefois, mais de ne pas tomber si souvent. On n'est point surpris qu'une meule reste à terre, ni que des feuilles s'envolent au vent ; si les feuilles ne s'envolaient pas, ou que la meule s'élevât en l'air, ce serait le miracle. Quand on travaille de l'aiguille, la soie, le fil se rompent ; il faut les renouer, et ne point perdre le temps à se fâcher.

Ce conseil est de saint Jean Chrysostôme, et il le donne à ceux mêmes qui seraient retombés dans des fautes grossières. Quand, dit-il, vous avez entrepris de corriger un vice, si vous y retombez une première, une seconde, une troisième, une vingtième fois, ne vous désespérez pas ; mais autant de fois relevez-vous, renouvelez vos résolutions et vos efforts : vous remporterez enfin une victoire complète (1).

Combien plus saint Chrysostôme l'eût-il donné, ce conseil, à ceux qui auraient formé l'entreprise d'une haute perfection, dont les devoirs seraient de la plus vaste étendue, et dont les premières fautes ne pourraient guère être que des infidélités, ou tout au plus des péchés véniels !

Mais Dieu n'est-il pas déjà bien éloigné de moi ? Courez, criez après lui ; rappelez-le, apaisez-le.— *Comment l'apaiser ?* Doublez, triplez ce que vous

(1) *Cùm vitium corrigere operiee*, *si posteà semel, etc.*

avez négligé : le démon même perdra à vos fautes, et cessera de vous tourmenter, de vous tenter.

Ne négliger rien, ne s'étonner de rien : deux avis si importans, que personne ne pourra nier que ses rechutes ne soient toujours venues de l'oubli, peut-être du mépris de l'un ou de l'autre.

Affreuse tentation ! avant le péché, on se rassure sur la légèreté apparente ; après le péché, on se désespère sur son apparente énormité. L'esprit du mensonge en est l'auteur : usons contre lui de ses propres armes. Tournons contre lui ses stratagèmes et ses artifices. Avant le péché, craignons tout ; après le péché, ayons confiance. Comme un père a pitié de ses enfans lorsqu'ils s'échappent, ainsi le Seigneur aura pitié de nous ; car il sait de quel limon il nous a formés (1).

TROISIÈME POINT.

L'éternité de Dieu, troisième motif de notre persévérance.

Dieu n'a point de fin, parce qu'il n'a ni commencement ni principe. Celui seul qui l'a fait ce qu'il est, pourrait le faire cesser d'être. Et quel est celui-là ?

Dieu, d'un autre côté, n'a aucun besoin de nous. La solitude ne lui causerait ni peine ni ennui. Avant le monde, il sut se passer du monde ; le monde détruit, il s'en passerait encore. Cependant, en nous mettant au monde, il a bien voulu nous rendre capables de partager sa gloire, et de pouvoir être, comme lui, éternellement heureux.

Mais, éternellement heureux, en justice quel-

(1) *Quomodò miseretur pater filiorum, etc.* Ps. 102, 13.

qu'un peut-il le mériter? Non, parce que la justice demande une parfaite égalité entre le travail et la récompense. D'un travail qui passe, à une récompense qui ne passe point; d'un homme qui se donne à Dieu, à un Dieu qui se donne lui-même à l'homme pour béatitude, il n'y a nulle proportion; il ne ne saurait y en avoir. Mais, par miséricorde, quelqu'un peut-il l'obtenir? Oui; et qui, principalement? Celui qui persévérera le plus long-temps dans le bien. Par sa persévérance, il attire sur lui les grâces de protection et de prédilection, d'où dépendent la mort et l'entrée dans l'éternité bienheureuse.

Par sa persévérance il met, autant qu'il le peut, une espèce de proportion et d'égalité entre la durée de son travail et cette éternité de bonheur.

1.° Il attire sur lui les grâces de protection.

La persévérance finale est, ou une continuité de grâces d'élite, qui préserve l'homme jusqu'à la mort, de tomber dans aucun péché grief; ou c'est un concours et un assemblage de mille circonstances qui empêchent que l'homme, tombât-il malheureusement dans le péché, ne soit surpris de la mort avant qu'il se soit relevé.

Dieu, libéral envers ceux qui le servent habituellement d'une manière généreuse, ordonne les choses tellement à leur avantage, que leur salut vient assez souvent des mêmes accidens qui occasionent la réprobation des autres. Ainsi, par exemple, la mort subite, ordinairement si redoutable, est une véritable grâce et un coup de prédestination pour quelques-uns. Elle les enlève dans un moment de ferveur qui n'aurait pas toujours duré. Ce con-

cours de circonstances heureuses est dans les trésors de la sagesse de Dieu ; lui seul les connaît, et l'homme qui entreprendrait de vouloir les arranger, irait à sa perte en croyant travailler à son bonheur.

Les jugemens de Dieu sont quelquefois incompréhensibles, il est vrai ; mais on comprend qu'au moins dans le cours ordinaire, Dieu doit protéger ceux qui l'aiment, et abandonner au pouvoir des créatures ennemies, ceux qui ne veulent être à lui qu'autant et aussi long-temps qu'ils le croient nécessaire, pour ne point tomber dans les mains de sa justice : l'expérience de tous les temps s'accorde avec ce que nous disons.

De plus, on conçoit sans peine que, même naturellement parlant, un homme qui, de cinquante ans de vie, en aurait passé peut-être plus de quarante dans l'état du péché, court dix fois plus de risques que celui qui ne fait que quelques chutes passagères et de peu de durée, et qui, à cela près, demeure habituellement dans une application sérieuse à tous ses devoirs. L'un peut être surpris sans que l'autre le soit.

2.° Celui qui persévère constamment dans le bien, met, autant qu'il peut, de la proportion entre ce qu'il fait et ce qu'il espère. Il attend, pour ainsi dire, l'éternité de Dieu, et il donne à Dieu son éternité. Il veut être récompensé aussi long-temps que Dieu sera Dieu, et il est résolu de servir Dieu aussi long-temps qu'il sera homme.

Nous disons autant qu'il le peut; car, quelle comparaison, au fond, entre l'éternité de Dieu et la nôtre? La nôtre n'est que le temps que nous vivons, trente, quarante, soixante ans, peut-être ; peut-

être aussi trente, quarante ou soixante jours. Celle de Dieu n'a point de fin, non plus que lui. Mais qui ne veut pas donner à Dieu tout ce qui est dans son pouvoir et dans ses espérances, ose-t-il demander ou espérer tout ce qui est au pouvoir de Dieu ?

Entrons une dernière fois dans la profondeur de cette vaste éternité, que nous espérons. Développons à notre imagination cette durée infinie de siècles qui doivent se succéder, sans qu'on puisse en apercevoir la fin. La plus longue persévérance, avec ce qu'elle peut avoir de pénible, disparaîtra bientôt à nos yeux.

On raconte qu'un solitaire fut un jour rencontré dans des bois écartés. Il était tel que l'Ecriture représente Nabuchodonosor réduit à l'état des bêtes farouches. Son poil et ses cheveux lui cachaient presque tout le corps. Sa peau noire et desséchée couvrait des os plutôt que de la chair. Il avait le regard farouche, la vue presque éteinte. On l'arrêta malgré lui ; et comme on jugea qu'il était là depuis fort long-temps, on lui demanda à quoi il s'était occupé, et comment il avait pu soutenir une vie si affreuse. Alors, regardant fixement le ciel : *J'ai médité l'éternité qui précéda ce monde et l'éternité qui doit le suivre* (1). *Ne m'en demandez point davantage : avec cela on passe la vie sans s'en apercevoir, on souffre tout sans se plaindre ; on n'a besoin ni de compagnie, ni d'aucune autre occupation :* après ces mots, il s'échappa de leurs mains, et prit la fuite.

David, de qui ce saint homme avait emprunté

(1) *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* Ps. 76, 6

ces paroles, concluait ce qu'on tâche de nous inspirer (1) : Je veux commencer à mieux vivre. Je commence, et c'est pour ne jamais finir. Au roi des siècles, invisible et immortel, à Dieu seul, soit honneur et gloire dans tous les temps et dans l'éternité (2).

Mais il faut qu'il fixe lui-même nos inconstances; qu'il nous fasse connaître quelque chose de ses immenses perfections, qui rendent les bienheureux dans la gloire inviolablement attachés à lui. Demandons-le-lui avec ferveur, et par ses propres bontés, et par les mérites infinis de notre Seigneur Jésus-Christ.

Ainsi soit-il.

(1) *Dixi, nunc cœpi.* Ibid. v. 11.

(2) *Regi autem seculorum immortali, invisibili, soli Deo, honor et gloria, in secula seculorum.* I. Tim. 1, 17.

FIN DE LA GRANDE RETRAITE.

RÈGLES

Pour discerner de quel esprit viennent les divers mouvemens qui s'excitent dans l'ame, et pour pouvoir ensuite rejeter les mauvais et ne retenir que les bons.

Notre ame étant un esprit, les substances spirituelles peuvent agir en elle et sur elle. Or, ces substances spirituelles sont, ou Dieu, ou les anges, ou les démons, ou notre ame même qui agit sur elle-même.

Dieu et les saints anges ne peuvent nous porter qu'au bien; les démons, ennemis de Dieu, ne nous portent qu'au mal; notre ame, en partie bonne, en partie mauvaise, peut nous porter, ou successivement, ou au même temps, mais par des vues différentes, au bien et au mal.

Saint Paul met le discernement des esprits entre les grâces gratuites et extraordinaires : *Alii datur discretio spirituum* (1). Cependant il y a, dans l'Eglise, des grâces communes durables, par le bon usage desquelles on peut participer à ce don, autant qu'il est nécessaire pour son propre bien et pour celui des autres. De même que, quoique la grâce de la prédication soit miraculeuse, par exemple dans quelques saints : *Alii datur sermo sapientiæ,* elle est pourtant, pour l'ordinaire, le fruit

(1) I. Cor. 12, 10

de l'étude, pouvu qu'on s'y applique selon le bon plaisir de Dieu, et en recourant souvent à lui dans la prière.

Dans les méditations des deux étendards, où saint Ignace nous représente Jésus-Christ et le démon sous des figures emblématiques, on trouve comme la semence des règles du discernement que nous voulons expliquer. Le démon y paraît dans les plaines de Babylone, assis sur une espèce de trône, environné de feux et de flammes, terrible à voir, s'il ne cachait ordinairement son visage, associé à une multitude d'esprits aussi méchans que lui, qu'il envoie de tous côtés semer des piéges, et inspirer des maximes damnables. La plaine de Babylone signifie que le démon habite dans le trouble; son trône élevé dénote qu'il porte à l'enflure du cœur; le feu et la fumée marquent qu'il agit dans l'obscurité et avec précipitation; ses envoyés et les piéges qu'ils vont semant de tous côtés, prouvent que nous sommes environnés partout et toujours de dangers; son visage affreux, mais masqué, signifie qu'on ne se laisse guère surprendre que faute de le bien connaître.

Jésus-Christ, d'un autre côté, paraît aux environs de Jérusalem, c'est-à-dire, du séjour de la paix et de la douce tranquillité. Il est sur un siége fort bas, tout ce qui vient de lui porte au rabaissement. Sur son visage paraît une bonté charmante, mais chaste et sans artifice, parce que rien n'est plus aimable ni plus saint que la conduite qui vient de Dieu.

Ceci supposé, venons à l'explication des règles. Les unes regardent proprement la première partie

des exercices ; les autres , la seconde ; parce que celle-là représente ce qui se passe ordinairement dans les ames qui ne font que commencer à vouloir corriger leurs vices; celle-ci, ce qui se passe dans les ames qui s'appliquent à l'acquisition de la vertu. Le démon tente les premières comme à vive force, en les portant au mal ; il tente les autres , en les portant au mal sous l'apparence du bien. Toutes ces règles sont fondées en partie sur la raison , eu égard aux soins que se proposent le bon et le mauvais esprit, en partie sur de longues expériences qu'ont faites les saints de la conduite ordinaire des esprits opposés.

RÈGLES

Qui ont rapport à la première partie des exercices de la Retraite.

PREMIÈRE RÈGLE.

TEXTE.

A ceux qui sont dans l'habitude du crime, et qui craignent peu d'ajouter péché sur péché , l'esprit mauvais a coutume de représenter l'image du plaisir avec tout ce qu'il a de douceur et d'attraits , pour les engager plus avant, et les retenir plus fortement dans le désordre. L'esprit bon, au contraire, les tourmente de remords intérieurs, et les détourne du crime par des reproches de conscience ,

et par une vive et inquiétante représentation des devoirs qu'ils négligent, et auxquels ils craignent de s'assujettir.

NOTE

Un homme ne pense guère à se convertir tandis qu'il est content dans son état. Le démon, qui veut la perte du pécheur, ne doit donc lui procurer que du plaisir, autant qu'il en est maître. Un homme qui souffre beaucoup dans son état, pense à en sortir. Dieu qui veut son salut, doit donc semer ses voies d'épines et d'amertumes, le rendre si malheureux dans le vice, qu'il cherche son bonheur ailleurs. Saint Augustin attribue sa conversion à cette conduite de la Providence : *Vous punissiez, Seigneur, par des amertumes salutaires, les désordres auxquels je m'étais livré, et votre justice était à la fois sévère et pleine de bonté* (1).

On doit donc regarder comme de vraies grâces tout ce qui trouble, lorsqu'on est dans le désordre ou dans un état qui mène au désordre. Au contraire, la paix dans le dérangement, est le plus triste effet de la colère de Dieu : *Le Seigneur, dans la colère que le pécheur a enflammée, ne le troublera point dans les désordres* (2).

(1) *Aderas misericorditer sæviens, spargens pœnales amaritudines super illicitas cupiditates.*

(2) *Exacerbavit Dominum peccator; secundùm multitudinem iræ suæ non quæret.* Ps. 9, 25.

DEUXIÈME RÈGLE.

TEXTE

A ceux qui travaillent avec bonne volonté à se défaire de leurs habitudes vicieuses, et à s'avancer dans le service de Dieu, le mauvais esprit envoie des dégoûts, des ennuis, des anxiétés, des scrupules, et mille autres sortes de peines propres à les embarrasser et à empêcher leurs progrès. Le propre du bon esprit, au contraire, et sa conduite ordinaire, est d'inspirer à ceux qui s'efforcent de bien faire, de la ferveur et du courage, de les consoler, de leur faire verser des larmes de dévotion, de leur éclairer l'esprit, et de leur donner une certaine tranquillité de cœur qui, leur aplanissant toutes sortes de difficultés, puisse les faire avancer avec plus de force, de gaîté et de persévérance.

NOTE.

Le démon ne peut vouloir que faire tomber dans le désordre un homme converti. Il faut donc qu'il l'empêche de trouver, au service de Dieu, ce qu'il y était venu chercher ; qu'il le fasse assez souffrir, s'il le peut, pour l'en dégoûter. Quand il désespère de lui faire faire le mal, il doit tâcher au moins de l'embarrasser dans la pratique du bien, et de lui en laisser faire tout le moins qu'il pourra. A ces divers desseins servent les peines que la règle dit qu'il a coutume d'envoyer aux gens de bonne volonté : les ennuis, les scrupules, etc. Dieu, au contraire, qui veut que nous persévérions et que nous croissions dans la vertu, doit, par des voies opposées,

nous rendre son service aimable ; et c'est à quoi servent les consolations dont parle la règle.

De là vient que presque personne n'est ordinairement plus tenté ou plus aidé que ceux qui commencent. Mais qu'ils se tiennent assurés que tout ce qui les peine, ne peut guère venir que du mauvais esprit ; ni que du bon, tout ce qui les tranquillise et les anime à bien faire. Leur consolation doit être que Dieu est plus fort que le démon, et, s'ils sont généreux et fidèles, qu'il ne souffrira jamais que la tentation passe leurs forces (1).

TROISIÈME RÈGLE.

TEXTE.

On appelle proprement consolation spirituelle, quand l'ame, par je ne sais quelle impression intérieure, se sent comme embrasée de l'amour de Dieu. On appelle encore consolation spirituelle, quand on verse des larmes qui excitent à cet amour, ou par la vue de ses péchés, ou par la considération des souffrances de Jésus-Christ, ou par quelques autres occasions que ce soit, qui aient rapport au culte ou à l'honneur de Dieu. Enfin, on peut encore appeler consolation spirituelle, tout accroissement sensible de foi, d'espérance, ou de charité, et, généralement parlant, toute sorte de dilatation qui attire l'ame à méditer les choses célestes qui affectionnent au salut, et à demeurer en paix avec Dieu, et à prendre son repos en lui.

(1) *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* I. Cor. 10, 13.

NOTE.

On distingue ici plusieurs sortes de dispositions intérieures, qui peuvent toutes se nommer consolations spirituelles ; mais on dit que c'est la première de toutes qui mérite principalement ce nom. La raison est qu'elle paraît avoir quelque chose de plus solide que les autres, et qui mène plus loin dans les voies de la perfection ; car, de quoi n'est-on pas capable, dans cette vive ardeur d'aimer Dieu, et dans cette manière d'impossibilité de goûter aucune autre chose que lui ? La douceur sensible qu'on trouve ou à verser des larmes, ou à se reposer en Dieu, pourrait être plus agréable qu'utile. Quand donc on viendrait à perdre toutes les autres, on perdrait peu de chose tant que durerait, ne fût-ce qu'au centre de l'ame, cette forte et invincible détermination d'être à Dieu par amour, et de n'être qu'à lui. Le directoire des exercices remarque ici qu'il est rare que l'état de consolation puisse être habituel ; c'est ordinairement une impression passagère, mais dont le souvenir peut produire de grands et de salutaires effets, dont on parlera plus bas.

QUATRIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Au contraire, on appelle désolation spirituelle, ce qui obscurcit l'ame et la trouble, ce qui la porte aux choses basses et terrestres ; en un mot, toute inquiétude, toute agitation, toute tentation qui mène à la défiance du salut et à la diminution de l'espérance et de la charité. De ces désolations

naissent ensuite les sentimens de tristesse, de langueur, d'engourdissement, et une espèce de désespoir de la bonté même et de la miséricorde de Dieu. Car, de même que la désolation est opposée à la consolation, les pensées et les mouvemens qui suivent de l'une et de l'autre, sont diamétralement opposés.

NOTE.

Rien ne montre mieux la pureté d'intention qu'il faut apporter au service de Dieu, que cette incertitude d'y trouver toujours de la consolation, ou plutôt cette certitude de n'y en pas trouver toujours. Les bonnes vocations sont celles où, faisant abstraction de soi-même, on n'est venu chercher qu'à faire la volonté de Dieu. On ne consulte jamais ce que l'on fait, on s'applique à ce que l'on doit faire. On peut m'ôter tout le reste, mais on ne saurait m'ôter mon Dieu : *Deum meum tollere à me nemo potest*, disait un ancien. De là venait une constante égalité, la paix inaltérable de son cœur. Jusque dans l'ennui, le dégoût, la tentation, Job disait : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* (1).

On pourra dire : mais c'est là ce que je crains, de me voir enlever mon Dieu, et de perdre ensuite mon ame.... Il est difficile de perdre soit Dieu, soit son ame, tandis qu'on craint de les perdre. Notre dépôt est entre des mains trop sûres ; ne pensons qu'à contenter Dieu, il pensera à tout le reste : c'est l'affaire de son amour. *Scio cui credidi* (2).

(1) Job. 13, 15.—(2) II. Tim. 1, 12

CINQUIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Au temps de la désolation, il ne faut délibérer sur rien, ne rien changer ni dans son état de vie, ni dans la manière de se conduire en son état, mais se tenir ferme à ce qu'on avait résolu et arrêté auparavant. Car, de même qu'au temps de la consolation, dont nous avons parlé, on n'est pas tant conduit par soi-même que par l'instinct du bon esprit, de même, pendant la tempête de la désolation, on est agité par l'esprit mauvais, par l'instigation duquel on ne peut rien faire de bon et de sage.

NOTE.

Les dispositions les plus essentielles à faire un bon choix selon les règles de l'élection que nous avons appliquées ailleurs, c'est d'être tranquille et intelligent sur ce qui fait le sujet de la délibération. Pendant la désolation on est troublé, et on a une disposition naturelle au moins à s'adoucir la peine. Peut-on, avec cela, voir tout ce qu'il faut pour raisonner juste; ou, si l'on conclut, ne pas conclure en faveur de ce qui flatte l'amour-propre? Jésus-Christ habite les campagnes sereines de Jérusalem; et le démon, environné de fumée, fait sa demeure dans les rues de Babylone.

SIXIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Quoiqu'il ne faille pas penser, au temps de la désolation, à rien changer dans sa conduite et dans ses résolutions précédentes, ce n'est pas à dire qu'il

ne faille chercher et augmenter plutôt que de diminuer ce qui s'oppose aux impressions de la désolation présente, comme serait de s'appliquer de plus en plus à prier, à s'examiner, et à se mortifier par quelque exercice de pénitence.

NOTE.

Il est dit de Jésus-Christ, notre modèle, qu'au temps de ses plus grands combats, il redoubla ses prières (1). Supposons que le démon soit l'auteur de la désolation; rien n'est plus propre à faire cesser ses poursuites, que quand il s'aperçoit qu'il perd plus qu'il ne gagne, et que nous faisons plus de bonnes œuvres dans la guerre, que nous n'en ferions dans la paix.

SEPTIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Au temps de la désolation, il faut penser que Dieu nous laisse à nous-mêmes pour nous éprouver et voir de quoi nous sommes capables, avec les grâces ordinaires, pour résister aux assauts de l'ennemi. Nous y pourrons beaucoup plus, sans doute, aidés du secours d'en-haut, qui ne nous manque jamais, quoique nous ne le sentions pas, peut-être, à cause que Dieu nous ôte alors le goût de la ferveur, ne nous laissant que la grâce nécessaire et suffisante pour ne point l'offenser, et pour travailler toujours à notre salut.

NOTE

Il faut le penser, parce qu'il est vrai; c'est ainsi

(1) *Factus in agoniâ, prolixiùs orabat* Luc. 22, 43, 45.

qu'il en usa envers Job. Il se fit comme un défi entre Dieu et le démon. La patience du saint homme rendit Dieu victorieux, et remplit le démon de confusion. Dieu s'applaudit d'avoir un serviteur fidèle, et qui était attaché à lui pour lui-même et non pour ses biens, comme Satan avait osé le dire. Le secours que Dieu donna à Job confirme ce que dit le texte, que la grâce ne manque jamais, lors même qu'elle paraît manquer ; mais elle demande une plus grande fidélité et un plus grand courage.

HUITIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Rien n'est plus utile, en ces temps de désolation et de tentation, que le soin de se conserver dans le bien, sans perdre patience ni espérance, parce que cette manière de souffrir est directement opposée à ce genre de tentation. On doit alors se soutenir, et espérer que la consolation ne tardera pas peut-être à venir, pourvu que l'on persévère dans les pieux efforts dont il est parlé dans la règle sixième.

NOTE.

La parole du Prophète convient ici plus que nulle part ailleurs : *Votre force sera dans le silence et dans l'espérance* (1). Le démon voudrait nous impatienter et nous désespérer. Un surcroît de patience et d'espérance ne peut que le désoler lui-même. Le chapitre neuvième de l'Imitation, livre deuxième, peut servir comme de commentaire à cette doctrine, en cet endroit ; on ne peut le lire ici trop sou-

(1) *In silentio et in spe erit fortitudo vestra.* Is. 30, 15.

vent ni avec trop d'attention, et l'on ne s'étonnera jamais de rien, et l'on apprendra à profiter de tout.

L'état de la vie spirituelle est comme le printemps, où souvent, en un même jour, deux ou trois fois le temps est beau et obscur. L'hiver et l'été représentent mieux la vie future, où les biens et les maux seront constans.

NEUVIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Il y a trois causes principales dans la désolation: l'une est notre tiédeur et notre paresse dans les exercices de piété, qui mérite que Dieu nous prive de ses consolations; l'autre est le dessein que Dieu a d'éprouver, comme on vient de le dire, si, sans douceur sensible et sans aucune récompense présente, nous avons assez de courage pour l'aimer et le servir; la dernière est pour nous convaincre qu'il n'est point en notre pouvoir, et que c'est une chose bien au-dessus de nos forces, d'acquérir ou de conserver la ferveur de la dévotion, l'ardeur du saint amour, l'abondance des larmes, et généralement toute autre consolation intérieure; et, pour nous apprendre à ne douter jamais que ce ne soient là des dons tout gratuits, qu'on ne pourrait s'approprier sans tomber, avec danger de son salut, dans un criminel orgueil, ou dans une complaisance vaine et ridicule.

NOTE.

Dans la règle sixième, où l'on dit qu'au temps de la désolation il faut s'examiner, *cum discussione sui*, S'EXAMINER signifie voir ce qui peut avoir causé

la désolation : si elle vient ou, de punition, ou d'épreuve, ou de dessein qu'ait Dieu de nous instruire ou de nous rendre humbles ; car le remède du mal dépend de la connaissance de la cause. Le remède à la désolation de punition, c'est de se punir soi-même, doublant et triplant, comme nous le disions ailleurs, ce que l'on a omis par infidélité et par lâcheté. Le remède à la désolation d'épreuve est assez expliqué dans la règle précédente. Le remède à la désolation d'instruction, est de profiter de ses expériences mêmes. Peut-on compter sur ses forces et sur sa bonne volonté, après s'être vu si souvent sur le bord du précipice et aux portes du désespoir ?

Mais il faut que Dieu soit bien ennemi de l'orgueil et de la vaine complaisance, puisqu'il nous instruit, pour ainsi dire, comme à ses propres dépens, et qu'il semble aimer mieux être mal servi avec humilité, qu'être bien servi avec présomption.

DIXIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Au temps de la consolation il faut prévoir et tâcher de régler comment on se comportera, si la tentation et la désolation viennent à succéder. Ainsi, on se fortifiera, et on se préparera des ressources pour en réprimer, dans le temps, les tristes et pernicieux effets.

NOTE.

Le temps en est propre, parce qu'alors on est tranquille et indifférent ; ou, si l'on a quelque penchant, ce n'est que du côté de la vertu, ce qui ne

nuit point à une bonne et sage élection. De plus, on suppose qu'au temps de la consolation c'est l'esprit de Dieu qui parle, et qui inspire des moyens et des vues bien supérieures à tout ce qui viendrait de notre raison. Enfin, ne fît-on que prévoir la peine où l'on pourra se trouver, elle est toujours plus faible quand on l'a prévue.

ONZIÈME RÈGLE.

TEXTE.

On doit encore, dans la consolation, s'exercer le plus que l'on pourra dans l'humilité et dans le mépris de soi-même, se représentant combien on se trouvera lâche et abattu au temps de la désolation, si Dieu ne se montre de nouveau, et ne vient bientôt au secours de l'ame. Au contraire, celui qui se sent tenté et désolé, doit penser qu'il peut tout avec le secours d'en-haut, et qu'il lui sera facile de vaincre ses ennemis, pourvu qu'il mette sa confiance en Dieu, et qu'il attende de lui toute sa force.

NOTE.

La sagesse de cette règle consiste en ce qu'en l'observant, on demeure toujours dans un juste milieu entre la présomption et le désespoir, chose absolument nécessaire dans le système général de la vie chrétienne. C'est ainsi que s'accomplit ce que dit saint Paul, que tout tourne au bien et au profit de ceux qui aiment Dieu, ou qui veulent sincèrement l'aimer (1). Il n'en est pas ainsi des hommes sans re-

(1) *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* Rom. 8, 28.

ligion et sans piété ; ils pensent toujours avoir assez fait, ou ils désespèrent de jamais rien faire.

DOUZIÈME REGLE.

TEXTE.

Notre ennemi peut assez se comparer aux femmes, pour la faiblesse et pour la manière dont il s'obstine quelquefois à nous attaquer; car, de même qu'une femme qui a pris querelle avec un homme, plie aisément, perd courage, et prend la fuite, si elle voit qu'il lui résiste d'un visage ferme et menaçant, et qu'au contraire, s'il est timide et qu'il recule, elle se lève avec audace et se jette sur lui avec fierté ; de même le démon manque ordinairement de courage, et cède bientôt à ceux qui dans les combats spirituels lui résistent de front et avec intrépidité ; mais s'il voit qu'on perde courage et qu'on s'abatte à ses premières attaques, il n'y a point de bête féroce au monde, plus vive, plus cruelle, plus acharnée à perdre et à satisfaire ses desseins sanguinaires contre nous.

NOTE.

Saint Augustin compare le démon à un chien à l'attache : il peut aboyer, il peut menacer des yeux et des dents; mais il ne saurait mordre que ceux qui le veulent bien (1). Mais ici la comparaison nous met aux prises avec le chien infernal; elle le suppose déchaîné de temps en temps, il faut donc le prévenir et se défendre. David allant contre Goliath, nous figure le combat du chrétien avec le démon,

(1) *Latrare potest, sollicitare potest ; mordere non potest, nisi volentem.*

et ce qu'on en peut espérer, quand on a de la fermeté et qu'on met en Dieu sa confiance. Ni la taille gigantesque de son ennemi, ni ses insolentes bravades ne l'étonnent point. Quel est donc, dit-il, ce philistin, cet incirconcis, qui ose maudire les armées du Dieu vivant?..... J'irai, moi, et je combattrai contre lui.... Ce philistin-ci sera comme un d'entre eux..... David prit son bâton, qu'il avait coutume de porter; il choisit dans le torrent cinq cailloux des plus polis.... Tu viens à moi avec le bouclier, le casque, et l'épée; et moi, armé de ma seule confiance, je viens au nom du Seigneur; car c'est lui qui va te livrer aujourd'hui entre mes mains; je te tuerai, et je te couperai la tête (1).... Il le fit comme il l'avait dit.

Prenons les mêmes armes, avec confiance au secours d'en-haut. Notre bâton, c'est la croix; les cinq pierres choisies, sont ou les plaies de Jésus-Christ, ou les paroles vives de l'Ecriture. Ne reculons pas; nous avons déjà vaincu plusieurs fois ce superbe ennemi (2); il fuira ou il succombera encore. Dieu qui nous a aidés à mépriser les vanités du monde, nous affermira dans notre résolution, et nous soutiendra dans le combat.

(1) *Quis enim est hic Philistæus incircumcisus, qui exprobravit acies Dei viventis?... Ego vadam adversùs Philistæum... Nam et leonem et ursum interfeci.... Erit igitur et Philistæus hic incircumcisus quasi unus ex eis.... et tulit baculum suum, quem semper habebat in manibus, et elegit sibi quinque limpidissimos lapides de torrente.... Tu venis ad me cum gladio, et hastâ, et clypeo; ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum... Et dabit te Dominus in manu meâ, et percutiam te, et auferam caput tuum à te.* I. Reg. 17, 26, 36, *etc.*

(2) *Nam et ego ursum et leonem interfeci.* Ibid.

TREIZIÈME RÈGLE.

TEXTE.

On peut aussi comparer le démon à un séducteur qui en veut à une fille bien élevée, ou à l'épouse d'un homme de probité et de crédit. Son premier soin est de tenir secrets ses pernicieux desseins, et d'empêcher, sur toutes choses, qu'ils ne viennent, par la fille, à la connaissance du père, et par l'épouse, à celle du mari, sachant bien que la manifestation de son entreprise la ferait échouer. De même, le démon veut-il tromper une ame et la perdre, il songe, avant tout, à faire en sorte que toutes ses suggestions demeurent secrètes; et sa plus cruelle peine est de voir qu'on découvre tout son intérieur à un directeur ou à un confesseur éclairé, et par là capable de renverser tous ses projets.

NOTE.

Il est utile de ne rien cacher de son intérieur à ceux qui sont chargés de le conduire. Il l'est même aux plus parfaits, parce que leurs voies sont assez obscures, comme on le verra dans la seconde partie du discernement; outre que si ceux qu'ils consultent, pensent comme eux, deux sentimens rassurent plus qu'un seul. Mais, pour les personnes qui commencent à découvrir leur intérieur, ce n'est pas seulement une chose utile; elle est indispensablement nécessaire, à cause de leur peu d'expérience et du besoin qu'elles ont d'être soutenues et fortifiées. C'est elles que regardent directement et personnellement ces paroles de Cassien : Le démon n'a point de moyen plus sûr pour prendre un religieux,

que de lui persuader de négliger les avis des gens pleins d'expérience, et de s'en tenir à son propre jugement (1).

QUATORZIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Enfin, le démon est semblable encore à un général d'armée, qui, pour prendre une place qu'il attaque, et la saccager ensuite, s'étudie, en sondant le terrain et en s'approchant des murailles, à en bien reconnaître les endroits les plus faibles. Ainsi le démon rôde, pour ainsi dire, autour de nous, et s'instruit avec habileté quelle force de vertus naturelles et surnaturelles nous avons ou nous n'avons pas; et c'est toujours contre ce qui est le moins défendu, qu'il dresse ses batteries, et par là qu'il espère nous surprendre.

NOTE.

Un seul endroit faible et mal gardé suffit à l'ennemi pour s'introduire dans les meilleures places. Une seule passion, dont on ne se défie pas, suffit de même pour causer la perte d'une ame. Quelle vigilance donc ne faut-il pas avoir! Vigilance continuelle, vigilance universelle, vigilance, et contre la violence, et contre les artifices. Mais comment garder une place ouverte de tous les côtés, un cœur qui n'est en garde contre aucune passion? Au reste, par toutes ces comparaisons on veut montrer l'erreur de ces esprits forts, qui pen-

(1) *Nullo alio vitio tam præcipitem diabolus monachum pertrahit ac perducit ad mortem, quàm cùm, neglectis seniorum consiliis, suo eum iudicio persuaserit definitionique confidere.*

sent que le démon n'entre guère dans le mal que nous faisons. Chacun, il est vrai, est son démon a soi-même ; mais le mal que nous pouvons nous faire, n'empêche pas celui que le démon nous fait, autant qu'il peut. C'est le sentiment de saint Paul, qui, dans la comparaison de l'un et de l'autre, compte pour rien les combats de la chair et du sang (1).

RÈGLES

Qui ont rapport surtout à la seconde partie des Exercices.

Saint Ignace, en parlant des premières règles que nous venons d'expliquer, les appelle seulement, *Règles pour discerner de quels esprits, bons ou mauvais, viennent les mouvemens divers qui s'excitent dans l'ame.* Mais ces secondes règles, qu'il nous faut expliquer maintenant, il les appelle, *Règles utiles pour un discernement plus exact encore et plus parfait des divers esprits.*

Cela signifie que les premières sont absolues, et qu'on peut les suivre sans aucune crainte de se tromper, et que les secondes sont bonnes et utiles, sans qu'elles aient en toutes choses le même degré de certitude que les premières, ou du moins que l'usage et l'application en est beaucoup plus difficile. La différence vient de ce que les premières apprennent à combattre le démon, lorsqu'il attaque

(1) *Non est nobis colluctatio adversùs carnem et sanguinem, sed adversùs principes et potestates..... Contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus.* Eph. 6, 12.

d'une manière grossière, ou qu'il sollicite ouvertement au mal ou à ce qui conduit au mal; au lieu que les secondes apprennent à connaître ses artifices lorsqu'il sollicite au mal sous les apparences du bien. Satan, à force découverte, ne peut guère inspirer que de l'horreur et de la crainte. Satan masqué est, comme parle l'Ecriture, transformé en ange de lumière, pour se faire écouter et se faire suivre plus aisément. Ainsi, les premières conviennent, et on peut les appliquer, ainsi que nous l'avons remarqué, à ceux qui sont dans la première partie des exercices, c'est-à-dire, à ceux qui commencent, et qui ne se proposent encore que de purifier leurs ames de leurs mauvaises habitudes, et de se fonder dans la crainte de Dieu et dans l'horreur du mal; au lieu que les secondes ne doivent se donner qu'à ceux qui ont déjà quelque expérience des choses spirituelles, et qui s'appliquent sérieusement à l'acquisition des vertus, parce que leurs tentations les plus ordinaires et les plus à craindre ne sont guère que de prendre le mal pour le bien, et de faire l'un en s'imaginant faire l'autre. On dit encore que ces règles-ci ont de la sublimité et de la subtilité, par où l'on semble avertir que bien des gens n'en sont pas capables.

Nous ne les expliquerons donc qu'autant précisément qu'elles peuvent nous être nécessaires et véritablement d'usage; et si jamais le besoin venait d'en savoir plus, ou pour nous-mêmes, ou pour les autres, nous pourrons avoir recours aux livres que nous allons marquer.

PREMIÈRE RÈGLE.

TEXTE.

Le principe de Dieu et des bons anges est de répandre, dans l'ame où ils opèrent, une vraie joie spirituelle, et d'en ôter le trouble et la tristesse que le démon tâche d'y entretenir. Le démon, au contraire, par une multitude de raisonnemens captieux et séduisans, en cela même qu'ils ont quelque air de vérité, tâche de troubler dans l'ame la paix et la joie qu'il y trouve.

NOTE.

Nous supposons que ceux pour qui principalement sont ces secondes règles-ci, sont des personnes véritablement bonnes. Donc, par la seconde des premières règles, le bon esprit ne peut que le pacifier, et le mauvais, les troubler. Ces deux esprits tâchent de s'insinuer dans le cœur par des réflexions et des raisonnemens divers. Mais les réflexions qui viennent du bon esprit sont simples et naturelles. On s'entend soi-même, et l'on se fait aisément entendre. Les réflexions que fait faire le mauvais esprit, sont embarrassantes et embarrassées : c'est que la vérité ne craint point de se montrer avec évidence telle qu'elle est, au lieu que le mensonge a besoin d'artifices et de sophismes pour ne pas se laisser apercevoir. Cette différence se remarque entre deux avocats, deux docteurs, deux auteurs, dont l'un défend une bonne cause, l'autre, une mauvaise ; l'un parle dans le bon sens, dans le sens commun, d'une manière nette et suivie ; l'autre ne va jamais droit au but ; il bat la campagne, il sub-

tilise, il chicane, il pointille, il se perd dans les lieux communs; il fait bien des tours avant qu'on devine où il veut aller; il est embarrassé, dès qu'on veut le réduire à parler, à raisonner dans les formes d'une dialectique exacte. La même chose se remarque donc dans les esprits scrupuleux; rien n'est plus propre à leur faire sentir que ce n'est pas l'esprit de Dieu qui leur suggère la plupart de leurs objections et de leurs difficultés.

SECONDE RÈGLE.

TEXTE.

Il n'y a que Dieu seul qui puisse intérieurement consoler l'ame, sans qu'aucune cause ait précédé, capable d'elle-même de produire une telle consolation, parce qu'il n'y a que Dieu qui puisse pénétrer dans l'intérieur de la créature, et la transformer, pour ainsi dire, l'attirer, et la tourner toute vers lui. Nous disons que la consolation n'a point eu de cause précédente, et quand il ne s'est présenté ni à l'esprit, ni à l'imagination, ni aux sens, rien qui, de soi-même, pût occasioner cette consolation intime.

NOTE.

On était dans la peine, on n'avait plus nulle ressource, tout portait à une espèce de désespoir; en un instant, on se trouve rassuré, tranquille, plein de force et de bonne volonté; un grand rideau se tire tout-à-coup; il se fait un jour aussi lumineux qu'étaient épaisses les ténèbres; rien n'est plus ordinaire dans l'histoire des saints. Tel fut le chan-

gement qui se fit dans saint François de Sales, après de violens scrupules. Il y a plusieurs traits semblables dans la vie de la sainte mère de Chantal et de plusieurs autres saints. Un sauvage qui n'a jamais lu de livres, ni ouï de prédicateurs, se trouve éclairé subitement sur la vérité du souverain Etre, et sur la manière dont il doit être servi, sur l'immortalité de son ame, sur la justice qui sera rendue au vice et à la vertu ; il se sent inébranlable dans ce qu'il croit. Le missionnaire qui survient, et qui lui explique les mystères de notre religion, ne lui apprend rien de nouveau sur plusieurs ; sur d'autres, il ne faut que lui développer ce qu'il roulait déjà confusément dans son esprit ; il applaudit à tout ; rien ne l'étonne. Il y en a plus d'un exemple dans diverses relations des pays étrangers. Une personne sans étude, et qui quelquefois ne sait pas lire, parle des mystères de la vie intérieure, comme une sainte Thérèse, avec justesse, avec précision, avec élévation, avec noblesse ; cela se trouve de temps en temps. Peut-on douter que ces divers effets puissent venir d'ailleurs que de Dieu seul? Il y a en tout ceci comme une espèce de création : de rien il se fait en même temps quelque chose, sans préparation, sans disposition, sans matière : *Fiat lux, et facta est lux* (1). C'est une des raisons pourquoi l'Eglise appelle le Saint-Esprit, esprit créateur : *Veni, creator spiritus.*

(1 Gen. 1, 3.

TROISIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Quand il y a quelque cause de consolation qui a précédé, la consolation peut venir également du bon et du mauvais esprit; mais les suites en sont toujours bien différentes; car la consolation qui vient de Dieu tend toujours à rendre l'ame plus éclairée et plus forte dans le bien; celle qui vient du démon ne peut la porter qu'au mal et au relâchement.

NOTE.

Il est vrai de dire que Dieu agit dans l'ame immédiatement et de la manière qu'il lui plaît, ainsi qu'on vient de l'expliquer. La lumière et la consolation viennent d'ordinaire de quelque chose qui, du moins occasionellement, les a causées. Il faut donc une autre règle pour discerner de quel esprit elle vient alors, puisque, selon le texte, elle peut venir du bon ou du mauvais esprit. Cette regle, la voici : La consolation, la dilatation, la lumière, qui vient de Dieu, porte de plus en plus à l'amour et à la pratique du devoir. Tout ce qui rend mou, lâche, dissipé, présomptueux, parût-il venir de Dieu, ne peut venir que du démon. Les disciples d'Emmaüs s'étonnèrent de n'avoir pas reconnu Jésus-Christ à ce feu intérieur de charité qui les brûlait pendant qu'ils s'entretenaient avec lui sur la route (1).

(1) *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis?* Luc. 24, 32.

QUATRIÈME RÈGLE.

TEXTE.

C'est un artifice assez ordinaire à l'esprit malin, de se transformer en ange de lumière; et, quand il connaît les bons désirs d'une ame, de paraître d'abord vouloir les seconder, pour lui faire prendre le change ensuite, et l'entraîner plus aisément où il lui plaît. Vous diriez qu'il approuve les projets les plus saints et les plus parfaits; mais ce n'est que pour faire tomber dans l'illusion les ames qui ne sont pas assez sur la défiance.

NOTE.

Les premiers jésuites furent près de succomber à cet artifice, faute d'expérience. Le démon se servait de l'attrait qu'il leur voyait à la solitude et à la prière, pour les tenter de quitter l'entreprise du salut des ames dont ils avaient fait vœu, et de se retirer dans la solitude. Saint Ignace, mieux instruit, leur découvrit l'illusion. Dieu ne saurait être contraire à lui-même, leur dit-il : vous vous êtes liés à lui, vous n'êtes plus libres ; il vous veut solitaires, c'est-à-dire, qu'il veut que vous donniez à la prière, et des temps réglés, et tous les temps que vous pourrez prendre sans préjudicier à vos autres occupations ; mais ce n'est que le démon qui vous peut inspirer ce qui est au delà. On voulut se roidir mais le Ciel termina le différent par un miracle.

Un jeune homme dans un séminaire ou dans un noviciat, tout occupé de ce qu'il peut devenir dans la suite, ne pense qu'à des missions ou à des prédi-

cations, et néglige ses devoirs présens, ou bien il regrette de n'être pas camaldule ou chartreux ; il ne voit point, dans les anciens avec lesquels il vit, de gens assez intérieurs ni assez mortifiés à son gré ; ses intentions sont bonnes ; mais qu'il ne juge personne, et qu'il acquière toutes les vertus dont son état le rend capable, cela vaut bien mieux. Il trouvera de reste à se mortifier et à se sanctifier. Qu'il se défie donc de ces brillantes entreprises, de ces desseins qu'il n'oserait mettre au jour, de ce démon du midi, comme l'appelle l'Ecriture : *Ab incursu et dæmonio meridiano.* Qu'il apprenne à discerner les mouvemens généraux qui viennent de Dieu, d'avec la volonté spéciale de Dieu. Dieu le porte à toutes sortes de vertus ; mais c'est un esprit de ténèbres, l'esprit du démon, ou son propre esprit qui détermine cet attrait général à des vertus qui ne conviennent point à son état ni au désir présent de sa vocation. C'est Dieu qui donne le mouvement aux vents qui soufflent sur la vaste étendue des mers ; mais le pilote, par la mauvaise direction qu'il donne au gouvernail, détermine le vent à le conduire sur des rochers où le vaisseau va se briser. Cette règle est pour toute la vie ; car chaque âge et chaque emploi a ses illusions. Un régent songe à prêcher, et néglige le soin de sa classe ; un prédicateur qui commence, se prépare pour les chaires brillantes, et s'occupe à mettre dans ses sermons plus d'esprit que de solides raisonnemens ; un théologien se perfectionne pour les belles-lettres ; un économe, un procureur, un homme chargé des biens d'une communauté, ne songe point à étudier les papiers de son emploi, travail ennuyeux, mais nécessaire ; il songe à faire

des connaissances bien plus agréables, souvent, qu'utiles ; un supérieur ne veille point assez à l'intérieur de sa maison, sous prétexte de ses occupations extérieures, de visites, de confessions, etc. Des personnes de piété laissent chez elles des enfans abandonnés à eux-mêmes ou à des domestiques, et vont passer des journées entières dans les églises ; d'autres médisent de leur prochain, par une charité aveugle et pharisaïque, pour engager ceux qui les écoutent à corriger les défauts des coupables. Tout cela, illusion, aveuglement, grand sujet d'humiliation et de défiance de nous-mêmes.

CINQUIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Dans nos désirs et dans nos projets de vertu, il ne faut pas seulement considérer les principes et les commencemens, mais encore les progrès et les effets. Si, dans tout cela, on ne voit rien que de bon et de réglé, c'est la marque qu'ils viennent du bon esprit. Mais si, à force de réflexions, il se présente, dans le cours d'un projet, quelque chose qui soit mauvais, et qui porte à quelque autre but que celui que l'ame s'était d'abord proposé, ou quelque chose enfin qui la fatigue, qui l'embarrasse, qui la trouble, qui lui fasse perdre sa première paix et sa tranquillité, c'est une marque comme évidente que l'esprit mauvais, toujours attentif à notre perte, s'en est mêlé.

NOTE.

Il suffit qu'une chose soit mauvaise pour conclure infailliblement qu'elle est inspirée par le mauvais

esprit ; mais il ne suffit pas qu'elle soit bonne pour conclure que c'est le bon esprit qui l'inspire, parce que les bonnes choses peuvent en empêcher de meilleures. Un projet vient du bon esprit, quand l'intention est droite et pure, quand l'action est sainte et honnête, quand la pratique ne détourne ni de ce qu'il y a de plus utile et de plus parfait dans le devoir, eu égard à la personne et aux circonstances. On demandera si la bonne intention ne justifie pas toujours ? Elle justifie jusqu'à un certain point, mais elle ne dispense jamais. Si ce qui est entrepris avec bonne intention ne mène à rien de mauvais ou de moins bon, notre intention est bonne ; mais celle du démon ne l'est pas, et il se sert, pour ses desseins pernicieux, même de nos bonnes intentions et du repos que nous y prenons : nous en avons ci-dessus apporté plus d'un exemple. L'arbre se connaît plus par les fruits que par la figure et même que par la racine. Enfin, on donne ici pour marque du bon esprit, la paix et la tranquillité qui conservent son impression. Il faut donc craindre tout projet accompagné de feu, de précipitation, et de trouble, comme tant de fois on en a déjà averti.

SIXIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Quand on aura ainsi reconnu le serpent infernal à sa queue, c'est-à-dire, le démon, à quelques suites mauvaises dont il aura tâché de corrompre nos bons désirs, il est d'une grande utilité de revenir, pour ainsi dire, sur ses pas, et tâcher de bien connaître par quel prétexte spécieux il a commencé à vouloir nous troubler et comment, d'un dessein première-

ment bon, il en a voulu faire ensuite l'occasion de notre perte, et nous ôter insensiblement cette douceur et cette paix que possédait notre ame. Car, par ces sortes de réflexions, nous serons plus en état, une autre fois, de découvrir plus aisément et plus sûrement ses dangereux artifices, et de nous en préserver.

NOTE.

Il est toujours triste et humiliant de faire des fautes; mais, dans l'espèce de nécessité d'en faire, eu égard à notre fragilité et à notre peu d'expérience, elles peuvent être utiles, et c'est aux personnes sages et vertueuses le plus sûr préservatif pour n'en plus faire. Quand donc, après un certain temps, revenus à nous-mêmes, nous sommes obligés de convenir que nous avons eu tort, que nous nous sommes trompés, et que le démon s'est joué de notre simplicité et de nos bonnes intentions mêmes, on veut que, rappelant la faute et l'enchaînement des fausses raisons qui nous ont séduits, nous tâchions de découvrir où a commencé notre erreur, pour que, désormais, connaissant les ruses et les détours de l'amour-propre et de l'esprit de vanité, de sensualité, de présomption, ou de paresse, rien ne puisse nous détourner du bon chemin. On observe dans l'histoire, que les plus grands capitaines n'ont jamais mieux fait qu'après qu'ils se furent laissé surprendre et qu'ils eurent été battus La même chose se remarque, à proportion, dans toutes es professions. Le grand art pour s'y perfectionner, est de savoir profiter de toutes ses fautes; c'est ce que l'on tâche de nous apprendre ici.

SEPTIÈME RÈGLE.

TEXTE.

Le bon et le mauvais esprit entrent dans le cœur de ceux qui veulent absolument le bien, et y font des progrès de deux manières bien opposées : le bon esprit s'insinue avec douceur et d'une manière toute paisible, comme une rosée qui tomberait sur des éponges ; le mauvais esprit y entre avec bruit, avec fracas, avec violence, comme une pluie d'orage qui tombe dans un terrain inégal et plein de cailloux. Mais c'est tout le contraire dans les ames vicieuses et à qui le mal est comme naturel. La raison de cette différence vient de la proportion et de la disproportion qui sont entre l'ame et les opérations d'un certain esprit ; car, si l'esprit trouve entre lui et elle de l'opposition, il n'y peut être qu'avec une certaine émotion qui peut aisément s'apercevoir ; mais s'il trouve en lui et elle une conformité parfaite de disposition, il y entre à porte ouverte, pour ainsi dire, et comme dans sa maison.

NOTE.

Un roi entre sans peine et est toujours bien reçu dans les places qui lui appartiennent ; mais il ne peut entrer que par violence et par tumulte dans les places de son ennemi. On persuade aisément à un homme ce qu'il est bien aise de se laisser persuader ; au lieu qu'on ne le détrompe qu'avec des mouvemens forts et pathétiques, de ses anciens préjugés. Tout était en paix dans le monde, avant la venue de Jésus-Christ. Rien ne contredisait le démon : c'était le fort armé qui possédait tranquille-

ment ce qu'il avait le plus injustement usurpé; mais quand un plus fort et plus vaillant que lui fut arrivé, et qu'il voulut reprendre ses forteresses et enlever ses dépouilles, quelles guerres, quel fracas ne fit-il point? De là toutes les persécutions de l'Eglise naissante. Ce sont autant de comparaisons qui servent à fortifier cette maxime, que les gens de bien ne peuvent recevoir qu'avec paix les impressions de la grâce, ni sans trouble les impressions du démon; comme, au contraire, les méchans ne reçoivent la grâce qu'avec autant d'agitation qu'ils avaient senti de paix dans leurs désordres.

HUITIÈME RÈGLE

TEXTE.

Quand la consolation intérieure n'a point de cause qui l'ait précédée, quoique nous ayons dit qu'elle vient du bon esprit, et qu'elle ne peut être sujette à l'illusion, il faut pourtant bien distinguer le moment que dure la consolation, d'avec celui qui la suit peu de temps après, et où l'ame se trouve encore dans l'ardeur et dans l'expérience de la ferveur divine; car, il arrive souvent que notre esprit propre se mêlant dans les seconds momens a l'esprit de Dieu, nous fait (ou par des habitudes, ou par des traces restées de nos jugemens précédens, ou par l'instinct de la nature qui vit encore), sentir ou résoudre des choses qui, ne venant pas de Dieu purement et immédiatement, ont besoin de beaucoup d'examens avant que de les approuver ou de les mettre en exécution.

NOTE

C'est principalement par rapport à cette huitième règle, que nous avons averti qu'il y a, dans les secondes règles du discernement des esprits, quelque chose de sublime dont très-peu de personnes sont capables. Laissons donc les ames plus avancées faire usage de celles-ci; quant à nous, souvenons-nous qu'il est très-rare que la consolation vienne jamais sans rien qui l'ait précédée; que Dieu n'agit guère avec nous en Créateur et en Souverain par cette opération immédiate et dominante; ou, si jamais nous pouvons nous persuader avoir senti quelque chose de semblable, n'y prenons de confiance qu'avec un bon conseil, et après avoir, selon les règles précédentes, examiné si, dans les progrès de l'impression et dans ses suites, il ne se trouve rien qui soit contraire à la piété, au devoir, à l'obéissance, à la foi, et en général à tout ce qui doit plus servir de règle et de loi que la simple inspiration.

FIN DES RÈGLES SUR LE DISCERNEMENT DES ESPRITS

INSTRUCTION

Sur l'art de se connaître soi-même (1).

Qu'est-ce que se connaître soi-même, en ce qui regarde la conduite de l'ame dans la vie spirituelle?

C'est connaître les bonnes et les mauvaises dispositions de son cœur, ou ce que nous avons de bien ou de mal, ou notre fort et notre faible.

Quelle est l'importance et la nécessité de se connaître soi-même?

C'est pour suivre la conduite d'un directeur dans la voie de Dieu; car, pour être bien conduit, il faut être connu; et pour être connu, il faut se faire connaître; et pour se faire connaître, il faut se connaître soi-même.

Il est naturel que tout homme ait une certaine conduite, aussi différente de celle des autres, qu'il en est différent lui-même, d'humeur, de tempérament et d'inclination.

Quel est l'art et le moyen de se faire connaître soi-même?

Il consiste à remarquer deux choses: l'une, les principes qui nous font agir; l'autre, les actes qui naissent de ces principes.

(1) Cette instruction sur l'art de se connaître soi-même, peut servir de lecture aux personnes qui sont en retraite, temps destiné à sonder son propre cœur pour en connaître les penchans.

Pravum est cor omnium, et inscrutabile; quis cognoscet illud? Jerem. 17, 9.

CHAPITRE PREMIER.

Des principes qui nous font agir.

QUELS sont les principes qui nous font agir?

Il y en a trois : l'un en nous-mêmes, savoir, l'inclination naturelle ou acquise; les deux autres hors de nous, savoir, l'attrait de la grâce et la tentation du démon.

ARTICLE PREMIER.

Des inclinations naturelles ou acquises.

Qu'est-ce que l'inclination du cœur?

C'est une disposition à aimer ou à haïr une chose, dès qu'on y pense et qu'elle se présente à l'esprit sans réflexion.

Quelles sont les inclinations différentes de l'ame?

Il y en a qui viennent du tempérament, d'autres de la naissance, d'autres de l'éducation, d'autres de la condition de riche ou de pauvre, d'autres de la profession, d'autres de la nation : il suffit de rechercher maintenant celles qui naissent du tempérament, et on peut les rechercher selon qu'elles regardent ou nous-mêmes, ou le prochain, ou Dieu.

Quelles sont nos inclinations à l'égard de nous-mêmes :

Il y en a quatre principales : 1.° la tendresse et la sensibilité sur soi-même, ce qui fait qu'on cherche le repos et qu'on craint la moindre peine; 2.° l'amour du plaisir sensible et de tout ce qui flatte les sens : le jeu, le ris, la conversation, les divertis-

semens ; 3.° la vanité, l'orgueil, l'ambition, l'amour de sa propre excellence, l'inclination à l'honneur, à l'estime et à la gloire ; 4.° l'esprit intéressé, borné à sa personne, occupé de soi-même, porté à ne chercher en tout que son propre avantage.

Quelles sont les inclinations à l'égard du prochain?

Il y en a quatre : 1.° tel est froid et indifférent, il n'aime et ne hait personne ; 2.° un autre aime à rire du prochain, le raille, le contrefait, non pour lui faire de la peine, mais pour se divertir ; 3.° d'autres sont fiers, hautains, impérieux ; ils cherchent à dominer et à l'emporter partout ; ce qui les rend brusques, hardis, téméraires ; 4.° il y en a d'autres qui ont un fonds de malice et de malignité : ils sont soupçonneux, envieux, ombrageux, portés à faire du mal, menteurs, perfides, traîtres.

Quelles sont les inclinations, ou les dispositions envers Dieu?

Il y en a quatre : l'une, la défiance et la timidité, d'où naissent la tiédeur et la lâcheté ; l'autre est le ménagement, la réserve, le partage : on ne se donne point tout à Dieu et on cherche des moyens d'accommoder la dévotion avec les passions ; d'où vient le défaut de sincérité et le déguisement. La troisième est la présomption et la suffisance, ce qui fait qu'on croit faire beaucoup de se donner à Dieu, ou qu'on s'y porte comme de soi-même et de son propre mouvement, ou qu'on s'appuie sur ses forces. La quatrième est l'activité et l'empressement, ce qui fait la dévotion outrée et la ferveur indiscrète ; on peut reconnaître ces dispositions différentes par celles qui arrivent après une faute qu'on a com-

mise : le lâche et indifférent se décourage aussitôt, et croit que Dieu le rebute. L'homme porté aux plaisirs se console aisément par l'espérance du pardon qu'il se promet sans beaucoup de peine. Le fier et présomptueux a une douleur de dépit et de colère, qui fait qu'il s'en prendrait volontiers à Dieu même. L'homme intéressé a une douleur pleine de chagrin et d'amertume, qui lui serre le cœur, et le rend triste, sombre, rêveur.

ARTICLE SECOND.

De l'attrait de la Grâce.

Qu'est-ce que l'attrait de la grâce ?

C'est une lumière affectueuse, qui nous montre le bien et nous le fait aimer.

Pourquoi est-il important de connaître l'attrait de la grâce ?

C'est que le premier directeur de l'ame est l'esprit divin, qui a sur chacun son dessein particulier. Cet attrait est la voix par laquelle il se fait entendre, et par conséquent, si on ne le suit, on s'égare de son chemin; c'est pourquoi l'on dit tant qu'il faut suivre la grâce.

Comment peut-on connaître l'attrait de la grâce ?

On le connaît par le commencement de la conversion, par les dispositions naturelles du sujet, par le retour fréquent et réitéré.

Premièrement, par le commencement de la conversion; car dès lors le Saint-Esprit nous donne un germe de vie et une impression de grâce qui contiennent en petit toute la perfection qui nous est

propre, qui se développe sans cesse de plus en plus, quand on y est fidèle. Ce germe de vie et cette impression sont ce motif prédominant qui nous a fait former la résolution de nous donner à Dieu. Deuxièmement, on le connaît par les dispositions naturelles du sujet; car la grâce travaille toujours sur la nature, et le Saint-Esprit, qui les a faites toutes deux, les accorde l'une et l'autre. Troisièmement, on le connaît par le retour fréquent et réitéré; car, comme tous les bons sentimens viennent du Saint-Esprit, lorsque les mêmes se présentent souvent, on a lieu de croire que c'est le Saint-Esprit qui veut nous conduire.

En quoi les attraits sont-ils différens les uns des autres?

Ils sont différens, et par l'objet où ils se portent, et par la manière avec laquelle ils nous y portent.

Quels sont les objets de l'attrait?

Cet objet est pour l'exercice et la pratique, ou pour l'affection et l'oraison.

L'objet de l'attrait pour la pratique sont des vertus différentes. L'un est porté à la pénitence, l'autre à l'humilité, l'autre à la mortification, celui-ci à la contemplation, celui-là à la vie active.

L'objet pour l'affection et l'oraison sont des sujets différens. Celui-ci est attiré à la crèche; l'autre, au Calvaire; l'autre, au tombeau; l'autre, à la vie active; l'autre, à la vie eucharistique.

Quelle est la manière dont l'attrait nous porte à l'objet?

Elle peut se réduire aux dons du Saint-Esprit, dont les uns regardent l'entendement, les autres, la

volonté; sur quoi il faut remarquer deux choses : la première, que quelques-uns sont plus conduits par les dons de l'entendement et voient plus distinctement les objets; les autres sont plus conduits par le mouvement de la volonté et connaissent les objets par des vues plus générales et plus confuses; ceux-là ont plus de lumières, ceux-ci ont plus d'instinct; la deuxième, que dans l'une ou l'autre voie de connaissance ou d'affection, il y a bien de la différence, puisque les uns excellent dans un don de l'entendement ou de la volonté, et les autres excellent plus dans un autre. C'est de là que vient cette variété inconcevable entre les sentimens, de chacun desquels on dit qu'il n'a point son semblable (1).

Pour les dons de l'esprit : les uns sont conduits par l'intelligence et la sagesse; les autres, par la science; les autres, par le conseil.

Pour les dons de la volonté : les uns sont conduits par la piété et la tendresse; les autres, par la crainte et la fidélité au devoir; les autres, par la force de la générosité.

On est conduit par la piété et la tendresse, lorsqu'on voit dans l'objet ce qu'il y a de doux et d'aimable; par la crainte et la fidélité au devoir, lorsqu'on y voit la justice et l'obligation; par la générosité, lorsqu'on en voit l'excellence et la grandeur.

(1) *Non est inventus similis illi.* Eccli. 44, 20.

ARTICLE TROISIÈME.

Des Tentations.

Qu'est-ce que la tentation?

C'est un instinct par lequel le démon prétend, ou nous porter au mal, ou nous détourner du bien.

Par où le démon attaque-t-il l'homme?

Il l'attaque par son faible, et du côté de l'esprit, et du côté de la volonté : du côté de l'esprit, par les erreurs et les fausses maximes qu'il y trouve; du côté de la volonté, par ce qu'il y trouve de répugnance au bien, ou de penchant au mal.

Comment le démon attaque-t-il l'homme?

En deux manières : ou subtilement et par illusion, en lui proposant le mal sous l'apparence du bien honnête ; ou grossièrement, en lui proposant le mal sous la seule raison qui flatte la passion.

Quelles sont les tentations ordinaires?

Il y en a trois : l'une, de sensualité et de plaisir; l'autre, d'inclination, de négligence, et d'inapplication; la troisième, de perplexité et d'inquiétude.

Quelles sont les tentations extraordinaires?

Il y en a deux principalement : l'une, de désespoir ; l'autre, de haine de Dieu et de blasphème.

CHAPITRE SECOND.

Des actes qui naissent de ces principes.

Quels sont les actes qui naissent de ces principes?

Il y en a quatre, savoir : les affections du cœur; les distractions de l'esprit pendant les exercices spirituels; les mots qui, dans le combat de la nature et de la grâce, nous déterminent au bien ou au mal; enfin, les doutes.

ARTICLE PREMIER.

Des affections du cœur.

Qu'est-ce que l'affection du cœur?

C'est un mouvement de l'ame vers le bien ou le mal.

Quelles sont les différentes affections du cœur ?

A l'égard de la volonté qui les forme, il y en a de deux sortes : les unes, volontaires et qu'on reçoit avec délibération; les autres, involontaires et indélibérées, qu'on appelle premiers mouvemens, ou sentimens qui sont en nous, sans nous, parce qu'ils préviennent l'usage de la raison, et qu'ils croissent d'eux-mêmes sans qu'on les procure, ou qu'on les cherche, ou qu'on s'y plaise.

A l'égard du principe d'où naissent les affections, il y en a de deux sortes : les unes, naturelles, qui viennent de l'inclination et du fond du tempérament; les autres, fortuites, qui viennent de la rencontre de l'objet. Par exemple, l'un se porte à tel

divertissement par inclination, l'autre, par occasion ; l'un se met en colère par mauvaise humeur ; l'autre, quoique d'un naturel doux, s'y met encore plus souvent, parce qu'il en a de plus grandes occasions. On peut distinguer ces deux sortes d'affections par l'effet qu'elles laissent en l'ame. Dans les naturelles, le cœur s'attache à l'objet, le quitte à regret, y pense toujours quand il est en liberté. Ce qui n'arrive pas dans les occasions fortuites.

A l'égard de l'objet où l'affection se porte, il y en a de quatre sortes, qui servent plus à connaître la disposition du cœur, savoir : deux vers le bien : le désir et la joie ; deux vers le mal : la crainte et la tristesse.

Comment peut-on connaître ses affections?

On les connaît par la disposition où l'on se trouve ; car le cœur est nécessairement, ou dans le calme et la paix, prêt également à faire tout ce que Dieu veut, ou dans l'agitation et le trouble. Cette agitation est nécessairement, ou de dissipation, ou d'empressement, ou d'inquiétude, ou de langueur et de pesanteur à l'action. La dissipation vient toujours de quelque joie ; l'empressement de quelque désir; l'inquiétude, de quelque crainte ; et la pesanteur, de quelque peine ou de corps ou d'esprit. Il faut donc se dire à soi-même, dans la dissipation : J'ai de la joie, et de quoi? Dans l'empressement et l'activité : J'ai quelque désir, et que puis-je désirer ? Dans l'inquiétude et le trouble : Je crains quelque chose, et qu'est-ce que ce peut être? Dans la langueur et l'abattement : J'ai quelque peine, est-ce du corps ou de l'esprit?

Quelles sont les occasions où l'on reconnaît plus aisément les affections du cœur ?

On les reconnaît principalement au jeu, à la conversation, à la table, et en voyage. Par exemple, on voit au jeu l'homme indifférent, l'agréable, l'ambitieux, l'intéressé, et ainsi des autres.

Comment est-ce que les premiers mouvemens servent à connaître les dispositions du cœur?

Ils y servent, parce qu'ils ne s'élèvent en nous que par la conformité de l'objet avec la volonté, et par l'inclination de la volonté vers l'objet; par là donc on voit son inclination et l'objet de son inclination.

Par où reconnaît-on ce qu'on aime le mieux, et quelle est la principale affection de son cœur?

On le reconnaît à trois choses : au réveil, dans l'entretien, et par ce qui se passe dans le cours de la journée. Au réveil, car on pense d'abord à ce qu'on aime le mieux; c'est pourquoi ce premier moment de la journée doit être bien examiné. Dans l'entretien, car la chose dont on parle le plus souvent et le plus volontiers, est toujours celle qu'on aime le mieux; par là on découvre ses passions sans y penser : l'avare, en ne parlant que de richesse et de gain; l'homme vain, que des objets de sa vanité, c'est-à-dire, des choses où il veut être estimé. Enfin, par ce qui se passe dans le cours de la journée, c'est-à-dire, par celles qui reviennent le plus souvent à l'esprit; car le Seigneur a dit que là où est votre trésor, là est votre cœur. Cela s'entend des affections qui reviennent souvent, non par la recherche fréquente de l'objet, mais par le fond de

l'inclination, qui fait qu'on y pense même dans l'éloignement de l'objet.

Quel est le fruit de tout cet exercice?

Le fruit est de se connaître par les affections de son cœur et par les objets où elles s'attachent. On croit que ces objets sont en grand nombre, on se trompe; on trouvera, par cet exercice, que chacun n'en a au plus que trois ou quatre qui reviennent l'un après l'autre, et qui font toute l'occupation du cœur; c'est pourquoi si, après les avoir reconnus, on savait se régler à leur égard, tout le cœur serait entièrement réglé.

ARTICLE SECOND.

Des distractions.

Qu'est-ce qu'une distraction?

C'est une pensée qui vient dans les exercices spirituels, hors du sujet qu'on s'est proposé, et qui nous empêche de les bien faire.

Quelle différence doit-on mettre entre les distractions en ce qu'elles servent à nous connaître nous-mêmes?

Il faut en distinguer de deux sortes : les unes sont des premiers égaremens d'imagination, sur des choses indifférentes où le cœur ne prend point de part; les autres, qui se portent vers des objets capables de lui plaire et de le toucher, comme, par exemple, celles qui sont de plaisir, de crainte, ou de chagrin.

Que doit-on conclure des distractions?

De celles qui sont indifférentes, on peut conclure seulement le défaut de l'oraison, qu'elle est mal préparée, ou que le sujet n'est pas convenable, ou

qu'on n'y est pas assez affectionné. De celles qui sont capables de déplaire, de celles qui viennent souvent les mêmes, on peut conclure facilement quelle est l'inclination du cœur.

Tel, pendant l'oraison, est souvent à la chasse, au jeu, à la danse, à l'opéra, aux spectacles, à faire des armes; son inclination est le plaisir.

Tel est en chaire et se fait admirer de ses auditeurs, ou se trouve sur les bancs et confond son adversaire; son faible est la vanité.

Tel murmure ordinairement contre quelqu'un, le prend à partie, lui fait des reproches; son vice est le chagrin, et il n'en faut pas douter.

ARTICLE TROISIÈME.

Du mot qui détermine à l'action.

Qu'est-ce que le mot qui détermine à l'action?

C'est une parole intérieure, par laquelle, dans le combat de la nature et de la grâce, sur un doute qui se présente, l'ame se résout à suivre l'un plutôt que l'autre, et se rend au bien ou au mal; cela vient de ce que, dans toutes les occasions, ou il faut retenir une inclination, ou vaincre une répugnance, la nature et la grâce apportent chacune leurs raisons; et la volonté, après avoir combattu quelque temps, se rend enfin à l'une ou à l'autre par le motif qui la touche davantage, et ce motif, qui décide l'affaire, est conçu en un petit mot qu'on peut appeler, pour cette raison, le dernier mot, ou le mot décisif, ou le mot qui détermine l'action, etc., etc.

Quel est le mot le plus ordinaire pour le mal?

Il y en a plusieurs, et pour les grands péchés,

et pour les moins considérables, soit qu'on les considère en général ou en particulier, par exemple, dans la colère et les recherches de l'amour-propre.

1.° Dans les grands péchés, tel dit : Je ne puis résister, la tentation est trop forte, ce n'est que pour cette fois-ci seulement, je m'en confesserai, il faut que j'en passe une fois mon envie; tel dit : L'occasion est trop belle, il faudrait être bien simple pour la manquer ; damné ou non, je veux me satisfaire ; tel autre va plus avant : il voudrait croire s'il le pouvait, qu'il n'y a ni paradis, ni enfer.

2.° Dans les petites négligences et les péchés plus légers, on dit : Ce n'est pas grand'chose, je ferai mieux une autre fois, je la réparerai, ce n'est pas coutume, on n'est pas impeccable, il n'y a si brave qui ne succombe quelquefois, Dieu veuille que je ne fasse pas plus grand mal, ce n'est pas là le point de l'affaire.

3.° Dans les recherches de l'amour-propre, on dit : J'en ai besoin, on n'est pas de fer, il faut bien avoir quelque plaisir dans la vie, on ne peut pas toujours combattre, il faut prendre quelque relâche, un peu de trêve, il ne faut pas tant chicaner, Dieu n'en demande pas tant.

4.° Dans les paroles de colère contre le prochain, on dit : C'en est trop, il a tort, il faut lui apprendre à vivre, il en vaudra mieux, ce serait toujours à recommencer ; il en sera plus sage, il faut bien corriger les défaillans.

Quelles sont les paroles décisives pour le bien?

Elles sont différentes, selon les progrès qu'on a faits dans la vertu.

Le commençant, par exemple, quand il faut se vaincre, dit en lui-même : Il faut s'y accoutumer, plus on diffère, plus on a de peine ; on gagne plus à se vaincre d'abord, la récompense en vaut bien la peine ; je serai bien aise de l'avoir fait, je m'en saurai gré, je ne m'en repentirai pas.

Un plus avancé dit : Cela est du devoir, il faut le faire quoi qu'il en coûte, l'amour divin le veut, c'est le bon plaisir de Dieu ; trop heureux de pouvoir lui marquer mon amour, il ne sera pas dit que le démon l'emporte....

Que peut-on conclure de ces dernières paroles?

On peut en conclure trois choses : Premièrement, elles nous montrent l'attrait de la grâce et le vice prédominant ; car cette préférence d'un motif ou d'un objet à tous les autres, est un signe évident qu'on l'aime par inclination, et qu'il a du pouvoir sur l'ame. Secondement, on peut voir à quel degré de vice et de vertu on en est ; car, pour le vice, telle parole est de faiblesse, telle autre est de malice et d'habitude formée ; pareillement pour le bien, telle parole n'est propre que d'un commençant ; telle autre, quand elle a toujours son effet, marque une ame bien avancée. Troisièmement, on reconnaît qu'il y a moins à faire qu'on ne pense pour se corriger de ses défauts, car on n'y tombe que par ces mots décisifs ; et si on veut bien les rechercher, on les trouvera presque tous, et on verra que (comme nous disions des objets, que trois ou quatre occupent le cœur), aussi trois ou quatre mots font toute la décision de notre vie, et les principes particuliers de notre morale. Quatrièmement, on voit qu'il ne faut pas tant de discours pour toucher le cœur

de l'homme ; une seule parole lui suffit pour le faire agir, et c'est par là que Dieu le prend.

ARTICLE QUATRIÈME.

Des doutes de pratique.

Qu'est-ce qu'un doute de pratique ?

C'est une vue indéterminée de l'esprit sur ce qu'il doit faire ; il le cherche, et ne le trouve pas.

Sur quoi sont ces doutes de pratique ?

Ils sont ordinairement sur la perfection ; par exemple, s'il vaut mieux, en cette rencontre, se taire que de parler ; s'il y a plus de mortification à l'un qu'à l'autre, s'il faut prendre telle commodité ou s'en priver ?

Comment ces doutes de pratique servent-ils à nous connaître ?

Ils servent, soit qu'on en ait ou qu'on n'en ait point ; car on doute toujours, selon les dispositions de l'ame. Il y a doute de commençans et doute de personnes plus avancées. Secondement, quand on ne doute de rien, c'est signe qu'on ne se propose pas le plus parfait, et qu'on décide aisément en faveur de l'amour-propre.

CHAPITRE TROISIÈME.

Sur la pratique de l'art de se connaître soi-même

Comment faut-il faire ?

La pratique est de prendre tous les ans ou tous les six mois, une semaine pour y vaquer uniquement et avec méthode, ce qui consiste en trois choses : savoir : l'intention propre de cet exercice, la recher-

che de ce qui se passe chaque jour dans l'intérieur, enfin, le résultat de la recherche et des remarques.

ARTICLE PREMIER.

Quelle est la fin propre de cet exercice et de la connaissance de soi-même?

La fin qu'on doit se proposer est de suivre la voie par où Dieu veut nous conduire, et pour la suivre, tâcher de la connaître, veiller sur tout ce qui se passe dans notre intérieur, et le remarquer. Cette fin d'entrer dans les voies de Dieu sert à joindre l'oraison et l'examen particulier. Elle est au premier point une partie du fruit général; elle fournit au second les affections de confusion et de regret pour n'avoir point encore eu soin d'entrer dans les voies de Dieu et de les suivre; elle présente, au troisième point, la matière de la résolution d'entrer dans cette voie, et de travailler à la connaître par la connaissance de soi-même; ce qui se répand ensuite sur toutes les actions de la journée.

Comment peut-on rapporter à cette fin toutes les actions de la journée?

Le moyen est, 1.° d'en faire son examen particulier; 2.° de porter cette fin à la méditation, en la prenant au premier point pour une partie du fruit général; au second, pour le sujet des affections; au troisième, pour la matière de la résolution; 3.° avoir cette intention actuelle et déterminée dans les autres exercices spirituels : messes, litanies, chapelets, pénitences, prières vocales; et ne prendre même les besoins de la vie que pour suivre la voie

de Dieu et remplir le dessein particulier qu'il a sur nous.

ARTICLE SECOND.

L'examen de l'intérieur.

Que doit-on remarquer dans l'examen et la recherche de l'intérieur?

On peut remarquer quatre choses pour le cœur, et autant pour l'esprit. Pour le cœur, le désir et la joie à l'égard du bien, la crainte et la tristesse à l'égard du mal. Pour l'esprit, les lumières de la grâce, les distractions ou pensées hors de temps, les mots décisifs, et les doutes de pratique.

En quel temps faut-il regarder toutes ces choses pour ne les point déranger et ne les pas confondre?

On peut remarquer, 1.° les affections du cœur dans le cours de la journée, à la fin de chaque action plus notable; 2.° les pensées de l'esprit dans les visites du Saint Sacrement, qu'on rapporte toutes à cette connaissance pendant la semaine de cet exercice de la connaissance de notre intérieur; 3.° en soumettant les unes et les autres à l'examen particulier, autant qu'on peut s'en souvenir à la première vue, sans se gêner trop, ni faire d'efforts pour en rappeler la mémoire.

Est-il bon de mettre par écrit tout ce qu'on trouve qui se passe dans son intérieur?

Cela est nécessaire pour deux raisons : l'une, pour s'en mieux souvenir ; l'autre, pour voir, à la fin de la semaine, les affections et les pensées qui règnent le plus dans notre ame.

Comment faut-il écrire toutes les remarques?

Il faut, 1.° avoir quelque tablette pour les affections du cœur, et une autre pour les pensées de l'esprit; 2.° mettre en haut de chaque papier le titre de l'affection ou de la pensée qu'on veut écrire; 3.° marquer le jour auquel l'affection ou la pensée est arrivée.

Que fait-on après qu'on a mis ces remarques par écrit?

On fait deux choses. Premièrement, on les revoit toutes, et, par la supputation de chaque jour, on reconnaît les sentimens qui viennent plus souvent, et les objets où ils se portent d'ordinaire.

Deuxièmement, on fait un écrit de toutes les dispositions, dans lequel on marque d'abord les principales affections du cœur et leurs objets ordinaires, ensuite les mots dominans, soit pour le bien, soit pour le mal; enfin, les lumières plus vives de la grâce.

ARTICLE TROISIÈME.

Le fruit de l'Exercice de cette connaissance.

Quel est le fruit de tout cet exercice de la connaissance de soi-même?

Il y en a cinq principaux: connaître le fond de son intérieur, guérir le cœur de ses passions, détruire les mots qui nous déterminent au mal, estimer les sentimens de la grâce, se prescrire une affaire et une fin particulière pour quelque temps dans la vie spirituelle.

1.° L'effet de ces remarques est de connaître parfaitement son intérieur; car, comme dit le Sauveur, le bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre en produire de bons; c'est pour-

quoi on connaît l'arbre au fruit, et l'homme à ses œuvres.

2.° Il est aisé de guérir le cœur de ses passions, quand on connaît les objets où elles se portent. Par exemple, si la passion est la vanité, et qu'elle se jette du côté de la science ou de l'éloquence, pour avoir l'estime d'un tel ou d'un tel, il n'y a qu'à se convaincre de la folie, de l'injustice, de l'inutilité de cette passion, pour retirer le cœur de son plaisir; et, comme les passions sont en petit nombre, on en sera délivré de la sorte en peu de temps.

3.° Il faut tâcher de détruire, par les principes de la raison et de la foi, tous les mots qui nous déterminent au mal, ce qui nous rendrait bientôt presque incapables de pécher avec réflexion: car, comme chacun n'en a que deux ou trois, d'où naissent ordinairement tous les péchés, quand chaque jour il en détruirait seulement un, on en serait bientôt quitte, et on le serait en même temps de tous les péchés de volonté délibérée.

4.° Il est bon aussi de cultiver les mots qui nous déterminent au bien, de les fortifier par les véritables principes sur lesquels ils sont appuyés, et de les appliquer souvent à déterminer la volonté dans les combats de la nature et de la grâce.

5.° Chacun doit rappeler souvent les lumières et les sentimens de la grâce qui le touchent davantage; les développer et les étendre par ce qu'on trouve de semblable dans la parole de Dieu, soit qu'on la lise ou qu'on l'entende; les ruminer par de fréquentes affections.

6.° Enfin, un des grands fruits de cet exercice est de se prescrire, pour quelque temps, 1.° une

affaire et une fin particulière où l'on rapporte toutes ses actions ; ce qui consiste à voir le point de vertu où il semble que la grâce nous porte ; 2.° les obstacles qui s'y opposent le plus en nous ; 3.° les moyens qui nous conviennent le mieux ; 4.° la maxime ou la devise qui est plus capable de nous animer et de nous soutenir.

Quelle est l'affaire qu'on doit se prescrire, après cet exercice de la connaissance de soi-même ?

Il y en a quatre principalement, que les uns et les autres doivent entreprendre ordinairement, sur lesquelles on peut régler les autres.

1.° A quelqu'un, le point de vertu qu'il doit se proposer, sera le recueillement ; l'obstacle est ou la légèreté naturelle d'un esprit qui n'est pas encore fait, ou l'inclination au plaisir sensible, ou la sotte vanité de paraître homme commode et de belle humeur. Le moyen contre la légèreté, est l'attention à ce qu'on va faire ; contre l'inclination au plaisir, la mortification et la retenue des sens ; contre la vanité de vouloir plaire par voie de liberté, ou plutôt de libertinage, le désir de plaire à Dieu ; la devise ou la maxime pour l'esprit égaré : *Prenez garde à vous* (1) ; pour l'immortifié : *Surmontez-vous vous-même* (2) ; pour le vain : *Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* (3).

2.° A un autre, le point de vertu qu'il doit entreprendre est le zèle des ames ; l'obstacle en lui est la timidité, la réserve, la retenue, et la crainte de ne

(1) *Attende tibi.* 1. Tim. 4, 16. *Palpebræ tuæ præcedant gressus tuos.* Prov. 4, 25.—(2) *Vince teipsum.*

(3) *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Gal. 1, 10.

pas réussir. Le moyen est la confiance ; le mot, la devise, ou la maxime : *Dieu est avec moi* (1), *c'est l'ouvrage de Dieu* (2).

3.° Tel doit se proposer pour point de vertus, le soin de bien faire ses actions. L'obstacle qu'il y trouve en soi-même, est un esprit d'indolence et de paresse, de langueur d'esprit et de corps. Le moyen sera l'attention à se soutenir toujours, ne s'abattre point, n'écouter point le dégoût ; sa devise : *Qui est semblable à Dieu* (3) ?

4.° Un autre se propose pour point de vertus, la docilité à l'esprit de Dieu, par laquelle il prétend honorer Dieu, non comme fin dernière seulement, ni comme Maître souverain ; mais comme premier moteur, en qualité de premier esprit et de première intelligence, à laquelle tous les autres esprits sont naturellement soumis et subordonnés. L'obstacle est l'amour de sa liberté, l'inclination à faire les choses par son propre choix, de son propre mouvement, de soi-même, et sans dépendance ; le moyen est que, avant de rien faire ou de rien entreprendre, il se tourne vers Dieu pour lui dire : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (4) ? et d'entendre qu'il nous dit ce qui est du devoir et de sa volonté : *Faites ceci ou cela ; allez, faites, dites.* La devise ou la maxime : *Je suis votre serviteur et le fils de votre servante* (5) ; ou celle-ci : *Ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, sont les enfans de Dieu* (6). Ce commerce de parler

(1) *Non ego, sed gratia Dei mecum.* Cor. 15, 10.
(2) *Opus Dei est.*—(3) *Quis ut Deus ?*
(4) *Domine, quid me vis facere ?* Act. 9, 6.
(5) *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.* Ps. 115, 16.
(6) *Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* Rom. 8, 14.

à Dieu et de l'entendre, peut se faire comme entre les maîtres et les serviteurs, en plusieurs manières; quelquefois, par un regard ou par un geste, selon ce qu'il dit, au psaume 122, comme les yeux de la servante sont sur les mains de sa maîtresse.

PETITES MÉDITATIONS

SUR LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE.

Appliquées aux jours où l'on communie.

MÉDITATION

Pour la Communion du jour de la Conception, 8 *décembre.*

Après avoir rendu nos hommages à la sainte Vierge toujours immaculée, nous ferons, pour notre instruction, trois réflexions sur ce mystère.

1.° Dieu a préservé sa sainte Mère du péché originel.

2.° Dieu l'a préservée, outre cela, de la cupidité et de l'ignorance, origines ordinaires du péché actuel.

3.° Dieu ne l'a point préservée des misères temporelles ni des infirmités naturelles, qui sont la peine du péché originel et du péché actuel. Pourquoi tout cela ?

PREMIER POINT.

Dieu a préservé la sainte Vierge du péché originel.

Elle n'a pas été un seul instant l'ennemie de Dieu, l'esclave du démon. Dieu n'a point dit : Le péché originel n'est pas son péché ; c'est plutôt le péché d'Adam que celui de ses descendans : ce n'est le péché de ses descendans, qu'autant qu'ils étaient

comme une même personne dans lui lorsqu'il pécha ; d'ailleurs, c'est un péché commun à tous sans exception, et puis ce n'est qu'une tache passagère, effacée après un instant, dans un moment ; quel si grand mal donc, quand Marie n'en serait pas exemptée?.... Mais Dieu a tant d'horreur du moindre péché, de la seule ombre du péché, qu'ayant à se donner une Mère, la plus grande grâce qu'il ait cru devoir lui faire, c'était de la préserver de toute souillure ; avec cette seule tache, elle eût été comme indigne d'être sa Mère.

Est-ce ainsi que nous jugeons des choses quand, pour justifier ou pour diminuer nos fautes, nous disons si souvent : Ce ne sont que des péchés légers ; il y entre plus de faiblesse que de volonté; je ne fais point autrement que tous les autres ; je ne pèche pas plus qu'eux ; à peine suis-je tombé, que je demande pardon à Dieu, et que je me relève.

Il ne s'agit point, à cet égard, du péché d'origine ; c'est un mal passé, et qui est inévitable pour nous ; mais pourquoi, au malheur nécessaire de notre origine, dont nous nous plaignons si souvent, ajoutons-nous encore un choix coupable de l'état du péché ? au lieu de murmurer, d'invectiver contre l'infidélité d'Adam, comme il arrive quelquefois, que ne montrons-nous ce que nous aurions voulu faire, si nous nous fussions trouvés en sa place? Nous sommes exclus du premier degré d'innocence; que n'aspirons-nous au second? point de péchés actuels volontairement? En ne péchant point, nous montrerons que nous n'aurions point péché, si nous eussions été en la place de nos premiers parens.

Il est vrai que je ne suis pas comme la sainte Vierge, destinée à rien de si éminent que la qualité de Mère de Dieu, de Mère du Sauveur ; mais n'ai-je pas une autre faveur assez semblable, à laquelle ne convient guère moins un pareil degré de pureté ? La communion honore-t-elle beaucoup moins l'homme, que l'incarnation n'honora Marie, ou demande-t-elle moins d'innocence? Par cette seule considération, *je communie souvent*, quelle attention ne devrions-nous pas avoir à ne faire pas de fautes au moins volontaires et à acquérir la plus parfaite pureté? Un seul péché met entre nous et Notre-Seigneur la même différence, pour le moins, qu'entre Marie souillée du péché d'origine, et Marie exempte de tout péché : y pensons-nous (1) ? On cherchera son péché, et on ne le trouvera pas. Pourra-t-on le dire de moi ? Oh ! quelle grâce serait-ce, ô mon Dieu ! et que j'en devrais être jaloux !

SECOND POINT.

Dieu a encore délivré la sainte Vierge, dans sa conception, de l'ignorance et de la concupiscence.

Elle connut Dieu dès lors, et elle commença de l'aimer. Jamais elle ne sentit les révoltes de la chair contre la loi de la foi, de la grâce, et de la raison. Pourquoi ce privilége encore? Parce que l'ignorance et la concupiscence sont l'origine et la source la plus ordinaire des péchés actuels.

Dieu n'a pas seulement voulu que sa Mère fût sans péché ; il a voulu qu'elle fût, en certaine ma-

(1) *Quæretur peccatum illius, et non invenietur.* Ps. 10, 15.

nière, impeccable autant que peut l'être une simple créature.

Je ne puis croire que nous soyons fâchés du privilége de la sainte Vierge ; mais nous dirons peut-être que si nous avions été exempts d'ignorance et de cupidité comme elle, nous eussions été innocens comme elle : qui nous en assure ? Les mauvais anges, éclairés et portés naturellement au bien, autant qu'il se peut, en sont-ils moins tombés dans le péché et dans l'abîme ?

Adam et Eve n'ignoraient pas ce qu'il leur importait de savoir ; ils n'avaient que des inclinations raisonnables : en ont-ils été moins faibles ? ont-ils moins désobéi à la loi du Créateur et du bienfaiteur souverain ?

Ceux parmi nous qui n'ont pas péché en Adam, comme l'on parle, c'est-à-dire, ceux qui ont le meilleur esprit et le plus heureux naturel, sont-ils toujours les plus innocens ? Leur beau naturel même ne les rend-il pas souvent plus mous et plus complaisans ; leur grand esprit, plus industrieux pour le mal, plus obstinés dans le mauvais parti, quand une fois ils l'ont embrassé ?

Mais si l'ignorance et la cupidité sont des maux si dangereux, pourquoi les augmentons-nous ? Ne savons-nous pas que l'oubli de Dieu forme de plus épaisses ténèbres que celles de notre première origine, et que les mauvaises habitudes nous sont comme une seconde nature, plus redoutable que la première ? Remettons-nous dans l'état où nous vînmes au monde ; quoique d'une source empoisonnée, nous l'avons déjà à demi corrigé.

Tout ou presque tout consiste donc, en quelque

état que nous soyons, à nous observer nous-mêmes et à bien user de notre liberté, comme fit Marie, nonobstant son privilége. Eût-elle péché en Adam, elle n'eût jamais commis de péchés actuels, par le saint usage qu'elle eût fait de son libre arbitre. Comme il n'y a personne, quelque mauvais qu'il soit, qui ne puisse devenir bon, étant prévenu de la grâce, aidé de la grâce du Rédempteur, aussi, par l'abus de cette grâce ou par la négligence à nous en servir, il n'y a personne qui, malgré son excellent naturel, ne puisse devenir infiniment mauvais. Dans la sainte communion, quelle source inépuisable de secours ne possédons-nous pas? sommes-nous moins liés au nouvel Adam par le sacrement de l'Eucharistie, qu'au premier Adam par notre naissance? Pourquoi aurions-nous moins de bien de l'une que de mal de l'autre? Celle-là n'est-elle pas, en quelque sorte, une grâce originelle, comme l'autre une origine de péché?

TROISIÈME POINT.

Dieu n'a pas préservé ni excepté sa Mère des misères temporelles, ni des infirmités naturelles qui sont les peines du péché ou actuel, ou originel.

Elle a été assujettie comme nous à la mort, et plus que nous au travail, à la pauvreté, aux autres misères de la vie. Pourquoi? Parce que ces maux temporels ne sont pas tellement des peines du péché, qu'ils ne puissent être aussi des préservatifs contre le péché, et des sources de grâces et de mérites immenses.

Les heureux du siècle, ces gens qui sont, ici-bas, comme dans une partie du paradis terrestre, fus-

sent-ils innocens comme Adam, ne tardent guère non plus que lui, à se corrompre. L'abondance les amollit, la gloire les enfle, l'oisiveté les expose à toutes sortes de tentations et de chutes.

En usant bien, comme la sainte Vierge, et des peines, et des grâces de la vie présente, nous pourrons atteindre à un degré d'innocence qui nous éloigne beaucoup moins de la sienne.

Par ce bon usage des maux de la vie, combien de gens aussi corrompus que nous, sont devenus des saints du premier ordre! Par l'abnégation évangélique ajoutée à nos privations, nous serions en quelque sorte des Jean-Baptiste et des Paul ermite; mais il faut savoir se faire du mal à soi-même, si l'on ne nous en fait pas

Aujourd'hui dans la sainte communion, pendant toute cette octave, dans nos prières, demandons souvent à la très-sainte Vierge la pureté du cœur et du corps. Nous ne communions point, qu'au même temps que nous recevons la chair très-pure de Jésus-Christ, nous ne recevions aussi, en quelque façon, la chair de Marie, car c'est la chair de Marie que Jésus-Christ a prise (1). Union à la chair et à l'esprit du Fils et de la Mère, quelle source de pureté pour nous! Je vous prie, par votre conception sainte et immaculée, ô Vierge très-pure! de m'obtenir la pureté de l'ame et du corps (2).

(1) *Caro Christi, Caro Mariæ.*

(2) *Per sanctam et immaculatam conceptionem tuam, ô purissima virgo! emunda cor et carnem meam.* Amen.

MÉDITATION

Pour le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre.

Nous pouvons distinguer comme trois nativités de la sainte Vierge, que l'Eglise honore toutes trois dans cette fête-ci : l'une, avant tous les siècles, dans les décrets éternels de Dieu ;

L'autre, sur la terre, dans la plénitude des temps ;

La troisième, dans le cœur des vrais fidèles, jusqu'à la consommation du monde.

Toutes trois sont pour elle et pour nous le sujet d'une grande joie, suivant ces paroles que l'Eglise chante : *Votre nativité, Vierge mère de Dieu, a annoncé une grande joie à tout l'univers* (1).

PREMIER POINT.

Elle est née et prédestinée pour être éternellement bienheureuse ; l'Eglise applique à cette première naissance ces paroles : Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il créât aucune chose. J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement, avant que la terre eût été créée, etc.... (2).

Dès l'instant qu'il pensa à son Fils pour le faire

(1) *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.*

(2) *Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequàm quidquam faceret à principio. Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis, etc.* Prov. 8, 22.

homme, il pensa à lui donner une mère, et cette mère préférée, dans les décrets de Dieu, à toutes les autres femmes, ce fut Marie. Elle entra dans l'ordre de ses décrets; pour elle en quelque manière, comme pour son Fils, il fit toutes les autres choses, et les subordonna à sa gloire. Elle était avec lui, et réglait toutes choses (1).

Nous autres, cependant, quelle place tenions-nous dans le cœur de Dieu? Dès lors, nous aimait-il comme des élus? Nous discernait-il de la masse qu'il prévoyait déjà devoir se perdre? Nous ne saurions le dire : et quel sujet d'inquiétude à qui comprend ce que c'est que d'être prédestiné ou de ne l'être pas!

Donnons-nous au moins quelque autre assurance. La qualité de mère de Dieu assura la prédestination de Marie; la qualité d'enfans de Dieu, que nous avons reçue au baptême, si peu de temps après notre naissance, n'assure pas tout-à-fait la nôtre : c'en est pour le moins un préjugé favorable, et bien plus encore celle de religieux. Que faire donc (2)? Travailler à devenir purs et irrépréhensibles à ses yeux, n'épargner rien pour affermir notre vocation et notre élection par les bonnes œuvres (3). Qui sera digne de *monter sur la sainte montagne?... Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur; qui fait de son ame l'usage prescrit par son créateur*,

(1) *Cum eo eram cuncta componens, et delectabar per singulos dies.* Ibid. v. 10.

(2) *Satagite immaculati et inviolati ei inveniri.* II. Petr. 3, 14.

(3) *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* Ibid. 1, 10.

et qui ne fait point de faux sermens pour tromper son prochain (1).

A voir agir Marie sur la terre, sa vie, indépendamment de sa qualité, eût été un autre préjugé bien favorable de sa prédestination : mais pour nous, qu'annonce notre conduite ? nous ne sommes pas, peut-être, de ceux dont parle saint Paul (2) : Il y a des gens dont les péchés sont connus avant le jugement qu'on en pourrait porter (3).... Sommes-nous de ceux du bonheur éternel de qui, à juger par leur conduite, on peut avoir quelque sorte d'assurance ? Vie de Marie semblable à Jésus-Christ, signe infaillible de prédestination. La nôtre est-elle formée sur ce modèle ?

SECOND POINT.

Naissance dans le temps..... Marie était toute sainte, toute pure, et devait toujours l'être ; elle est née cependant sujette à toutes les disgrâces de la vie : la pauvreté, la peine, le travail, la mort. Le nom qu'on lui donne de *Marie*, c'est-à-dire de dame et de souveraine, n'est soutenu ni de l'éclat, ni du rang, ni des dignités mondaines ; point de palais, point de cour, point de suite ; le bonheur de la vie ne consiste donc point en cela ; il consiste dans ce que Dieu a donné à sa mère : et quoi ? une grande sainteté, une haute vertu, de grandes grâces, de grandes occasions de pratiquer le bien et de

(1) *Quis ascendet in montem Domini ?.... Innocens manibus et mundo corde, qui non accepit in vano animam suam, nec juravit in dolo proximo suo.* Ps. 23, 3, 4.

(2) *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium.* 1. Tim. 5, 24.

(3) *Quos prædestinavit, etc.* Rom. 8, 30.

beaucoup souffrir pour Dieu; s'il y avait quelque chose de meilleur, un fils si puissant et si bon l'aurait infailliblement donné à sa mère; et faute de cela, en effet, que sont devenus la plupart de ces grands rois qu'on nomme parmi ses ancêtres? Par ces seuls avantages donc jugeons-nous heureux, ou, si nous en ajoutons quelque autre, que ce soit celui que nous honorons dans Marie, d'être nés pour le bonheur des autres. Car la naissance de Marie a encore eu ce privilége: elle naît sur la terre pour le bonheur des autres, en leur donnant un Sauveur.

Une personne vraiment vertueuse dans un cloître, ou même dans le monde, peut se regarder comme étant née pour le bonheur éternel des hommes, et contribuer à leur salut, en leur appliquant les mérites du Sauveur : mais qu'elle commence par se sanctifier elle-même ; sans cela, jamais elle ne sanctifiera les autres.

TROISIÈME POINT.

Naissance dans le cœur des vrais fidèles.... Non-seulement elle veut naître, mais elle veut régner dans le cœur de tous ; elle veut nous servir de mère : elle en prend la qualité ; elle nous enfanta, pour ainsi dire, spécialement sur la croix (1) : *Femme, voilà votre fils;* et au disciple : *Voilà votre mère ;* mais long-temps avant elle l'avait désiré (2). Je

(1) *Mulier, ecce Filius tuus ; et ad Discipulum : ecce Mater tua.* Joan. 19, 16, 27.

(2) *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum ... Nunc ergo, filii, audite me : Beati qui custodiunt vias meas..... Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas, et observat ad postes os-*

fais mes délices d'être avec les enfans des hommes; maintenant donc, mes enfans, écoutez-moi : Heureux ceux qui gardent mes voies !..... Heureux l'homme qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison, et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut dans le sein du Seigneur.

Dans ces paroles, remarquons en quoi consiste la solide dévotion à la sainte Vierge, et quels sont les avantages de cette solide dévotion.

Sa qualité.... écoutez-moi, gardez mes voies, écoutez mes instructions, soyez sages et ne les rejetez point.... Il faut donc l'écouter et imiter sa vie, *dont la sainteté donne de l'éclat à toutes les Eglises* (1).

Celui qui me trouvera, trouvera la vie; il trouvera Jésus-Christ; il lui ressemblera. De là toutes sortes de biens nous viendront avec elle, et nous recevrons, par son crédit, des richesses innombrables (2). Que les gens simples, que les enfans viennent à moi (3); celui qui péchera contre moi, blessera son ame (4). Si nous l'avons trouvée, cette Vierge puissante, notre bonne et tendre mère, disons à tous, avec saint André, lorsqu'il s'attacha à Jésus-Christ : Nous avons trouvé le Messie (5); et avec saint Philippe : Venez et voyez. En adorant

tii mei; qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino. Prov. 8, 31, 32, 34, 35.

(1) *Cujus vita inclyta cunctas illustrat Ecclesias.*

(2) *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ et innumerabilis honestas per manus illius.* Sap. 7, 11.

(3) *Si quis est parvulus, veniat ad me...* Prov. 9, 4.

(4) *Qui in me peccaverit, lædet animam suam.* Ibid. c. 8, v. 36.

(5) *Invenimus Messiam.* Joan. 1, 41.

Jésus-Christ, rendons nos hommages à Marie, de qui Jésus-Christ a pris son corps (1).

MÉDITATION

Pour le jour de la Présentation de la sainte Vierge.

La manière parfaite de nous présenter aujourd'hui à Notre-Seigneur, dans la communion, nous est enseignée dans la présentation de la sainte Vierge au temple. Elle se présenta, s'offrit à Dieu,

1.° Sans délai.
2.° Sans réserve.
3.° Sans retour.

PREMIER POINT.

Sans délai.

Marie eut un avantage que nous n'avons point. Raisonnable et libre, dès son entrée dans la vie, elle s'était offerte à Dieu dès long-temps avant qu'elle parût au temple, quoiqu'on l'y conduisît à deux ou trois ans.

Que nous serions heureux si nous nous étions consacrés à lui dès que nous eûmes l'usage parfait de notre raison et de notre liberté : mais d'avoir différé jusqu'ici, et, ce qui serait plus triste, d'avoir souillé nos premières années ; si petits encore, déjà si grands pécheurs ; enfans par l'âge, hommes con-

(1) *Caro Christi, Caro Mariæ.*

sommés par la malice (1) : mais n'avoir peut-être encore commencé qu'imparfaitement à nous donner à Dieu, depuis que nous sommes en religion, c'est aujourd'hui une double et une triple raison de bien commencer, pour ne finir jamais.

Ne voulons-nous pas être à Dieu quelque jour ? Déclarons-nous une bonne fois ; et, si nous le voulons, pourquoi pas dès maintenant (2)? Que ne risque-t-on point en différant? Les mauvaises habitudes se fortifient ; l'âge, qui les corrigerait à certains égards, nous en laisserait encore assez pour nous perdre ; et il en est quelques-unes que l'âge fortifie plutôt que de les corriger.

Dieu sera-t-il disposé à nous recevoir, lui qui nous invite, qui nous presse aujourd'hui ? La mort ne nous surprendra-t-elle pas, peut-être, dans la chaleur de nos égaremens? Dieu fut toujours jaloux des prémices de chaque chose ; la jeunesse est comme les prémices de notre vie.

Il aima saint Jean plus que les autres apôtres, de cet amour tendre et démonstratif, parce que, plus jeune que tous les autres, il s'était dévoué à son service (3)

Le Sauveur nous a consacré encore ses plus belles années, depuis la première enfance jusqu'à trente-trois ans. Lui refuserons-nous les nôtres.

En quelque moment que nous l'appelions, il est prêt à venir à nous, à s'unir intimement à nous, de jour, de nuit ; il ne se fait ni attendre ni prier (4).

(1) *Tantillus puer et tantus peccator !*

(2) *Si aliquandò, cur non modò ?*

(3) *Discipulus quem diligebat Jesus.* Joan. 13, 23.

(4) *Ecce ego, quia vocasti me.* I. Reg 3, 6. *Obediente Deo voci hominis.* Josué, 10, 14.

Sans autre objet que ce mystère d'amour, que de raisons de nous presser ! Que répondrons-nous? *Demain, mon Dieu, tantôt.* ce serait trop tard ; *aujourd'hui, mon Dieu, tout à l'heure. Je le puis, je le veux. La fleur de ma vie commence déjà à se flétrir, à s'effacer ; au moins vous en aurez les fruits.* Je n'ai commencé que trop tard à vous aimer (1).

SECOND POINT.

Marie s'offrit à Dieu sans réserve.

Elle en trouva les raisons dans ce qu'elle était déjà, et dans ce qu'elle devait devenir.

1.° Dans ce qu'elle était.

Tout ce que je suis, je le suis par la grâce toute puissante de Dieu. Il a regardé la bassesse de sa servante ; il a déployé la force de son bras (2). Qui me donne tout, mérite tout. Le corps donc et l'ame, avec toutes leurs facultés ; lui rendre tout, ce n'est que justice. Que mon ame glorifie le Seigneur (3). S'il n'exige pas à la rigueur un parfait retour, c'est bonté ; mais le mérite-t-il moins? C'est une nouvelle raison pour moi d'être plus libérale. Cependant il déclare qu'il est jaloux de nous, qu'il souffre de nos indignes partages : *Ils m'ont voulu comme piquer de jalousie en adorant de faux dieux* (4)? N'est-ce pas nous faire trop d'honneur. Il ne saurait être content que nous ne nous don-

(1) *Serò te amavi.*

(2) *Fecit mihi magna qui potens est ; fecit potentiam in brachio suo.... respexit humilitatem ancillæ suæ, etc.* Luc. 1, 49, 51, 48.

(3) *Magnificat anima mea Dominum.*

(4) *Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus.* Deuter. 32, 21

nions à lui comme il se donne à nous ; et en ce moment-ci même, dans la communion, comment se donne-t-il ? L'âme et la divinité, aussi-bien que son corps et son sang, ses mérites, ses grâces, son droit à la gloire, il nous offre tout. Nous avons tout reçu de sa plénitude (1). Rendons-nous donc d'un cœur plein et généreux.

Si la sainte Vierge eût su qu'elle devait devenir mère de Dieu, n'eût-ce pas été pour elle une raison de se consacrer plus parfaitement encore ? Et moi qui dois être sa demeure, souffrirais-je qu'un autre que lui s'y établisse, ne fût-ce que pour un temps ? Les seules raisons que Marie avait de croire que Dieu, par ces premières grâces, la destinait à quelque chose de plus, excitèrent sa ferveur. Nous n'ignorons pas que nous sommes destinés à recevoir souvent Notre-Seigneur ; mais y pensons-nous ? Après l'union de la mère avec son Fils, par l'incarnation, qu'y a-t-il de plus parfait que l'union de l'homme avec Jésus-Christ par l'Eucharistie ? L'une dure plus long-temps de suite, mais l'autre peut se renouveler chaque jour. Si c'est moins d'un côté, n'est-ce pas autant de l'autre ? Croyons-nous que la sainte Vierge unie à son Fils, dans l'Eucharistie, après sa mort, crût avoir rien de moins que quand elle le portait dans son sein, si ce n'est que, dans l'Incarnation, elle donna et elle reçut, au lieu que, dans l'Eucharistie, elle recevait sans donner rien de nouveau ? La vie de Marie au temple lui servit de préparation à devenir la digne mère de Dieu, et cette vie ne fut guère différente de celle que nous menons quand nous sommes jeunes, soit dans des sémi-

(1) *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Joan. 1, 16.

naires, soit dans des communautés religieuses. Elle obéissait, elle priait, elle gardait le silence, elle travaillait aux mêmes exercices que nous. Faisons donc en sorte que toutes nos actions pendant la semaine nous servent de préparation à la communion du dimanche.

TROISIÈME POINT.

Marie s'offrit à Dieu sans retour.

La sainte Vierge, comme si elle se fût défiée de sa constance, se lia à Dieu par des vœux qui l'obligeaient pour toujours. Nous n'en sommes pas là, si ce n'est qu'étant destinés à la vie religieuse, une grande dévotion ne fasse avancer le temps où la religion a réglé que nous nous engageassions par les vœux ; mais préparons-nous à les faire sans que jamais nous puissions nous en repentir. Nous en courons risque, cependant, si nous les faisons jamais sans un grand fonds de vertu déjà acquise. L'entrée en religion est, en quelque sorte, un signe de prédestination : nous sommes des prédestinés du côté de Dieu, c'est-à-dire, destinés de Dieu à régner éternellement avec lui. Ce bienfait demanderait une éternité de travail et d'efforts : mais servir toujours Dieu, s'obliger à le servir toujours, c'est mettre, autant qu'il se peut, de la proportion entre le mérite et la récompense. Ne retranchons donc pas un moment d'une vie si courte et si mauvaise.

L'amour persévérant de Jésus-Christ, nulle part ne se manifeste mieux que dans l'Eucharistie ; il ne lui a point suffi de passer quelques années avec les hommes, sur la terre ; de devoir être, dans le

ciel, leur béatitude pendant l'éternité : dans tout l'intervalle il a imaginé un moyen de ne les quitter jamais. Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles (1). Imaginons de même des manières de ne nous séparer jamais de lui : exercice de sa sainte présence, visites fréquentes à l'église, sacrifice continuel de nos pensées, de nos affections, de notre liberté, toujours en lui, et toujours par lui, et avec lui.

MÉDITATION

Pour le jour de l'Annonciation, le 25 *mars.*

Nous considérons aujourd'hui, 1.° Comment la sainte Vierge se dispose à devenir mère de Dieu par l'incarnation.

2.° Quels furent ses sentimens au moment même de l'incarnation.

3.° A quoi elle se crut obligée, en conséquence de l'incarnation.

L'Eucharistie étant comme une extension de l'incarnation, ainsi que nous l'avons dit si souvent, ce seront autant d'instructions solides sur la manière de nous préparer à la communion, de nous occuper au temps de la communion, la manière de nous comporter, surtout, après tant de communions réitérées.

(1) *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi.* Matth. 28, 20.

LE PREMIER POINT.

Disposition de la sainte Vierge à l'Incarnation

Elle n'avait garde d'y penser ni de croire qu'elle dût être, entre tant d'autres, l'heureuse créature destinée à être mère de son Dieu. Mais si elle l'avait cru, si elle l'avait su, eût-elle pu s'y disposer d'une autre manière ? Peut-on s'imaginer plus de pureté de cœur et de corps ; plus d'amour pour la solitude et pour les exercices qui unissent l'ame à son Dieu ; plus d'humilité et de dévouement à tous les ordres du Très-Haut ? Ce serait la matière d'un juste éloge. Par toutes ces vertus, elle avait trouvé grâce auprès de Dieu (1), c'est-à-dire, Dieu ne l'avait pas jugée indigne de ses plus grandes faveurs, de concevoir et d'enfanter un fils qui sera appelé le Fils du Très-Haut (2).

La grâce de recevoir souvent Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, n'est pas si inférieure à celle de la sainte Vierge, que nous ne devions y apporter les mêmes préparations, excepté que la sainte Vierge se prépara sans savoir à quoi elle se disposait, au lieu que nous autres nous ne l'ignorons pas. Recevoir Jésus-Christ, ce n'est pas une grâce médiocre ! Tâchons donc, pour le moins, de suivre de loin ce qui est signifié par ces paroles de l'Ange à Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous (3).

Remplissons-nous de grâces, assez pour en rem-

(1) *Invenisti gratiam apud Deum.* Luc. 1, 30.

(2) *Ecce concipies et paries Filium, et Filius Altissimi vocabitur.* Ibid. 32... (3) *Gratiâ plena, Dominus tecum.* Luc. 1, 28.

plir plusieurs autres. Que *le Seigneur soit avec nous,* non-seulement comme il est avec le reste des hommes, mais d'une façon toute nouvelle ; qu'il y règne, qu'il y domine en maître absolu ; qu'on ne nous voie avec les hommes, que quand Dieu même ne voudrait pas que nous fussions avec lui ; que la seule apparence, la seule approche d'une faute équivoque, d'une liaison dangereuse, nous jette dans l'alarme. N'agissons jamais qu'avec une pleine assurance qu'il n'y a ni offense, ni danger d'aucune offense dans ce que nous faisons, ou dans ce qu'on nous propose de faire (1). Que la considération de qui que ce soit ne nous fasse jamais rien faire contre le devoir. L'obligation où nous met notre état, d'être si souvent le temple, le tabernacle, la demeure intime du Dieu vivant, ne demande rien de moins. Elle demanderait une sainteté semblable à celle des anges, ou, pour dire encore plus, à celle de Marie ; car ce n'est pas pour un homme qu'il faut préparer une demeure, mais pour Dieu (2). Jamais y avons-nous pensé ? Y penserons-nous au moins désormais ?

SECOND POINT.

Sentimens de la sainte Vierge au moment même de l'Incarnation.

Elle se crut indigne de la grâce que le Verbe lui faisait ; mais le choix de Dieu et la volonté de Dieu la rassura et la détermina. J'obéirai puisqu'il l'or-

(1) *Quomodò fiet istud ?* Luc. 1, 34.

(2) *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* I. Paral. 29, 1.

donne : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole (1).

Ces paroles n'expriment que ce que Dieu nous fait dire jusqu'à trois fois, avant que de nous donner le corps de Jésus-Christ (2).

Je serais tenté plutôt de dire à Dieu, comme saint Pierre : Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pécheur (3). Cependant venez, mon Dieu, puisque vous le voulez, et que vous déclarez que c'est pour les pécheurs principalement que vous êtes descendu du Ciel : venez et rendez-nous vous-même ou dignes, ou moins indignes de vous posséder.

Nous ne saurions douter qu'au moment de l'incarnation, la sainte Vierge ne pensât tout ce qu'elle exprima peu de jours après dans ce beau cantique : *Magnificat,* etc. Quel parfait modèle d'une juste action de grâce ! Bénir Dieu, exhorter toutes les créatures à le bénir. Saisissement de joie dans la considération d'un si grand bienfait (4). Et s'il avait eu égard à toute autre chose qu'à mon humilité, qu'eût-il pu trouver en moi de capable d'attirer ses regards (5) ? Mais il ne considère pas ce que je suis ; il agit selon ce qu'il prétend que je devienne. Je ne connais point d'autre bonheur, il n'en est point d'autre en effet que celui-ci. Que les mondains se flattent de quelque autre avantage. Ils appellent heureux le peuple qui jouit des biens terrestres. Mais le peuple véritablement heureux est celui qui

(1) *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundùm verbum tuum.*
(2) *Domine, non sum dignus, etc.*
(3) *Exi à me, quia peccator sum, Domine.* Luc. 5, 8.
(4) *Exultavit spiritus meus.* Luc. 1, 47.
(5) *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Ibid. 48.

a le Seigneur pour son Dieu (1). Le Tout-Puissant a opéré de grands miracles en ma faveur (2). Il a déployé la puissance de son bras : ailleurs je dirais, c'est le doigt de Dieu qui agit (3) ; ici c'est son bras qui s'est déployé : que de miracles de bonté, de sagesse, de force, dans un seul!..... Hélas! sans que j'eusse faim, il m'a souvent rassasié, ou s'il ne m'a pas rassasié encore, c'est que je n'ai jamais eu assez de faim (4). J'étais pauvre, nu, misérable; au lieu d'en convenir et d'en gémir, je me suis flatté d'être riche ; j'en ai eu de l'orgueil, comme si je l'eusse été en effet ; et de là est venu mon malheur : j'aurais mérité que Dieu se retirât, et qu'il devînt avare pour punir mon orgueil (5). Mais je me reconnais maintenant. Puisse le Seigneur recevoir aujourd'hui dans le souvenir de ses miséricordes et de ses promesses, son enfant, jusqu'ici pauvre et superbe (6). Sa miséricorde et sa parole fondent seules toutes mes espérances.

TROISIÈME POINT.

Conduite de la sainte Vierge, depuis l'Incarnation.

Elle ne se regarda plus que comme une personne avec Jésus-Christ ; véritablement transformée en

(1) *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt ; beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* Ps. 143, 15.

(2) *Fecit mihi magna qui potens est ; fecit potentiam in brachio suo.* Luc. 1, 49, 51.

(3) *Digitus Dei est hic.* Exod. 8, 19.

(4) *Esurientes implevit bonis.* Luc. 1, 53.

(5) *Dispersit superbos mente cordis sui.* Luc. 1, 51.

(6) *Suscepit puerum suum, recordatus misericordiæ suæ. Sicut locutus est.* Luc. 1, 54.

lui, elle n'eut d'autres vues, d'autres sentimens que les siens. De là, qu'aussitôt après elle partit pour aller sanctifier Jean-Baptiste, consoler Zacharie, servir Elisabeth. Tous les devoirs de sauveur et de rédempteur devinrent les siens.

Elle fit pour lui ce que ces premiers temps ne lui permettaient pas de faire pour lui-même; et depuis qu'il travailla en personne à notre salut, partout, dans le temple, en Egypte, à Nazareth, dans la Judée, sur le Calvaire, elle fut la coadjutrice et la coopératrice de notre rédemption.

Tel doit être le fruit de nos communions si souvent réitérées : Je dois vivre comme un autre Jésus-Christ sur la terre; tout dévoué comme Jésus-Christ à la gloire, au service, aux desseins de Dieu, et tout plein de zèle pour inspirer mes sentimens et mes vues aux autres; et à qui? A tous sans exception; et jusqu'où? Jusqu'à m'incommoder, jusqu'à me peiner, jusqu'à souffrir, et, s'il le fallait, jusqu'à mourir : et combien de temps ces souffrances? Jusqu'au dernier soupir de ma vie.

N'oublions jamais que recevoir le corps de Notre-Seigneur, c'est recevoir, en quelque façon, le corps de Marie (1); la chair de Jésus-Christ est la chair de Marie : identifié donc non-seulement à Jésus-Christ, mais à sa sainte mère, quel attachement dois-je avoir pour elle? Semblable en proportion à celui que j'ai pour lui, ou, pour mieux dire, attachement à elle, pour mériter de devenir chaque jour plus attaché à lui.

Recommandons à la sainte Vierge la paix de l'Eglise, le progrès de l'Evangile, la consommation,

(1) *Caro Christi, Caro Mariæ.*

dans tous les hommes, du grand mystère qui commence aujourd'hui. Nous avons tout en Jésus-Christ, mais nous n'avons Jésus-Christ même que par Marie.

MÉDITATION

Pour le jour de la Visitation de la sainte Vierge, 2 juillet.

Le mystère d'aujourd'hui s'accomplit incontinent après l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie.

En ce temps-là même, dit l'Evangile, c'est-à-dire aussitôt que la sainte Vierge eut connu le Verbe fait chair, elle se mit en chemin pour aller rendre visite à Elisabeth, sa parente (1); on n'a point, on ne saurait avoir cette plénitude de grâces que produit la demeure de Dieu, dans une ame dont il s'empare, pour ainsi dire, et dont il prend une parfaite possession, qu'il n'en paraisse aussitôt des démonstrations éclatantes; de même que le feu, partout où il est, se fait vite apercevoir par sa flamme, ou sentir du moins par sa chaleur.

L'Evangile d'aujourd'hui nous marque des effets singuliers et sensibles de la demeure de Jésus-Christ dans une ame.

Le premier est une charité compatissante et un zèle à l'épreuve de tout.

Le deuxième, une communication et une espèce de transfusion dans autrui, de ses grâces les plus intimes.

(1) *Exurgens Maria, in diebus illis.* Luc. 1, 39.

Le troisième, enfin, un retour vers Dieu, qui rend supérieur à tous les sentimens d'orgueil et de complaisance.

PREMIER POINT

Première démonstration de la demeure de Dieu dans une ame : une charité, un zèle à l'épreuve de tout.

Dieu est charité, et quiconque demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui (1) ; c'est ce que le père Surin dit quelque part : *Je n'ai connu personne, je puis le dire, qui fût bien uni à Dieu, qui ne fût tout zèle et tout charité.*

Marie avait appris de l'ange qu'Elisabeth était enceinte. Sa charité lui inspire d'aller la servir et la soulager dans le besoin qu'elle peut en avoir.

Elle n'écoute ni l'attrait qu'elle avait pour la solitude, ni la difficulté d'un chemin pénible au travers des montagnes et des déserts, ni les égards que semblait mériter la qualité de mère de Dieu. Elle savait que Jean-Baptiste étant pécheur par origine, il fallait le sanctifier : voyage de zèle autant que de raison. Le Fils de Dieu voyant le besoin des hommes, avait quitté le séjour bienheureux de sa gloire ; il vient et vole au-dessus des montagnes ; passant par-dessus les collines (2), il est sorti pour prendre sa course comme un géant ; partout où il est, il inspire ses sentimens : rien ne rend l'homme plus semblable à Dieu, que la charité et la miséri-

(1) *Deus caritas est, et qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo.* I. Joan. 4, 16.

(2) *Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles.* Cant. 2, 8 *Exultavit ut gigas.* Ps. 18, 6.

corde (1). On est donc bien vide de Dieu, quand on craint de se peiner pour le prochain, qu'on préfère son propre repos à l'utilité d'autrui. Mais d'où cela peut-il venir ? Possédons-nous autant Jésus-Christ par la communion, que Marie par l'incarnation? Ce zèle pour autrui ne doit point être l'effet d'une activité naturelle; de soi-même, on doit plutôt pencher vers la solitude; mais le devoir doit l'emporter sur l'attachement, et la charité est toujours tranquille quand elle est bien pure. On suffit à tout, sans perdre ni son recueillement, ni sa paix. Ce sont les passions mêlées à la charité qui la troublent, l'envie de réussir, etc.

Règle de charité : *S'il faut que mon avancement dans la vertu en souffre, dois-je écouter la vivacité de mon zèle et de ma charité? Non ; mais s'il n'y a pour moi que de la peine, je suis à tout et je ne suis plus à moi-même ; je ferai pour Dieu, dans ma peine, ce que Dieu n'a pas dédaigné de faire pour moi.*

SECOND POINT.

Deuxième démonstration de la demeure de Dieu dans une ame : la transfusion des grâces et des sentimens dont elle est pénétrée.

A la première parole de Marie (2), Jean-Baptiste est ému et sanctifié (3); Elisabeth se trouve remplie du Saint-Esprit (4); elle est subitement éclair-

(1) *Nullâ re est homo divinitati propior, quàm misericordiâ.*
(2) *Ut facta est vox salutationis.* Luc. 1, 44.
(3) *Exultavit in gaudio Infans in utero.*
(4) *Repleta est Spiritu Sancto.*

cie de ce qu'elle ne pouvait avoir appris d'ailleurs (1) : et de qui l'avez-vous déjà pu savoir ?

Quelle différence entre un homme possédé de Dieu, et un autre qui ne traite avec le prochain que par la voix de l'esprit et du raisonnement ! L'un fait sentir beaucoup en disant peu, l'autre remue peu en disant beaucoup : jamais un charbon noir n'allumera d'autres charbons. Embrasez-vous si vous voulez m'embraser. C'est là-dessus que saint Ignace a fait la règle seizième, qui appelle à l'union avec Dieu par les exercices de l'esprit.

De là les succès des saints, sans qu'ils disent de grandes choses : nous avons leurs discours. On fondait en larmes en voyant un saint François de Borgia, sans l'entendre, de là qu'on entendait les apôtres dans une langue étrangère. Un saint parle une langue comme universelle ; c'est la langue qu'entend le cœur : comme Dieu parle sans cesse au cœur des humbles, ainsi l'homme de Dieu parle au cœur de ceux qui l'écoutent. Il a rendu ma bouche comme un glaive perçant ;... il m'a réservé comme une flèche choisie (2). Les plus grands hommes n'ont pas toujours été ceux qui avaient ou plus de capacité, ou plus d'esprit, ou plus d'autres talens ; l'esprit de Dieu joint aux talens, est ce que les communautés désireraient.

(1) *Undè hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me ?* Ibid.

(2) *Posuit os meum quasi gladium acutum...* Is. 49, 2. *Posuit me quasi sagittam electam.* Isa. Ibid.

TROISIÈME POINT.

Troisième démonstration de la demeure de Dieu dans une ame : le rapport fidèle à Dieu de tout ce qu'elle est et de tout ce qu'elle a.

Une ame moins remplie de Dieu que Marie eût pu être flattée des louanges qu'on lui donna (1). Mère de Dieu ,... heureuse, parce qu'elle a cru,... toutes les grandes choses qui lui ont été annoncées, seront accomplies.

Mais la présence et la vue de Dieu dans les ames qu'il possède , absorbe toute sorte de retours sur elles-mêmes ; elles le voient si grand , qu'elles ne sauraient se voir que très-petites. De plus , Dieu n'estime et ne peut estimer que lui-même ; ceux qui ont son esprit jugent comme lui , et ne peuvent juger autrement.

Mon ame glorifie le Seigneur. Et ne croyons pas qu'il y ait rien d'outré. Il a regardé la bassesse de sa servante ;... il a opéré dans moi de grandes merveilles.

Nulle autre raison de me le faire croire , que de me montrer ce qu'il est. Il a comblé de biens ceux qui étaient affamés ;.... il a pris sous sa protection Israël , son serviteur.

L'orgueil , à le prendre dans sa source , d'où vient-il ? De ce qu'on ne connaît pas Dieu , dit le père Surin (2). ... De là , les petitesses d'un esprit vain , étroit , et borné (3). Aura-t-on de la vanité ,

(1) *Mater Domini.... Beata quæ credidisti.... perficientur ea quæ dicta sunt tibi à Domino.* Luc. 1 , 45.

(2) *Diù parvus erit , etc.* Imit. l. 3 , c. 31.

(3) *Quis ut Deus ?.... Ego pulvis et cinis....* Gen. 18 , 27.

à la mort, où Dieu paraît ce qu'il est ? Alors, vous êtes le seul saint, le seul Seigneur (1). Aujourd'hui on oublie Dieu, on ne regarde que soi-même; notre attention est tout entière sur nous seuls ; sans cesse on s'admire dans ce qu'on a, et c'est comme un de ces miroirs qui grossissent les objets à l'infini ; Dieu, pour ainsi dire, est en un coin de l'ame.

Par opposition à ces trois effets de la demeure de Dieu dans l'homme, on peut juger si l'on est vide de lui et de sa grâce même.

1.° Point de charité, de compassion, d'ambition à faire du bien.

2.° Une transfusion de ce que l'on a de mauvais et d'imparfait. A la première parole ou à la seule approche, l'on se fait sentir, et l'on corrompt tout.

3.° Une idolâtrie de soi-même, une complaisance perpétuelle dans ce qu'on a ou dans ce qu'on croit avoir de bon (2). Ce n'est pas toujours la demeure réelle de Dieu qui opère en nous les bons effets ; tous ceux qui communient devraient donc les sentir, au moins au temps de la communion. Aussi ne fut-ce pas l'incarnation seulement qui remplit Marie de tant de grâces ; mais l'union par la foi et par la charité avec Jésus-Christ incarné. C'est l'effet du sacrement reçu avec de grandes dispositions qui fait cela. Demandons jusqu'à ce que nous sentions cette plénitude. Elle se communique par Marie, Jésus seul le peut ; mais il le veut par elle, c'est la route sûre et ordinaire. Nous le voyons dans

(1) *Tu solus sanctus, tu solus, etc.*

(2) *Nonne hæc est Babylon quam ego ædificavi... in robore fortitudinis meæ ?* Dan. 4, 27.

tous les saints, et surtout au mystère d'aujourd'hui.

MÉDITATION

Pour le jour de la Purification de Notre-Dame, le 2 février.

L'Evangile du mystère que nous célébrons, nous présente trois grands objets dans trois personnes qui viennent aujourd'hui au temple de Jérusalem.

L'une est le Verbe incarné, qui se présente solennellement en sacrifice au Père éternel.

L'autre est la très-sainte Vierge, par le ministère et par les mains de qui Jésus-Christ est présenté d'abord, ensuite racheté.

La dernière est le vieillard Siméon, qui le reçoit et l'embrasse au nom de tous les fidèles, pour lesquels il vient se faire victime et rédemption.

PREMIER POINT.

Jésus s'offre en sacrifice.

Il n'avait fait autre chose, depuis le premier instant de son incarnation, jusqu'alors; mais ce sacrifice, pour être authentique et solennel, devait se faire une fois en public, dans le temple du Dieu vivant.

La victime, dont toutes les autres n'étaient que des figures, devait paraître devant les mêmes autels où toutes les autres avaient été immolées pendant tant de siècles.

La prophétie qui annonçait que la gloire du second temple bâti par Zorobabel, depuis la captivité, serait plus grande que celle du premier qu'avait bâti Salomon, devait s'accomplir. Pourquoi sa gloire plus grande? Parce que le désiré de toutes les nations s'y fera voir d'une manière corporelle et sensible (1). Un Dieu donc s'offre aujourd'hui à un Dieu; quoi de plus glorieux pour l'un et pour l'autre? La gloire de Dieu est que tout plie sous lui, même un Dieu, s'il est homme. La gloire de l'homme, fût-il Dieu, c'est de plier sous un Dieu qui n'est pas homme. Après cela, que l'homme qui n'est qu'homme refuse des sacrifices au Tout-Puissant : quelle gloire revient-il à Dieu de tous nos sacrifices, et quelle gloire ne nous en revient-il pas?

Sacrifions-nous donc, mais comme Jésus-Christ; sacrifice entier, et de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons; sacrifice qui dure autant que nous durerons, jusqu'à ce que, par la mort, la victime soit comme entièrement anéantie. Sacrifice libre et volontaire par pur amour, par pure générosité; enfin, sacrifice qui commence toujours par ce que nous avons de plus précieux : notre honneur, notre liberté, nos commodités, nos amis, notre passion pour la vanité.

Dans l'eucharistie, où le sacrifice de Jésus-Christ se renouvelle, nous avons plus de tort que jamais de refuser de nous sacrifier. Unissons notre sacrifice; des deux qu'il ne s'en fasse qu'un : c'est jus-

(1) *Implebo domum istam gloriâ.... Magna erit gloria domûs istius novissimæ plusquàm primæ.* Agg. 2, 8, 10.

tice, c'est reconnaissance, et c'est de quoi donner au nôtre le prix de celui d'un Dieu.

SECOND POINT.

Jésus-Christ se présente par le ministère de la sainte Vierge.

Elle se démet de tout l'empire qu'elle avait sur lui en qualité de mère par le droit de la naissance; elle l'offre pour tout ce qu'il plaira à Dieu d'en ordonner.

Il est à moi, mon Dieu; mais c'est vous qui me l'avez donné, il est bien plus à vous qu'à moi.

C'est encore elle qui le rachète ensuite, au prix de deux tourterelles, selon la loi des personnes pauvres et peu accommodées; mais elle ne le prend que pour nous le rendre un jour sur la croix, d'une manière encore plus héroïque.

Jésus-Christ avait-il besoin de quelque autre que de lui-même pour se présenter? N'était-il pas le prêtre et la victime de son sacrifice, tout à la fois? Oui, sans doute. Mais tel était l'ordre de celui qui a voulu, dit saint Bernard, que nous eussions toutes choses par Marie (1). Son consentement fut requis au grand ouvrage de l'incarnation (2). Il l'est encore à l'offrande solennelle que Jésus fait aujourd'hui de lui-même. De là que les Pères n'ont point cru errer en l'appelant la réparatrice, la médiatrice, et en certaine façon, la rédemptrice des hommes.

Que nous lui avons donc d'obligation de nous

(1) *Sic fuit voluntas ejus qui nos habere voluit omnia per Mariam.*
(2) *Ecce ancilla Domini.* Luc. 1.

avoir si volontiers dévoué ce qu'elle avait de plus cher ! mais quelle confiance ne devons-nous point avoir au pouvoir de celle dans les mains de qui Dieu a consigné, pour ainsi dire, le prix de notre rachat ? Jésus-Christ nous est venu par elle ; allons toujours par elle à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à Dieu. C'est l'échelle des pécheurs pour s'élever jusqu'au trône du Tout-Puissant : c'est le ferme appui de mon espérance, dit saint Bernard (1). Ne croyons pas que Jésus-Christ en soit offensé ou jaloux ; nous ne faisons que suivre l'exemple que Dieu nous a donné, et nous ne recevons de Marie que ce que Dieu nous a donné lui-même.

De plus, remarquons quelles sont les qualités de celle par qui Jésus-Christ a voulu être offert. C'est une vierge très-pure, et que sa pureté n'empêche point de se purifier de plus en plus. Ainsi, quand nous recevons le Sauveur dans la communion, tâchons que ce soit avec les mêmes dispositions : une sainteté déjà bien avancée, et chaque fois un nouveau désir de nous sanctifier toujours davantage.

TROISIÈME POINT.

Jésus offert et racheté.

Il se donne au saint vieillard Siméon, par les mains de Marie ; ou plutôt, dans la personne du saint vieillard, à tous les vrais fidèles, comme si la mère et le fils, d'une voix commune, nous disaient : Recevez le rédempteur de ses propres mains et des mains de sa mère, car l'un et l'autre vous le don-

(1) *Scala peccatorum et certissima mea fiducia.*

nent. Il est à vous, usez-en pour tous vos besoins; mais prenez garde de n'en point abuser, ce serait votre perte ; car tel est son sort, il sera votre ruine, s'il n'est pas votre résurrection (1).

Quel bonheur et quelles richesses dans cette possession de Jésus-Christ ! Que n'a-t-on point, et que ne peut-on point avoir dans lui et par lui ? Aussi, quels avaient été, pendant bien des années, les désirs du saint vieillard, dans l'attente de ce jour fortuné ! Combien plus heureux que ceux dont il est dit : Beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu (2).

Depuis qu'il l'eut reçu, quelle reconnaissance ! et comment regarde-t-il la terre ? Comme un lieu d'exil (3).

Le cierge que l'on nous présente aujourd'hui, est comme l'image de Jésus-Christ, vraie lumière du monde, qui nous fut présenté dans la personne de Siméon ; vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (4). Ce doit nous être aussi comme un symbole de la foi en Jésus-Christ, et du don précieux de Jésus-Christ, que Dieu nous a fait préférablement à tant de nations ; car nous n'étions autrefois que ténèbres ; maintenant soyons lumière en Notre-Seigneur (5).

Mais que ce soit encore un avertissement, non-

(1) *Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum.* Luc. 2, 34.

(2) *Multi Prophetæ et Reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt.* Luc. 10, 24.

(3) *Nunc dimittis servum tuum.* Luc. 2, 29.

(4) *Lux vera, quæ illuminat omnem hominem.* Joan. 1, 9.

(5) *Eratis enim aliquandò tenebræ, nunc autem lux in Domino.* Ephes. 5, 8. *Lumen ad revelationem.* Luc. 2, 32.

seulement aux ministres de l'Evangile, mais encore aux personnes religieuses et aux personnes pieuses dans le monde, d'être comme des flambeaux qui éclairent les ignorans par de bons exemples et de saintes instructions, et qui se consument eux-mêmes tout entiers à la gloire de celui qui les a appelés (1).

MÉDITATION

Pour la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, le 15 août.

Dans une seule fête, l'Eglise célèbre aujourd'hui trois mystères : la mort, la résurrection, et l'assomption de la sainte Vierge.

Faisons quelques réflexions sur chacun en particulier.

Sa mort est un mystère, ou plutôt un motif de jalousie et d'émulation pour nous ; sa résurrection est un mystère de gloire et de justice pour elle ; son assomption est un mystère de joie et de confiance pour l'Eglise.

PREMIER POINT

Premier mystère. La mort de la sainte Vierge, dans plusieurs rituels anciens, se nomme *sommeil* (2), pour signifier qu'elle n'eut rien de violent et de douloureux ; que la sainte Vierge passa à son Fils comme l'on passe à un tranquille repos. Cela

(1) *Lucerna ardens et lucens.* Joan. 5, 35.

(2) *Dormitio Beatæ Virginis.*

n'est point étonnant, au regard d'une personne qui ne regrettait rien en cette vie-ci, et qui n'avait rien à craindre dans l'autre.

Marie ne regrettait, en mourant, ni le monde qu'elle n'avait jamais aimé, ni aucun péché qu'elle eût jamais commis, ni aucune sorte de bonne œuvre qu'elle eût jamais négligée. Elle ne craignait, après la mort, ni le juge qu'elle avait toujours uniquement aimé, ni le jugement, ni les suites du jugement, qui ne pouvaient lui être qu'avantageuses. Dieu lui rend la justice que sur la terre on ne lui avait pas rendue.

Un désir ardent de se rejoindre à son Fils sépara donc son ame doucement d'avec son corps ; son amour eut sur elle toute la force que la mort a sur les autres (1).

Nous en avons assez d'exemples dans les saints, pour ne pas juger la chose impossible (2). M. de Bernière mourut ainsi. Sainte Thérèse disait : Je me meurs de ne pouvoir assez tôt mourir.

Qu'on est bien récompensé alors des peines de la vie ! Que ce qui a passé paraît consolant, quand on entre dans un état heureux et invariable !

Dans cette espérance, soutenons-nous ; demandons à la sainte Vierge une mort pareille, c'est-à-dire, une vie pareille à la sienne ; car la mort répond d'ordinaire à la vie : vivons d'amour pour mourir d'amour (3).

(1) *Fortis ut mors dilectio.* Cant. 8, 6.
(2) *Cupio dissolvi.* Saint Paul.
(3) *Maria Mater gratiæ, tu nos ab hoste protege.*

SECOND POINT.

La résurrection de la sainte Vierge, c'est-à-dire, la réunion de son corps et de son ame, après trois jours; mystère de gloire et de justice pour elle.

La tradition de cette résurrection n'est pas si universelle ni si constante que l'Eglise ait voulu en faire un article de foi; mais il est aisé de voir ce qu'elle souhaite que nous en croyions, et son sentiment penchant d'un côté plus que de l'autre, doit avoir pour ses enfans à peu près la force d'une décision.

On ne fait contre cette créance aucune objection qui ne puisse se résoudre par quelque chose d'aussi raisonnable et d'aussi fort que l'objection même. Pour s'éloigner de la créance commune, il faudrait comme des démonstrations; il n'y en a certainement point ici.

Toutes ces critiques infinies ne viennent guère que d'un esprit peu religieux, ou d'un cœur intéressé peut-être à affaiblir les vérités même révélées. Aussi ce sont les hérétiques qui les font toujours les premiers : quand on veut ruiner une maison, on commence d'abord par les couvertures, on descend ensuite par parties jusqu'aux fondemens.

A consulter la raison, n'est-il pas juste d'accorder à la mère de Dieu des priviléges de gloire qui puissent répondre à la magnificence de ses priviléges de grâces? Elle n'aurait pas dû mourir, si son fils Jésus-Christ n'était pas mort. La mort n'est que la punition du péché: mais Jésus-Christ son Fils

est ressuscité ; pourquoi ne ressuscitera-t-elle pas avec lui? Il a pu certainement en accorder la grâce à sa mère ; pourquoi ne l'aurait-il pas fait? De ce que Dieu, pendant sa vie, a confondu la sainte Vierge avec les autres femmes, dans tout ce qui frappe les sens, conclura-t-on qu'après la vie il n'ait pas voulu l'honorer davantage? N'en faut-il pas conclure plutôt le contraire? Il lui doit d'autant plus de distinction, après la mort, qu'elle en a moins reçu pendant la vie ; et il n'est aucun chrétien qui ne doive espérer d'être d'autant plus récompensé après sa mort, qu'avec de grandes vertus il l'aura été moins pendant sa vie.

Si la dépouille mortelle de la Mère de Dieu était encore sur la terre, Dieu n'aurait-il pas fait savoir ou elle est, pour qu'on rendît des honneurs convenables au temple du Saint-Esprit le plus auguste? Le corps de tant de saints est demeuré entier, et celui de Marie ne serait pas même connu! Le conçoit-on?

Convenons ensemble que ces doutes conviendraient moins à une personne religieuse qu'à toute autre ; nous sommes les enfans de la sainte Vierge; elle est notre mère ; nous sommes nés dans son sein ; c'est nous déshonorer nous-mêmes que de souffrir qu'on la déshonore. Ranimons notre zèle, réjouissons-nous de ses priviléges : que n'ai-je le pouvoir d'y ajouter encore?

TROISIÈME POINT.

Son assomption, mystère de joie et de confiance pour l'Eglise ; l'Eglise décide nettement sur ce dernier article (1).

(1) *Exaltata est super choros angelorum beata Dei genitrix ad Cœlestia regna.*

Le Fils à la droite du Père, et la Mère à la droite du Fils, comme Bethsabée à la droite de Salomon.

Ce n'est pas une égalité ni une identité de puissance, comme entre Dieu le Fils et Dieu le Père; mais une communication, un transport, une transfusion de pouvoir; ou, comme dit un Père, c'est une supplication toute-puissante (1).

Le pécheur peut aller immédiatement au Fils, mais il peut commencer par Marie, sans que le Fils le trouve mauvais.

Renouvelons aujourd'hui une prière que disent les jeunes gens en entrant dans les congrégations, *Sancta Maria,* etc. C'est par là qu'a commencé notre bonheur, c'est de là qu'en viendra la consommation. Nous ne sommes pas de ceux qui se prévalent de cette dévotion pour s'autoriser dans le vice; elle ne peut donc aller trop loin, quand elle est éclairée. Demandons-lui l'esprit de notre vocation, la persévérance dans notre vocation. Recommandons-lui dans l'Eglise tous ses besoins, la Famille royale et l'État, et tous les corps dont il est composé, afin qu'elle nous accorde à tous sa puissante protection. Ainsi soit-il.

(1) *Omnipotentia supplex.*

TABLE

DU TOME SECOND.

Méditation des deux étendards. *Page* 1
Première Méditation des deux étendards, propre à tous les fidèles. 3
Seconde Méditation des deux étendards, pour les ministres de l'Evangile. 11
Méditation des trois classes. 23
— Des trois degrés d'humilité. 31
— Sur les règles de l'élection. 40
— Sur le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. 52
— Sur les tentations de Jésus-Christ dans le désert. 59
— L'élection et la vocation des apôtres. 68
— Sur la mission des apôtres. 76
— Des vertus apostoliques. Zèle des ames. 84
— L'affection à l'oraison. 96
Méditation sur la vie dure et mortifiée des hommes apostoliques. 104
— Le mépris des hommes apostoliques pour le monde. 112
— De l'humilité, propre des hommes apostoliques. 121
— Du mélange de la confiance et de l'humilité dans les hommes apostoliques. 131
— Sur la résignation des hommes apostoliques aux ordres de Dieu. 139
— Sur l'institution de l'eucharistie par rapport aux hommes apostoliques. 146
Troisième Partie des exercices. 152
Méditation fondamentale sur la Passion de Jésus-Christ. *Ibid.*
Méditations particulières sur les divers sacrifices que Jésus-Christ fit dans sa Passion. 161
Premiere Méditation. Sacrifice de ses consolations intérieures au jardin des Olives. 161

Méditation sur le sacrifice de sa liberté. *Page* 170
— Sacrifice au sujet de ses amis. 177
— Sacrifice de sa réputation. 187
— Sacrifice de son honneur. 199
— Sacrifice de son corps. 206
— Sacrifice de sa vie. 215
— De l'état de Jésus-Christ mort et mis dans le tombeau. 224
Quatrième Partie des exercices. 233
Méditation de l'état glorieux de Jésus-Christ après sa résurrection. *Ibid*
— Des apparitions de Jésus-Christ, après sa résurrection. 241
— De la vie bienheureuse de Jésus-Christ dans le Ciel. 252
— Sur l'amour de Dieu. 261
— De la persévérance dans le bien. 270
Règles sur le discernement des esprits. 283
— Par rapport à la première partie des exercices de la Retraite. 285
— Par rapport à la seconde partie des exercices de la Retraite. 301
Instruction sur l'art de se connaître soi-même. 315
Méditations pour les fêtes de la sainte Vierge. 337
— Pour le jour de la Conception. *Ibid.*
— Pour le jour de la Nativité de la sainte Vierge. 343
— Pour le jour de la Présentation de la sainte Vierge. 348
— Pour le jour de l'Annonciation. 353
— Pour le jour de la Visitation de la sainte Vierge. 359
— Pour le jour de la Purification de Notre-Dame. 365
— Pour la Fête de l'Assomption de la sainte Vierge. 370

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

TABLES

DES MÉDITATIONS

QUE POURRONT CHOISIR, DANS LA GRANDE RETRAITE, CEUX QUI VOUDRONT UNE RETRAITE DE HUIT OU DIX JOURS.

PREMIÈRE TABLE.

Préparation à la Retraite. T. I. P. 3

PREMIER JOUR.

Première Méditation. La fin de l'homme. *Id.* 31
Seconde Méditation. La fin des créatures. *Id.* 42
Troisième Méditation. Le péché mortel. *Id.* 71

SECOND JOUR.

Première Méditation. Le péché véniel. *Id.* 103
Seconde Méditation. Châtimens du péché mortel. *Id.* 81
Troisième Méditation. Infidélités volontaires. *Id.* 111

TROISIÈME JOUR.

Première Méditation. Multitude et grièveté de nos péchés. *Id.* 95
Seconde Méditation De la mort. *Id.* 118
Troisième Méditation Des différentes morts. *Id.* 129

QUATRIÈME JOUR.

Première Méditation. Des châtimens spirituels. *Id.* 212
Seconde Méditation. De la pensée de l'éternité. *Id.* 204
Troisième Méditation. Du jugement particulier. *Id.* 145

CINQUIÈME JOUR.

Première Méditation. Vie de Jésus-Christ dans les chrétiens. T. 1. P. 266
Seconde Méditation. De l'intérieur de Jésus-Christ. *Id.* 296
Troisième Méditation. La première des deux étendards. T. 2. P. 3

SIXIÈME JOUR.

Première Méditation. Fruits de pénitence. T. 1. P. 235
Seconde Méditation Trois degrés de l'humilité. T. 2. P 31
Troisième Méditation. Vie cachée de Jésus-Christ. T. 1. P. 369

SEPTIÈME JOUR.

Première Méditation Royaume de Jésus-Christ. T. 1. P. 276
Seconde Méditation. Tentation dans le Désert. T. 2. P. 59
Troisième Méditation. Jésus-Christ au Jardin des Olives. *Id.* 161

HUITIÈME JOUR.

Première Méditation. La 1re des trois classes. *Id.* 23
Seconde Méditation. Sacrifice que fit Jésus-Christ de sa réputation dans la Passion. *Id.* 161
Troisième Méditation. Sacrifice de sa vie. *Id* 215

SECONDE TABLE.

Préparation à la Retraite. T. 1. P. 3

PREMIER JOUR.

Première Méditation. Fin de l'homme. *Id.* 31
Seconde Méditation. Le péché mortel. *Id.* 71
Troisième Méditation. Préparation à la mort *Id.* 138

SECOND JOUR.

Première Méditation. Jugement général. *Id.* 159
Seconde Méditation. Peines de l'enfer. *Id.* 175

Troisième Méditation. Conversion de l'Enfant prodigue. T. 1. P. 221

TROISIÈME JOUR.

Première Méditation. Conversion de quelques saints illustres. *Id.* 246
Seconde Méditation. Rédemption de Jésus-Christ. *Id.* 257
Troisième Méditation. Extérieur de Jésus-Christ. *Id.* 306

QUATRIÈME JOUR.

Première Méditation. Humilité de Jésus-Christ dans l'Incarnation. *Id.* 320
Seconde Méditation. Pauvreté de Jésus-Christ dans sa Nativité. *Id.* 330
Troisième Méditation. Mortification de Jesus-Christ dans sa Circoncision. *Id.* 339

CINQUIÈME JOUR.

Première Méditation. Voyage de Jésus-Christ en Egypte Abandon à la Providence. *Id.* 360
Seconde Méditation. Voyage de Jésus-Christ à Jérusalem, à douze ans; des vertus propres à ceux qui se disposent au saint ministère. *Id.* 379
Troisième Méditation. Sur la Passion. T. 2. P. 152

SIXIÈME JOUR.

Première Méditation. Sacrifice que fit Jésus-Christ de sa liberté. *Id.* 170
Seconde Méditation. Sacrifice au sujet de ses amis. *Id.* 177
Troisième Méditation. Sacrifice de son honneur. *Id.* 199

SEPTIÈME JOUR.

Première Méditation. Sacrifice de son corps. *Id.* 206
Seconde Méditation. Etat glorieux de Jésus-Christ après sa Résurrection. *Id.* 233
Troisième Méditation. Apparition de Jésus-Christ après sa Résurrection. *Id.* 241

HUITIÈME JOUR

Première Méditation. Vie bienheureuse de Jésus-Christ dans le Ciel. T. 2 P. 252
Seconde Méditation. Sur l'amour de Dieu. *Id.* 261
Troisième Méditation. Sur la persévérance. *Id* 270

TROISIÈME TABLE.

Cette troisième table consiste dans une Retraite qui serait bornée uniquement aux Méditations de la première semaine de la grande Retraite.

La veille de la Retraite, on peut lire et méditer quelques-uns des discours préliminaires, pages 1 et 3.

Chaque jour, deux méditations suffiront, surtout aux personnes occupées, mais on y ajoutera une des considérations tirées de *la Retraite, pour les personnes qui vivent en communauté.*

QUATRIÈME TABLE.

La seconde semaine est indiquée pour les Ouvriers apostoliques. Ils peuvent en tirer un grand avantage. Ils savent mieux que je ne puis le leur dire, comment ils peuvent arranger les trente-une Méditations qui composent cette semaine.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE TABLE.

La troisième et la quatrième semaine peuvent convenir aux ames qui sont sensibles aux souffrances de Jésus-Christ, en y mêlant les considérations de la Retraite des Religieuses, et la Méditation sur le Crucifix.

060.32
J886

6406

JUDDE, S.J., P.
AUTHOR

Retraite de Triente Jours
TITLE Vol. II

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	W. L. Rhu	

6406